This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

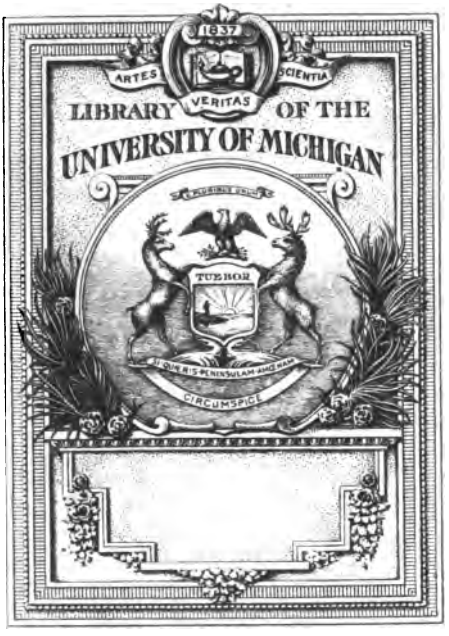
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 822,271


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DC
146
.R73

MÉMOIRES MILITAIRES

DU

LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE ROGUET

(FRANÇOIS)

Colonel en second des Grenadiers à pied de la Vieille Garde,
Pair de France.

ORDRE, APPLICATION, PERSÉVÉRANCE.

TOME TROISIÈME.

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE
J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR,
Rue et Passage Dauphine, 30.

1864

MÉMOIRES MILITAIRES

DU

LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE ROGUET

(FRANÇOIS)

Paris. — Imprimerie Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

MÉMOIRES MILITAIRES

DU

LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE ROGUET

(FRANÇOIS)

Colonel en second des Grenadiers à pied de la Vieille garde,
Pair de France.

Ordre, application, persévérance.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE MILITAIRE,
J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR
30, RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 30.

1863

LIVRE DEUXIÈME.

Empire, 1804 à 1814.

EMPIRE.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

1804.

Camp de Boulogne.

EMPIRE.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

1804.

Camp de Boulogne.

Librarian
Lemaître
3-7-27
14264

I

L'Angleterre sera toujours jalouse d'un principe de force en dehors de son île. Sa prépondérance est basée sur la faiblesse des autres gouvernements et les dissensions intérieures de leurs États; sa prétention est d'y intervenir plus ou moins directement. Peu lui importe que le désordre se développe : ce Gouvernement et les priviléges de la noblesse reposent sur une base toute particulière à l'abri des émotions européennes. L'aristocratie anglaise a su rendre ses rangs accessibles à la bourgeoisie, elle l'amuse et laisse le peuple dans l'ignorance.

Pendant le peu de temps que dura la paix, elle étudia la France et le Premier consul : elle entrevit le degré de puissance auquel Bonaparte nous élèverait s'il était libre de soins extérieurs ; le premier prétexte de rompre, avec un gouvernement à côté duquel son ambition étouffait, fut saisi; dès ce moment elle nous déclara une guerre à outrance et sut amener toute l'Europe à servir ses passions. Dans cette longue lutte, commencée par la machine infernale pour finir à

Sainte-Hélène, les menées politiques, les conspirations, les soulèvements, les défections, les bombardements contre les populations inoffensives seront employés.

Lorsque Napoléon vint au pouvoir, la dictature était nécessaire à cause des périls auxquels, à cette époque, paraissait exposée la révolution de 1789. Tous les rois voulaient rétablir, en France l'ancien régime. Ils redoutaient l'introduction, chez eux, des idées de 93. Si des revers les forçaient à poser les armes, ils subissaient des traités rompus ensuite à la première occasion favorable : ils étendaient leur domination aussi solide qu'ancienne sur presque toute l'Europe, non encore mûre pour l'égalité. La France ne comptait que 40 millions d'habitants agglomérés entre nos limites naturelles; elle devait résister, à la fois, aux ennemis du dehors, aux intrigues, aux mécontentements de l'intérieur. Telle était notre situation lors du consulat.

La France, dans son infériorité numérique, avait besoin du gouvernement le plus ferme pour résister aux ennemis de tous genres qui l'attaquaient incessamment; toute semence de discorde devait la ramener vers l'ancien

régime. La presse et la tribune, souvent à la solde de l'étranger, étaient des causes de désunion; il fallait un obstacle capable de les arrêter. Une dictature honnête et intelligente était indispensable, Napoléon en fit la base de sa politique et de sa force contre la coalition.

Quelques-uns ont affirmé que Napoléon aurait dû, pour mieux vaincre la coalition, provoquer une insurrection générale des peuples; il ne sera pas inutile d'examiner cette question : on appréciera mieux le système suivi par le Consul. La possibilité d'un soulèvement en Europe est d'abord à considérer : les hommes appelés à le diriger avaient-ils assez de talent, de puissance ou de moralité? Auraient-ils pu même s'accorder entre eux? Les populations souffraient-elles assez pour désirer combattre les oppresseurs? quelles auraient été leur énergie dans la lutte, leur modération après la victoire?

Lors des triomphes de la République française à l'extérieur le Directoire répandit en Italie, en Suisse, en Allemagne et en Hollande une nuée d'employés civils, fournisseurs, inspecteurs de vivres, agents diplomatiques, tous avec mis-

sion de propager les idées d'égalité. Que firent-ils? Appuyés de fait, sinon d'intention, et favorisés quelquefois aussi par des généraux de principes politiques avancés, plusieurs rançonnèrent les populations crédules, et le désordre devint, dans l'esprit des peuples, la conséquence de la Révolution. On conçoit que de tels apôtres d'indépendance furent bientôt trop discrédités pour servir les idées libérales : les ennemis de 89, secondés par de nombreux auxiliaires, choisis dans les rangs plébéiens, devinrent forts de la conduite des employés français.

Le Directoire établissant des gouvernements républicains, avait à combattre à la fois la haine des coalisés, les excès de ses propres agens et les répugnances des masses populaires encore indifférentes : aussi celles-ci reprenaient-elles paisiblement leurs chaînes, dès l'instant où le sort de la guerre les délivrait des armées françaises. Ces populations ne ressentaient qu'un faible amour de l'égalité. Si de meilleurs moyens pour les rendre libres avaient été pris, si l'on était parvenu à les passionner, tout fait croire qu'elles se seraient d'abord portées aux excès dont Naples et Venise donnèrent quelques exemples.

Les gouvernements républicains ainsi créés donnèrent à la coalition de grandes facilités pour ourdir ses trames; des monarchies n'auraient pas mieux favorisé les intrigues contre-révolutionnaires.

Des hommes ont soutenu qu'une propagande armée aurait pu s'effectuer, à l'époque du Consulat et de l'Empire, en procédant avec plus de sagesse. Cette opinion a été démentie par les faits chaque fois qu'il a fallu en venir à la pratique. Dès qu'une passion humaine a été excitée, on ne peut répondre de contenir les autres. Lorsqu'on pousse un peuple aux idées libérales avant qu'elles soient vivement désirées, il y a nécessité de faire appel à son imagination, d'exagérer les maux qu'il endure, d'inspirer la haine contre les priviléges : il faut qu'il y ait le germe des passions et des vertus qui deviendront indispensables pendant et après l'émancipation.

J'ajoute que les peuples ont des habitudes contre lesquelles viennent d'abord échouer les premiers efforts pour les appeler à l'indépendance. Quels résultats eurent les appels faits aux Italiens, Irlandais, Espagnols, Hongrois et Lithuaniens? En janvier 1804, le Premier consul autorisa un comité d'Irlandais ; ceux de ces

insulaires qui marcheraient avec l'expédition projetée furent commissionnés français, leur pays serait traité comme l'Amérique ; en cas d'insuccès la France conserverait à sa solde des brigades Irlandaises. Ces mesures restèrent sans effet. Aujourd'hui l'Espagne, le Portugal, une partie des peuples d'Italie doivent vivement regretter de n'avoir pas compris tout le bien que pouvaient leur faire les idées françaises réglées par Napoléon; il a dépendu d'eux d'éviter, alors, une longue série de modifications politiques et peut-être de n'être pas engagés, à toujours, sur une voie sans issue favorable.

L'aristocratique Angleterre, par son influence et par ses richesses, tenait le premier rang. Le plébéien y jouissait de sa liberté individuelle, mais sa liberté politique n'était qu'apparente. L'influence électorale paralysait tout ce que la loi semblait promettre. Un petit nombre de familles gouvernait despotiquement.

Ces familles formaient une aristocratie compacte, qui veillait sans cesse, au dedans et au dehors, à ce qu'aucun événement ne vînt troubler ses priviléges. Elle fut la première à s'effrayer de la Révolution française. Ses hommes d'État sonnèrent l'alarme et ameutèrent les rois

contre 89. L'aristocratie anglaise ne prit point l'initiative des combats, soit à cause de sa position insulaire, soit pour ménager le bas peuple, qui voyait avec satisfaction la France donner l'exemple de l'égalité civile, soit enfin parce qu'elle préférait laisser les états du continent supporter seuls le poids de la lutte. Toujours hostile à nos principes, cette noblesse excita sans cesse, contre nous, les efforts de la coalition, par ses habiles agents et des subsides, plus tard, ses armées entretinrent l'ardeur et les forces des coalisés.

En Autriche, le pouvoir, adouci par le caractère des souverains et par la résignation des peuples, n'éprouvait nul obstacle. La noblesse, quelle que fût son humanité, n'était pas moins absolue; elle ne cédait sur aucune de ses prétentions féodales, et ne reculait devant rien pour mettre obstacle aux principes de la Révolution française.

La Prusse, encore agitée par les opinions hardies de Frédéric II, subissait, néanmoins, l'empire de vieilles habitudes; ses formes militaires, les souvenirs des victoires qui l'avaient élevée nous étaient contraires. Les grades et les emplois restaient le partage exclusif des classes

privilégiées; les plébéiens obéissaient avec la même soumission que des soldats.

La Russie semblerait être la terre de la servitude; il n'y a que des maîtres et des esclaves. Les privilégiés règnent sans contre-poids; le serf appartient à son seigneur, et les nobles eux-mêmes sont soumis féodalement les uns aux autres. La Russie parut la dernière sur les champs de bataille; mais, dès le début du mouvement révolutionnaire, elle porta, parmi les coalisés, le poids de sa politique, de ses menaces, de ses maximes despotiques et d'une puissance aussi colossale que fragile.

Autour de ces quatre nations prépondérantes se groupaient divers petits États dirigés par la noblesse qui environnait les trônes et qui se croyait, depuis 89, menacée dans son existence, ses priviléges et ses immenses richesses. C'est alors que l'aristocratie européenne prit l'épouvante et forma une coalition ; le premier acte fut le traité de Pilnitz, dans le but de rétablir l'ancien ordre de choses en France, ou tout au moins une monarchie qui pût arrêter le débordement de nos idées au dehors.

Les coalisés poursuivirent, avec persévérance, leurs projets; quelques revers purent les arrêter

un moment; mais, bientôt après, ils revenaient au combat avec plus d'ardeur; nombreux, et pouvant tour à tour se reposer, ils réparaient promptement leurs pertes. Une immense population leur fournissait d'inépuisables armées.

Attaquer de front une telle masse d'ennemis, c'était s'exposer à être accablé par le nombre. Il fallait avoir recours à la politique. Napoléon le fit avec une rare intelligence; il comprit que la forme républicaine excitait l'Europe. Il y substitua la tendance monarchique, et, bientôt après, une monarchie effective, non pas telle que les étrangers la désiraient, dégagée de tout principe d'égalité, mais aussi tolérante en fait de distinctions sociales qu'absolue pour l'action. Il laissa croire à l'avenir des priviléges en France. L'ardeur des coalisés commença à se calmer. Dès ce moment, la division pénétra dans leur camp.

Chaque gouvernement pensa moins aux intérêts des classes intermédiaires, beaucoup plus à la part qu'il pouvait se faire, en Europe, parmi tant de débris.

Mais si, un jour, nous devions éprouver de grands revers, ce qu'il y avait de plus hostile

dans l'aristocratie européenne réveillerait, peut-être, le vieil esprit des coalitions contre les idées de 89 avec d'autant plus d'avantages, que celles-ci, réglées par le gouvernement de Napoléon, paraîtraient oubliées ou moins prépondérantes ?

Dans une telle situation, et quelque réelles qu'aient été les conséquences pratiques de 89, aurait-on à regretter l'affaiblissement du prestige de ces principes et des liens si puissants qui avaient réuni la généralité des Français contre l'étranger ?

A cet égard, le génie de Napoléon ne manqua pas de sa prévoyance ordinaire. Une série de circonstances inouïes put seul le contrebalancer. Les adversaires furent plus heureux, mais non aussi habiles. Pour nous, la lutte devint surhumaine, et, cependant, plusieurs fois, on vit un succès définitif faillir couronner nos efforts.

II

Le Premier consul savait que tout le talent n'était pas de préparer de grosses armées, d'entrer en campagne et de débuter par de brillants

succès. L'essentiel, et quelquefois le plus difficile, c'est de conserver jusqu'au dernier moment de la lutte, qui pourra être très-longue, l'ordre, le moral et les forces suffisantes.

On ne parvient à ce but qu'en maintenant, pour les corps ou détachements, dans le meilleur état, l'administration et tout ce qui a rapport soit à l'ensemble, soit à chacun des services particuliers des divisions et des différentes armes.

Cette machine, assez bien entretenue en temps de paix par l'observation des règlements et des soins continuels, tend aussitôt à se disloquer dès qu'on la met en branle pour l'employer en campagne; là elle vit et s'administre tout autrement; il s'établit bientôt des habitudes, des exigences, des besoins nouveaux. Et, d'abord, le changement principal est l'agglomération des troupes par armes, leurs mouvements toujours imprévus, et souvent le défaut absolu des choses les plus nécessaires.

Ce passage d'une manière d'être à l'autre est le temps le plus critique de la guerre, surtout pour les armées modernes dont l'effectif et le matériel paraissent exagérés.

L'autre voie convenablement prise et les divers rouages, ou nouveaux ou qui doivent fonctionner d'une manière différente, mis à l'œuvre, conformément aux nécessités de l'état de guerre, cet ensemble compliqué est sauvé de son plus grand danger; avec de bonnes mesures de conservation et beaucoup de soins grâce à l'exemple de quelques chefs plus habiles à tirer de la situation ce qu'on peut en obtenir, à suppléer au défaut de ressources, à limiter, à régler le désordre; tout semble même aller de mieux en mieux, pendant plusieurs années.

Une armée en campagne ne conserve quelque force qu'à l'aide de beaucoup d'ordre et de soins; si le commandant en chef, si l'état-major général n'y prennent pas garde, s'il n'y a pas, à toute heure, une liaison véritable entre les différents corps, services ou agents dans l'entière étendue du théâtre des opérations, en première ligne, sur les flancs comme sur les derrières, les troupes ne seront pas pourvues, il y aura fatigues et privations excessives, maraudages et mécontement des populations; la régularité, l'activité dans le service journalier feront défaut, et, par suite, des événements de guerre se passeront autrement qu'on aurait dû le désirer. Les ma-

lades seront mal soignés, les convalescents ne rejoindront pas leurs corps graduellement affaiblis et chaque jour la masse confuse des non-combattants augmentera au dépens de celle sur laquelle seule on peut compter.

S'il n'y a pas dans l'état-major général de l'activité, beaucoup de travail et une vigilance continuelle pour prévoir, prévenir et suppléer aux détails dont le commandement ne peut s'occuper, bientôt le décousu des opérations devient tel que le dernier officier s'en aperçoit; les ordres paraissent insuffisants, irréfléchis ou inutiles; on les exécute mollement et chacun selon sa manière de voir. Aucune opération ne peut être faite à propos et avec précision.

Les populations, témoins de ce désordre, seront d'autant plus hostiles ou découragées. Qu'alors survienne une grande journée, le résultat ne peut être que désastreux. Aussi, Napoléon voulait-il que l'on s'efforçât de rapprocher, autant que possible, la situation des troupes en temps de paix avec ce qu'elle doit être en campagne, quant au commandement, à la manière de se pourvoir, de s'administrer et de servir.

C'était dans nos camps, si bien commandés,

que l'on pouvait atteindre ce but ou au moins mettre les différentes armes dans une situation intermédiaire entre les deux états de la paix et de la guerre, si différents en tout, si opposés en beaucoup de points.

Quant à l'état-major général, la prévoyance, le dévouement, les habitudes d'ordre et de travail de Berthier, sa longue expérience de la manière d'opérer du général Bonaparte donnaient toutes les garanties désirables.

Le Premier consul, convaincu plus qu'aucun homme d'État ou de guerre de ces considérations, avait pris, dès les premières apparences du retour aux hostilités, les mesures les plus efficaces pour que nos armées débutassent, partout, avec une supériorité décisive; le projet de descente en Angleterre, plus ou moins réalisable, fut admirablement mis à profit, par la création des camps sur toutes nos côtes menacées. Ce qui s'exécuta à cette époque fut remarqué en Europe, et a fixé, depuis, dans nos armées, la tradition pour les grandes réunions de troupes. On a vu, par la suite, des camps aussi beaux, mais ils n'ont eu ni la même grandeur, ni autant d'utilité, et les travaux n'y ont jamais été exécutés en entier par le soldat. Si à d'autres époques,

l'Empereur avait eu le temps de préparer ainsi ses armées à l'entrée en campagne, nul doute qu'il eût toujours également réussi dans l'accomplissement de ses vastes projets.

III

La discipline dépend du souverain, des chefs qu'il commet pour la faire observer, et surtout du choix des colonels : lorsque les officiers supérieurs seront bons, les inférieurs le deviendront. Des troupes disciplinées sont bientôt aguerries ; de la subordination dépend l'ordre ; de l'ordre, la célérité et la vigueur dans les manœuvres devant l'ennemi ; celles-ci font les succès. Ce n'est point dans les petites garnisons du temp de paix que les régiments prendront un esprit militaire, qu'ils s'instruiront de ce qu'il faut savoir et exécuter en campagne. Les exercices des garnisons préparent aux grandes manœuvres, mais ils n'y forment pas. On doit familiariser les bataillons, escadrons et batteries à toutes espèces de terrain, et les accoutumer à voir de grandes réunions de troupes s'opposer à leurs mouvements. Tout corps qui n'est point habitué à manœuvrer contre d'autres, sera très-étonné lorsqu'à la guerre il rencontrera des

obstacles qui l'empêcheront de faire le mouvement ordonné. Ces difficultés viennent non-seulement du terrain, mais encore plus de l'adversaire : une montagne, un ruisseau, un marais, un ravin, une haie, paraîtront insurmontables, et seront d'autant plus désavantageux pour des troupes qui n'auront jamais manœuvré que par petites fractions et sur un sol uni. Si, jointes à d'autres armes elles avaient été exercées devant un ennemi simulé avec intelligence, et sur toutes espèces de terrain elles surmonteraient plus facilement ces difficultés. A cet égard nos généraux ne négligèrent rien.

Le seul moyen pour accoutumer les troupes à tout terrain, et à ne pas être étonnées de voir un ennemi manœuvrer devant elles, c'est d'avoir des camps de paix, non pas tels qu'il est d'usage de les assembler, et où l'on n'occupe les régiments qu'à des exercices de détail, et à des feux d'ensemble le genou à terre pour faire tirer les trois rangs à la fois, habitude aussi brillante à un exercice que dangereuse devant l'ennemi. Il faut qu'on fasse quelques simulacres de guerre, de batailles, d'affaires de postes, de défilés, de fourrages et convois attaqués ou défendus. Ces manœuvres instructives furent toutes pratiquées.

Le maniement des armes doit être banni des camps, il fait perdre un temps précieux, c'est dans la garnison qu'il faut apprendre au soldat à manier le fusil ; dans les camps il doit manœuvrer, ce qui est impossible si l'on ne sait pas bien marcher. Toute troupe dont les allures sont faciles est naturellement libre dans le port de ses armes et, par conséquent, très-bien disposée pour l'exercice. Ainsi, la principale instruction à donner aux soldats, c'était de marcher ensemble avec précision, promptitude et aisance. Lorsqu'ils furent parvenus, sous ce rapport, à la perfection, ils ne tardèrent pas à manœuvrer avec justesse et célérité.

Mais ce n'était pas tout ; il y a, en temps de guerre, un imprévu, des difficultés, des privations, des misères, des spectacles sanglants au milieu desquels la troupe doit conserver l'ordre compatible avec une telle situation. Tout cela ne pouvait s'apprendre dans nos camps. Au temps où je recueille ces souvenirs, notre jeune armée s'y exerce en Algérie ; et, sous ce rapport, le Gouvernement actuel fait beaucoup pour l'avenir militaire du pays.

Si l'on n'exécutait dans ces camps de paix que des manœuvres déjà éprouvées, comme utiles

devant l'ennemi, il en résulterait un grand bien ; mais souvent on se livre à des essais qui gaspillent le temps et n'apprennent rien.

Les auteurs militaires sont tous exclusifs. A la guerre, rien n'est absolu ; l'essentiel est de réussir. On doit constamment agir selon le temps, les lieux et les hommes. Telle manœuvre excellente contre un général et une armée sera dangereuse vis-à-vis d'autres ayant des habitudes et des qualités différentes.

Jadis, un corps d'armée qui marchait en bataille, ne pouvait aller qu'un certain pas réglé, et souvent il fallait un peu s'attendre, en faisant chaque fois une décharge de toute l'artillerie sur l'ennemi. Aujourd'hui, l'art est de former plusieurs attaques principales convenablement échelonnées ; c'est à quoi nos généraux expérimentés rompirent les troupes des camps de Boulogne.

Des militaires s'habituent à ne voir dans les instructions qu'ils reçoivent de leur chef que la besogne dont ils sont chargés, sans se douter, ni du motif qui a fait donner l'ordre, ni des conséquences de l'exécution. Ils croient avoir tout fait quand ils se sont acquittés de leur mission avec une audace inintelligente ; qu'ont-ils appris ? à

obéir ; c'est, sans doute, un grand pas pour savoir un jour commander ; mais ce n'est pas le seul. Un bon officier se rend compte de ce qu'il voit exécuter ou de ce qu'on lui prescrit.

En résumé, on exerça les soldats au travail, à marcher avec armes et bagages, comme s'ils étaient en campagne. On leur fit creuser des fossés ; élever des retranchements. En les habituant petit à petit et dans les circonstances les plus favorables à supporter le chaud, le froid sans que leur santé en fût altérée, ils apprirent, en même temps, à mettre leur camp à couvert d'une insulte ; un labeur modéré les fortifia et les rendit capables d'essuyer de plus grandes fatigues, en temps de guerre, dans des circonstances plus difficiles.

Le temps et l'exercice sont nécessaires pour apprendre à la cavalerie à manier ses chevaux et à manœuvrer ; il s'en faut qu'elle soit au point de perfection désirable, malgré le travail de détail dont on s'occupe avec raison ; le moindre accident de terrain, un petit fossé l'arrête, et aujourd'hui il y en a partout ; le passage des rivières est un autre sujet d'exercice. Il faut donc tenir en temps de paix les cavaliers en haleine sur tous les terrains sans user les chevaux.

A l'époque dont je parle, le Premier consul ne cessa de renouveler les ordres pour de fréquents exercices, en grandes masses, sur tous les terrains et par tous les temps ; il envoya le Ministre de la guerre s'assurer de leur exécution ; et vint lui-même présider aux manœuvres.

IV

Rien n'affermit davantage la gloire d'un État, qu'un grand nombre de bons officiers. Il ne suffisait pas que nos soldats parussent instruits à se servir de leurs armes, et de tous les devoirs ; il fallait encore qu'ils fussent conduits par de braves officiers et d'habiles généraux ; que serviraient à des troupes bien instruites des officiers supérieurs excellents, si les généraux n'avaient pas la capacité nécessaire pour les faire agir ; soumis aux ordres de ces derniers, elles ne peuvent qu'exécuter ce qu'on leur prescrit. Si les chefs ne sont que braves, l'armée sera mal conduite ; elle perdra, malgré l'intelligence des officiers, nonobstant sa solidité, la plupart des batailles ; on lui imputera encore l'insuffisance des officiers généraux : les nôtres avaient fait leurs preuves.

Une armée est une machine compliquée, difficile à conduire ; parmi tant de ressorts si un seul manque, tous les autres deviennent inutiles ; on ne peut que très-difficilement répondre des événements, lorsqu'ils dépendent de la volonté des uns, de l'intelligence et de la capacité des autres : cependant avec de l'ordre, de la discipline et des soldats exercés, on profite déjà de leur volonté ; mais il n'est pas aussi aisé de s'assurer de la capacité des officiers généraux. Ce n'est qu'à l'œuvre qu'on peut les juger et cet essai devient souvent funeste.

S'il ne fallait que du courage pour être bon officier général, le choix serait facile, mais il y a tant de qualités nécessaires. Les uns, élevés dans l'infanterie ne connaissent rien à la cavalerie ; ils en sont embarrassés, et ne savent où la placer. D'autres venus de la cavalerie sont de la même ignorance relativement à l'infanterie. Ceux-ci ne connaissent que le canon ou ce qui a rapport à la fortification ; ils ignorent la force et l'emploi de l'infanterie et de la cavalerie ; nous échappions à ces inconvénients.

Le titre d'officier général les oblige d'étudier la propriété des différentes armes qui composent une armée, et le terrain qui leur est pro-

pre ; ils seront instruits de leur usage et sauront prévoir les circonstance, où il faut s'en servir. Ils doivent connaître les portées du canon et ne pas tirer sur des troupes hors de distance ; juger si une batterie est placée de manière à remplir l'objet qu'on se propose ; un ingénieur connaîtra les systèmes de fortification, surtout l'attaque et la défense des places. On ne peut exiger des officiers généraux de troupes qu'ils aient cette science spéciale, mais ils seront capables de diriger une tranchée, de s'apercevoir si un boyau est enfilé de la place ; ils ne seront pas toujours obligés de recourir aux officiers du génie pour les attaques de positions et de postes dans les combats ou batailles ; notre application continuelle aidée de l'expérience suffisait : avec toutes les connaissances possibles, rien ne se fait à propos et bien si le zèle manque comme on l'a vu dans quelques campagnes.

Un militaire travaillera jour et nuit pour s'efforcer de réussir dans sa profession ; il y est intéressé par honneur, comme soldat et comme citoyen. Dès qu'il se destine aux armes il doit compte de l'emploi de son temps ; de ce moment, il est à l'État. On peut, sans grande conséquence, être ordinaire dans toutes les profes-

sions qui n'ont pour objet que l'existence et le bien-être individuel; mais dans celle d'où dépendent la fortune, la tranquillité et l'honneur publics, c'est un devoir de tendre toujours à la perfection ; le militaire par ses actions, par son zèle et son application, se rendra digne d'occuper un jour les grades plus élevés ; on a vu arriver au plus haut rang, sans cependant avoir les qualités pour le mériter ; de même on peut en être capable, sans l'obtenir : ce n'est pas une obligation d'y parvenir, mais il y a devoir pour chacun de se rendre digne d'approcher selon ses moyens d'une telle élévation.

V

La plupart de nos généraux étaient entrés au service de très-bonne heure ; avant ils avaient peu appris et depuis beaucoup oublié. Chacun vit ce qui lui manquait et comprit la nécessité de mettre à profit le séjour au camp de Boulogne pour compléter son instruction. On fit venir des livres militaires et d'histoire ; on s'occupa de fortification, de plans, de dessins et tel général qui a commandé avec gloire des armées donna alors l'exemple en revenant aux études les plus élémentaires.

L'amour du métier et le désir de se rendre

capable de bien remplir les devoirs, dans toutes circonstances, animaient ces camps, où chacun avait vu et fait trop de choses pour ne pas comprendre la nécessité de l'instruction. On étudia les campagnes des autres armées de la République, on lut les plus célèbres guerres qui avaient précédé ; chacun eut ses livres, ses cartes, ses maîtres, on se communiquait ses études, on aimait à en parler, personne n'était honteux d'apprendre. Cet exemple donné par les généraux fut imité dans tous les rangs ; bientôt, à l'expérience acquise dans tant de combats se joignit une instruction qu'on a rarement vue aux armées ; elle se distinguait surtout par un but éminemment pratique.

Avant tout, nous comprenions que le devoir du chef est de constamment étudier ses subordonnés, afin de s'assurer leur concours le plus complet à l'avantage du service ; aucun savoir, aucune spécialité, aucun dévouement ne restent alors oisifs et inutiles ; chacun dans sa sphère, fort de tant de capacités morales ou intellectuelles, qui sont au-dessous de lui, multiplie ses moyens à l'infini ; la chose publique devient réellement celle de tous et l'on parvient ainsi à accomplir les plus grandes entreprises.

Il faut distinguer, dans l'homme de guerre, le physique, l'intelligence et le moral. La force est une qualité matérielle ; la valeur, l'énergie, la constance, l'à-propos sont des vertus qui triomphent presque toujours. Le courage existe dans un être débile comme dans un homme vigoureux. Un soldat robuste peut n'être que pusillanime. On a vu des militaires sans aucune vivacité extérieure, avoir beaucoup de sens, de résolution et d'esprit ; d'autres d'un caractère plus en dehors, en apparence davantage portés à l'initiative, et parlant plus, manquaient de justesse d'appréciation et n'étaient, en réalité, que des étourdis, sur lesquels il ne paraissait pas possible de compter dans des circonstances sérieuses.

Depuis les campagnes de 1796, en Allemagne et en Italie, nous avions le plus beau cadre d'études militaires et d'excellentes leçons sur presque toutes les parties de l'art : l'opportunité des guerres d'invasion, l'étendue qu'on peut leur donner, les opérations défensives ou offensives en toutes sortes de terrains ; les retraites, le passage des fleuves, des chaînes de montagnes et des défilés, ces grandes difficultés pour les armées qui agissent de concert ;

le rôle des places fortes, la possibilité d'en établir à la hâte quand elles deviennent nécessaires; la défense ou l'attaque des places ébauchées; la composition des armées, la manière de les diviser et d'y établir la hiérarchie du commandement, le mélange des différentes armes, mais surtout un usage merveilleux de tous les moyens moraux et une grande solidité dans les diverses péripéties de la guerre.

Jamais camps n'existèrent avec des moyens d'instruction aussi pratiques, et infaillibles pour des officiers supérieurs et généraux, tous également désireux d'ajouter une théorie certaine à leur vieille expérience.

C'est ainsi que, par des études sérieuses de nature à épurer, régler, mettre à profit une longue habitude des hommes, des choses et des circonstances morales les plus diverses ou extrêmes, cette armée, d'ailleurs commandée comme il n'y en aura jamais, a pu accomplir, au grand étonnement de l'Europe, et en si peu d'années, contre les plus solides monarchies, les vastes entreprises qui feront de cette époque le sujet des méditations de tous les hommes de guerre. Si quelque chose d'humain pouvait être durable; si ce qui est devenu excessif de force

et de grandeur n'approchait pas d'une sorte de décadence ; si l'esprit de l'époque et les éléments eussent pu aussi être domptés, le monde restait réellement une seconde fois conquis.

VI

Le général Ney possédait la science des manœuvres ; il exerçait son corps d'armée avec autant de méthode que de facilité et dans un esprit tout à fait pratique. Il faisait exécuter, à ses troupes réunies, tous les mouvements des évolutions de ligne, par régiments, brigades et divisions pris successivement pour unité tactique ; on passait alternativement, de cette manière, de l'ordre en bataille ou sur une seule colonne, à la formation en plusieurs lignes ou colonnes parallèles, et réciproquement.

Les principes de la nouvelle ordonnance qui vient d'être rendue à l'époque ou j'écris, constituent, quant aux mouvements par bataillons, une importante addition heureusement puisée dans les souvenirs de nos camps. Ces mouvements ont en général plus rapport aux manœuvres de guerre ; ils forment le coup d'œil des chefs, et les habituent à opérer, suivant le terrain,

tout en conservant les intervalles de bataillons et restant à hauteur les uns des autres. Sur les champs d'exercice, ils permettent aux colonels ou aux inspecteurs généraux de faire répéter, sous leur commandement, à un régiment entier, les divers mouvements de l'école de bataillon, pour exercer les officiers et juger de l'instruction de chaque partie du corps, comme des généraux ont l'habitude de le faire dans leurs revues; genre de manœuvres instructif pour les troupes, et dont le général Ney, le premier, tira habilement parti dans les exercices du camp de Boulogne.

Ce principe donnerait le moyen de marcher à l'ennemi, tout en gagnant sa droite ou sa gauche pour le tourner; manœuvre délicate, que le général Ney aimait à répéter à Étaples, et dont il fit faire une brillante et audacieuse application à ma brigade pour l'attaque d'Elchingen, en 1805.

Les bataillons étant en colonne par peloton et à intervalles de déploiement, font tête de colonne demi-à-gauche; ils gagnent ainsi du terrain en avant et à gauche; le premier bataillon de ce côté donne la direction; tous sont échelonnés, et, en cas d'attaque par la cavalerie, ils peuvent former

les carrés, qui se trouveront obliques les uns par rapport aux autres; genre de formation défensive que j'ai souvent fait prendre.

Un demi-changement de direction rectangulaire à gauche remet les bataillons sur une seule colonne parallèle à la première ligne occupée; cette colonne peut se prolonger à gauche pour gagner encore plus de terrain, surtout si un rideau masque le mouvement; ensuite, les bataillons se forment en une seule ligne, soit par un à-droite en bataille, s'ils ont la gauche en tête, soit en faisant sur la droite en bataille, dans le cas contraire.

Au lieu de se redresser, un ou plusieurs bataillons de l'aile gauche peuvent charger l'ennemi à revers ou se former sur son flanc par un à-droite en bataille, si les colonnes avaient la gauche en tête; ou en effectuant sur la droite en bataille, dans la supposition contraire.

Ces mouvements s'exécutent à droite par les moyens inverses. Ils exigent que les chefs de bataillon fassent faire le demi-changement de direction rectangulaire avec exactitude; qu'ils donnent de bonnes directions et conservent les distances voulues, soit dans la marche diagonale, soit dans la marche directe.

Le maréchal Ney, employant ces mêmes moyens plus en grand, répéta avec succès, au camp de Boulogne, la manœuvre décisive de Frédéric II contre l'aile droite des Français, à Rosbach ; cet homme de guerre, si habile sur les champs d'exercices, plus redoutable encore lorsque, entraînant nos bataillons, il semait l'épouvante dans les rangs ennemis, masquait une partie de la marche de son corps tournant par un rideau de troupes en première ligne.

Je reviens sur le principe fécond de ces manœuvres, qu'on ne saurait trop étudier dans toutes ses conséquences et avec d'autant plus de confiance que rien n'y est en dehors de la théorie bien comprise.

Ainsi, par exemple, le corps d'armée étant en bataille, chaque brigade changeait de front sur son aile droite, rompait par peloton, puis se formait en avant en bataille. Ces manœuvres exerçaient les officiers à bien suivre les directions et à garder les distances, afin que le corps de troupes entier pût se remettre en une même ligne déployée ou en une seule colonne.

Le général Ney faisait souvent exécuter aux colonnes parallèles de toute son armée, formées

soit par divisions, soit par brigades, soit par régiments, des mouvements obliques suivant la diagonale à droite ou à gauche, pour gagner du terrain vers une aile et déborder l'ennemi de ce côté. Ensuite, les colonnes partielles se redressaient perpendiculairement au front général pour continuer à marcher en avant ou dans le sens de la ligne de bataille, et s'y former simultanément ou successivement. Ici encore les commandants de colonne et les adjudants-majors avaient besoin de beaucoup d'attention et d'habitude pour conserver et leurs directions et leurs distances. Quelquefois, une colonne de l'aile tournante prolongeait son mouvement oblique pour prendre position sur le flanc de la ligne ennemie, toujours figurée par un corps d'éclaireurs à cheval aux ordres d'un officier supérieur intelligent.

Jamais on ne vit de décousu ou de mouvements inutiles dans ces grands exercices, où les officiers studieux recueillirent les meilleurs principes à mettre en pratique devant l'ennemi, selon les circonstances. Notre général, devenu depuis l'un des hommes de combat les plus bouillants et les plus redoutables, était alors très-méthodique. La plupart de ses ordres et de

ses lettres existent tracés par lui-même d'une manière claire et précise ; et ce qui ne gâte rien, la rédaction et l'écriture étaient des plus correctes. Ney avait été fourrier, puis maréchal des logis chef dans le 7e hussards, puis officier d'état-major sous Kléber. Le tempérament le plus bouillant s'était ainsi complété, dès l'origine, dans ces deux positions spéciales, par des habitudes d'ordre dont le défaut nuit aux plus belles qualités.

On dut se féliciter des circonstances qui contribuèrent à rapprocher du Premier consul un général de ce mérite, alors que Richepanse, Lecourbe et plusieurs autres, persistaient à rester inactifs ou dans des commandements éloignés.

VII

L'ensemble de nos baraques en torchis, peintes à la chaux, partout complétées à neuf par compagnie, avec numéros de corps et de peloton, séparées par des rues qui portaient le nom d'un brave ou d'une victoire, produisait un bel effet. En avant étaient les faisceaux, le front de

bandière, des avenues ou plantations. En arrière, les cuisines, les salles de danse, les jardins, les officiers. L'intérieur des baraques était soigné : au fond, à deux pieds au-dessus du sol, les soldats couchaient sur des planches ou claies garnies de paille fraîche ; en avant, était le carré d'habitation avec sa cheminée, les banquettes, et autour les râteliers pour les armes, l'équipement et les sacs. Tous les soldats, sauf les cuisiniers, travaillèrent aux baraques, cuisines, rues et jardins.

Les matériaux et les voitures de réquisition pour leur transport étaient fournis par ordre du général en chef, soit pour la construction, soit pour les réparations, qui furent d'abord assez fréquentes, pendant les mauvais temps. Les troupes réparèrent les routes et le pavage de la rue d'Étaples. Chacun, jusqu'à l'Empereur lui-même, avait sa baraque ; mais les généraux demeuraient habituellement dans les villes à proximité ; ceux de ma division à Étaples. Le général Ney s'était installé dans le beau château de Champigneules, près d'Enock, où il donnait de belles fêtes. Le 23 décembre eut lieu la cérémonie d'inauguration du pavillon impérial, d'où l'Empereur apercevait toute la

côte et le détroit jusqu'à Douvres, but de nos pensées et de nos travaux.

A la fin de 1803, un règlement avait déjà déterminé le service de la force publique dans les camps.

Défense est faite aux officiers de demander aux communes des transports, sans l'intervention du commissariat, et de se mêler du sauvetage, pour lequel la marine avait tout droit de requérir. Les jeux de hasard et les duels furent interdits; on empêcha d'avoir de la lumière et de fumer près des granges, de chasser sans la permission des propriétaires. On ne vit plus les officiers parcourir la ville en bourgeois, sortir du camp sans permission, ni s'absenter des corps de garde la nuit ou pour leurs repas.

L'espionnage cherchait à pénétrer partout; il avait ses signaux, ses agents, ses communications. L'état-major général prit des mesures sévères pour l'empêcher: il ordonna des postes et des patrouilles à cet effet; on fit feu sur quiconque se glissait dans la ligne des postes; les moulins à vent furent gardés; on interdit aux bateaux pêcheurs de sortir isolément. Les étrangers et les voitures autres que celles de l'armée

ne purent approcher des camps, ni séjourner aux quartiers généraux plus de vingt-quatre heures. Au milieu de l'année, une commission spéciale fut créée pour empêcher l'espionnage des marins, l'embauchage par des étrangers, ainsi que les désertions qui affaiblissaient les corps. Défense fut renouvelée aux militaires de vendre les vivres et les munitions.

Le 4 janvier, trois dépôts de convalescents, sous un conseil d'administration spécial, sont établis à Boulogne, Ostende et Montreuil.

L'on donne des ordres pour les officiers qui suivaient les bataillons de guerre sans en faire partie, et pour les militaires dirigés sans billets sur les hôpitaux. Les mutations irrégulières, entre les dépôts et les corps, cessent. Le chiffre des chevaux et des domestiques de chaque officier est réglé. Les généraux sont invités à ne prendre que le nombre réglementaire d'aides de camp.

Le 23 mai, les compagnies de voltigeurs sont créées dans les régiments d'infanterie légère.

Le 24 juin de chaque année, les inspecteurs généraux renouvelleront les conseils d'adminis-

tration, sur une liste de candidats officiers et sous-officiers, présentés par les officiers supérieurs et capitaines de chaque corps, réunis chez le colonel.

En septembre, il est décidé que, vu la difficulté de se procurer de la paille de couchage, celle-ci sera achetée par les corps et ensuite remboursée.

Il y a défense de remplacer les conscrits au delà des délais expirés; de changer de corps, de réformer, d'envoyer en permission ou en semestre irrégulièrement.

En décembre, le délai précédemment accordé jusqu'au 20 février pour régler définitivement la solde arriérée de l'an VIII est prolongé de 7 mois.

Les musiciens, les comptables, les sapeurs, seront armés d'un fusil; aucun sous-officier ne cédera son arme à un soldat rentré des hôpitaux; à cet effet, on retiendra dans les corps l'armement de ceux-ci.

Chaque militaire aura une épinglette et un bidon; le caporal un tire-bourre; le sapeur, une hache bien acérée; la capote sera roulée sur le sac.

Les commissaires de guerre désignent en octobre l'habillement à renouveler, à réparer ou à compléter par suite du service pénible à la côte. Le pantalon de toile et la capote-sarrau sont le vêtement de mer.

Des distributions journalières d'eau-de-vie, quelquefois alternées avec celles de bière, ont lieu ; des dépôts sont désignés pour les distributions de bois ; les caissons transportent les vivres aux camps.

Peu à peu, d'abord les généraux, puis les officiers supérieurs, enfin les officiers, firent venir leurs femmes. Deux ou trois qui n'étaient pas mariés appelèrent des maîtresses.

Un officier supérieur osa présenter, aux dames de ses chefs, une femme avec laquelle il vivait illégitimement ; celle-ci joua d'abord très-bien son rôle ; on vantait sa distinction encore plus que sa beauté ; personne autant qu'elle ne paraissait difficile sur toutes choses et à cheval sur les convenances ; elle était indispensable dans toutes les réunions. Enfin, elle eut tant de succès qu'on songea à recueillir des renseignements ; on sut ce qu'elle était, ce qu'elle avait été ; j'épargne des détails, il faudrait

aller trop bas. Nos dames, très-scandalisées, firent tant, que l'officier supérieur fut obligé d'épouser celle qu'il avait produite si étourdiment.

Il y avait peu d'harmonie au milieu de ce monde nouveau. Des officiers s'étaient mariés dans un rang inférieur avec des femmes à leur portée ; d'autres venaient de faire des mariages en rapport avec leur nouvelle position. Les épouses de ceux-ci ne voulaient pas voir les autres.

Les femmes de généraux et quelques aides de camp, celles des officiers supérieurs et de jeunes sous-lieutenants se félicitèrent de ces réunions ; il y eut, dans des boudoirs improvisés, autant de petits cercles, et des rivalités. Toute influence nouvelle est envahissante ; quelquefois, celle de quelques dames essaya de se produire dans ce qui avait rapport à la position des officiers ; on dévisageait, à première vue et d'une manière irrévocable, les meilleurs militaires ; les autres étaient tournés en ridicule.

Dans un autre camp, deux dames, qui par le grade qu'elles croyaient avoir, prétendaient

donner le pas, se prirent d'une excessive amitié; elles ne pouvaient se quitter; tout était pour ainsi dire fait en commun. L'aide de camp de l'une d'elles vint troubler l'harmonie; dès ce moment il ne fut question que de cette affaire; les plaintes, les propos envenimèrent la querelle, chacun prit parti pour ou contre; on mit l'épée à la main, il y eut des blessés et des morts; les deux dames restèrent inébranlables. A vrai dire, des choses que nous n'avions pas encore vues se glissaient parmi nous. Pour plusieurs, il n'y avait pas une occupation assez sérieuse; il était, peut-être, temps que la guerre vînt la donner.

VIII

Du mois de février à celui d'août, la conspiration de Georges fit diversion aux préparatifs contre l'Angleterre et aux travaux des camps.

Au commencement de février, Georges et trente complices étaient parvenus à se cacher à Paris. On observait leur ligne de communication avec le Tréport. Moreau, depuis quelque temps éloigné du Gouvernement, est arrêté; les scellés sont mis sur ses papiers à Paris et à Gros-Bois,

principalement sur la correspondance de 1797. Pichegru, déporté par la faction du 18 fructidor à Sinnamary, s'en échappe à la fin du mois. Il s'agissait d'attaquer ouvertement le Premier consul au milieu de sa garde.

Le 16 février, Bonaparte dit à l'état-major de la garnison de Paris : « J'ai été trois jours sans pouvoir croire à des trames aussi noires qu'insensées; des hommes, quels que soient leurs services, ne pratiqueront pas impunément des liaisons avec les ennemis de la France. » Il répond au Sénat : « Ma vie durera tant qu'elle sera nécessaire au peuple français ; j'ai appris sur les champs de bataille à ne pas m'en occuper. Dans quelle situation se trouverait ce grand peuple si l'attentat avait pu réussir ? L'existence, sans la confiance du peuple français, n'aurait aucun but pour moi. Aucun fonctionnaire ou employé ne s'est compromis. »

Le 22 février, le général Soult annonce à l'armée des côtes de l'Océan que nos ennemis ont voulu faire assassiner le chef de l'État. Le 8 mars, Moreau, revenant à lui-même, écrit au Premier consul une lettre de justification. Le 9, Pichegru, Georges Cadoudal et autres complices sont arrêtés à Paris. Le 10, le conseil privé dé-

cide que le duc d'Enghien sera enlevé à Ettenheim ; ce prince, arrêté le 15 mars, est fusillé à Vincennes le 21. Le gouvernement badois expulse tous les émigrés de son territoire. Le 6 avril, Pichegru s'étrangle dans la prison. Ceux qui ont connu ce général disent qu'en 1793 et 1794 Pichegru avait été républicain et fort modeste dans le commandement ; quelques conseils suppléèrent alors à son inexpérience. Dès 1795, en Hollande, il n'écouta plus personne : les succès, des flatteurs et trop de vanité ne cachèrent pas son insuffisance. Ses mauvais desseins, le goût de la dépense le rendirent morose et accessible aux intrigants, qui achetèrent en lui un agent sans conviction comme sans moralité. La vraie gloire ne le touchait plus. Après avoir refusé, avec trop d'éclat, une pension des états généraux, il devint l'un des plus dangereux de ces hommes qui, de 1792 à 1815, ont voulu préparer la désorganisation de nos armées et la ruine de leur patrie.

Le 14 mars, on craint que les Anglais n'aient jeté sur la côte 800 balles empestées. Le Premier consul ordonne la vérification de ce fait, bientôt reconnu inexact.

Le 12 avril, Louis XVIII renvoie de Varsovie au roi d'Espagne, l'ordre de la Toison d'or, dont

celui-ci venait de décorer le Premier consul. Bonaparte accorde, six jours après, une pension de 100,000 fr. au prince de Conti. Le 6 mai, Louis XVIII proteste contre l'avénement à l'Empire.

Au commencement de juin, quarante-sept personnes compromises sont jugées. Le Premier consul fait grâce à huit de ces conspirateurs. Huit autres, condamnés à mort, ne seront que déportés. Mme Armand de Polignac obtient la grâce de son mari. Le 25 juin, Georges Cadoudal est exécuté ; Moreau part pour les États-Unis.

Le 15 août, François II prend le titre de François Ier, Empereur d'Autriche.

En septembre et octobre, il faut déjà surveiller l'esprit d'opposition des avocats et éloigner tous les Anglais de la capitale. Une troisième coalition devient inévitable.

IX

En mai, les camps demandent au Premier consul de prendre le diadème ; le Sénat lui défère le titre d'Empereur ; les grands dignitaires et les maréchaux sont nommés. En juin, un

décret amnistie tous les déserteurs; les militaires seront désormais reçus au nom de l'Empereur; les états-majors et les légionnaires des camps assistent à un *Te Deum* à l'occasion de l'avénement. En août, les camps ont ordre d'envoyer, à Boulogne, des corps et des députations pour la célébration de la Saint-Napoléon. Il y a une grande revue, des distributions de croix, des jeux.

Le 1^er^ décembre, le Sénat offre à Napoléon le plébiscite qui reconnaît l'hérédité de la dignité impériale dans sa famille. Le lendemain, s'accomplit le couronnement de l'Empereur Napoléon et de Joséphine.

Le 21 décembre ont lieu la distribution des drapeaux et la prestation de serment à l'Empereur. Les soldats, sur toute la ligne des camps, élèvent, en signe de joie, le chapeau au bout du fusil.

Ce n'était pas la monarchie qui séduisait, nous n'y pensions plus. On voulait Bonaparte sous quelque dénomination que ce fût. Si, à cette époque, eût encore existé le souvenir de quelques abus d'un autre temps, plusieurs de nos vieux républicains, connaissant moins le génie de notre sauveur, auraient peut-être été plus difficiles.

L'on a prétendu qu'à la cérémonie du couronnement on vit un général s'asseoir au milieu des siéges réservés aux cardinaux, et refuser d'obtempérer aux représentations du maître des cérémonies, qui lui indiquait sa place parmi les généraux.

La sœur de Napoléon, depuis princesse Borghèse, quêtait dans cette solennité; elle passe devant les cardinaux, en sautant le général, pour revenir à lui lorsqu'elle est aux fonctionnaires de son rang: « Madame, il est trop tard, » répond le récalcitrant. Le même jour, aux Tuileries, ce général s'avance vers Napoléon; il admire l'épée impériale et dit: « C'est beau! mais sans votre génie, et s'il n'y avait qu'à se disputer l'arme, elle serait à d'autres. »

Nous avons vu, en 1813, ce général, plus utile en campagne qu'à l'intérieur, rentrer dans nos armées. Pour lui, rien ne semblait changé: c'était toujours la même rudesse républicaine. Son équipage paraissait des plus modestes: un petit cheval et deux domestiques. Cela ne l'empêchait pas de servir avec activité et zèle, donnant peu d'attention aux formes et à ce qui lui semblait étranger aux devoirs militaires; il fit revivre autour de lui quelques bonnes traditions

du service de campagne tel qu'il s'exécutait dans nos armées de la République. Ce vieux soldat finit glorieusement à Leipsick.

De telles particularités, au moins exagérées et la plupart indignes de la gravité de l'histoire, constatent cependant à quel point le Concordat, et même le couronnement, furent d'abord incompris de l'opinion publique, et ce qu'il fallut de sagesse pour un retour si nécessaire.

Les opposants à l'Empire comptaient tous les partis hostiles aux principes de 89 et à une sage modération : ceux qui craignaient de ne pas être favorablement traités par le nouveau régime, quelques royalistes et républicains obstinés; enfin, un très-petit nombre d'amis véritables du Premier consul, satisfaits de la gloire présente, étaient inquiets d'un aussi grand changement; ne voyant que le petit côté des choses qui les préoccupaient le plus, jugeant les idées de 89 abandonnées parce que l'abus en était sagement écarté, et prévoyant des choses que les grandes luttes de 1813 et de 1814 n'ont même pu réaliser, les uns et les autres, incertains mais non convaincus, répétaient :

« Comme général, comme consul, Napoléon n'avait point de pareil en Europe : il exerçait

une suprématie incontestée, même parmi ses émules. Empereur, il forçait ceux-ci à se rejeter, en dehors de la hiérarchie impériale, dans une opposition également funeste à eux-mêmes et à la France, désormais privée d'éclatants services. Une telle élévation ne pouvait s'accomplir sans qu'il devînt l'obligé de quelques-uns, sans en désintéresser d'autres. Comment satisfaire à tant d'exigences?

« Les maréchaux, les grands dignitaires, ayant désormais, même vis-à-vis le Souverain et leurs frères d'armes, une position assurée au-dessus de tous, continueront-ils de montrer le même zèle pour l'État, la même sollicitude envers leurs compagnons de gloire? En s'élevant du milieu de leurs frères d'armes, auront-ils acquis ces sentiments de devoir pour compenser la simplicité ou le dévouement républicains, et se guider dans des voies toutes nouvelles? Désormais, surgira à côté de l'intérêt public, peut-être au-dessus, celui du prince. Le plus grand nombre ira là où seront plus d'avantages à espérer.

« Sacrer l'Empereur, qui était digne de l'être et d'aller de pair avec les plus grands souverains de l'Europe, c'était aussi couronner sa famille,

dont tous les membres pouvaient n'être pas également disposés pour cet honneur suprême. Dans un rang ordinaire, chaque membre de cette famille eût été distingué; mais à défaut de tradition, l'état de prince exige une gloire personnelle incontestée. L'Empereur devra outre-passer en leur faveur, d'abord les règlements, quelquefois les intérêts de la France. Ces précédents seront-ils sans conséquences? Les uns voudront bénéficier de la position nouvelle dont les obligations, les devoirs, les charges, pourront cependant paraître étranges aux autres. Quelque part qu'ils aillent, quelques-uns seront gênants ou gênés. Donneront-ils toujours l'exemple de la soumission à leurs nouveaux devoirs? Si, jouissant de la gloire impériale, peu pouvaient l'aider sérieusement; si d'autres donnaient des embarras; si l'opposition cherchait, de ce côté, une apparence d'appui, quelles causes d'affaiblissement! Il est naturel de se faire pardonner les positions que l'on ne tient ni de sa naissance, ni de son mérite, par une sorte de condescendance à l'égard de l'opinion; faiblesse qui mène bientôt au delà de ce qu'on aurait pu d'abord prévoir.

« Dès le successeur immédiat, sinon sous Napoléon lui-même, une monarchie ramènerait,

peut-être, sans les compensations de l'ancien régime, à des abus contre lesquels la génération de 89 avait prononcé. C'était dangereux, après tant de ruines et de sang versé, de revenir aux idées que nos pères et nous-mêmes venions de combattre avec persévérance et conviction. C'était porter un coup aux forces morales du pays et à sa considération en Europe.

« Une grande nation ne peut se passer d'un puissant mobile ; chez elle, dès qu'une force tombe, une autre doit aussitôt s'élever. L'ancien régime était un mort impossible à ressusciter. Qu'est-ce qui succéderait aux idées de 89 ? Jusqu'à l'Empire, Napoléon avait plus fait pour la France que celle-ci ne pouvait en sa faveur. Après, ce serait l'inverse. Si de mauvais jours survenaient, car il reste toujours d'autant plus à craindre de la fortune qu'elle a encore moins éprouvé, que feraient l'Empereur et la France entre les anciennes forces morales détruites et les nouvelles ébranlées ?

« Dans les voies de réédification sociale et de transaction, entre l'ancien régime et 89, le pouvoir du Premier consul paraissait sans limites comme son génie. En dehors des véritables besoins de la génération actuelle, il y avait incer-

titude et périls. Pourquoi perdre un temps précieux à ranimer des choses décidément mortes, au lieu de fonder les institutions de l'avenir? La société française demandait à renaître sous de nouvelles formes; l'occasion était unique, et la postérité serait sévère si l'on n'en profitait pas. Une gloire incomparable et l'œuvre de réédification de la société réunissaient, en la personne de Napoléon, toutes les forces sociales de la France. Les contre-poids ou appuis du vieux régime étaient à bas. La responsabilité serait immense comme le pouvoir concédé. Les institutions, les grands corps, sur lesquels l'Empereur paraissait vouloir s'appuyer, fléchiraient sous sa puissante volonté tant qu'il serait heureux, et lui feraient défaut au premier revers. Ainsi, pouvoir excessif ou entravé, alors qu'il aurait besoin d'être modéré ou fortifié, et quelquefois, dans des circonstances décisives, les destinées de la France échappant, en dehors de ses aspirations comme de ses intérêts véritables. »

Il est assez ordinaire que chacun blâme légèrement ce qu'il n'a pas prévu ou ce qu'il ne comprend pas encore; et l'homme de génie est rarement soutenu. Napoléon, devançant une

opinion lente à se former, poursuivait sa noble et rude tâche au milieu de trop d'obstacles. N'en serait-il pas violemment détourné par les ennemis du dehors ?

X

Le 19 juillet, l'Empereur arrive à Boulogne pour y rester jusqu'au 4 août. Chaque jour il passe en revue les troupes ou la flottille, fait manœuvrer sur terre et sur mer, visite les arsenaux et autres établissements militaires.

L'Empereur donne ses instructions pour toutes les circonstances que peut offrir la traversée : « *Bien entendu,* ajoute-t-il, *là où des corps seront momentanément sans direction générale, il faudra y suppléer.* » « *Le plus renommé,* dit un maréchal, *prendra le commandement.* » « *Il n'y a de renommés,* reprend Napoléon, *que les officiers qui savent mériter la confiance des gouvernements.* » Celui à qui s'adresse la leçon arrête les regards de tous les assistants surpris.

Le 29, pendant que Napoléon est en rade avec la 3e division de la flottille, un combat naval a lieu contre les Anglais. Le 20, il avait essuyé un coup de vent affreux. Les 1er et 2 août, les

Anglais renouvellent le bombardement du Havre, déjà inutilement attaqué les 16 et 23 juillet.

Du 5 au 15 août, l'Empereur visite les villes ou camps de Calais, Dunkerque, Furnes, Nieuport et Ostende. Partout il fait manœuvrer sur terre et sur mer. Le 16, il revient distribuer les croix à Boulogne, où il prolongera son séjour et ses revues jusqu'au 27. Le 26, un combat naval a lieu; l'Empereur est en rade dans un canot. Les Anglais sont forcés à la retraite.

Le 27 août, l'Empereur part pour Mayence, où il arrive le 21 septembre, après avoir successivement séjourné à Arras, Mons, Nivelles, Aix-la-Chapelle, Juliers, Crevelt, Rhinberg, Cologne et Coblentz. En prévision d'une nouvelle coalition, il ordonne des travaux et des approvisionnements à Mayence et Strasbourg. Le 23 septembre, il reçoit la visite d'un grand nombre de princes d'Allemagne; plusieurs se sont excusés de ne pouvoir se rendre auprès de lui. Le 3 octobre, il quitte les bords du Rhin et rentre le 12 à Saint-Cloud, en traversant Kaiser-Lautern, Simmern, Trèves, Luxembourg et Netay.

Le 14 novembre, le *Duc de Clarence* échoue

devant Calais ; il est vendu ; le produit en est distribué à la flottille et à l'armée pour un festin. Le détachement présent au sinistre reçoit 12 fr. par homme.

Le 25 novembre a lieu, à Fontainebleau, l'entrevue de l'Empereur et du Pape.

Par des soins de tous les jours, de nobles paroles et une justice éclairée, le chef de l'État continuait de s'occuper du moral de l'armée.

« Comment pouvez-vous croire rester oublié? répondait-il à un général, quand vous faites une œuvre qui, dans plusieurs siècles, influera encore sur notre puissance? »

Il ne peut croire qu'un militaire décoré reçoive le péage au pont des Arts ; qu'un autre soit employé dans un bagne ; et ordonne de vérifier ces faits.

Il ne juge pas convenable que la garnison de Paris paye une fête qui lui est donnée et s'informe de la quotité de la retenue projetée.

Il demande, au génie, une note sur les forts qui auraient des noms étrangers ou difficiles à retenir et sans signification historique. On y substi-

tuera des noms d'officiers ayant bravement défendu les places.

Mais toujours sage et prévoyant, il entend qu'on n'occupe le Sénat des statues de grands hommes à y élever qu'autant que cela n'exciterait pas les passions qu'il faut d'abord calmer.

Il se plaint que sur 82,000 conscrits, 60,000 seulement arrivent dans l'armée ; il y a 14,000 déserteurs : tout individu soumis à la conscription ne pourra être admis à aucune place avant l'âge de 30 ans.

Le versement des hommes d'un corps sur un autre est blâmé comme mauvais en principe.

L'abus des duels continuant dans l'armée, Napaléon rappelle qu'un soldat doit son sang au pays ; le verser autrement est un crime. Mais, à une autre occasion, il dira qu'un prisonnier de guerre peut se battre en duel.

Le général de division Louis Bonaparte est nommé conseiller d'État ; et Joseph vient au camp de Boulogne comme colonel du 4e de ligne.

Le chef de l'État, aussi vigilant pour l'administration intérieure que pour l'armée, redresse les actes ou la conduite de plusieurs préfets.

Le préfet d'Angers voyait des ennemis de l'État dans les défenseurs de la patrie, la gendarmerie et les meilleurs citoyens incessamment persécutés par lui. Cette conduite paraissait trop exagérée pour être de bonne foi.

Il rappelle au préfet d'Ille-et-Vilaine que les tribunaux décernent des mandats d'arrêt et les font directement exécuter par la gendarmerie, sans que l'autorité locale et même le Gouvernement en aient connaissance.

Le préfet de Loir-et-Cher laisse établir un foyer de rébellion contre le Concordat, il est réprimandé.

Le 12 juin 1804, un décret réglant les préséances dans les cérémonies, établit une sorte de hiérarchie entre tous les ordres des fonctionnaires d'une société qui semblait n'avoir plus de degrés.

Peu à peu, le pays se voit ramené aux habitudes malheureusement oubliées. Tous les dimanches, l'état-major général et la garde montante assistent à un service religieux dans l'église d'Étaples. A chaque grande solennité, les troupes en armes entendent le service divin.

Cette année, le 14 juillet est encore célébré

par une revue générale, trois décharges d'artillerie et de mousqueterie, un défilé et une distribution d'eau-de-vie aux troupes du camp.

Je me suis peut-être un peu trop éloigné du cadre tout spécial de ces Mémoires. Les années de la période consulaire sont les plus belles que l'humanité ait vues, à cause des calamités auxquelles on venait d'échapper, des efforts prodigieux faits pour restaurer la société, et de tout ce que Napoléon nous promettait de bonheur et de prospérité.

Ce gouvernement n'avait détrôné que l'anarchie. Jamais génie n'eut une si belle tâche et ne la comprit mieux. En quatre années, le retour à l'ordre fut complet. Alors, Napoléon ne pouvait avoir autour de lui d'embarras, d'influences, rien de ce qui entrave, affaiblit ou égare le pouvoir; il n'était pas encore détourné, arrêté, poussé dans les voies violentes où les Anglais le jetèrent depuis. Les nécessités d'une guerre générale et sans issue n'avaient pas arraché ce puissant esprit de ses préoccupations organisatrices. Alors Napoléon restait tout entier aux plus belles inspirations. Avec quelle ardeur et quel succès il travaillait: ici à relever des débris encore

utiles, là pour réaliser ce qu'il y avait de pratique dans les aspirations philosophiques du siècle dernier; partout, à rétablir l'empire des éternelles lois divines et morales! Où se fût-il arrêté dans cette noble voie?

L'aristocratie européenne, et surtout les Anglais, ne comprirent que trop l'avenir ainsi préparé à la France. Une guerre à mort usera, sur les champs de bataille, le génie de la civilisation moderne. Désormais, plus de repos, plus un seul moment pour tant de belles et utiles conceptions sociales et politiques. La guerre et toujours la guerre, de coalitions en coalitions, de victoires en victoires, jusqu'à un épuisement inévitable et prévu.

Avec Napoléon tombera le principe de force et d'ordre en Europe. Après lui, la position de tous les souverains empirera, et trop de concessions seront successivement faites aux idées subversives.

Pour un guerrier, pour un politique, comme pour un artiste et un poëte, il y a l'époque de fécondité, de beauté et de perfection; celle où le génie non encore dévié par les habitudes imposées, la fatigue et toutes les influences étrangères des événements et de l'opi-

nion, reste encore maître de lui-même et tout entier à ses inspirations naturelles. Quant à la guerre, le plus grand des arts, par les qualités qu'il suppose, ses difficultés et ses conséquences, on a pensé que, pour le génie, l'aptitude pouvait s'altérer avec l'expérience. Napoléon, à Sainte-Hélène, admirait Turenne devenant d'autant plus audacieux qu'il comptait davantage de victoires et d'années.

Ceux qui voudront connaître dans toute sa puissance et sa pureté le génie du législateur des temps modernes, s'arrêteront longtemps à cette période consulaire où Napoléon approcha, en tout et de si près, des limites d'une perfection qui ne semble pas humaine. Période de réédification sociale et morale; de retour à l'ordre et à tous les principes oubliés; de triomphe du génie du bien sur celui du mal; d'influence exclusive de toutes les aspirations honnêtes et pratiques; de semailles et de labeur pour un heureux avenir, où, après tant d'excès et de maux, le cœur, encore plus charmé que l'esprit, suit avec bonheur les nobles et heureux efforts de la plus généreuse nature.

Tout se lie, tout est conséquent dans une grande époque et pour un génie hors ligne.

L'Empire a manqué de grâce, et sous un certain rapport, d'imagination, de poésie. Ce fut le temps des œuvres sérieuses, grandes et utiles, et de la raison appliquée au bien-être des populations. Les arts, les lettres, les sciences, eurent alors le caractère de l'homme incomparable: sévérité, grandeur, noblesse, utilité et travail. L'on était d'ailleurs trop près des écarts de la vie gracieuse et molle du siècle passé, pour revenir aux boudoirs, à l'élégance et au bel esprit. On avait encore la rudesse de la lutte et un besoin trop grand de réparer tant de souffrances. Sous Napoléon, chacun, savant, administrateur, guerrier ou industriel, y travailla avec méthode et activité. La poésie passa dans les faits tout préparés avec autant de raison que d'habileté et de grandeur, au seul point de vue du rétablissement de la société, par la meilleure des administrations. La postérité pensera que si tant de guerres désastreuses n'avaient pas été imposées au législateur moderne, l'Empire fût resté la plus belle, la plus heureuse époque de l'humanité.

LIVRE DEUXIÈME.

EMPIRE.

TROISIÈME COALITION.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Campagne de 1805.

Allemagne.

XI

Ici commence la lutte soutenue avec gloire par l'Empereur Napoléon jusqu'en 1814. Le passage du Rhin par la Grande Armée ouvre la série des événements qui devaient changer la face du monde. Mais avant d'entrer dans de nouveaux récits, que l'on me permette un dernier regard sur ce que l'Empereur vient d'accomplir pendant cette période consulaire, qu'on ne saurait trop étudier. Je ferai ainsi une sorte de préface pour ce deuxième livre. Je ne recueille que des souvenirs sous la forme de simples notes, souvent sans liaison. La crainte d'oublier quelque détail important m'expose à des répétitions; tel est le défaut de ceux qui n'ont pas l'habitude d'écrire, ils ne peuvent exprimer complétement leur pensée en une seule fois, avec méthode et à propos. Des loisirs forcés, plutôt que l'aptitude, m'ont mis la plume à la main, et pour moi seul. J'ai travaillé, à bâtons rompus, de manières diverses, selon les dispositions de chaque jour, trop souvent entraîné au delà de mes intentions par la grandeur

et les conséquences des faits, quelquefois découragé à la vue du présent. J'ai moins de forces à mesure que j'avance vers la catastrophe. Plus tard, des amis ont cru que ces notes auraient quelque intérêt; ils ont remarqué une appréciation dont je n'avais pas aperçu moi-même le caractère, et qui, parmi tant d'autres mieux autorisés, pouvait être utile à la vérité. J'ai souvent repris ma trop lourde tâche sans revenir sur ce qu'il y avait à rectifier, me proposant de faire plus tard des corrections, mais les forces et le temps me feront probablement défaut; j'en demande pardon à mes lecteurs, si je dois quelque jour en avoir: ils sauront mettre de côté les passages qui leur paraîtront inutiles.

Le génie et le patriotisme de Bonaparte avaient arrêté la Révolution; la politique des Anglais les aveugla au point de leur faire accumuler des efforts extraordinaires pour tout remettre en question, non-seulement en France, mais encore dans le monde entier; ils armèrent l'Europe contre nous; ainsi ils ont répandu le germe des révolutions. Tous les gouvernements ameutèrent leurs peuples contre la France, en promettant des concessions irréalisables. Le ré-

sultat sera la chute des anciens pouvoirs et l'exagération des principes de 89.

L'on a vu l'état dans lequel se trouvait la France au moment où le général Bonaparte débarqua à Fréjus ; ce qu'il fit pendant le Consulat pour relever l'esprit de l'armée, rétablir l'administration de l'intérieur, alors dans une confusion déplorable, et nous ramener une victoire qui ne paraissait plus possible. Il nous sauva du danger le plus grand que nation ait couru. Des personnes, dont les appréhensions si incompréhensibles qu'elles puissent paraître aujourd'hui, méritent néanmoins d'être constatées, restèrent dès lors convaincues que jamais la France n'avait été plus bas, tellement la désorganisation paraissait profonde et définitive. Un sentiment populaire, inouï dans l'histoire des hommes, résistant depuis à trop de bouleversements matériels ou moraux, sera, aux yeux de la postérité, le plus éclatant des témoignages. Même après le 18 brumaire, malgré les batailles de Marengo et d'Hohenlinden, nonobstant tout ce que Bonaparte avait relevé de ruines ou créé d'institutions, l'état de la France donnait encore de graves inquiétudes au dedans comme au dehors. Il fallait Napoléon pour ne pas désespérer du salut, et nous mettre

en état de pouvoir un jour exister, même après de grands désastres et sous des pouvoirs affaiblis.

Je rappellerai ce qui a précédé cette campagne; les moyens que le génie de Bonaparte a mis en usage pour pacifier et organiser la France, et former cette Grande Armée, dont les faits éclatants trouveront peut-être la postérité incrédule. Ce que j'ai dit à ce sujet, quant à l'organisation militaire, aura paru long, fastidieux ou puéril; cependant, le labeur auquel chacun dut se livrer, sous les inspirations du génie réparateur, fut aussi sérieux qu'ardu. Il aurait fallu un talent d'écrivain en rapport avec tant de difficultés vaincues et de résultats accomplis.

Le premier Consul n'ignorait pas que jamais, depuis 1792, la coalition n'avait voulu réellement la paix avec la République française, et que les traités, arrachés par nos victoires, étaient autant d'armistices à rompre dès l'instant où les circonstances la mettraient en mesure de pouvoir rentrer en lice. « Malgré les concessions faites à l'Autriche « depuis la paix de Lunéville, affirme le diplo- « mate Bignon, malgré l'humeur apparente de « la Russie envers l'Autriche, il y avait entre « ces deux dernières puissances et l'Angleterre,

« qui était leur centre commun, un point de ral-
« liement indestructible. La haine, la jalousie
« innée contre la France, république ou empire,
« paraissaient toujours actives, dans ces cabi-
« nets, comme dans leurs ambassadeurs, qui,
« à dater du premier jour de la paix, n'avaient
« jamais cessé d'entretenir les semences de la
« guerre. »

L'Angleterre, plus effrayée de la voie de prospérité où nous entrions, et de la résistance à ses exigences maritimes ou commerciales, que soucieuse du maintien des vieux principes monarchiques en Europe, profita néanmoins de ceux-ci pour soulever, dans son intérêt, toutes les nations contre nous. Ses sacrifices d'argent furent énormes. L'Autriche, excitée par des ministres dévoués à l'Angleterre, était la puissance qui, après celle-ci, dissimulait le moins ses intentions hostiles; elle avait à cœur de recouvrer ses États d'Italie, où s'affermissait la domination française. La Russie, blessée des défaites éprouvées en Italie, en Suisse et en Hollande, toujours désireuse de se mêler des affaires d'Occident, mais incapable d'agir par ses propres moyens, recevait aussi des subsides considérables de l'Angleterre; elle attendait le moment favorable

pour franchir ses frontières. La Prusse, depuis la campagne de 1792 en Champagne, obtenait beaucoup de la France; mais sa conduite équivoque porte à croire qu'elle était déjà liée avec la coalition. Les princes de l'empire, quoique mécontents du joug de l'empereur d'Allemagne, repoussaient l'alliance que la France leur offrait.

Dans cette situation, le général Bonaparte devait faire cesser les troubles qui désolaient le pays, organiser l'administration et relever une armée réduite à un état déplorable par les luttes sanglantes soutenues depuis 1792 et l'impuissance des derniers pouvoirs.

Parvenu au consulat, Napoléon appela autour de lui, sans distinction d'antécédents, tous les Français capables de le seconder. C'est à la merveilleuse direction imprimée à cette réunion d'hommes que la France doit le Code civil et les institutions à l'ombre desquelles elle semble encore respirer. La postérité appréciera peut-être mieux celles-ci que les contemporains.

Le Concordat fit cesser les troubles religieux; tous les cultes furent libres et protégés. Les lois, jusqu'alors sans force, reçurent leur exécution. Le plus grand ordre régna dans l'administration

des finances, à la tête de laquelle furent placés des hommes probes et éclairés. Les autorités, les citoyens et les propriétés furent respectés; le commerce, encouragé, prit une extension inconnue depuis la Révolution; l'armée fut organisée, soldée et habillée; les contributions rentrèrent avec exactitude; les émigrés recouvrèrent une patrie et leurs biens; les plus capables furent employés dans l'administration et même dans l'armée; c'est surtout pendant les derniers temps de l'Empire qu'ils furent élevés même aux plus éminents emplois. Le bon esprit de la nation, et surtout le dévouement à l'Empereur, firent supporter cette généreuse réparation. Quelques pensionnés de l'Angleterre obtinrent même des faveurs au détriment de ceux qui avaient servi avec distinction. Notre conduite envers les nouveaux venus fut loyale et bienveillante. Lors de la Restauration, ceux-ci écartèrent les hommes qui, dans d'autres circonstances, leur avaient tendu la main.

Le premier Consul parvint donc à faire oublier à la France une partie des calamités souffertes; un changement si prompt la remplit d'admiration et de reconnaissance. Cependant Napoléon connaissait le caractère de la nation :

capable d'actions héroïques, elle est inconstante. Il n'ignorait pas l'existence d'un parti anti-français, peu nombreux, mais redoutable alors par ses tendances et l'appui de la coalition. Il fallait prévenir les désordres qu'accompagnerait le renouvellement des consuls prescrit par la constitution.

Les hommes sages, qui connaissaient les mœurs du pays et les projets de l'étranger, convenaient que la mobilité de la première magistrature nous mettrait dans le plus grand danger; l'expérience faite du gouvernement républicain avait convaincu de l'impossibilité de le maintenir; ces considérations donnaient de justes alarmes à tous les acteurs des diverses phases de la Révolution comme à ceux qui ne voulaient pas voir le retour des horreurs dont ils avaient été victimes. Toutes les existences étaient déplacées et les intérêts différents; la France avait renoncé à l'ancienne dynastie, devenue désormais étrangère, et dont le rappel ne pouvait que nous rejeter dans les désordres comprimés par le gouvernement consulaire. Les patriotes éclairés étaient favorables à la monarchie, mais ils désiraient une nouvelle dynastie sortie du sein de la révolution; elle seule concilierait tous les intérêts et

achèverait l'œuvre si heureusement commencée. Le choix ne pouvait tomber que sur l'homme que la reconnaissance nationale désignait déjà. Cependant il convenait d'adopter avec réserve un système qui ne semblait pas avoir l'assentiment de l'armée, travaillée alors par de mauvaises influences. D'un autre côté, le parti républicain était en majorité. Ayant joué un rôle, il serait inébranlable dans son opinion. Là se trouvaient capacité, énergie et enthousiasme; il fallait franchir prudemment ces obstacles.

Sur la proposition du Sénat, le peuple français élut Napoléon Bonaparte premier Consul à vie; ce pas était immense. Alors le génie de l'homme extraordinaire, prenant tout son essort, se développa avec persévérance; le système de gouvernement qu'il se proposait de nous donner, s'établit sans secousse, en conservant l'égalité au peuple français, et tout ce qu'avait fait d'utile ou de libéral la Révolution. Il n'y eut plus qu'à rendre, lorsqu'il en serait temps, la première magistrature héréditaire. Alors on serait en harmonie, autant que l'esprit du pays le permettait, avec les autres gouvernements de l'Europe. Il convenait d'ôter les motifs de crainte inspirés

par le régime républicain, en un mot, de voir finir la Révolution.

L'Italie devait devenir indépendante, mais elle ne pouvait encore être livrée à elle-même sans danger. Les intérêts des petits États qui avaient concouru à sa formation étaient un obstacle ; il fallait du temps pour leur donner un esprit public et faire oublier d'anciennes rivalités. Sous les auspices du général Bonaparte, créateur de cette république, ces résultats pouvaient être obtenus. Les Italiens le nommèrent président.

La nation française, sous un chef digne d'elle, allait suivre ses destinées. L'Angleterre, jugeant par le caractère de Napoléon de la prospérité qu'il nous assurerait, donna plus d'extension à sa politique ; outre les négociations avec les coalisés pour recommencer la guerre, elle encouragea plusieurs tentatives contre la vie du premier Consul. Conspirations, machines infernales, furent mises en usage. Très-peu d'émigrés prirent part à ces perfidies, qui intéressèrent les hommes les plus indifférents au sort du chef qu'on venait de se donner. Néanmoins Bonaparte employait tous les moyens pour maintenir la paix. Mais l'Europe persévérait

dans ses projets, il convenait de mettre un terme à l'état précaire de la France, il fallait une armée capable d'en imposer, et porter d'abord à l'Autriche un coup qui effrayât le reste de la coalition.

L'armée se trouvait dans un état peu satisfaisant; disséminée, depuis la paix, dans des garnisons, son ensemble avait fait peu de progrès; les moyens manquaient: d'autre part, il ne fallait pas porter ombrage à l'Autriche, on devait imposer aux Russes et conserver la neutralité prussienne; toutes choses difficiles que le génie de Bonaparte sut accomplir.

Le ministère britannique, presque toujours tranquille spectateur des maux qu'il occasionnait, s'était tour à tour joué de tous les peuples; ses guinées et les mers semblaient le rendre invulnérable; il voyait avec indifférence le continent s'entr'égorger pour servir sa jalousie et protéger l'extension d'un monopole qui gagnait à la guerre; sa conduite servit de prétexte à l'organisation de la Grande Armée. Le premier Consul annonça une descente en Angleterre; des préparatifs immenses furent faits pour l'exécution de ce projet auquel il n'a jamais réellement pensé; dans la situation de l'Europe à cette époque, Bonaparte n'était pas

assez insensé pour abandonner le continent avec une armée qu'il avait déjà tant de peine à rétablir.

Une invasion en Angleterre, lorsque les puissances n'attendaient que le départ de notre expédition pour entrer en France, semblait-elle réalisable? Néanmoins, Napoléon était parvenu à convaincre de la réalité de ce projet de descente. Il n'existe pas une commune qui n'ait contribué pour l'entreprise; une grande activité fut mise en Hollande et sur toutes les côtes de l'Océan. Cette époque est celle où l'esprit public s'est manifesté avec le plus de patriotisme contre notre ennemie. L'Angleterre épouvantée, fit de grands préparatifs de défense, ses côtes furent armées et transformées en camps; de toutes parts l'on courut aux armes, les milices furent organisées et mises en activité; les ministres eux-mêmes endossèrent l'uniforme.

Le but du premier Consul était atteint; les troupes, à l'exception des garnisons de l'intérieur, furent réunies dans les camps. Lors de leur arrivée, les régiments peu instruits et généralement d'un faible effectif n'étaient pas ce que l'on aurait désiré; ils furent portés au complet; les divisions et brigades organisées; le premier Consul mit à leur tête des officiers généraux

éprouvés, l'instruction fut poussée au plus haut degré, chacun rivalisait de dévouement; on habitua les troupes à toutes sortes de travaux; elles devinrent capables de supporter ce que la guerre la plus sérieuse entraîne après elle. Deux années de labeur conduisirent au but que le général Bonaparte attendait de leur persévérance, de leur courage et de leur dévouement. La première opération, je l'ai dit, avait été d'occuper le Hanovre par un corps d'armée parti de la Hollande. Cinq camps furent établis, et la cavalerie réunie dans les départements du nord; Masséna commanda en Italie.

La France étant organisée selon le système du premier Consul, et l'armée susceptible d'entrer en campagne, l'intérêt, la reconnaissance de la nation, confièrent, le 2 décembre, le gouvernement à Napoléon Bonaparte, devenu Empereur des Français; c'était la conséquence de ce qui avait été fait.

Il fallait couronner ces grands événements, créer une institution capable de rehausser, s'il était possible, l'élévation du génie, et qui devînt notre lien ou appui dans toutes les carrières; telle fut la Légion d'honneur : là se trouvèrent confondus, par l'estime de la na-

tion, le général, le ministre, le soldat, l'évêque, le savant, l'artiste, l'administrateur, l'étranger illustre et le magistrat; belle conception qui consacrait la véritable égalité, tout en tendant la main à l'Europe. La France l'accueillit, et la conserva comme nationale. Lacépède-Étienne de Laville fut grand chancelier de l'Ordre; sa naissance, une science aussi solide que modeste, ses principes libéraux constatés dès l'Assemblée constituante, dont il avait été l'un des membres les plus sages, une exactitude, une aménité, une distinction de manières, jamais en défaut à l'égard des moindres décorés, comme des plus illustres étrangers, furent une nouvelle preuve de la connaissance que l'Empereur possédait des hommes, et du tact avec lequel il savait tout préparer dans le but de l'œuvre de conciliation entre les temps anciens et nouveaux.

XII

Au commencement de janvier, l'Empereur convie le roi d'Angleterre à la paix. Des avertissements sont donnés à Naples, à l'Espagne, au

Portugal et à la Turquie, des concessions offertes à la Russie.

Le 6, les maréchaux donnent, pour l'Impératrice, une fête à l'Opéra.

Au milieu de ce mois, 60,000 conscrits de l'année sont levés. L'Empereur décrète que l'éducation du septième enfant de chaque famille sera faite aux frais de l'État.

Le 1er février, l'Empereur élève Murat et Eugène aux dignités de grand amiral et d'archi-chancelier d'État. Rien n'est changé dans les relations ordinaires du dernier, si ce n'est qu'il signera *le Prince Eugène*. Sa carrière militaire continue comme général de brigade commandant les chasseurs à cheval de la garde : il n'est plus colonel général des chasseurs.

Napoléon crée la dotation de la Légion d'honneur et dit, le 10 février, en distribuant les 60 grand'croix :

Cette grande décoration, complément de la Légion, n'impose pas de nouveaux besoins, de nouvelles obligations ; elle a pour but de lier, à nos institutions, celles des autres États, et de leur faire voir le cas que nous faisons de ce qui existe chez eux.

Nos armements avaient paru ralentis par suite

des nouvelles pacifiques arrivées d'Allemagne. Le 5 mars 1805, à l'aide de 3,000 conscrits levés sur la réserve de l'an XII, sauf dans les départements maritimes, tous les bataillons des camps sont portés à 900 hommes présents; les quarante-cinq régiments de dragons sont complétés, sur la réserve de l'an XIII, à 1,050 présents par régiment de deux bataillons. Dans chaque corps, il y a deux escadrons à cheval et deux compagnies à pied.

L'Empereur voudrait que le pied de paix pour l'infanterie fût de 100 sous-officiers et soldats, 3 officiers et un vélite par compagnie. Le pied de guerre de 160 hommes et 4 officiers : en temps de paix, 40 hommes et le tiers des gradés serait envoyé en semestre. Les compagnies de grenadiers et de chasseurs d'Arras, portées à 112 soldats dont deux élèves du prytanée de Saint-Cyr, âgés de plus de 18 ans, élèvent les bataillons d'élite à 780 hommes.

L'Empereur pense que : « les déserteurs condamnés au corps, devraient payer, au profit du « service de la conscription, une amende pro- « portionnée à leur fortune; les régiments sont « bien loin d'avoir le nombre d'hommes que « suppose l'état du ministre; le seul 21e léger à

« 300 déserteurs du Puy-de-Dôme à faire ra-
« masser par la gendarmerie. La désertion sous
« le drapeau est la plus fâcheuse : pour ce service
« important il faudrait un corps spécial sous un
« haut fonctionnaire ; les lois mortes manquent
« de force, les lois vivantes ont seules de la puis-
« sance. Il ne doit y avoir de taille particulière
« que pour l'artillerie, la grosse cavalerie et la
« garde. »

Les biens et rentes non aliénés sont restitués au clergé.

Le 15 mars, la consulte italienne réunie à Paris, cédant au même sentiment de reconnaissance que nous, défère, à Napoléon, le titre de roi d'Italie. Le 2 avril, l'Empereur et l'Impératrice partent de Fontainebleau pour Lyon, Turin, Alexandrie, Milan, Mantoue, Bologne, Gênes : ils sont couronnés à Milan le 7 juin, et rentrent, le 11 juillet, à Paris. Napoléon voulut aussi consacrer son avénement à la royauté d'Italie : il créa, le jour même, l'ordre illustré par les mots prononcés en plaçant sur sa tête la couronne des anciens rois lombards : *Dio me la diede, guai a chi la toca.*

Dès le 11 avril, une coalition est formée contre la France, entre l'Angleterre, la Russie, Naples

et la Sardaigne. Cependant l'Empereur croit encore la guerre avec l'Autriche peu probable, et les embarras de l'Angleterre grands; ses préparatifs, dissimulés par le voyage d'Italie, augmenteront la perplexité des Anglais.

L'Empereur envoie le Prince Eugène pour administrer l'Italie comme vice-roi, en lui rendant compte de tout. Le 7 juin, il lui adresse une instruction qui est à méditer. Dès le 27 juillet, l'opposition du Corps législatif italien oblige à ne plus le convoquer. L'Empereur se plaindra des ministres de ce pays qui s'arrêtent trop devant les résistances et publient ses lettres dans les journaux.

Le 9 juin, Gênes est réunie à la France.

A cette époque, le général Moreau veut résider en Espagne. Des agents abusent de sa position et de son nom pour intriguer en France.

Le 24 septembre, 80,000 hommes de la classe de 1806, d'autres de 1801, 2, 3, 4 et 5, non encore au service, sont levés. On réorganisera les gardes nationales.

XIII

Au commencement de janvier 1805, il y a défense aux soldats de sortir des camps de Boulogne sans une permission signée du général en chef, et aux officiers de paraître non armés. Cet ordre sera souvent renouvelé. Des militaires, trouvés à Montreuil porteurs de permissions de leur colonel, sont arrêtés. Deux capitaines, qui accordaient des congés aux soldats pour rentrer chez eux, sont mis à l'ordre.

Il est interdit aux militaires de chasser, de se livrer aux jeux de hasard. Des rondes et des contre-appels empêchent de sortir la nuit du camp et de marauder.

L'Empereur accorde 100 francs de pension à trois vieux soldats de ma brigade.

Le 31 janvier, les militaires de tous les corps d'armée ont ordre de rejoindre. Les places d'Italie sont mises en état de défense et armées.

Le 5 février, le dégel renverse, dans ma seule brigade, 23 baraques. Il fut accordé les matériaux et six charrettes à quatre colliers pour leur réparation. Au mois de mars, on s'occupa des

jardins et il sera construit, plus tard, une baraque modèle sur un nouveau plan.

Au milieu de mars, il y a, à Boulogne, 8 escadrilles comprenant 16 divisions de péniches, 33 de chaloupes ou de bateaux canonniers, et pouvant porter chacune une division d'infanterie. On les exerce pendant le beau temps, à l'aide de signaux, pour débarquer ensemble ; à commencer le feu avec l'obusier ou la pièce de 4 chargée à mitraille, sous la protection d'une division de chaloupes canonnières.

Au retour du printemps, des détachements de 200 hommes, de chaque corps, sont en mer, pendant cinq jours, sur une quinzaine de bâtiments. Dans chaque division il y a neuf détachements de 40 hommes prêts à s'embarquer au premier ordre en cas d'alerte. Défense est faite aux troupes, après le débarquement, de toucher aux outils de la flottille, qui est commandée par deux officiers généraux, l'un en second. Les ordres sont renouvelés pour la surveillance des côtes et les espions. Les permissions de pêche, le long de la côte, sont annulées ; le commandant en chef se réserve d'en accorder quelques-unes.

Dès les premiers jours d'avril, le maréchal Ney s'établit au château de Regues, l'état-major

à Montreuil ; on reprit les exercices par bataillon et brigade ; l'instruction des bataillons de parade, à six pelotons de vingt-quatre files par corps. Les régiments firent tirer à la cible trois cartouches par homme dans chaque séance ; 84 cartouches à poudre, par soldat, dans sept exercices à feu. Les officiers d'état-major étaient tous présents à l'instruction des bataillons de parade ; le général de brigade de jour les faisait commander. Dans les manœuvres on exige l'immobilité, le silence, et peu de paroles ; les serre-files notent les hommes à punir par le chef de bataillon.

Le dimanche 21 avril, à la suite de la revue, le maréchal nous distribue les aigles. Tous les hommes embarqués rejoignent pour cette cérémonie. Le 21 mai a lieu la fête pour le couronnement de l'Empereur comme roi d'Italie. Trois salves d'artillerie sont tirées ; il y a une revue et des manœuvres à feu.

Les dénominations des corps sont changées, le nôtre s'appellera aile gauche de l'armée de l'Océan.

Dès la fin du printemps, les soldats reçurent journellement une demi-bouteille de vin, du

biscuit au lieu de pain tous les cinq jours. Une paire de souliers leur fut accordée en gratification.

Tous les officiers et soldats en permission étaient rentrés depuis le 20 mars, et les corps furent mis au complet à la date du 20 juillet.

Des soldats, au sortir de l'hôpital, retournaient dans leurs foyers sans autorisation ; des écritures plus régulières furent exigées lors de l'entrée et à la sortie de ces établissements. Un ordre du ministre parut contre les soldats assez lâches pour se mutiler afin d'être réformés.

Un fifre fut attaché à chaque compagnie; on arma les musiciens, tambours et sapeurs de mousquetons ; le sac de toile fit partie du linge et chaussure, et les conseils d'administration durent être renouvelés chaque année.

Le 31 mai, l'Empereur ayant remarqué l'abus des nominations au choix ; que des sous-officiers étaient parvenus au grade de capitaine en trois années, ordonne qu'à l'avenir, nul ne passe à un grade supérieur qu'après quatre années environ dans l'emploi inférieur ; il exige six ans de service pour le grade de sous-lieutenant, huit ans pour celui de capitaine et huit années

d'officier pour devenir officier supérieur. Il veut que chacun doive son grade à ses services et non à la faveur des circonstances.

Au milieu de juin, 4 chaloupes canonnières armées de 4 pièces, 2 corvettes canonnières armées de 2 pièces, soutiennent un combat, à Boulogne, contre une frégate de 20, un brick et un cutter, chacun de 28 canons. L'Empereur paraît satisfait.

Des détachements de ma brigade sont embarqués sur un corsaire en course.

Le 29 juin, tout le corps d'armée exécute, avec un ensemble admirable, l'opération de l'embarquement et du débarquement, au signal de quatre coups de canon et à la voix des généraux; un seul cri, mais unanime de vive l'Empereur et roi, se fait entendre. Pendant tout le temps, les tambours, à la gauche, battent aux champs; on croit que le jour est enfin venu.

Le 12 juillet, le ministre de la guerre arrive et nous passe en revue dans le plus grand détail.

Le 18 juillet, la flottille batave entre dans la rade d'Ambleteuse; un combat naval a lieu devant Calais et Boulogne.

L'Empereur vient prendre, le 3 août, au château de Pont-de-Briques, le commandement de l'armée des côtes de l'Océan, dont il passe la revue le lendemain ; 112,000 hommes des plus belles troupes qu'on ait vues, lui sont présentés. Dans chaque corps, trois hommes sont restés au camp; le soldat a les grandes guêtres blanches : que l'on permette ce détail.

Des manœuvres d'ensemble ont lieu les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine; les compagnies de grenadiers sont à la droite de leur bataillon. Le 13 août, l'Empereur commande lui-même. Le 17, il témoigne à l'armée sa satisfaction déjà exprimée le 5 et le 13, pour la tenue, l'instruction et la discipline.

Jusqu'au 2 septembre, l'Empereur passera successivement en revue les divisions et corps d'armée. Le 12 août, les flottilles combinées luttent contre la croisière anglaise. Le 15, la Saint-Napoléon est célébrée ; l'Empereur reçoit l'état-major de l'armée. Le 21, il passe la revue de la flottille ; le lendemain a lieu un engagement dans la rade de Bertheaume. Pendant ce séjour au camp, les divisions non passées en revue par l'Empereur, manœuvrent les lundi, mercredi et vendredi.

Le 20 août, la flottille double le cap Grinez et lutte heureusement contre les Anglais.

Le 2 septembre, l'Empereur rentre à Paris.

XIV

C'est souvent une vaine curiosité que de vouloir pénétrer dans la vie et la manière d'être des princes au delà de leurs actes publics. Dans l'intérêt même de son héros, il convient presque toujours de ne pas pousser aussi loin les investigations. Mais l'Empereur apparaît plus grand à mesure qu'on l'aperçoit moins à découvert et qu'il s'occupe davantage des détails. C'est toujours le désir du bien, l'art de le faire, le dévouement à ses devoirs, le même besoin de restaurer, de créer. Jamais gouvernement ne donna un tel exemple; ses innombrables pièces diplomatiques, décrets, arrêtés, lettres, ordres, notes, projets, proclamations, etc., seront la mine féconde où les historiens viendront recueillir un butin précieux. Déjà, au moment où j'écris, le général Pelet est parvenu à réunir, avec une persévérance qui lui fait honneur, vingt volumes de la correspondance militaire. — Aux affaires étrangères, aux archives, on pourrait

faire un pareil travail : le nombre total des pièces s'élèverait peut-être à plus d'un millier pour chaque année. Ce serait une tâche utile que celle de résumer, par événement ou pour chacune des parties de l'administration générale de l'État, et même pour tout sujet digne d'intérêt, les documents précieux laissés par l'Empereur sur ce qui peut intéresser l'avenir. Mais, pour un tel travail, il faudrait plusieurs vies de bénédictins; deux générations se succéderont peut-être jusqu'à ce qu'on puisse l'accomplir

Avant de donner quelques détails sur cette campagne, et comme dernier regard sur une époque de réédification sociale, malheureusement trop tôt interrompue par la politique de nos ennemis, je me bornerai à résumer aux pièces officielles, quelques-uns des aspects de cette belle et grande nature ; mes forces ne me permettraient pas de faire davantage. Heureux si ces indications, trop imparfaites, peuvent exciter, un jour, un nombre suffisant d'hommes capables d'écrire quelque chose de digne de l'Empire !

Il est peu d'apostilles de ce génie qui ne rappellent un principe oublié ou à établir. *Les fautes sont personnelles; on doit tenir compte de toutes leurs circonstances et de ce que le chef a pu*

faire ou oublier dans le but de les prévenir. Le mal étant à réparer toutes les fois que c'est possible, et le bien dû en souvenir des services, madame de Bourbon, supérieure du couvent de Parme, recouvrera la jouissance de ses propriétés, une pension sera accordée aux fils de Marbeuf. Napoléon défend de recevoir une flotte dans la rade de Brest : *qu'elle aille, dit-il, venger dans la Manche six siècles d'insulte et de honte.* — En mai, le maréchal Bernadotte exprime le désir d'assister aux manœuvres de Magdebourg, et demande des renseignements sur l'évacuation du Hanovre ; l'Empereur répond : *Il peut y envoyer des officiers ; commandant d'un corps d'armée, il ne doit aller que là où il sera le plus fort. Il n'est pas question d'évacuation.*

Les décisions témoignent d'un grand respect pour les positions acquises : quelles que soient les fautes commises, et après la réprimande ou la punition, Napoléon songe à l'avenir du coupable et ne veut pas le briser. Les fautes ne lui paraissent que personnelles, et les punitions seront proportionnées à leur gravité. La gendarmerie doit être à la disposition de l'autorité civile et non immédiatement sous les ordres du militaire ; elle ne peut former un État dans le pays. La bravoure ne se payant pas avec de l'argent,

une gratification est refusée aux marins de *la Topaze*.

L'Empereur refuse également les avancements précipités, aussi fâcheux pour celui qui en profite que pour le bien du service. Dans toutes les carrières, il veut que l'on commence par un certain degré inférieur et que l'on puisse espérer en parcourir successivement les divers échelons. Quatre années de grade et un certain temps de service lui paraissent indispensables pour l'avancement dans l'armée ; ses apostilles aux propositions révèlent en peu de mots, de sages prévisions. Pour un aide de camp proposé chef de bataillon, il dit *qu'il y a encore beaucoup de capitaines de* 1792 *capables de cet emploi*. Ailleurs, *un officier d'état-major, d'avenir, doit faire deux grades dans la troupe, pour un dans l'état-major*. Une autre fois, *un jardinier ne pousse ses arbres qu'à mesure qu'ils prennent corps et racine*. A un prince, qui cependant avait un mérite réel, *si vous croyez avoir déjà tout ce qu'il faut pour faire un bon colonel, vous vous trompez étrangement*. Plus tard, trop détourné par l'imprévu d'événements si rapides, et peut-être les considérations politiques prédominant, il ne luttera plus avec autant d'efficacité contre la tendance de chacun à pousser ses protégés.

L'Empereur recommande à son gouvernement de peu parler avec les ministres étrangers, et de ne pas se détourner de la ligne convenable dans le but de leur complaire. Quoi qu'on fasse, ils resteront des ennemis intimes.

Napoléon assigne aux différents pouvoirs leur but spécial, leurs limites; à l'intérieur, l'autorité civile doit dominer en tout ce qui a rapport à la politique, à l'action gouvernementale, à la police. La représentation, source de considération, appartient à l'emploi et non au rang social: un prince ne doit avoir que celle de l'emploi où il sert, de manière à ne pas amoindrir ses chefs. L'autorité des grandes charges est toute politique et civile: le militaire n'obéit qu'à ses supérieurs; il dépend du ministre de la guerre, et ne se montre qu'alors que cela devient indispensable, mais de manière à rester le maître.

L'Empereur aimait de cœur le soldat, dans lequel il voyait aussi la plus solide base de l'ordre européen: ses alentours ont pu voir quelle satisfaction différente il éprouvait au milieu des laborieux instruments de son œuvre réparatrice. Alors il n'avait plus à redouter les caprices de la fortune, et ces sacrifices d'hommes ou d'argent également incompatibles avec son caractère tou-

jours porté de préférence pour les idées d'ordre et d'économie, en dehors desquelles il ne semblait même pas avoir compris la guerre.

La police ne doit être ni tracassière, ni maladroite : point de bruit plus que les choses ne le méritent. Mais il y a, disait Napoléon, la bande noire des chauffeurs, des garrotteurs ; un courrier a été arrêté à Compiègne ; la contrebande, les malversations forestières ou de douane, les jeux de bourse continuent. On a avancé 85,000,000 à un fournisseur ennemi de l'État. La magistrature laisse à désirer, un homme mal famé a été mis hors de cause. Des préfets, des savants affichent l'athéisme, principe destructeur de toute morale, sinon dans les individus, du moins dans les nations, et opposé à toute organisation sociale : il ôte à l'homme ses plus solides espérances. Tous ces vestiges des désordres révolutionnaires doivent disparaître. On exigera des fonctionnaires une conduite morale et régulière ; une enquête doit avoir lieu sur toute fortune scandaleusement faite au détriment de l'État. Les chouans seront utilisés dans un régiment dit de la Tour d'Auvergne. On donnera de l'ouvrage aux mendiants et vagabonds.

La presse doit être surveillée et dirigée avec

tact; son rôle est trop souvent celui de l'opposition. Toute mesure importante ou nouvelle sera précédée d'articles pour y préparer et suivie d'autres pour l'expliquer; il faut aussi combattre les assertions des puissances étrangères, mais toujours sans donner de l'importance aux communications. Des aides de camp circulent là où il y a des ordres à exécuter, faisant un séjour d'autant plus long auprès des autorités plus importantes: ils voient et rendent compte de tout, parlent conformément aux vues de l'Empereur: leur mission paraît avoir un but différent de celui qu'ils ont réellement à atteindre.

Un corps enseignant, hiérarchiquement organisé, a une utilité politique: le sacerdoce et le célibat n'y ont que faire; il convient de ne pas réunir trop de jeunes gens dans Paris, surtout en dehors du quartier latin: favoriser, par des bourses, les études scientifiques des élèves médiocres, sans fortune, paraît inutile; les notes des colléges doivent être tenues avec soin; on peut avoir à les consulter pendant tout le reste de la vie de chacun.

Avant toute dépense, si utile qu'elle soit, Napoléon veut que le fonds qui doit y pourvoir soit préalablement constitué.

Les diverses congrégations de sœurs hospitalières, réunies en une seule société, doivent être dirigées utilement.

A la fin de mars, les sénateurs partent pour résider trois mois dans les départements de leur circonscription, sous le motif apparent de l'administration de leurs biens. Tous les huit jours, dans un rapport secret, ils éclaireront l'Empereur sur les fonctionnaires, leurs principes moraux et politiques, l'influence des ecclésiastiques, les hommes marquants; la manière de voir de la population sur le gouvernement, la religion, la conscription, la taxe pour les routes, les impôts indirects; ils parleront de la gendarmerie, des délits isolés ou par attroupement, du jury, de l'instruction publique, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, des subsistances, des routes et de l'élève des chevaux ou bestiaux. Il est recommandé, à tous, de remplir cette mission avec prudence et discrétion, de manière à ne point déconsidérer l'autorité ou entraver l'action gouvernementale.

Le chef de l'État, pendant son absence, délègue des pouvoirs distincts à des personnes différentes, soit pour l'administration, soit pour la police et les circonstances extraordinaires, soit

pour l'armée. Chaque semaine, un auditeur qui a pris les ordres des princes, des ministres et des grands officiers, arrive auprès de l'Empereur, avec trois dossiers renfermant les décisions prises ou à prendre, et les affaires urgentes.

Il y a toujours un reste de la révolution qui a tout ébranlé sans rien mettre à la place. Des abus sont enracinés, on ne croit pas assez à l'avenir. Chaque jour, l'Empereur trouve à reprendre et à sévir. Une énorme responsabilité pèse tout entière sur lui. Les mauvais serviteurs, les passions, les malversations réprimés, seront peut-être un jour une cause d'opposition redoutable.

XV

Je n'ai ni les moyens ni la prétention de rapporter ici tout ce que l'Empereur a accompli d'extraordinaire en 1805, ni d'entrer dans des détails sur les opérations de la Grande Armée, ainsi que je l'ai fait pour les guerres d'Italie. Nous occuperons désormais un théâtre bien autrement grand que lors de nos premières campagnes. En 1796 et 1797, Bonaparte avait, pour champ d'opérations, la seule Italie ; en 1805, la

Grande Armée tenait sa droite à Naples et sa gauche en Hanovre. Placé à la tête d'une brigade du 6e corps et ne devant, autant que possible, rapporter dans mes Mémoires que des choses que j'ai vues, il me serait désormais difficile de consacrer à l'ensemble toute l'attention donnée à la partie qui concerne les campagnes de 1792 à 1799.

Je me bornerai donc à faire connaître les belles manœuvres du 6e corps pendant et depuis la célèbre guerre de 1805, campagne qui, après avoir détruit l'antique empire d'Allemagne, changea la situation et les intérêts de tous les souverains de l'Europe, et porta la France à l'apogée de sa puissance et de sa gloire. L'Empereur avait tout fait pour le maintien de la paix ; cependant il apprit que l'Angleterre accordait des subsides, qu'elle s'alliait à l'Autriche et à la Russie ; que l'armée russe, après avoir franchi ses frontières, arrivait à grandes marches sur le Danube, pour se réunir aux Autrichiens, qui, de leur côté, devaient passer l'Inn, envahir la Bavière et se porter sur le haut Danube. Un corps se formait dans le Tyrol sous les ordres de l'archiduc Jean ; un autre se portait dans le Stralberg et la Valteline, pour se lier avec le prince

Charles, qui devait commander l'armée autrichienne en Italie.

L'invasion de la Souabe et la réunion des Russes aux Autrichiens aurait décidé du sort de la campagne ; il n'y avait pas un instant à perdre, il fallait enfin se résigner à exécuter le projet de défense sagement préparé depuis trois ans. Tandis que des officiers et des généraux parcouraient secrètement l'Allemagne et le Tyrol pour les reconnaître, s'assurer du mouvement des armées autrichiennes, des dispositions des habitants, et pendant qu'on préparait en Alsace ou en Lorraine tout ce qui pouvait être nécessaire pour le passage du Rhin, un traité secret unissait la Bavière, le Wurtemberg et Bade à notre Empereur. Mais les influences qui entouraient les princes d'Allemagne, hostiles jusqu'au jour même du triomphe définitif, et nonobstant une générosité sans exemple, restèrent flottantes après ; un jour elles se montreront ingrates. Des mesures étaient prises pour la subsistance de l'armée sur la rive droite et dans la Souabe ; cependant on continua de mettre tout en œuvre pour faire croire au prochain départ de l'expédition d'Angleterre. Un ordre, du 28 août 1805, prescrivit l'embarquement ; le même jour,

les camps des côtes furent levés et les troupes prirent la direction du Rhin. Le corps qui occupait le Hanovre se dirigea vers le Danube, celui de Hollande sur Mayence.

La Grande Armée, c'est ainsi que l'Empereur la désignera désormais, forma sept corps. La cavalerie, sous la dénomination de réserve, fut composée des divisions de carabiniers, cuirassiers, dragons, et de la cavalerie légère ; une division de cette dernière arme fut attachée à chaque corps d'armée. La garde impériale, sous les maréchaux Mortier et Bessières, compte huit bataillons, quatorze escadrons, et une puissante artillerie.

Masséna remplaça le maréchal Jourdan dans le commandement de l'armée d'Italie, qui, composée de 45,000 hommes, devait être renforcée par le corps du général Saint-Cyr, quittant Naples en exécution du traité de neutralité conclu avec le roi des Deux-Siciles.

Le 11 avril 1805, par une convention entre l'Angleterre, la Suède, la Russie et l'Autriche, ces trois derniers États s'engageaient à fournir une armée de 500,000 hommes pour être employée en Allemagne ; les Autrichiens seuls devaient manœuvrer en Italie. Les mêmes puissances devaient porter

cette armée à 700,000 hommes, si les circonstances l'exigeaient.

L'Angleterre fournira des subsides pour la levée et l'entretien de ces troupes. Tous s'engageaient à ne pas faire une paix séparée. La coalition ne devait cesser qu'alors que la France serait rentrée dans les limites de 1789, et avec des modifications importantes. La Belgique devait être réunie à la Hollande. Le roi de Sardaigne, réintégré en Piémont, dans la Savoie et le comté de Nice, réunirait Gênes à ses États; on avait même la prétention d'y joindre Lyon. Venise, ainsi que le Milanais et le Mantouan, seraient réunis à l'Autriche. La Toscane serait rendue à l'archiduc. Enfin, tout ce qui, en exécution des traités de 1815, fut depuis accompli, était dès ce moment projeté pour le malheur des peuples ainsi annexés, l'ébranlement des trônes et des sociétés elles-mêmes. Les Anglais se donnèrent les colonies françaises, hollandaises et Malte.

Les troupes de la coalition devaient être prêtes à entrer en campagne quatre mois après la signature du traité, c'est-à-dire vers la fin de septembre. Les Russes ne pouvaient arriver sur le Danube que dans la seconde quinzaine de ce

mois. Le contingent à fournir par les coalisés fut ainsi arrêté :

L'Autriche..	350,000 hommes.
La Russie.	115,000
Naples, le Hanovre, la Sardaigne et autres puissances.	135,000
Total.	600,000

Sur ce chiffre de combattants, l'Autriche avait en Italie une armée de 80,000 hommes, commandée par l'archiduc Charles. Le duc de Rohan dirigeait en Valteline un corps de 8,000 soldats. L'archiduc Jean en commandait un autre dans le Tyrol.

L'armée, qui devait agir de concert et sous les ordres du général russe Kutusof, avait pour chef l'archiduc Ferdinand; mais le général Mack était le commandant réel. Les Autrichiens avaient franchi l'Inn pour forcer l'électeur palatin de Bavière à se réunir à la coalition; ce prince, retiré avec ses troupes sur la rive gauche du Danube, se dirigeait vers Wurtzbourg par Ratisbonne, Donawert et Augsbourg.

A la droite, le 6e corps, commandé par le maréchal Ney, formait, depuis le passage du Rhin, le pivot sur lequel l'armée exécutait un changement de front, l'aile gauche en avant pour se porter sur les communications des Autri-

chiens. Le maréchal Bernadotte était à la tête de l'aile marchante, c'est-à-dire à la gauche de la ligne dirigée par Wurtzbourg sur le Danube.

XVI

C'est dans cet état de choses que notre armée partit subitement de Boulogne pour le Rhin. Ce beau mouvement, préparé avec secret, fut exécuté d'une manière remarquable.

Le 26 août, au soir, les ordres avaient été signés; des aides de camp envoyés pour reconnaître les positions et ramener des hommes connaissant le pays. Un employé, qui savait l'allemand, compulsait chaque jour toutes les gazettes, tous les rapports diplomatiques; il fut chargé de tenir à jour deux boîtes de cartes à compartiments où chaque bataillon ou corps autrichien aura la sienne, indiquant, par armée, ses mouvements. Une boîte sera pour l'Empereur; l'autre, pour le major général, qui, tous les 15 jours, fournira une situation.

Le 28 août, les premières divisions des corps d'armée de Boulogne, le 30, les deuxièmes se portent vers le Rhin, où elles arriveront, en vingt-quatre jours, entre Mayence et Schelestadt;

le centre à Landau, avec toute leur artillerie et les fusils chargés. Elles suivent quatre grandes routes. On fait courir le bruit qu'il n'y a que 30,000 hommes destinés à couvrir le Rhin. L'administration marche après la deuxième division. Les chefs d'état-major et d'administration des corps d'armée précèdent de huit jours sur la frontière pour assurer les cantonnements et les subsistances. Le prince Murat, rendu à Strasbourg le 11 septembre, commandera en l'absence de l'Empereur comme son lieutenant.

Le maréchal Davoust sera à Manheim le 26 septembre; Soult à Gersmeshein le 25; Lannes à Strasbourg le 7; Ney à Kehl le 25 et le 26; Marmont et Bernadotte à Wurtzbourg le 28. Ce dernier, parti le 28 août, était déjà, le 1er septembre, à Gôttingen.

Les commandants de corps d'armée correspondront sans l'intermédiaire des chefs d'état-major avec le ministre de la guerre, major général de la Grande Armée. Ceux-ci n'adresseront directement au ministre que les états de situation et l'historique des opérations. Dans chaque corps d'armée, un officier supérieur est chargé des reconnaissances pour les marches et cantonnements.

Le Rhin sera franchi par le maréchal Ney à

Lauterburg, par Soult à Spire, par Davoust à Manheim, par Marmont à Mayence, par Lannes et la réserve de cavalerie à Kehl.

Le 31 août, le 6e corps d'armée, après avoir reçu, l'avant-veille, divers ordres relativement à sa marche vers le Rhin, aux gîtes, séjours, vivres, observations des règlements militaires, et composition de la Grande Armée, se met en marche et arrive à Lauterbourg le 27 septembre; il a séjourné un jour à Saint-Quentin, Châlons et Nancy. Je renvoie aux pièces le résumé des ordres de détails donnés pour ce grand mouvement et le cours de la campagne. Les proclamations de l'Empereur resteront dans le cœur de tous les soldats, inutile de les insérer.

Le 29 septembre, ordre a été donné au maréchal Augereau de partir de Brest; il sera, le 9 octobre, à Vesoul.

Trois corps d'armée de réserve sont réunis à Boulogne, Mayence et Strasbourg, sous les maréchaux Brune, Lefebvre et Kellermann. Le général Barbou, avec une garnison à Hamel, assure le Hanovre. Les places de la Hollande, du Hanovre, du Rhin et des côtes sont armées et approvisionnées. Trois camps volants de grenadiers sont à Rennes, en Vendée et à Marengo.

Un mois après, un 4e corps de réserve sera organisé à Anvers, sous le commandement du connétable. Plus tard, Napoléon blâmera les excessives préoccupations de ses ministres pour cette armée.

L'Empereur donne une grande attention au corps du maréchal Brune, à la flottille toute réunie à Boulogne et sur les côtes environnantes. Chaque corps d'armée a laissé à son camp le régiment le plus faible ; les 3es bataillons de tous les corps viendront s'y joindre. Il y aura 19 bataillons, 8 compagnies d'artillerie tirées de Douai, une batterie légère et deux mobiles, 500 canonniers de marine; tous les marins seront armés de mousquetons. Les approvisionnements susceptibles de s'avarier sont déjà débarqués et remis en magasin. Un général, ayant deux compagnies d'artillerie, commandera chaque camp, pour veiller à la sûreté de la côte, des ports et du matériel. On ne cessera pas de fortifier les positions capitales.

Les préoccupations de l'Empereur continuent à l'égard de nos flottes, mais avec peu de résultat.

Le grand-duc de Bade, les électeurs de Bavière et de Wurtemberg, semblent s'attacher

plus sérieusement à la fortune de l'Empereur. Duroc est à Berlin pour obtenir de la Prusse au moins la neutralité. Tandis que 160,000 hommes passent ainsi le Rhin, Masséna s'avancera vers l'Adige avec 80,000 soldats, dont 20,000 venus de Naples sous Saint-Cyr.

Jamais de telles combinaisons militaires n'avaient été dirigées par un seul homme sur une aussi vaste échelle, d'un bout de l'Europe à l'autre. L'Empereur lui-même paraît préoccupé des difficultés qui pourront se présenter; il devra aussi surveiller l'intérieur.

Depuis quatre années nous avions vu Bonaparte se complaire presque exclusivement dans les beaux travaux de la paix. Au moment où sa grande épée est de nouveau tirée, l'entourage de Napoléon, séduit par une activité différente, paraît éprouver une sorte de satisfaction en présence d'une si belle armée et des vastes combinaisons qui vont se dérouler. Aussitôt l'Empereur dit : *Pourquoi suis-je forcé de me battre, alors que le bonheur de la France et de la génération future réclame toutes mes pensées et mes forces?* Bien coupables étaient donc les influences européennes qui rendaient ces désirs irréalisables! Dans cette même cam-

pagne, si entraînante par son éclat comme par ses conséquences, Napoléon ne laissera échapper aucune occasion de faire comprendre au continent le rôle étrange qu'on lui impose.

L'Empereur, qui n'a donné à Cambacérès avis confidentiel de ces mouvements que le 1er septembre, part de Paris le 23, arrive le 26 à Strasbourg, où il prend le commandement de l'armée, et y reste jusqu'au 2 octobre.

De leur côté, les Autrichiens, franchissant la Salza le 7 septembre, étaient entrés à Landshut le 10, à Munich le 12. Le général Mack se disposait à occuper fortement Ulm.

Aussitôt, l'Empereur expédie ses ordres. Le 9 octobre, Ney et Lannes seront devant Ulm, Davoust à Nordlingen, Bernadotte et Murat à Wissembourg, la réserve de la cavalerie, le parc et la garde impériale à Gémiend. Les 12,000 hommes d'Augereau, partis de Brest, arriveront, le 13 octobre, à Langres, pour former la réserve.

Ce beau et vaste mouvement nous portera en peu de jours en Bavière, nous fera éviter les montagnes Noires, la ligne de rivières parallèles qui se jettent dans la vallée du Danube, l'incon-

vénient attaché à un système d'opérations qui auraient toujours en flanc les débouchés du Tyrol; enfin, il nous placera à plusieurs marches derrière l'ennemi, dont la perte deviendra certaine.

XVII

Dans ce qui va suivre, je me bornerai à faire connaître les mouvements du 6e corps, et, d'une manière toute particulière, ceux de la 2e division, dont je faisais partie. Je l'ai dit, le maréchal Ney passa le Rhin, le 22 septembre, à Lauterbourg. La division Dupont manœuvra sur la droite de Carlsruhe, celle du général Malher sur la gauche. La division Loison était composée de deux brigades.

Le général Villatte commandait la première composée du 6e régiment d'infanterie légère et du 39e de ligne; le général Roguet la seconde: 69e et 76e de ligne. Le même jour, 22 septembre, cette division occupa Durlac et les villages de Werterbasck, Stupfrick, Wolferswèyer et Krozingen.

Le 27 septembre, le maréchal Ney a ordre d'enlever un poste ennemi à Phorsheim, et de se

porter sur Stuttgard, pendant que l'Empereur va tourner, par une marche oblique, l'aile droite en avant, le gros de l'armée autrichienne, rassemblée sous le général Mack dans Ulm.

Le 28, la division se porta sur Phorsheim, en suivant la rive gauche de Lentz jusqu'à Entzwahingen, prit position dans cette ville en gardant le pont et occupant Wahingen; elle y séjourna le 29. Nous avons ordre de reconnaître l'ennemi sans engager de combats. Murat nous éclaire.

Le 30 septembre, nous passâmes Lentz, laissant la chaussée de Stuttgard à droite; nous nous dirigeâmes sur Louisbourg. Ce jour-là l'électeur de Wurtemberg y célébrait les fêtes du mariage de son fils le prince Paul. Lorsque la tête de la division se présenta aux portes de cette ville, l'entrée nous en fut interdite; l'électeur y avait réuni le peu de troupes à sa portée; il allait user de force pour nous éloigner. Il s'établit des pourparlers entre le maréchal Ney, M. Didelot notre envoyé et l'électeur; toutes les instances furent inutiles, on n'obtint rien de ce prince. Nous quittâmes Louisbourg et nous allâmes prendre position sur le Necker, occupant Caustadt, Eslingen, Untesturkin et Felback. Nous y séjournâmes le 1er et le 2 octobre.

Tout ce qui était dû aux corps leur fut payé jusqu'au 7 octobre.

Il fut prescrit aux troupes en marche de laisser, au milieu de la colonne, ou mieux sur l'un des flancs, le passage nécessaire pour un homme à cheval. Les voitures rencontrées devaient être arrêtées et rester rangées sur le côté de la route jusqu'à ce qu'elles fussent dépassées par la colonne entière.

La division Dupont avait ordre d'aller à Stuttgard. Le lieutenant général wurtembergeois qui commandait cette résidence lui en refusa l'entrée. Des menaces furent faites. Cet officier général répondit qu'il était disposé à se défendre. Enfin, le maréchal obtint l'entrée de la division en ville. L'électeur, contre les ordres duquel cette résistance semblait avoir eu lieu, destitua le lieutenant général, qui fut dégradé et condamné à une prison perpétuelle. L'Empereur Napoléon, lui-même, ne put rien obtenir en faveur de ce malheureux officier.

Le 3 octobre, la 1re brigade cantonna à Eslingen; ma brigade à Oberturkein, Ulback, Rudern, Krumencker, Sulsgriefs, Hohenaker, Mettingen; un bataillon fut placé à Eslingen.

Le 4, la division, suivant la vallée du Necker jusqu'à Plochingen, se dirigea sur Gœppingen, puis elle remonta la rive droite de la Fiss. La 1re brigade occupa Saint-Gothard, Ursenwany, Eschenbach, Schlatt, Klein, Eslingen, Holzein, et la 2e brigade Krumwalden, Groseslingen, Salack, Ottenback, Hohenstauffen.

Le 5 octobre, la division continua de remonter la Fiss jusqu'à Grosseissen, traversa cette rivière pour se diriger sur Gungen, elle passa par Douzdorfs, Meningen, Weissenstein, remonta la Lauter jusqu'à sa source; se dirigea sur Bohmenkirck, Scentteten et la vallée de Stuben, puis sur Heidenheim, où elle franchit la Brienz: elle prit position sur les hauteurs de Guingen; la droite à la Brienz, la gauche vers Hohenmemingen: elle séjourna jusqu'au 6.

Le 6 octobre, le corps du maréchal Bernadotte était à Weissembourg, où il ralliait les divisions bavaroises de Vrede et de Noi, qui, à dater de cette époque, firent partie de son corps d'armée.

Le maréchal Davoust était à Œtinguen, le maréchal Soult à Donawert où il attaqua un corps autrichien chargé de la défense du pont du Danube, le battit, rétablit le pont rompu et passa sur la rive droite du fleuve; il fut suivi par la ca-

valerie du maréchal Murat qui se porta sur le Leck. Le maréchal Ney était à Collingen. Lannes occupait Neresheim.

Le 7, la division Loison se dirigea par Gundelfingen, Lavingen, et Dillingen, sur Hochstedt; elle prit position en arrière, la droite à Diesse-choffen et la gauche vers Souderhain. Quatre compagnies furent chargées de la garde du pont d'Hochstedt et des grand'gardes établies en avant de la division, sur la rive gauche du Danube.

Le 8, la division se dirigea par Dillingen et Gundelfingen vers Ulm. Elle prit position sur les hauteurs de Burglay, la droite vers la Loutel et la gauche vers la Brienz; un bataillon du 6e de ligne occupa Stetten.

Le même jour, le maréchal Murat atteignit, à Wirtengen, douze bataillons de grenadiers, soutenus par quatre escadrons de cuirassiers. Ce corps venait du Tyrol pour se joindre à Mack; la réserve de cavalerie le dispersa, prit 4,000 hommes, les drapeaux et toute l'artillerie.

Le 9, la division Loison continua son mouvement pour se rapprocher d'Ulm, dans la direction de Stetten, Oberstozingen, Asselfingen et Ramin-

gen. Ma brigade, avec le parc d'artillerie, prit position sur les hauteurs de Languenau, la droite vers Willingen, ayant sur son front le ruisseau Ach.

Le même jour, les corps du maréchal Davoust et du général Marmont passèrent sur la rive droite du Danube; celui du maréchal Soult, la garde impériale et une partie de la réserve de cavalerie s'établirent à Augsbourg et aux environs. Davoust occupait Eichach; le corps de Marmont était entre cette ville et Augsbourg. Celui du maréchal Bernadotte marchait par Eischtaed sur Ingolstadt.

Le 10 octobre, la pluie était battante, le sol détrempé; les troupes, depuis trois jours sans vivres ni repos, succombaient à la fatigue.

A l'arrivée de la division Loison à Languenau, la brigade Villatte, avec deux pièces de huit et un escadron du 3e de hussards, fut chargée de s'emparer du pont d'Elchingen, gardé par un bataillon de 600 hommes et une pièce d'artillerie. Les carabiniers du 6e léger culbutèrent l'ennemi, lui tuèrent quelques hommes, prirent l'artillerie et firent 57 prisonniers. Cette brigade prit position sur les hauteurs d'Elchingen; le 6e léger fut chargé de la garde du passage.

La division Dupont occupa Albeck, et la division Malher Riedhausen à une lieue et demie au nord du Danube et de Guntzburg.

Le 11 octobre, Malher reçut ordre de s'emparer de Guntzburg; l'on ignorait que le général Mack l'avait fait occuper par des forces supérieures; l'attaque fut vive, la défense opiniâtre et les pertes considérables surtout de notre côté.

Lorsque l'on eut connaissance que l'ennemi occupait en force Guntzburg, le général Loison reçut l'ordre de s'y porter pour appuyer l'attaque de la division Malher. Il partit de Languenau à sept heures du soir; le terrain à parcourir pour atteindre le pont de Guntzburg était marécageux et difficile. Nous ne pûmes arriver que fort avant dans la nuit et après que l'ennemi avait abandonné la ville; le général Malher y était déjà établi. Nous en partîmes le 12, à neuf heures du matin, pour prendre position à Reimpolshoffen; nous nous établîmes sur la lisière du bois qui couronne la hauteur; la Roth, à une lieue et demie au sud du Danube, couvrait notre front.

Depuis Languenau, le 11, nous avions décrit, du nord au sud, un demi-cercle entier autour d'Elchingen en traversant le Danube; ce village

et le pont assuraient, au milieu des divisions du 6e corps, une ligne de retraite aux Autrichiens.

Dupont, après avoir soutenu, à Jungingen, un combat contre les troupes de l'armée d'Ulm, reçut ordre de prendre position entre Languenau et Albeck, avec les dragons à pied et à cheval.

Le premier corps entrait à Munich, le second à Tannhausen, le troisième à Dachau, le quatrième à Mindelherm, en même temps que le cinquième, le sixième et la réserve prenaient position sur la Roth, de Wusserborn à Salheim près d'Ulm.

Le même jour, 12 octobre, le maréchal Soult fit capituler Memingen, où il prit neuf bataillons d'infanterie et leur artillerie.

Le 13, Ney reçut ordre d'attaquer avec tout son corps, par la rive gauche, les hauteurs d'Albeck. A huit heures du soir, la division partit de son camp de Reimpolshoffen; elle marcha vers le pont et la position d'Elchingen, qu'on avait abandonné, occupa Nersingen ainsi que Leiben, gardant les débouchés de Gleistein, de Burlfengen et, sur la rive droite, par trois compagnies de grenadiers, les approches du pont d'Elchingen. Le général Dupont, qui marchait après Malher, est

bientôt rappelé sur la rive gauche pour réoccuper Albeck; mais il sera forcé de s'arrêter à Brentz.

XVIII

Albeck est à 2 lieues 1/4 d'Ulm, sur la route de Nordlingen, dans la direction nord-est; le Danube coule de l'ouest à l'est. De cette ville, part le ruisseau de Languenau, d'abord pendant une lieue et demie parallèlement au Danube, dans lequel il se jette à travers des plaines marécageuses, vers Leipeheim, à deux lieues au-dessous d'Elchingen. Perpendiculairement à la route d'Ulm à Albeck, le terrain assez ondulé s'incline en pentes douces et prolongées sur trois quarts de lieue à l'ouest vers le marais de Languenau; au sud, pendant une demi-lieue, vers le Danube, à hauteur d'Unter-Thalfingen traversé par un ruisseau parti à mi-chemin d'Ulm à Albeck. Le plateau entre ce ruisseau et l'abbaye d'Elchingen a trois quarts de lieue de front, il se rapproche à 150 toises du Danube à gauche et à 500 toises à droite, par des pentes qui sont d'autant plus roides de l'ouest à l'est; les crêtes ont 90 toises d'élévation au-dessus du fleuve.

Elchingen est à 350 toises vers le milieu de

l'escarpement de la deuxième partie ouest de cette position : à gauche, en arrière du village, sur le haut Danube, se trouve une tuilerie ; plus loin, vers la route d'Albeck, à une centaine de toises, un bois se prolonge parallèlement aux chemins de Gœttingen et de Kesselbronn. Vers le premier bourg, à 600 toises du bois, règne une plaine nue ; à l'endroit où le plateau s'incline perpendiculairement au fleuve, est un autre bois qui semble se prolonger jusqu'à l'escarpement. Le terrain sur le bord opposé du Danube est plat et marécageux, et, sur la rive gauche, très-escarpé.

Le village de Closter-Elchingen est élevé de 60 toises au-dessus du fleuve ; la berge, coupée à pic, dessine un demi-cercle de 400 toises de développement, dont la gauche appuie au bois en amont et à quelque distance du pont, tandis que la droite s'incline dans le taillis qui borde la rivière en aval. Closter-Elchingen, sur le bord de cet escarpement, à droite de la route qui vient du pont et à 400 toises à gauche de l'abbaye, apparaît de la rive droite, sur l'une des plus belles positions militaires ; entre le pont, le bois et le village, est une prairie où l'on peut déployer un bataillon.

Au moment ou le général Mack apprit que nous abandonnions la position d'Elchingen pour marcher sur Guntzburg, il la fit aussitôt occuper par 15,000 hommes, 10 pièces de canon et 800 chevaux. Le couvent d'Elchingen et les murs du jardin furent crénelés; ce poste et le village étaient garnis par de l'infanterie autrichienne. La plus grande partie des troupes de Mack formait une ligne entre Closter-Elchingen et Unter-Elchingen, la droite appuyant à la tuilerie et la gauche en aval vers le Danube; 600 hommes et quatre pièces étaient placés au pont, sur la rive gauche, pour en défendre le passage; le long de la ligne ennemie, le restant de l'artillerie dirigeait son feu vers le défilé: rien n'avait été négligé pour une vigoureuse résistance.

Le 14 octobre, à 8 heures du matin, la division reçut l'ordre de forcer le passage du pont, de s'emparer du village d'Elchingen et de la position occupée par l'ennemi. En dehors du maréchal Ney et de son état-major, peu de dispositions de détail furent prises pour l'exécution.

Le 6e régiment d'infanterie légère, ayant à sa tête le colonel Laplane, ouvrit la marche: le régiment se précipita sur l'ennemi avec une bravoure digne des plus grands éloges. Les troupes

chargées de la défense du pont, déconcertées par cette audace, ne firent aucune résistance, elles mirent bas les armes et nous livrèrent leurs canons. Le corps qui occupait Closter-Elchingen et celui qui était en bataille en arrière exécutèrent aussitôt un épouvantable feu d'artillerie et de mousqueterie, qui, vu la proximité, aurait pu nous occasionner beaucoup de mal. Le 39e régiment d'infanterie de ligne suivait le mouvement du 6e léger; le passage sur le pont ne pouvait avoir lieu que lentement; l'ennemi avait enlevé le tablier et laissé deux ou trois planches sur lesquelles toute la division dut traverser; l'on voulut rétablir le pont, mais cette opération éprouva beaucoup de difficultés. Dans cette situation, la première brigade, sans se reformer au delà du défilé, se porta en avant avec une bravoure remarquable. Sa tête parvint haletante sur la grande route du village; l'ennemi apercevait ce mouvement précipité et la difficulté qu'avaient les troupes de passer le pont; il fit aussitôt marcher une colonne sur cette brigade, tandis que les troupes placées dans le jardin du couvent exécutaient un feu terrible par les créneaux. Cette manœuvre, à laquelle ne s'attendait pas la première brigade, mit de l'incertitude dans son mouvement; les deux régi-

ments étaient confondus de telle sorte que quelques hommes seulement maintenaient encore l'ennemi.

M'apercevant de la tournure que prenait l'attaque, et dès que le 39e eut traversé, je fis passer en toute hâte le premier bataillon du 69e régiment; je le formai lestement sur la prairie à gauche de la route du village et je le disposai aussitôt en colonne à distance de peloton; j'ordonnai au brave colonel Brun, qui le commandait, de gravir par la pente à droite de Closter-Elchingen, et de se diriger vers le centre de la ligne ennemie. Pendant que ce mouvement s'exécutait avec beaucoup d'ordre, le deuxième bataillon se forma rapidement; je le disposai en colonne, et après avoir donné ordre au 76e de suivre, je courus rejoindre le premier bataillon du 69e que je trouvai déployé à moins de 50 toises de la ligne ennemie, essuyant, avec un énergique courage, un grand feu d'artillerie et de mousqueterie.

Le maréchal Ney arriva aussitôt que moi: je voyais pour la première fois cet homme de guerre en présence de l'ennemi, et dans une circonstance sérieuse; il était entraînant, aussi méthodique qu'à Boulogne, dans ses résolutions tou-

jours des plus audacieuses. Un officier supérieur resté en arrière se présente à pied ; il l'accueille mal, et le fait monter aussitôt à cheval.

Le maréchal Ney me donne ordre de rompre le premier bataillon par peloton à gauche, de longer le front de la ligne ennemie, entre le couvent et cette ligne, vers son extrême droite, de la déborder, de passer entre la tuilerie et le bois. Avec moins de résolution et de calme, cette manœuvre, des plus audacieuses, exposait le 69e régiment à être défait en entier; le restant de la division devait être pris ou noyé dans le Danube. Le maréchal, prévoyant tout, suivit sans se ménager.

Ce beau et hardi mouvement fut exécuté avec la méthode, la régularité et la précision que l'on aurait pu exiger dans un exercice de parade ; il eut tout le succès que méritaient les nobles inspirations du maréchal, le dévouement et la bravoure brillante du 69e régiment commandé par le colonel Lajonquières. Mon cheval fut tué; M. Melle, mon aide de camp, reçut une balle à la tête ; de quatre hussards d'ordonnance qui faisaient le service près de moi, trois furent démontés et le quatrième tué par un boulet de canon. Notre audace fit une impression telle sur

les Autrichiens, qu'ils se mirent dans le plus grand désordre, et abandonnèrent toute leur artillerie ; le mouvement du 76e avait été exécuté par le brave colonel Lajonquières, avec une intrépidité rare; ce régiment était parvenu en ordre sur le haut du plateau, malgré un feu terrible. L'ennemi, assailli par ma brigade sur sa droite, et abordé sur sa gauche par la cavalerie, forma plusieurs carrés, cherchant ainsi à gagner la route d'Albeck. Les 69e et 76e attaquèrent incessamment dans leur marche rétrograde ces carrés qui perdirent beaucoup de monde. Les Autrichiens essayèrent en vain de se reformer dans le ravin de Kesselbronn, sur la hauteur de Haslach. Les brigades Villatte et Roguet les attaquèrent dans cette nouvelle position et les mirent complétement en déroute. La cavalerie essaya une charge pour arrêter notre poursuite rapide: mais elle fut repoussée par mes carrés et ensuite culbutée par notre cavalerie légère. Bientôt l'arrivée des dragons Bourcier, avec leur artillerie, nous permit de rejeter les Autrichiens dans Jungingen. L'ennemi, poursuivi jusque sur les hauteurs de ce bourg, laissa derrière lui quantité de morts et de blessés ; on lui fit 4,000 prisonniers.

La maréchal daigna donner à ma brigade une

partie des honneurs de cette belle journée ; le 69e fit de grandes pertes en officiers et en soldats ; il se couvrit de gloire ainsi que son brave colonel.

Le résultat de la prise d'Elchingen fut d'assurer l'investissement d'Ulm sur la rive gauche du Danube, et de contraindre Mack à s'enfermer dans cette place avec son armée : opération importante qui décida du sort de la campagne.

Le soir, la division campa sur les hauteurs d'Albeck, la gauche vers Gœttingen. Malher, qui nous avait rejoints près d'Unter-Elchingen, occupa Thalfingen.

Les militaires regardent comme très-dangereux de défiler devant un corps en position, à moins de 1500 toises du pied des hauteurs que celui-ci occupe avec son artillerie. Essayer de former ses troupes à découvert, sur un glacis doux, à 500 toises des batteries ennemies, occupant les sommités de la pente, c'est s'exposer à en perdre la moitié avant que de pouvoir atteindre l'adversaire. Il est reconnu que, sur le même terrain, malgré toutes les précautions que l'on peut prendre, et les couverts propres à protéger la formation des troupes, à 500 toises des batteries ennemies, ces dernières, si elles ne sont pas préalablement combattues par

un feu supérieur, difficile à établir en pareille circonstance, auront foudroyé troupes, pièces et chevaux, avant que les obstacles puissent être franchis ; elles mettront aussitôt hors de combat tout ce qui tentera de passer outre.

Devant Elchingen, ce n'était pas à 1500, ni même à 500 toises que nous exécutions une pareille manœuvre, mais à 150 toises, et immédiatement après avoir passé le défilé le plus étroit, défendu par une troupe en position avec du canon ; au commencement, notre cavalerie et notre artillerie ne pouvaient guère nous appuyer.

Il fallait, à tout prix, reprendre ce poste. Une attaque moins audacieuse n'eût pas déconcerté l'ennemi et rendu inutiles tous ses préparatifs de défense : elle aurait exigé des mouvements combinés avec un plus grand déploiement de forces et été plus sanglante.

Pour éterniser le souvenir de l'influence qu'avait eue le combat glorieux d'Elchingen sur l'issue de la campagne d'Austerlitz, l'Empereur donna au maréchal Ney le titre de duc d'Elchingen.

Ce fait d'armes prouve ce qu'un général à la fois audacieux et méthodique peut oser avec de bonnes troupes, et l'influence, sur l'adversaire, de toute résolution imprévue, tentée à l'aide de quelque circonstance qui la favorise.

Pendant que les 2e et 3e divisions du 6e corps obtenaient ces succès, le 5e corps avait occupé les hauteurs qui dominent Ulm sur la rive droite, enlevait les ponts de Kirchberg sur l'Iller. Le 4e entrait dans Memingen pour s'échelonner sur Biberack.

XIX

Le 15 octobre, à 8 heures du matin, la division partit de son camp d'Albeck, pour marcher sur Ulm. Arrivée à la hauteur du village de Jungingen, elle appuya à droite et suivit la route de Stuttgard à Ulm. Le Michelsberg était occupé par l'ennemi. Le 6e léger l'en chassa et le poursuivit jusqu'aux portes d'Ulm; mais s'étant trop aventuré, il fut obligé de se replier sur le 39e de ligne; la première brigade ainsi formée prit position sur la hauteur en arrière de la papeterie, la droite à la chaussée d'Albeck à Ulm, la gauche au Danube.

Pendant la nuit du 15 au 16, le temps fut affreux ; ma brigade n'avait reçu depuis deux jours aucune subsistance ; elle resta en colonne, à l'embranchement des routes d'Albeck et de Stuttgard à Ulm, et bivouaqua dans la boue sans pouvoir faire des feux : plusieurs soldats moururent d'inanition.

Le 16, les positions furent rectifiées ; la division s'établit à cheval sur la route d'Albeck, la première brigade à droite du chemin et la mienne à gauche. Huit bouches à feu furent placées dans les intervalles des régiments ou en avant de leur front. Le parc de la division s'établit en arrière.

L'Empereur avait réuni, sur les trois rives du Danube, une grande partie de l'armée : la place d'Ulm était entièrement bloquée ; elle fut vivement canonnée pendant la journée du 16 ; l'ennemi ne répondit pas à notre feu.

La division conserva ses positions pendant les 17, 18 et 19 octobre. Ces trois journées furent employées en négociations avec le général Mack pour la reddition de son armée.

Le 19 octobre, la capitulation étant signée, Mack et 17 officiers généraux sortirent sur parole ;

reur résume les grands avantages si rapidement remportés et exprime sa satisfaction à l'armée : le mois de vendémiaire sera compté comme campagne. Le corps des inspecteurs aux revues, chargé de la levée des contributions, soit de guerre, soit ordinaires, soit de celles à faire rentrer comme ayant été levées par quelque corps que ce soit, sur les domaines séquestrés de la maison d'Autriche, en Souabe, et des magasins enlevés à l'ennemi, administrera le produit de cette masse générale appartenant désormais à l'armée.

On frappera sur les pays indiqués deux contributions, l'une en nature, l'autre en argent, de la même manière que celles des années VIII et IX : elle sera partagée à chaque individu de l'armée au prorata de sa solde, qui, d'ailleurs, continuera d'être acquittée par le Trésor impérial. Un inspecteur aux revues dirigera chacun de ces éléments de la masse générale de l'armée, sous l'inspecteur en chef Villemanzy. Un trésorier et un directeur général rendront compte, chaque mois, à un conseil d'administration ; l'état des différentes parties de la masse et de leurs répartitions sera imprimé. L'Empereur compte sur le zèle et la probité de l'inspection aux re-

vues. Des événements successivement plus rapides paralysèrent, en partie, ces sages mesures.

XX

Depuis plusieurs jours, la division Dupont ne faisait plus partie du 6e corps, elle était attachée à la cavalerie de réserve du maréchal Murat ; la brigade Villatte conduisait les prisonniers faits à Ulm. Le 6e corps, réduit à ma brigade et à la division Malher, manœuvra pendant le reste de la campagne, entreprit le mouvement sur le Tyrol, où il pénétra et maintint l'ordre, ainsi que dans le pays de Saltzbourg : cette mission fut remplie avec le même talent déjà déployé par le maréchal pour se porter sur Ulm, exécuter le passage du Danube à Guntzbourg et conduire l'affaire d'Elchingen.

Après la reddition d'Ulm, la Grande Armée continua son mouvement sur Vienne ; le corps du maréchal Ney, qui avait beaucoup souffert à Guntzbourg et à Elchingen, et qui, d'ailleurs, devait prendre possession d'Ulm, eut quelques jours de repos ; la division Malher forma la garnison de cette place ; ma brigade prit des cantonnements sur la rive droite du Danube, entre

Goklingen et Lamphen ; elle occupa, jusqu'au 27 octobre, Goklingen, Veiller-Donnansteten, Delusigen, Stetten, Achtetten et Lamphein.

Le 27 octobre, je passai l'Iller à Oberkirberg pour me diriger sur Memingen, où j'arrivai fort avant dans la nuit; le temps était affreux, la pluie avait rendu la route presque impraticable; l'artillerie de la division et le parc du corps d'armée éprouvèrent les plus grandes difficultés pour se rendre à Memingen, où ils ne parvinrent que dans la matinée du 28. Alors j'occupai Meindelheim et Kirchdorff.

Le 29, je me dirigeai sur Lansberg, où je passai le Leck ; je pris des cantonnements sur la rive droite de cette rivière; j'occupai Purgen, Schwffingen, Putzlingen et Stoffen. Je séjournai le 30.

Le 31, je cantonnai à Weilhem; le 10ᵉ régiment des chasseurs à cheval, que M. le maréchal avait attaché à ma brigade, occupa Polligni pour observer les routes de Murnan et de Schougan.

Le 1ᵉʳ novembre, ma brigade, précédée du 10ᵉ régiment de chasseurs, se porta sur Pastenkrich et Germichau, où elle cantonna; le 10ᵉ de chasseurs fut chargé d'observer Mittewald,

alors occupé par un poste autrichien de la garnison de Scharnitz.

Le 2 novembre, ma brigade se porta sur Mittewald; quatre compagnies de voltigeurs et un détachement du 10e de chasseurs furent lancés contre le corps autrichien qui occupait cette ville; l'ennemi fit peu de résistance, il se replia sur Scharnitz, et eut quelques hommes tués; on lui fit 43 prisonniers. Je pris position à Mittewald; des postes furent établis sur les débouchés de Scharnitz et de Leutasch. Je conservai cette position le 3 novembre. Le même jour la division Malher arriva à Mittewald. M. le maréchal prit ses mesures pour pénétrer en Tyrol, opération qui présentait de sérieuses difficultés.

L'Autriche avait cru que l'Empereur ferait réellement l'expédition d'Angleterre, et comptait sur la prochaine arrivée des Russes, pour renforcer son armée d'Allemagne; l'archiduc Charles réunissait en Italie la majeure partie des forces de cette monarchie. Lorsque l'empereur François connut le départ de l'armée des côtes de l'Océan pour le Rhin, il ordonna à l'archiduc de diriger à grandes journées en Souabe, de forts détachements. Mais toujours incrédule au sujet du passage du Rhin par l'Empereur, l'archiduc proposa au

maréchal Masséna, alors en position à Vérone, depuis le milieu de septembre, un armistice d'après lequel les hostilités ne devaient commencer que le 18 octobre. Cette ouverture fut acceptée ; le peu de forces françaises ne permettait pas de tenter une attaque; Masséna n'avait que 45,000 hommes ; il attendait des renforts venant du Piémont et surtout le corps du général Saint-Cyr, qui arrivait à marches forcées sur l'Adige.

Dès son entrée en Italie, Masséna avait adressé une proclamation à l'armée. Dans le milieu de septembre, l'Empereur lui avait expédié directement, ou par le vice-roi, l'ordre de requérir pour les approvisionnements 4,000 voitures qui seront payées et embrigadées, d'expédier, chaque jour, plusieurs estafettes par le Simplon et le Saint-Gothard, de dominer, à l'aide de marines armées, les lacs Majeur, de Côme, de Garda et de Mantoue ; de préparer de vastes casernes pour les prisonniers, en dehors des grandes villes ; d'armer et d'approvisionner les principales places. Des salles d'armes étaient déjà établies à Alexandrie, Turin, Fenestrelles et Gavi. Masséna ne devait engager d'action qu'avec toute son armée réunie. En cas de nécessité, il se replierait avec le gouvernement sur Alexandrie, où le général

Menou commande un corps de 3,000 conscrits. La Grande Armée viendrait bientôt le replacer sur l'Adige : du reste, la France, comme l'Empereur, comptaient que, dans toute position faite par les événements, Masséna accomplirait au delà du possible. L'Empereur console Jourdan d'avoir été remplacé par Masséna, qui a plus de jeunesse et la connaissance de toutes les positions nécessaires dans ce genre de guerre. Ses talents seront mis à profit sur un théâtre qui lui est plus familier.

L'on savait que, le 18 octobre, Masséna avait dû attaquer le prince Charles à Vérone et exécuter le passage de l'Adige ; mais l'on ne connaissait pas les résultats de cette entreprise ; il était urgent de communiquer avec lui ; d'autre part, le général autrichien Chateler pressait l'organisation de la levée en masse du Tyrol. L'archiduc Jean, qui y commandait, avait un corps de troupes assez considérable. C'est dans cette situation que le maréchal Ney, avec trois brigades fortes ensemble de 7,000 hommes et une brigade de cavalerie de 400 chevaux, devait exécuter les ordres de l'Empereur.

Ce maréchal, dominé par une audace brillante, ne paraissait pas inquiet de sa position et des grandes difficultés qu'il pourrait avoir à surmonter.

Bientôt les manœuvres de l'Empereur sur Vienne ayant forcé le prince Charles d'affaiblir son armée, Masséna ne perdit pas un instant pour effectuer le passage de l'Adige; il obtint de grands avantages sur l'archiduc, qui, de son côté, rallia toutes les troupes autrichiennes en Italie, afin de voler au secours de l'armée d'Allemagne et à la défense de Vienne, sur le point de tomber en notre pouvoir. Dès lors, la tâche du 6e corps devint moins difficile.

XXI

Nous ne pouvions donner la main à Masséna et réunir l'armée d'Allemagne avec celle d'Italie, sans être les maîtres du Tyrol ; pour y parvenir, le maréchal Ney devait d'abord s'emparer du fort de Scharnitz, qui défend l'entrée de cette province du côté de la Bavière; il fallait ensuite prendre le fort de Leutasch, qui se lie avec la première place; ces préliminaires accomplis, le 6e corps se porterait rapidement sur Inspruck, franchirait le Brenco, pénétrerait dans les vallées de l'Adige et de la Drave, afin d'éloigner l'archiduc du Tyrol, de neutraliser la levée en masse et d'atteindre le but que se proposait l'Empereur,

la jonction de l'armée d'Allemagne avec celle d'Italie. Cette dernière devait alors devenir le 8e corps de la Grande Armée.

La première opération présentait de sérieuses difficultés; il fallait d'abord s'emparer du poste important de Scharnitz.

Scharnitz ou Porta-Claudia est situé à une lieue de Mittewald, dans la vallée de l'Iser en remontant ce fleuve ; le vallon, dans sa plus grande largeur, n'a guère que 300 toises; il tourne à gauche en sortant de Mittewald et se jette ensuite du côté opposé. La grande route d'Inspruck passe sur la rive droite de l'Iser; le fort de Scharnitz se trouve dans cette vallée encaissée, entre le Harnweld et le Manleck à droite, le Brauner à gauche. Le fort de Leutasch est également resserré entre le Wurtsberg prolongement du Harnweld à gauche et du Grunkopt à droite.

La montagne du Wurtsberg, qui finit vers le confluent de Lachen occidental et de l'Iser, sépare Leutasch de Scharnitz; toute communication entre ces deux forts était impossible, il fallait suivre la grande route qui passe au confluent de Lachen avec l'Iser.

Scharnitz présentait du côté de Mittewald un ouvrage à cornes avec demi-lune ; le bastion de droite était appuyé à l'escarpement de la montagne Mauleck ; à droite et en arrière s'élevait une tour carrée dont deux faces battaient, chacune par deux embrasures, le front et le flanc de l'enceinte bastionnée ; l'autre demi-bastion s'appuyait à l'Iser ; les fossés des deux fronts étaient inondés à la hauteur de neuf pieds par l'eau prise en amont de l'Iser, au moyen d'un batardeau servant de clôture du côté de la rivière ; les fossés des demi-lunes étaient secs ; un chemin couvert parfaitement palissadé enveloppait l'ouvrage en entier.

L'Iser coule très-près de la montagne Mauleck, taillée à pic ; le vallon se trouvait absolument fermé ; des retranchements revêtus en pierre de taille et crénelés s'élevaient du bas de la rivière vers le sommet des escarpements de droite et de gauche ; là où ils n'étaient plus praticables, l'on avait ménagé des flancs et abris à l'aide de tours casematées.

Cette place était susceptible d'être armée de 50 bouches à feu, mais il n'y en avait que 12 en batterie. Elle avait une garnison de 700 hommes d'infanterie du régiment de l'archiduc Louis ;

1000 Tyroliens défendaient les retranchements; la place était commandée par un Anglais énergique, nommé Swimburne, lieutenant-colonel au service d'Autriche.

La vallée de Leutasch a 100 toises de largeur; le fort, comme celui de Scharnitz, présentait une enceinte bastionnée; mais, vu la difficulté des approches et le peu de développement des deux rives, ce poste était moins soigné que celui de Scharnitz; sa droite appuyait au Grunkorpt, la gauche au Wurtsberg; il n'était point fermé, en arrière et sur ses flancs, par des retranchements prolongés jusqu'aux parties inaccessibles des montagnes de droite et de gauche; il aurait pu être armé de 10 bouches à feu; mais il n'en avait que 4 en batterie; 600 hommes du régiment de l'archiduc Louis et 500 Tyroliens étaient chargés de sa défense et de celle des hauteurs, sous le major autrichien Brans du régiment de Kingks.

En arrière vers Inspruck, Scharnitz n'était fermé que par un faible mur de peu d'épaisseur hors d'état de soutenir une attaque.

L'étude de la contrée où l'on fait la guerre a beaucoup d'importance, la situation des lieux décide des entreprises militaires. Dans cette cir-

constance, je pus profiter d'un mémoire sur les forts de Scharnitz et de Leutasch.

Lorsque nous reçûmes l'ordre de lever le camp et de nous mettre en marche vers le Rhin, tout portait à croire que, vu le numéro de notre corps, nous serions à l'extrême droite ; nous semblions destinés à faire jonction avec l'armée d'Italie ; c'était par le Tyrol que cette communication me paraissait devoir s'effectuer ; dans cette pensée, je fis venir du dépôt de la guerre les reconnaissances du Tyrol ainsi que la carte réduite au ministère. Dès notre arrivée à Mittewald, j'étudiai ces mémoires, faits avec une grande exactitude; je fus frappé des détails qu'ils donnent sur les forts de Scharnitz et de Leutasch ; après avoir fait connaître les difficultés insurmontables d'une attaque de front contre ces deux postes, la reconnaissance indique un sentier presque impraticable qui servait aux contrebandiers pour éviter Scharnitz et Leutasch, en portant sur leur dos, avec de grands efforts, du blé, du sel ou du tabac. Ce sentier, après Mittewald, longe la rive gauche du Lautersée et celle du Farchensée, tourne ensuite à gauche en abandonnant le lac pour gravir, à travers des

obstacles nombreux, le mont Grunkof; arrivé sur la crête, il prend un peu à droite, entre dans la vallée de Leutasch et tourne tout à fait le fort, qui, comme je l'ai dit, n'avait aucun revêtement en arrière; ce sentier n'est pas indiqué sur la carte.

Le maréchal donna l'ordre aux troupes de se préparer à l'attaque de Scharnitz et de Leutasch : il se disposait à donner l'assaut à ces deux forts ; il avait même fait préparer des échelles et pris toutes les mesures pour l'exécution de ce projet.

Dès que j'eus reçu les ordres de M. le maréchal, je me rendis chez lui et lui demandai s'il avait les reconnaissances du Tyrol ; il me dit que non, alors je les lui communiquai ; il les lut attentivement, surtout pour ce qui concerne Scharnitz; après avoir réfléchi, le maréchal m'ordonna de marcher avec ma brigade, dans la direction indiquée par ces reconnaissances; de suivre, lorsque j'aurais tourné le fort et m'en serais emparé, toutes les dispositions indiquées dans le mémoire. Après la prise de Leutasch, je devais donc me diriger aussitôt sur Saelfeld, y prendre position et faire occuper le château de Schosberg, poste important qui ferme la vallée de Scharnitz

vers Inspruck : ainsi le fort serait tourné et obligé de se rendre.

Le mouvement sur les deux positions eut lieu le 4 novembre 1805.

M. le maréchal, impatient et porté aux opérations qui exigeaient de l'audace, n'avait pas abandonné entièrement le projet de prendre Scharnitz d'assaut. Le mouvement qu'il venait de m'ordonner et qui devait le rendre maître de cette place ainsi que de Leutasch, n'était que supplémentaire ; le chef du 6e corps marcha sur Scharnitz avec la division Malher et tout l'attirail pour simuler un assaut ; les échelles étaient trop courtes. On fit canonner la place, avancer les troupes et on essaya de se porter contre les retranchements. Le commandant autrichien, qui connaissait la force de la position et qui ignorait le mouvement de ma brigade sur Leutasch, répondit aux diverses sommations qu'il était décidé à se défendre.

Ma brigade se mit en marche le même jour, à 6 heures du matin ; le commandant de Leutasch n'avait placé sur les hauteurs du Grunskopt, qu'un poste de 20 Tyroliens pour nous observer ; il ne pouvait croire qu'on eût le projet de l'attaquer sur ce point ; les habitants plaisantèrent,

lorsqu'ils virent prendre cette direction. En effet, qui aurait pu supposer qu'un corps de 2,500 hommes s'exposerait, à travers mille dangers presque inévitables, à marcher désunis un à un, pendant cinq heures, pour gravir une montagne presque à pic. Il eût suffi aux Autrichiens qui étaient sur le sommet de faire rouler quelques pierres pour anéantir cette colonne en entier; mais tous les obstacles furent vaincus. La tête de la brigade arriva, vers les 11 heures du matin, au sommet du Grunskopt; elle chassa le piquet tyrolien de garde sur ce point; stupéfait, il ne fit aucune résistance.

Je ralliai, au haut de la montagne, quelques hommes de la tête de la colonne et me mis en mesure de descendre dans la vallée, laissant, à mi-côte des tirailleurs pour faire feu sur la garnison du fort, dès lors à découvert. La route pour descendre était aussi difficile que celle que nous venions de parcourir; lorsque le commandant de Leutasch s'aperçut du mouvement exécuté sur ses derrières, il dirigea tout le feu de son artillerie contre la colonne qui descendait dans la vallée; il laissa, au fort, environ 300 hommes, et, avec le reste, il gagna le haut Leutasch, afin d'envelopper quelques tirailleurs qui étaient

descendus dans la vallée. Sa troupe se battit bravement; mais bientôt ma brigade se rallia et le commandant fut forcé de mettre bas les armes; le fort capitula vers 3 heures après midi; 600 hommes furent faits prisonniers, les miliciens tyroliens rentrèrent chez eux. Dans cette affaire, la garnison eut 50 blessés et 20 morts, ma brigade 10 morts et 6 blessés.

Je communiquai de suite avec le maréchal à qui je rendis compte de ce que j'avais fait : il fit occuper le fort par deux compagnies de la brigade Labassée.

Cette opération terminée, il n'y avait encore qu'une partie de ma tâche remplie : je me mis en marche, remontai l'Achen occidental et me dirigeai sur Saefeld où j'arrivai vers 11 heures du soir. Le village était occupé par 200 hommes qui prirent la fuite après quelques coups de fusils de mon avant-garde. A mon arrivée je pris position ; un régiment en avant du village, à cheval sur le chemin de Scharnitz : l'autre, en arrière également en travers de la route d'Inspruck. Je détachai deux compagnies du 69e régiment pour occuper le château de Schosberg sur la route d'Inspruck à Scharnitz ; ce poste, de la plus haute importance, est entouré de montagnes inac-

cessibles et barre toute cette vallée; j'en confiai le commandement à un capitaine du 69e et lui donnai les instructions nécessaires. On verra que cet officier n'en tint aucun compte: il s'établit au château comme s'il eût été dans une garnison de l'intérieur.

XXII

Cependant le maréchal Ney, soit qu'il jugeât nécessaire une démonstration de vive force, afin de mieux détourner l'attention de l'ennemi de ce qui allait se passer sur les derrières, soit qu'il fût porté pour les voies promptes, audacieuses et brillantes, ne s'était pas borné à attendre le résultat du mouvement qu'il m'avait prescrit. Immédiatement après mon départ, il disposait tout pour donner l'assaut à Scharnitz; l'artillerie du corps d'armée avait été mise en batterie contre la place; et après une courte canonnade, la division Malher s'étant avancée avec les échelles pour l'escalade, la première brigade de cette division, commandée par le général Marcognet, s'élança avec beaucoup d'audace par la rive gauche de l'Iser, jusqu'au pied du chemin couvert, malgré le feu de l'artillerie et

de la mousqueterie autrichienne ; plusieurs fois elle fut repoussée et revint aussi bravement à la charge. La manœuvre dura une partie de la journée. Cette belle infanterie compta 36 morts et 400 blessés. Notre artillerie continua inutilement son feu jusqu'au soir. La brigade Labassée était en réserve. Plusieurs sommations furent faites au commandant ennemi, qui les repoussa toutes.

Voyant que nos efforts directs contre Scharnitz n'avaient obtenu aucun succès, le commandant se disposait à une résistance plus énergique. Mais, prévenu pendant la nuit de ce qui s'était passé à Leutasch, et connaissant le mouvement de ma brigade sur Saefeld, il comprit bientôt qu'il ne lui était plus possible de rester à Scharnitz. Il conçut le projet d'abandonner ses positions et de se retirer sur Inspruck pour rejoindre l'archiduc Jean, espérant pouvoir effectuer son mouvement avant l'arrivée de ma brigade à Saefeld. Il quitta donc Scharnitz avec la garnison et six pièces de canon. Il fut instruit en route que j'étais déjà établi à Saefeld et que j'occupais le château de Scholsberg par deux compagnies de grenadiers. Les habitants le prévinrent que ce détachement se gardait mal ;

aussitôt il voulut l'enlever, se porter sur Saefeld pour me surprendre et continuer sa marche vers Inspruck. Ce projet audacieux faillit réussir. Le commandant autrichien tombe à l'improviste sur le château de Scholsberg, fait mettre bas les armes aux grenadiers, et, sans perdre de temps, marche vers Saefeld. Mais, sur ce point, nos avant-postes servaient mieux que les grenadiers du château de Scholsberg. Ils voient le 5, vers les 5 heures du matin, une colonne venant de Scharnitz et donnent aussitôt l'alarme; la fusillade s'engage; d'abord le commandant autrichien n'en tient nul compte, il accélère d'autant plus sa marche. Cependant la brigade, promptement réunie sous les armes, oppose la résistance la plus vive. Le 69e régiment, qui était en tête, refoule la colonne ennemie; la mêlée devient générale; les Autrichiens, étonnés, voient qu'au lieu de surprendre ils sont cernés. Le commandant est pris; sa troupe, démoralisée, met bas les armes, et nos grenadiers sont délivrés. Nous enlevâmes 700 hommes et 6 pièces de canon.

Dès que la garnison de Scharnitz eut capitulé, j'envoyai un officier pour faire ouvrir les portes de ce fort au maréchal Ney, qui en prit posses-

sion, et mit en marche la division Malher pour venir me rejoindre.

C'est ainsi que les ordres du chef du 6e corps eurent leur complète exécution et qu'il ne resta plus aucun obstacle pour entrer dans Inspruck, dont nous n'étions éloignés que de six lieues. L'archiduc Jean, instruit, dans la nuit du 4 au 5 novembre, de la prise de Leutasch, évacuait Inspruck à l'instant même, pour se diriger sur le Brenner.

Le 15 novembre, à Schœnbrunn, dans son 25e bulletin, l'Empereur annonce ces événements à l'armée : « Le maréchal Ney avait eu la « mission de s'emparer du Tyrol. Il s'en est ac- « quitté avec son intelligence et son intrépidité « accoutumées. Il a fait tourner les forts de « Scharnitz et de Leutasch, et s'en est emparé « de vive force. Il a pris, dans cette affaire, « 1,800 hommes, 1 drapeau et 16 pièces de « canon de campagne attelées. »

L'Empereur ordonna aussitôt la démolition des deux places de Scharnitz et de Leutasch. La Bavière, à qui le Tyrol devait être réuni, fut chargée de cette opération, dont elle s'acquitta avec empressement.

XXIII

Le maréchal Ney arriva à Saefeld vers midi; je reçus les témoignages de sa satisfaction. Il fit réunir tous les grenadiers et voltigeurs de l'armée, les mit sous mes ordres, en tête de ma brigade, et me prescrivit de marcher sur Inspruck. J'étais suivi de la division Malher.

Arrivé à Zirl, j'y rencontrai la régence du Tyrol et les magistrats d'Inspruck, venant faire leur soumission. Je continuai mon mouvement sur cette ville, dont je pris possession. M. le maréchal m'en nomma gouverneur. Les grenadiers et les voltigeurs formèrent la garnison; le 69e prit ses cantonnements à Vittau; le 76e à Zirl; la division du général Malher occupa Hall.

« Le 7 novembre, dit le 25e bulletin, à 5 heures « après midi, le maréchal Ney a fait son entrée « à Inspruck: il y a trouvé un arsenal rempli « d'une artillerie considérable, 16,000 fusils, « une immense quantité de poudre et surtout « une belle collection d'armes antiques du châ- « teau d'Amros. Le même jour il est entré à « Hall, où il a aussi pris de très-grands et très-

« riches magasins, dont on n'a pas encore l'inven-
« taire. L'archiduc Jean, qui commandait en
« Tyrol, s'est échappé par Luchstall. Il a chargé
« un colonel de remettre tous les magasins aux
« Français, et de recommander à leur généro-
« sité 1,200 malades qui sont à Inspruck.

« A ces trophées de gloire est venue se joindre
« une scène qui a touché l'âme de tous les sol-
« dats. Pendant la guerre dernière, le 76e régi-
« ment de ligne avait perdu 2 drapeaux dans les
« Grisons; cette perte était depuis longtemps
« pour ce corps le motif d'une affliction pro-
« fonde. Ces braves savaient que l'Europe n'avait
« point oublié leur malheur, quoiqu'on ne pût
« en accuser leur courage. Ces drapeaux, sujets
« d'un si noble regret, se sont trouvés dans
« l'arsenal d'Inspruck, un officier les a re-
« connus; tous les soldats sont accourus aussi-
« tôt. Lorsque le maréchal Ney les leur a fait
« rendre avec pompe, des larmes coulaient des
« yeux de tous ces vieux soldats. Les jeunes
« conscrits étaient fiers d'avoir servi à reprendre
« ces enseignes enlevées à leurs aînés par les
« vicissitudes de la guerre. L'Empereur a or-
« donné que cette scène touchante soit consa-
« crée par un tableau. Le soldat français a pour

« ses drapeaux un sentiment qui tient de la « tendresse. Ils sont l'objet de son culte, « comme un présent reçu des mains d'une mai- « tresse. »

Toutes les administrations étaient restées et furent maintenues. La population se conduisit d'une manière digne. Le peuple tyrolien, fort attaché à la maison d'Autriche, était néanmoins incapable d'aucun acte de déloyauté.

Pendant le peu de séjour que nous fîmes à Inspruk, plusieurs reconnaissances furent faites vers le Brenner. L'on acquit la certitude que l'archiduc Jean avait donné des ordres pour suspendre la levée en masse, et qu'il se dirigeait, à marches forcées, avec ses troupes, par la vallée de la Drave sur la Carinthie, pour faire sa jonction avec l'archiduc Charles. Ce prince, vigoureusement pressé par Masséna, abandonnait l'Italie ; il avait laissé, sur le Brenner, 1200 hommes pour nous observer et couvrir son mouvement.

Le 13 novembre, l'ennemi ayant évacué le Brenner, ma brigade se mit en marche et, le même jour, j'occupai Steinach.

Le 14, je me dirigeai sur Sterzing ; je passai

le Brenner, position que l'ennemi aurait pu défendre avec succès. J'occupai Sterzing et Wolfenstein, ayant le ruisseau Siegen sur mon front. Je gardai les ponts de Nieder-Ried sur l'Eissach et sur le Ridnau.

Le 15, je continuai mon mouvement vers Brixen; mais, à mon arrivée à Auberralle, j'appris que l'ennemi avait détruit le pont de Louisbourg et qu'il était en position en arrière, à Muhlbach, sur la route de Carinthie.

Je me disposai aussitôt à l'attaque: Je fis passer une colonne sur la rive gauche de l'Eissach; avec le restant de ma brigade, je suivis la grande route. L'ennemi fut chassé de sa position. On tua et on prit une quarantaine d'hommes, dont un officier. Je fis rétablir le pont de Louisbourg. Là, je reçus l'ordre de me porter, avec un bataillon du 69e et 2 pièces de six, sur Brunecken, à la poursuite de l'archiduc Jean. Je conservai avec moi 8 chasseurs du 10e et 1 officier. Le restant de ma brigade s'avança contre Botzen, sous les ordres du général Loison.

J'acquis, à Brunecken, la certitude que l'archiduc Jean arrivait en toute hâte pour joindre l'archiduc Charles en Carinthie. Je fus également informé que ce prince, en évacuant le

Tyrol, avait ordonné aux milices de ne commettre aucune hostilité contre les Français. Je m'établis à Brunecken.

XXIV

Lorsque Masséna fut envoyé en Italie, il reçut ordre de l'Empereur de passer l'Adige au même instant que la Grande Armée franchirait le Rhin. L'archiduc Charles avait 80,000 hommes, tandis que Masséna n'en comptait que 45,000. Mais ce maréchal attendait le corps du général Saint-Cyr, rendu disponible par le traité du 21 septembre, avec le roi de Naples, et marchant en toute hâte vers l'Adige. D'autre part, l'archiduc Charles avait connaissance de la levée de nos camps des côtes et de leur mouvement sur le Rhin. Il hésitait à attaquer avant de savoir quel serait le résultat des opérations en Souabe, au début de la campagne, entre la Grande Armée et les coalisés. Il nous proposa une trêve jusqu'au 18 octobre; celle-ci donnait le temps à Masséna de rallier Saint-Cyr. J'ai déjà dit qu'elle fut aussitôt acceptée.

Quoique Saint-Cyr ne fût pas encore en ligne, Masséna attaqua l'ennemi dès l'expiration de l'ar-

mistice. Le 18 octobre, à 4 heures du matin, il prit la résolution de franchir le pont de Vérone. Ce mouvement hardi eut un plein succès. Malgré la vive résistance des Autrichiens, le passage réussit. Le vieux Vérone fut évacué; les ennemis laissèrent le champ de bataille couvert de morts et de blessés. L'archiduc fut poursuivi jusqu'auprès des hauteurs de Saint-Martin, qu'il avait fait fortifier. Les retranchements extérieurs, récemment élevés autour du vieux Vérone furent détruits. Masséna fit construire une tête de pont sur la rive gauche de l'Adige, et se rendit ainsi maître des deux bords du fleuve. Il fit 1500 prisonniers. Les morts et les blessés doivent, sans exagération, être portés au même nombre. Les Français eurent 200 morts et 400 blessés. Après cette opération, Masséna crut devoir suspendre sa marche victorieuse jusqu'au 29 octobre. Pendant ce temps, l'archiduc Charles, instruit des événements d'Ulm, envoya un fort détachement au secours de l'Autriche.

Dès le milieu de novembre, l'administration et l'entretien de l'armée d'Italie restèrent à la charge du pays ennemi occupé par elle en Vénétie.

XXV

Je n'ai parlé de l'armée de Masséna que parce que ses débuts devaient contribuer à maintenir l'archiduc Charles en Italie, et l'empêcher de se porter au secours des États héréditaires.

Ainsi que je l'ai dit, M. de Rohan était, à l'ouverture de la campagne, sur les frontières de la Valteline; les résultats de la bataille d'Ulm et la prise de presque toute l'armée autrichienne sous les ordres de Mack forcèrent l'archiduc Charles à renoncer à ses projets sur l'Italie; ils l'obligèrent à se rapprocher en toute hâte de Vienne; le prince de Rohan reçut ordre d'abandonner, avec ses 6,000 soldats, les positions qu'il occupait et de venir se joindre à l'archiduc.

Cependant, le 16 novembre, l'Empereur complimentait le 6e corps; il lui ordonnait de laisser la garde du Tyrol aux Bavarois, et de marcher vers Leoben à la rencontre de l'armée d'Italie. De son côté, le maréchal Ney avait occupé Brixen, fait un grand nombre de prisonniers; ses hôpitaux étaient encombrés de malades et de blessés autrichiens; le 17 novembre il s'était emparé de

dans une situation fâcheuse : nonobstant la défense de l'archiduc Jean, ce qui venait de se passer à Botzen avait réuni toute la population.

Un M. Machetti, médecin de Brunecken, qui, lors de notre passage avec le général Joubert, avait donné des preuves de son attachement aux Français, vint me prévenir de l'affaire de Botzen; il me communiqua l'ordre donné par le capitaine du cercle pour la levée en masse : éloigné de plus de 15 lieues du corps d'armée, dans un pays dominé et hostile, sachant d'ailleurs que l'archiduc Jean avait dépassé Villach et s'était joint au prince Charles, je me décidai à faire contre-marche; j'évacuai Brunecken et me portai sur les hauteurs de Louisbourg, position importante qui, dominant à la fois le Tyrol italien et le Tyrol allemand, me mettait en mesure de protéger, s'il y avait lieu, la retraite du général Loison. Le 20 novembre, alors que j'y prenais position, j'appris que notre divisionnaire était à Brixen. Je l'informai de la détermination que j'avais prise; il me prescrivit de descendre vers lui.

Le 21, M. le maréchal Ney arriva dans cette ville; il réunit les troupes qui avaient évacué Botzen, y joignit la brigade de cavalerie du corps

d'armée et un bataillon du 25e léger; cette colonne, ayant à sa tête le chef du 6e corps, se mit en marche sur Botzen; nous arrivâmes le même jour dans cette ville où nous prîmes position; l'on apprit que M. de Rohan s'était dirigé, par la vallée de la Brenta et la gorge de Bonacio, vers les États vénitiens; là, ce général fut rencontré par Saint-Cyr qui le battit et lui fit mettre bas les armes avec toutes ses troupes.

XXVI

Nous restâmes à Botzen jusqu'au 26 novembre. Nous en partîmes pour rentrer à Inspruck. On séjourna un jour dans cette ville.

Le 6e corps d'armée se mit en marche par Hall, Rattemberg et Reichenall sur Salzbourg où il séjourna, puis on passa l'Ens à Rastadt pour se diriger par Saint-Michel, Gmünd et la vallée de la Drave sur Villach et Clagenfurth : c'est dans cette ville, où, en 1797, Joubert avait rejoint l'armée principale du général Bonaparte, que se fit notre réunion avec Masséna.

A la fin de novembre, le général Jellachik mit

bas les armes, en Souabe, devant le maréchal Augereau.

Dès le 9 décembre Masséna avait reçu ordre de se lier avec Marmont, d'observer le prince Charles et de se joindre à la Grande Armée pour en faire le 8e corps. Peu de jours après, il lui fut recommandé de continuer les armements et approvisionnements de toute nature. A la fin de décembre, l'Empereur se plaindra des dilapidations commises dans le pays vénitien, par deux commissaires des guerres, aussitôt destitués. Le prince Joseph ira commander l'armée destinée à envahir le royaume de Naples; la dynastie qui a violé les traités en recevant les Anglais, cessera de régner.

Le 6e corps, rentré dans le pays de Salzbourg, y prit ses quartiers ; le 69e régiment s'établit à Lauffen, le 76e à Neumarck, où j'avais mon quartier général. Le corps d'armée resta dans ces cantonnements jusqu'au mois de mars 1806, époque à laquelle il fut mis en marche pour se rendre en Souabe.

Le 15 décembre, l'Empereur console le maréchal Ney et le 6e corps, de ne s'être pas trouvés à la bataille d'Austerlitz. *Ils ont rendu de grands services ; que ses divisions se reposent et se réorgani-*

sent. Si la paix n'a pas lieu, elles seront à l'avant-garde; il faut avoir constamment un officier au quartier général et correspondre plus souvent avec lui. L'Empereur, qui savait avec quelle distinction le général Ney servit dans le Tyrol, à la tête d'une division d'infanterie de l'armée de Moreau, en novembre 1800, n'avait effectivement pu faire un meilleur choix que celui du 6e corps pour établir, dans ce même pays, la liaison de la Grande Armée avec Masséna.

XXVII

Le 25 octobre, il est définitivement créé, par bataillon, une compagnie de 123 voltigeurs, officiers compris. Elle aura les ornements jaunes au collet et aux parements, deux cornets, la carabine ou le fusil de dragon, la solde de grenadier, les épaulettes et le plumet verts surmontés de chamois; la taille sera au plus de 4 pieds 11 pouces; cette compagnie remplacera la deuxième, désormais dissoute, et deviendra la troisième du bataillon; son effectif sera toujours complet.

Le 3 novembre, la Prusse se ligue secrètement contre la France.

Le 10 novembre, la ration de vivres accordée par l'État à la troupe, est réglée à : 1 livre 1/2 de pain; 1/2 livre de viande, quelquefois $\frac{1}{16}$ de pinte d'eau-de-vie, ou 1/2 bouteille de vin ou 1 bouteille de bière. L'habitant doit en outre 1 once de riz, ou 2 onces de légumes secs, le sel, le feu et la lumière. La ration de fourrage, pour toutes armes, est fixée à 15 livres de foin, 3/4 de boisseau d'avoine.

Le 11 novembre, le maréchal Mortier a une belle affaire à Diernstein contre 25,000 Russes : l'Empereur rend justice à chacun, et ajoute : « *Nous devons un beau cierge à la Vierge.* » Des reproches sont adressés ce même jour à Murat, pour avoir marché sur Vienne au lieu de suivre les Russes.

Le 15 novembre, Bernadotte est à Krems, Marmont en Styrie, Soult à Stokerau; Davoust et Mortier, sous Napoléon, autour de Vienne; Lannes et Murat tiennent tête aux 30,000 Russes déjà réunis à Hollabrun; 40,000 coalisés sont encore à Olmutz; Masséna est à Laybac en pré-

sence des archiducs Charles et Jean; le maréchal Ney en Tyrol.

Le 16 novembre, les armes trouvées dans l'arsenal de Vienne sont mises à la disposition des corps qui en auront besoin.

Le 21 novembre, la ligne d'étapes se continue, de Lintz, par Amstetten, Mœlk, Saint-Pölten, Sighardschirchen et Vienne.

A dater de ce moment, on distribuera les vivres pour deux jours : la ration est 38 onces de pain, y compris celui de soupe; 1/2 livre de bœuf; 4 onces de riz ou légumes; 1/2 bouteille de vin.

Avant le 26 novembre, quelques désordres fixaient déjà l'attention de l'Empereur. Dès le 9 septembre, il avait signalé une division de dragons marchant sans généraux et avec peu de discipline. En ce moment, les étapes en arrière de l'armée éveillent toute sa sollicitude.

La communication entre la France et la Grande Armée se fera désormais par Strasbourg, Ulm et Augsbourg; la route de Spire est supprimée et le pont levé : des militaires blessés légèrement, et non autorisés, se portent vers le Rhin; d'autres sont complaisamment évacués

sur France et sans feuille de route. Les habitants du Tyrol sont invités à déposer les armes reçues de l'empereur d'Autriche, et à livrer les ennemis réfugiés chez eux.

Des soldats ne marchent pas toujours à leur rang, ils se répandent dans les campagnes pour marauder ou chasser. Dans plusieurs divisions, 1,500 hommes restés en arrière, continuent d'être portés comme présents. Les sommes versées par la trésorerie ne vont pas immédiatement à leur destination ; cependant, aussitôt la solde payée, celle-ci doit être remise à la troupe, même en présence de l'ennemi. Un officier du 2e cuirassiers s'est permis de mettre à contribution un couvent d'Ulm ; d'autres frappent des réquisitions. Un employé des vivres s'est introduit dans le magasin de Molk, dont il a vendu une partie des approvisionnements à son profit. Des voyageurs se servent de la poste *exclusivement réservée au quartier général*. Des soldats jettent leurs baïonnettes.

L'Empereur donne quelques jours de repos pour que chacun s'efforce de ramener l'ordre, rallier les traînards, réparer les effets, se mettre en rapport avec les dépôts ; il recommande la baïonnette, arme favorite du Français.

Cinq colonnes mobiles de 150 hommes, sous les ordres d'un colonel, correspondant avec le major général, et autant de commissions militaires composées de 2 officiers de la colonne, 1 officier de gendarmerie et 1 magistrat du pays, auront un arrondissement spécial. Elles seront suivies chacune de 3 brigades de gendarmerie, avec 60 dragons à cheval et 90 fantassins, pour arrêter les traînards ou maraudeurs, les faire rejoindre, ou les juger et exécuter.

La création de la Grande Armée, l'échelle sur laquelle les opérations auront lieu désormais, exigent évidemment de nouvelles dispositions et plus de dévouement de la part de tous. Cela n'échappe pas à la prévoyance de Napoléon.

A la veille de la paix avec l'Autriche, l'Empereur passe à Vienne, dans les derniers jours de décembre, la revue des divisions et du matériel de son armée et prescrit chaque fois les rectifications nécessaires. « Il a vu avec peine que « le 12e régiment d'infanterie légère manque de « baïonnettes, et que le chef de bataillon, quoi- « qu'il commande depuis deux mois, ne con- « naît pas tous les détails de son administration. « Un chef de bataillon ne doit pas se donner de « repos qu'il ne soit instruit de tous les détails ;

« il doit même connaître les noms et le mérite « des officiers et soldats de son bataillon, lors- « qu'il y a deux mois qu'il le commande. Quant « aux capitaines, ils doivent non-seulement sa- « voir le nom de leurs soldats, mais même le « pays dont ils sont, et tout ce qui les inté- « resse. »

Napoléon voit toutes les brigades de caissons de la compagnie Breit, chargée du transport des vivres de l'armée; fait rentrer tous ceux prêtés complaisamment et les répartit à raison de 15 à 25 voitures, par division d'infanterie, moitié pour la cavalerie.

Lors de la revue de la division Vandamme, Napoléon arrive devant le 1er bataillon du 4e régiment de ligne, qui, entamé à la bataille d'Austerlitz, y avait perdu son aigle; l'Empereur lui dit : « Soldats, qu'avez-vous fait de « l'aigle que je vous ai donnée ? Vous aviez juré « qu'elle vous servirait de point de ralliement et « que vous la défendriez au péril de votre vie; « comment avez-vous tenu votre promesse? » Le major a répondu : « Le porte-drapeau, ayant été tué dans une charge au moment de la plus forte mêlée, personne ne s'en était aperçu au milieu de la fumée; cependant la division

avait appuyé à droite; le bataillon suivit ce mouvement, et n'avait su que longtemps après la perte de son aigle; la preuve qu'il n'était point rompu, c'est qu'ensuite il avait culbuté deux bataillons russes et pris deux drapeaux dont il faisait hommage à l'Empereur, espérant que cela lui mériterait que S. M. leur rendît une autre aigle. » L'Empereur a été un peu incertain; puis il a dit : « Officiers et soldats, jurez-vous qu'au-« cun de vous ne s'est aperçu de la perte « de son aigle, et que si vous vous en étiez « aperçus, vous vous seriez précipités pour « la reprendre, ou vous auriez péri sur le « champ de bataille? car un soldat qui a perdu « son drapeau a tout perdu. » Au même moment, mille bras se sont levés : « Nous le jurons, « et nous jurons aussi de défendre l'aigle que « vous nous donnerez, avec la même intrépidité « que nous avons mise à prendre les deux dra-« peaux que nous vous présentons. » — « En ce « cas, a dit, en souriant, l'Empereur, je vous ren-« drai votre aigle. »

Napoléon, parmi les utiles recommandations qu'il fait chaque jour pour le retour à l'ordre, rappelle la tenue si importante des actes des décès et de l'état civil dans les corps.

Le 29 novembre, un armistice avec l'Autriche est annoncé à l'armée : il sera conclu le 6 décembre. L'Empereur demande la main de la princesse Amélie de Bavière pour le prince Eugène. Des proclamations sont adressées à la Grande Armée et à la population de Vienne.

XXVIII

Le 26 novembre 1805, l'Empereur, voulant à la fois, en cas de bataille contre les Russes, avoir une ligne de feu, des colonnes serrées toutes formées pour opposer aux leurs, et, derrière chaque brigade, un escadron ou au moins une division de cavalerie, pour poursuivre l'ennemi rompu et faire face aux Cosaques, communique aux maréchaux ses idées sur l'ordre de bataille à prendre vis-à-vis le nouvel ennemi.

Cette formation devrait, autant que possible, être prise de la manière suivante :

« Chaque brigade, son premier régiment en « bataille.

« Le deuxième régiment, en colonne serrée « par division; le premier bataillon, à la droite

« et en arrière de l'aile droite du premier régi-
« ment ; le deuxième bataillon, de la même ma-
« nière à la gauche.

« L'artillerie, dans l'intervalle des deux ba-
« taillons déployés, et quelques pièces sur leurs
« ailes.

« Si la division a un cinquième régiment, il
« devra être en réserve, à cent pas en arrière.

« Un escadron, ou au moins une division de
« cavalerie derrière chaque brigade, pour pou-
« voir passer par les intervalles, poursuivre
« l'ennemi s'il était rompu, et faire face aux Co-
« saques. »

La division Suchet combattit effectivement dans cet ordre à Austerlitz : il y a d'autres précédents rappelés depuis à diverses époques.

Le 14 juin 1800, à Marengo, vers six heures du soir, les échelons de l'armée française rétrogradaient en échiquier et par bataillon, tandis qu'un carré de 800 gardes consulaires, placés au milieu d'une vaste plaine, résistait à la gauche ennemie, en attendant l'arrivée de la division Monnier, du corps Desaix ; au même instant, les trois régiments de la division Boudet, même corps, avaient pris position à portée de fusil en

avant de San-Giuliano, masqués par des vignes et au pied d'une légère pente, la gauche sur la route. Les 1er et 3e bataillons de chaque corps étaient en colonne derrière le 2e bataillon déployé; 15 pièces couvraient le front ou garnissaient les intervalles des régiments; la cavalerie était placée en arrière, débordant les ailes ou vis-à-vis les ouvertures. Les corps de Lannes et de Victor continuèrent, sous le feu de 80 pièces autrichiennes, leur mouvement rétrogade, la gauche en avant, tandis que Desaix, en seconde ligne, effectuait un mouvement contraire, la droite en avant, la première ligne venant ainsi se rallier dans les intervalles, de manière à menacer le flanc gauche des Autrichiens.

Le Premier consul fit alors cesser le mouvement de retraite, et après quelques minutes d'une vive canonnade, le général Desaix aborda de front, dans l'ordre ci-dessus décrit, les 6,000 grenadiers de Zach, qui longeaient à gauche de la route, pour couper aux Français le chemin de Tortone. Les premières subdivisions de cette colonne profonde essayèrent inutilement de se déployer. Dans un instant, l'ennemi fut culbuté, et une charge heureuse de la brigade Kellermann, contre le flanc droit de Zach, décida la victoire.

En 1807, le général Victor, arrivant avec le 1er corps d'armée sur le champ de bataille de Friedland, reçut également de l'Empereur l'ordre de former, en avant du village de Soshéren, dans un pli du terrain, la réserve de toute l'armée suivant cette disposition, qui parut de suite rassurer le soldat, soit parce qu'elle venait de Napoléon, qui rangea lui-même la première brigade de gauche, soit qu'effectivement elle offrît aux yeux de tous plus de consistance. La 4e division de dragons, sous les ordres du général Lahoussaye, avait été placée en bataille derrière la droite du corps d'armée.

Le 11 août 1809, à Almonacid, le général Sébastiani, pour porter ses masses sur la clef de la position ennemie, d'où ensuite elles s'étendirent dans les directions indiquées par les circonstances, forma son corps sur une seule ligne, alternativement composée d'un ou deux bataillons déployés et de colonnes par division sur trois bataillons de profondeur.

En 1814, à Montmirail, l'Empereur forma d'une manière analogue ses masses d'infanterie, les couvrant par de nombreux tirailleurs et

faisant coordonner avec art les mouvements de l'artillerie et de la cavalerie.

L'année suivante, à Waterloo, Napoléon espérait rompre ainsi, avec sa garde et des masses de cavalerie et d'artillerie, le centre de l'armée anglaise et s'emparer de son unique ligne de retraite. L'apparition des Prussiens sur le flanc droit, la cavalerie déjà prématurément engagée, l'obligèrent à disposer successivement de sa réserve d'infanterie, qui, ce jour-là, ne put malheureusement se présenter avec un ensemble convenable.

Lancées au dernier moment, à travers un ennemi déjà ébranlé, de pareilles agglomérations de troupes sont à la fois offensives et défensives; elles agissent, sous les inspirations directes du général en chef, dans toutes les directions indiquées par les circonstances. Avec la garde impériale et sous le premier homme de guerre, c'était la foudre frappant au cœur même de l'ennemi. Mais des corps d'un moral moins éprouvé pourraient faire ressortir les difficultés de cet ordre en des moments décisifs, s'ils n'étaient point engagés en nombre et au milieu de circonstances convenables.

XXIX

Le 28 novembre, l'Empereur, assuré, par le langage des parlementaires russes, de la confiance de leurs généraux, se retira pendant la nuit comme s'il eût essuyé une défaite, et se retrancha avec empressement, à trois lieues en arrière, sur la position d'Austerlitz. C'est alors que l'on vit l'ennemi se prolonger imprudemment sur une ligne de quatre lieues, pour tourner notre droite.

Le 1er décembre, Bernadotte, Soult, Lannes, Murat sont réunis, sous les ordres directs de Napoléon, à Austerlitz; Marmont est en Styrie; Davoust à Raygern; Mortier à Vienne; les Bavarois à Iglau.

L'Empereur annonce à son armée une grande bataille : « *Personne ne quittera les rangs, sous prétexte de ramener les blessés. Pendant que les Russes marcheront pour tourner la droite de positions formidables, ils nous présenteront le flanc.* » Le 2 décembre, 80,000 Français gagnent la bataille d'Austerlitz, contre 80,000 Russes et 25,000 Autrichiens. On assure que l'empereur de Russie ne

put se sauver qu'à l'aide d'une note contrefaite au crayon, annonçant une convention d'armistice. A la paix, Alexandre parviendra à la reprendre. Les résultats de cette journée sont : 40 drapeaux, 170 canons, 20,000 hommes et 15 généraux pris, 1,000 Russes et 600 Autrichiens tués, 7,000 Russes blessés, un grand nombre d'effets et beaucoup d'argent abandonnés dans les bagages et les havre-sacs rangés en ligne à terre. Notre perte s'élève à 900 tués et 3,000 blessés. Aussitôt, l'Empereur dit à son armée : « *Lorsque tout sera accompli, je vous ramènerai en France ; là vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes ; mon peuple vous recevra avec joie et il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour qu'on réponde : Voilà un brave. Il me faudra toute ma puissance pour vous récompenser dignement.* »

Le 11 octobre, l'Empereur avait écrit à Bernadotte : « Parlez-moi positivement de ces célè-« bres Russes. J'attendrai cela pour prendre « mon parti ; j'irai à eux avec 90,000 hommes et « leur ferai continuer leur route sur France. » Austerlitz est une victoire européenne, elle détruit le prestige des hommes du Nord.

Six jours après, l'Empereur accorde des pen-

sions aux veuves des militaires tués à Austerlitz : 6,000 fr. pour celles des généraux, 2,400 fr. pour les colonels et majors, 1,200 fr. pour les capitaines, 800 fr. pour les officiers, 200 fr. pour les soldats. L'Empereur adopte leurs enfants, qui pourront prendre son nom ; il fera élever les fils au château de Rambouillet, les filles à Saint-Germain. Des gratifications sont accordées aux officiers blessés et à ceux qui ont éprouvé des pertes d'effets ou de chevaux. La solde sera alignée. Un service en l'honneur des militaires tués est célébré à Paris.

Le 26 décembre, la Grande Armée est ainsi placée : le 1^er^ corps en Bohême ; le 2^e^ en Styrie ; le 3^e^ à Presbourg ; le 4^e^ à Vienne ; le 5^e^ en Moravie ; le 6^e^ en Carinthie ; le 7^e^ en réserve en Souabe ; le 8^e^ en Carniole. Le prince Eugène commande en Italie ; le général Saint-Cyr marche à grandes journées sur Naples pour détrôner la reine, qui a violé les traités ; le maréchal Mortier est en Moravie.

L'Empereur témoigne son mécontentement qu'on ait mis à l'ordre du jour de l'armée de Mayence une fausse proclamation signée de lui et datée d'Olmutz.

XXX

Au milieu de novembre, le général Baraguay-d'Hilliers avait fait une incursion heureuse, en Bohême, sur la gauche de la Grande Armée, vers Pilsen.

Le 27 novembre, l'empereur d'Autriche demandait un armistice. Le 30, Napoléon proposait inutilement une entrevue au czar.

Dans notre corps d'armée, le maréchal réclamait un état des réquisitions faites en Tyrol, en vue des indemnités à accorder aux habitants. Des vivres seront distribués aux Tyroliens pour qu'ils les donnent aux troupes de passage. La ration est 1 livre 1/2 de pain, une 1/2 livre de viande, 2 onces de légumes, 1 bouteille de bière; la troupe portera toujours deux rations de réserve à consommer là où il n'y aura pas de vivres.

Le 3 novembre, des propositions de paix avaient été faites par l'Autriche à l'aide d'une intervention russe refusée par l'Empereur. Le 16 il déclarait l'armistice non avenu, et peu de jours après les

ouvertures du czar inacceptables. Le but de la coalition était de gagner du temps pour nous échapper vers Znaïm et réunir toutes ses forces autour d'Hollabrun.

Le 3 décembre, les négociations commencées avec MM. de Stadion et de Guilay sont rompues. L'empereur d'Autriche demande à Napoléon une entrevue qui aura lieu le lendemain.

Le 4 décembre, l'empereur d'Allemagne vient trouver Napoléon à son bivouac de Saruschitz. « *Dans sa querelle avec l'Angleterre, dit-il, la France a raison. Ce sont des marchands qui mettent en feu le continent, pour s'assurer le commerce du monde ; Alexandre pense comme moi et ne veut plus s'occuper de leurs affaires.* » Le 6 décembre, l'Empereur accorde un armistice. L'armée russe, en retraite dès le 8 décembre, sera rentrée chez elle avant un mois, en suivant sur trois colonnes un itinéraire obligé. Les négociateurs pour la paix se réuniront de suite à Nikolsbürg ; mais il échappe à Napoléon de dire : « *L'empereur me fait faire une faute, car j'aurais dû suivre ma victoire et prendre toute l'armée russe et autrichienne ; mais enfin quelques larmes de moins seront versées.* » Il a vu de trop près la jactance et l'aveuglement des oligarques pour croire à une

paix sérieuse; le cœur de la coalition subsiste toujours intact; que de victimes et de sacrifices semblent nécessaires pour le frapper!

Le 14 décembre, on convient d'un nouvel armistice. L'Empereur recommande de se tenir prêt à reprendre les armes et se plaint que les assurances de paix données par des puissances si souvent trompeuses aient été répandues à Paris comme certaines. Il prescrit de ne rien précipiter vis-à-vis de l'Autriche. On est près de s'entendre avec Berlin. Le 15 décembre, une convention provisoire entre la Prusse et la France est effectivement arrêtée; pour le moment, la paix paraît assurée; il est recommandé à l'armée de ne point contrevenir à l'armistice; elle doit se reposer, se remettre en état. La cavalerie sera toujours aussi vigilante dans ses cantonnements, ralliera ses dépôts, remontera les dragons avec le secours des commandants des provinces, et de 40,000 francs accordés à chaque régiment.

Le 27 décembre a lieu le traité définitif de Presbourg avec l'Autriche. Les anciens États de Venise, la Dalmatie, l'Albanie appartiendront au royaume d'Italie. Le Tyrol et les possessions occidentales de l'Autriche à la Bavière et au Wurtemberg devenus royaumes; l'électeur de

Bade sera grand-duc. Ma brigade apprend ces événements à Villach. L'armée est conviée à une fête à Paris; l'Empereur part pour Munich; Berthier prend le commandement de la Grande Armée.

Le 29 décembre, en conviant son armée à une fête dans la capitale pour les premiers jours de mai, Napoléon ajoute : « *Nous irons ensuite où nous appelleront le bonheur de notre patrie et les intérêts de notre gloire.* »

Le calendrier grégorien est mis en usage dans l'Empire français, à la place de l'almanach républicain, qui restera, pour l'histoire, une source regrettable d'erreurs.

Les officiers généraux portaient alors l'habit à collet et parements rouges brodés, avec ceinture large et chapeau galonné, sans épaulettes.

Jusqu'en 1805, les généraux du génie n'avaient pu prendre d'aides de camp dans leur arme; à la fin de cette année, ils obtinrent, avec leurs autres officiers d'ordonnance, un capitaine du génie; peu à peu ils sont arrivés à n'avoir d'autres aides de camp que leurs officiers.

XXXI

L'Empereur, durant cette double campagne de deux mois, contre les Autrichiens d'abord, ensuite contre les Russes, veille chaque jour à ses communications, à ses dépôts et échelons successifs, aux convois, aux détachements en marche et aux besoins de l'armée, qu'il parvient enfin à pourvoir aux dépens des pays occupés.

Tandis qu'il a rapproché de lui Talleyrand pour les préliminaires de paix, ses ordres continuent de tenir compte de toutes les éventualités possibles et même d'un mouvement rétrograde ; les armistices, les entrevues, les assurances de paix, ne le détournent pas de ses préparatifs. Il agit comme s'il devait avoir bientôt toute l'Europe sur les bras, en Italie, en Allemagne, et sur les côtes de l'Océan. Il blâme son gouvernement d'avoir trop fait croire à la cessation des hostilités. Sa sollicitude ne s'arrêtera que le jour même de la signature du traité.

Dès le 28 mai, l'Empereur a prescrit de profiter, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, des rivières pour le transport rapide du matériel et

du personnel. Vers le milieu de septembre, il fait requérir et payer 4,000 voitures pour les convois de la Grande Armée. Les têtes de pont de Cassel, Kehl, Huningue et Neuf-Brisach, sont fortifiées.

Dans les premiers jours d'octobre, de grands approvisionnements sont réunis à Spire. Tous les dépôts de la cavalerie se dirigent sur Nordlingen. On organise une remonte à Augsbourg.

Cependant, le 2 octobre, Napoléon, prévoyant tous les cas, écrit au maréchal Bernadotte : « Quant aux subsistances, il est impossible de « vous nourrir par des magasins. Cela n'a ja- « mais été; et c'est à cette particularité de ne « s'être pas servie de magasins que l'armée « française doit en grande partie ses succès. « Vous devez vous nourrir par les réquisitions « faites aux baillis; vous laisserez des bons en « règle, et l'Empereur fera payer tout ce qui « aura été fourni.

« Sa Majesté a fait préparer quelques maga- « sins de biscuit à Wurtzbourg, mais c'est en « cas d'événement. Toute l'armée française, « même l'armée autrichienne, ne vit pas autre- « ment que par réquisitions. »

Le 12 octobre, le maréchal Kellermann reçoit

ordre de diriger tous les huit jours, par détachements de 4,000 hommes au moins, les 3es bataillons, remplacés au camp de Boulogne et les soldats laissés en arrière. De grands convois toujours escortés conduiront le matériel et l'habillement. Il fera rejoindre, instruire et équiper les conscrits, organiser les gardes nationales.

Le 22 octobre, tous les dépôts sont réunis à Augsbourg, où il y aura, par corps d'armée, un chirurgien, une caserne et dépôt de convalescence pouvant contenir 400 hommes au moins, pour y rallier les hommes restés en arrière. Les soldats fatigués s'y reposeront quinze jours. Ils seront ensuite remis en marche par détachements de 50 hommes avec 45 cartouches, sous un officier, pour chaque corps d'armée. L'adjudant commandant en chef de ce dépôt sera journellement instruit, par Berthier, du quartier général des maréchaux. Tout détachement venant de France fera un jour de repos à Augsbourg, pour y être passé en revue, s'y compléter en effets et en munitions. Augsbourg est armée, ses remparts relevés ; elle deviendra la première place de dépôt. Le trésor et les parcs seront dirigés sur Augsbourg et Donnawert. Maret se rendra à Munich avec les bureaux de la secrétairerie d'État.

Dès le 6 octobre, la ville de Braunau assure un passage sur l'Inn et une seconde place de dépôt. Le général Lauriston en est nommé gouverneur ; les fortifications d'Ulm et de Memingen sont démolies. Par rapport aux corps d'armée laissés sur le Rhin, le maréchal Augereau constitue en Souabe un second échelon.

Depuis l'Inn jusqu'à Vienne, le Danube est superbe, ses points de vue pittoresques ; sa navigation en descendant, rapide et facile, lie les deux rives, favorise les approvisionnements et l'évacuation des blessés. Au commencement de novembre, le détachement des marins de la garde impériale organise une flottille sur le Danube, pour le transport du matériel et du personnel. Les avenues de Vienne, de ce côté, ne ressemblent pas à celles des grands capitales. De Lintz à Vienne, il n'y a qu'une seule chaussée, à travers un pays de plus en plus difficile ; le gros de l'armée y marche ; un grand nombre de rivières, telles que l'Ips, l'Eslaph, la Molk, la Trassen, etc., n'ont que de mauvais ponts en bois. Le pays est couvert de forêts de sapins ; à chaque pas sont des positions inexpugnables où l'ennemi a en vain essayé de tenir. Il a toujours eu à craindre de se voir débordé et tourné par les

colonnes qui manœuvraient au delà de ses flancs. A droite, le prince d'Eckmuhl s'avance par Waidofen et Saint-Gaming vers Mariazell ; sur la rive gauche, le duc de Trévise, parti le 7 novembre de Lintz, avec les divisions Dupont et Dumonceau appuyés par les dragons Klein, trouve le même jour des magasins considérables à Mauthausen et continue d'éclairer de ce côté.

Le 13 novembre, l'Empereur entre à Vienne, dont il fait sa troisième place de dépôt. Il y trouve des approvisionnements considérables ; l'enceinte intérieure est mise à l'abri d'un coup de main. Le maréchal Mortier, avec les deux divisions Dupont et Gazan, y commandera un troisième échelon.

Au milieu de novembre, la route de Spire est abandonnée et le pont levé. « Désormais on « passera par Strasbourg, Ulm et Augsbourg. « Des commandants d'armes et d'étapes seront « établis sur cette ligne de communication. On « pourra aussi convoyer de Strasbourg à Ulm « par Stuttgard. L'envoi des munitions, des « vivres et du matériel cessera. On utilisera ce « qui est à Vienne, devenu notre grand dépôt, « contre les Russes. Tout approvisionnement « encore à Ehvangen et Ulm rétrogradera sur

« France. Inutile désormais d'envoyer des fonds « aux armées d'Allemagne et d'Italie, les con- « tributions de guerre suffiront. Mais on ne doit « pas cesser d'activer le confectionnement et « l'envoi des souliers ou des capotes. »

Le 17 novembre, l'arrière-garde russe a abandonné ses hôpitaux à Znaïm. Nous y avons trouvé des magasins de farine et d'avoine assez considérables.

Le 25 novembre, l'Empereur s'empare de la citadelle de Brün qui est aussitôt armée et approvisionnée comme quatrième place de dépôt, à quarante lieues en avant de Vienne. On y trouve 6,000 fusils, 60 pièces de canon, 400 milliers de poudre, une grande quantité de blé, de farine et de beaux magasins d'habillement. Les immenses plaines de la Moravie sont superbes et beaucoup plus fertiles que l'Autriche ; la saison commence à devenir rigoureuse.

A la fin de novembre, le général Lauriston a mission de faire rejoindre, partout sur les derrières, les isolés et les détachements, de veiller à ce que Passau et Burghausen soient armés. Des renforts de cavalerie, deviennent indispensables. On lève les contributions nécessaires sur toutes les possessions autrichiennes occupées. Le

8 décembre, la répartition en sera réglée; et le 11 du même mois, 10,000 conscrits marcheront sur Augsbourg pour y être équipés et instruits.

Le service des ambulances en première ligne est organisé de telle sorte, que le soir même de la bataille d'Austerlitz, tous les blessés français auront pu être relevés et pansés; les Russes ne le seront qu'après 48 heures.

EMPIRE.

QUATRIÈME COALITION.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Campagne de 1806.

Allemagne.

XXXII

Les résultats de la paix conclue à Presbourg, le 26 décembre 1805, furent grands ; l'Empereur Napoléon dicta les conditions ; l'Autriche, abattue, les subit.

L'électeur de Bavière fut déclaré roi ; la principauté d'Eschtaedt, le Tyrol, une partie de l'évêché de Passau, la ville d'Augsbourg, les villes et les territoires de Bayreuth et de Nuremberg furent réunis à la Bavière. Ces dernières annexes avaient été cédées par la Prusse, lors du traité du 15 décembre 1805, en remplacement du Hanovre, dont le roi Guillaume III prenait possession.

Par la même convention, l'Empereur acquit la principauté de Neufchâtel en Suisse, les duchés de Clèves et de Berg ; Berthier, pour le premier, Murat, beau-frère de l'Empereur, pour les autres, obtinrent l'investiture.

Les possessions de l'Autriche en Souabe, dans le Brisgaw et l'Orteneau, furent attribuées

à l'électeur de Wurtemberg, créé roi, et au grand-duché de Bade.

Le pays de Massa et de Carrara, réuni à la principauté de Lucques, forma un duché pour le général Baciocchi, mari de la princesse Élisa.

L'archiduc Ferdinand, frère de l'empereur d'Autriche, qui, précédemment, avait reçu l'électorat de Salzbourg en échange de la Toscane, obtint l'évêché de Wurtzbourg. L'Autriche prit possession de Salzbourg.

L'empire d'Allemagne fut détruit. François II, reconnu empereur d'Autriche sous le nom de François I^er^, nous céda les anciens États de Venise, les provinces Illyriennes, la Dalmatie, l'Albanie, les bouches du Cataro, les îles vénitiennes de l'Adriatique, ainsi que le comté de Trente, dans le Tyrol.

Rien ne fut changé à l'égard de la république helvétique; elle continua d'exister conformément aux dispositions du traité de médiation du 19 février 1800, sauf la principauté de Neufchâtel qui, comme je l'ai dit, fut donnée en toute souveraineté au maréchal Berthier.

L'Empereur, instruit que, malgré les traités,

la cour de Naples s'était réunie à la coalition, déclara que les Bourbons avaient cessé de régner et nomma son frère Joseph Bonaparte roi des Deux-Siciles.

La Hollande forma un royaume dont Louis Bonaparte fut roi.

Le prince Eugène, vice-roi, prit possession des États de Venise et du Trentin, réunis au royaume d'Italie.

Les troupes françaises occupèrent les îles vénitiennes de l'Adriatique; le général Marmont, les provinces Illyriennes, la Dalmatie, la Croatie, l'Albanie et les bouches du Cataro.

Masséna, ayant sous ses ordres le corps du général Saint-Cyr, fut mis à la tête d'une armée, pour prendre possession du royaume de Naples.

XXXIII

Après la paix de Presbourg, l'Empereur nous avait annoncé, par un ordre du jour, qu'on se mettrait en marche pour rentrer en France, où des fêtes triomphales devaient avoir lieu. La situation des affaires ne m'a jamais

permis de croire qu'il ait eu réellement ce projet : il connaissait trop les intentions des Anglais, de la Russie, de la Prusse et les ressentiments de l'Autriche. Tout annonçait une prochaine agression. Il laissa la Grande Armée en Allemagne, dans les cantonnements ci-après désignés. Lors de son départ pour Paris, le prince de Neufchâtel prit le commandement et établit son quartier général à Munich.

Le 1er corps, commandé par le maréchal Bernadotte, occupa le margraviat d'Anspach, la ville de Nuremberg et la principauté de Bamberg ; son quartier général fut à Anspach.

Le 2e corps, commandé par Marmont, était détaché en Illyrie et avait son quartier général à Laybach.

Le 3e corps, sous Davoust, s'établit dans la basse Souabe sur la rive gauche du Danube ; le quartier général à Altingen.

Le 4e corps, sous le maréchal Soult, occupa la basse Bavière, la principauté de Passau, le haut Palatinat et la forteresse de Braunau ; le quartier général à Passau.

Le 5e corps, sous les ordres du maréchal

Lannes, garda la partie occidentale du cercle de Franconie, y compris le duché de Wurzbourg et les États du grand maître de l'ordre Teutonique; quartier général à Bischosstein.

Le 6e corps, sous le maréchal Ney, occupa la haute Souabe sur la rive droite du Danube jusqu'aux frontières de la Suisse, du Voralberg et du Tyrol; quartier général à Memingen.

Le 7e corps, sous les ordres du maréchal Augereau, gardait les deux rives du Mein, à gauche, vers la Sieg, et à droite, vers le Necker; quartier général à Augsbourg.

Le corps du maréchal Lefèvre, composé des troupes alliées, fut cantonné dans la haute Bavière; quartier général à Augsbourg.

Le corps du maréchal Ney s'étendait depuis Biberac jusqu'au lac de Constance et des sources du Danube aux frontières du Tyrol; ma brigade occupait le comté de Walbourg; mon quartier général fut établi au château de Zeil près Leutkirch, propriété et résidence du prince Trucses Walbourg.

Notre cavalerie fut cantonnée sur la rive droite du Rhin et sur les rives du Necker et du haut Danube, dans les lieux abondants en fourrages.

Ces dispositions restèrent maintenues jusqu'au moment où la Grande Armée se concentra pour marcher sur Iéna. Les troupes étaient habilement disposées pour se porter, au premier signal, contre la Prusse.

Pendant que l'armée se reposait dans ses cantonnements, Napoléon organisa la confédération du Rhin. Depuis la chute de l'ancien empire d'Allemagne, il en était devenu le chef par le traité conclu avec les princes de cette confédération; il fut convenu qu'en cas de guerre, chacun des États qui en faisaient partie fournirait le contingent fixé ci-après:

La France.	200,000 hommes.
Le royaume de Bavière. . . .	30,000
Le royaume de Wurtemberg.	4,000
Le grand-duc de Bade.	8,000
Le grand-duc de Berg.	5,000
Le grand-duc de Hesse.	4,000
Le prince de Nassau.	4,000
Total.	255,000

XXXIV

Le roi de Prusse eut le projet de former, avec les États du nord de l'Allemagne, une autre con-

fédération ; mais l'Empereur Napoléon s'y opposa.

Cependant, malgré les sacrifices faits par la France pour obtenir la neutralité de la Prusse, la conduite de cette puissance était toujours équivoque. Ses hommes d'État considéraient la Révolution française comme un feu de paille, facile à éteindre lorsque la puissance prussienne le voudrait : tel était le langage du premier ministre, le comte Hardenberg. Depuis 1792, la France payait des subsides considérables ; mais la Prusse, toujours hostile, attendait l'occasion d'agir contre nous. Elle laissait l'Autriche s'affaiblir, espérant profiter de nouveau de ses dépouilles et réaliser, à notre égard, l'exécution des dispositions arrêtées par le traité de Pilnitz en 1792.

L'Angleterre n'était pas satisfaite des incertitudes de Guillaume III ; elle travaillait avec persévérance à lui faire enfin lever le masque ; mais la Prusse résistait. L'empereur Alexandre se rendit à Berlin, sous prétexte d'observer la marche de ses troupes, qui allaient se joindre aux Autrichiens. Il fit tant auprès de la reine de Prusse, qu'enfin le roi, faible et irrésolu, accéda aux propositions du czar. Devant le tombeau du

grand Frédéric, le 25 octobre 1805, l'on prêta serment de travailler de concert à la ruine de Napoléon. Dès ce moment, il y eut une nouvelle coalition entre l'Angleterre, la Russie et la Prusse.

Sans attendre le résultat des négociations, l'on s'occupa sérieusement de l'armée prussienne. Tous les jeunes officiers, excités par la reine, se crurent revenus à l'époque glorieuse du grand Frédéric. Ils allèrent aiguiser leurs sabres jusque sous les fenêtres de M. de la Forest, notre ambassadeur.

Nos succès contre l'Autriche stimulaient l'impatience des Prussiens; les préparatifs pour l'ouverture de la campagne se poursuivaient activement; il leur tardait d'entrer en lice. Malgré cette activité fébrile, l'armée prussienne n'était pas encore en état de se joindre aux Russes et aux Autrichiens.

Le 3 novembre 1805, Napoléon avait son quartier général à Saint-Polten, en Autriche. M. Hautgwitz arriva, porteur, de la part du roi de Prusse, des préliminaires de paix générale. Ce n'était qu'un leurre pour arrêter notre marche sur Vienne et gagner le temps nécessaire aux préparatifs. Ces ouvertures furent mal accueil-

lies. Le général autrichien Guilay avait déjà fait des propositions d'armistice sans un meilleur succès.

Le même jour, 3 novembre 1805, un traité offensif contre Napoléon fut conclu entre l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse.

L'Empereur, après la prise d'Ulm, avait poursuivi avec talent et énergie ses brillants succès : les Russes s'étaient joints aux Autrichiens, mais les Prussiens ne s'ébranlaient pas encore ; leur présence était vivement désirée ; elle eût rendu la position de l'armée française difficile.

Préoccupé de trouver un moyen pour paralyser la marche de Napoléon sur Vienne jusqu'à la jonction de l'armée prussienne, le ministre Hautgwitz s'était rendu au quartier général des alliés, puis auprès de l'Empereur pour lui présenter un nouvel ultimatum, qui fut reçu comme l'avaient été les propositions de paix générale.

Ce diplomate, déjà éconduit, revint néanmoins après la bataille d'Austerlitz pour féliciter Napoléon des grands succès qu'il venait d'obtenir ; à une si singulière démarche, l'Empereur répondit : « *Voilà un compliment dont la fortune a « changé l'adresse.* »

Cependant l'Empereur feignit de ne pas comprendre la conduite peu loyale de la Prusse : notre armée avait besoin de repos ; ses marches extraordinaires y avaient introduit quelque relâchement ; il fallait rétablir la discipline : depuis Ulm, beaucoup de Français avaient quitté leurs drapeaux et commettaient des désordres. Les soldats isolés se cantonnaient dans des villages sur les derrières de l'armée et s'y gardaient militairement. Je l'ai déja dit, Napoléon organisa cinq commissions à la tête desquelles il plaça des prévôts pour faire prompte justice de ces hommes isolés que l'on désigna sous le nom de fricoteurs.

La Russie, l'Angleterre et peut-être l'Autriche, qui avait tant d'humiliation à venger, étaient toujours dans les mêmes sentiments de haine : cette circonstance fit naître chez l'Empereur de graves réflexions ; il pouvait espérer, sans cependant en avoir la conviction, que les résultats de la bataille d'Austerlitz ouvriraient les yeux au roi de Prusse et l'obligeraient à renoncer aux promesses imprudentes qu'il avait faites.

La paix était nécessaire à l'Empereur Napoléon pour consolider les institutions données à la France : il passa en négociations tout le temps,

depuis le traité de Presbourg jusqu'au milieu de septembre 1806, sans perdre jamais de vue les moyens nécessaires pour reprendre avec succès les hostilités, si enfin il y était obligé.

La Russie avait eu son armée presque détruite à Austerlitz ; il lui fallait du temps pour la rétablir et rentrer en campagne ; afin de se l'assurer, elle envoya en France M. Doubril, diplomate délié comme tous ceux dont elle se sert : cet agent vint en apparence pour l'échange des prisonniers, mais secrètement pour persuader à l'Empereur Napoléon qu'on désirait la paix. Doubril fit avec beaucoup de précautions, à M. de Talleyrand, des propositions qui paraissaient sincères : ce dernier en rendit compte au général Clarke, qui fut chargé de s'entendre avec le diplomate russe. Des courriers étaient constamment en route de Paris à Saint-Pétersbourg, et de cette dernière résidence à Paris ; tout semblait annoncer une paix prochaine. Enfin le 20 juillet 1806, un traité fut conclu. Napoléon était si convaincu de la bonne foi de la Russie, qu'il fit donner l'ordre, dans tous les ports français et tous ceux que nous occupions, de traiter les vaisseaux russes en amis.

Mais la conduite d'Alexandre n'avait eu pour

XXXV

Sept corps formaient l'armée prussienne ; la plupart des généraux étaient anciens compagnons d'armes du grand Frédéric ; les officiers supérieurs paraissaient également vieux ; les officiers subalternes étaient jeunes, instruits et pleins d'enthousiasme ; cette armée, la cavalerie surtout, par son organisation et son savoir, pouvait servir de modèle en Europe ; mais, depuis les campagnes de Frédéric II, le militaire prussien n'était pas sorti de ses garnisons.

Le maréchal de Brunswick avait signé le fameux manifeste du 25 juin 1792, œuvre d'un de nos libéraux alors son chambellan ; ce manifeste avait excité une telle indignation chez les Français que toute la nation courut alors aux frontières.

Le vieux duc de Brunswick fut nommé généralissime de l'armée prussienne, qui, forte de 100,000 soldats, occupait la Saxe, le Hanovre, la Poméranie, s'avançait sur la Saale vers la Westphalie et les frontières de la Hollande : une réserve de 40,000 hommes s'organisait à Kustrin.

Malgré son effectif, organisation et instruction, l'armée prussienne ne pouvait lutter contre les Français, commandés par Napoléon, ayant sous ses ordres de jeunes généraux pleins d'enthousiasme, vieux d'expérience ; nos troupes aguerries venaient de faire éprouver à l'Autriche et à la Russie de grandes humiliations.

Il faut cependant reconnaître que les vieux généraux prussiens, notamment Mœllendorf et Kalkreuth qui, sous le grand Frédéric, s'étaient acquis une si belle réputation, s'opposèrent par tous les moyens à cette levée de boucliers ; mais l'intrigue des Anglais et des Russes et les instances de la reine prévalurent.

Les électeurs de Saxe et de Hesse, ainsi que les princes de la maison de Saxe, mirent leur contingent à la disposition de Sa Majesté prussienne.

Enfin le roi de Prusse quitta sa capitale, le 20 septembre 1806, et établit son quartier général à Haale. Son armée était concentrée; elle avait pris position entre la Saale et la Verra ; sa droite à Eisenach, le centre à Gotha et à Erfurt, la gauche à Weimar.

XXXVI

En 1806, l'armée impériale, forte de 500,000 hommes, de 450,000, déduction faite des gendarmes, vétérans, invalides, avait $\frac{25}{100}$ de son effectif au delà des Alpes, $\frac{50}{100}$ à la Grande Armée, $\frac{25}{100}$ à l'intérieur et sur les vaisseaux.

Les 112,000 hommes, en Italie, comprenaient $\frac{50}{100}$ à Naples : le reste était partagé entre la Dalmatie, le Frioul et la Lombardie; les dépôts restaient au delà des Alpes, en arrière des corps; on occupait Zara, Raguse, Palma-Nova, Venise, Ozopo, Legnago, Mantoue, Alexandrie.

Les 112,000 hommes de l'intérieur avaient $\frac{60}{100}$ de dépôts sous Kellerman, depuis Huningue jusqu'à Wesel, sur 120 lieues, et à 60 lieues en arrière de l'armée; $\frac{30}{100}$ de dépôts et de gardes nationales d'élite d'Utrech à Pontivy; sur 160 lieues de côtes, il y avait un fort bataillon par journée de marche; et, sous Brune, à Boulogne, 5,000 embarqués; à Paris, $\frac{6}{100}$, dont les 2/3 de réserve pouvaient être trans-

portés en poste en 5 à 6 jours sur la ligne précédente. A Toulon et Gênes, il y avait les 4 p. 100.

La Grande Armée comptait 225,000 hommes; 8 corps de 20,000 : 6 en première ligne, 2 en seconde ; ceux de droite et de gauche détachaient 5,000 hommes à Braunau et Utrecht pour fortifier ou maintenir les armées bavaroise et hollandaise contre l'Autriche et les autres puissances; la réserve de cavalerie comptait 28,000 sabres, 15 p. 100 de l'armée.

La garde impériale et notre réserve se composaient alors de 3,000 grenadiers et chasseurs à pied, 3,000 chevaux d'élite, 7,000 grenadiers réunis des corps non en ligne à 6 compagnies par bataillon, 40 bouches à feu, 2,400 dragons d'élite à 4 bataillons et 4 compagnies servant à pied et à cheval; un régiment nouveau de grenadiers fusiliers. Total : 18,000 hommes, dont 12/20 infantèrie, 7/20 cavalerie, 1/20 artillerie; total 1/13 de l'armée active.

Le 22 avril 1806, l'Empereur écrivait à Joseph : « Une garde est un luxe digne tout au plus de « mon vaste empire, et qui me paraîtrait même « trop coûteux si je ne devais faire des sacrifices « à la majesté de cet empire et à l'intérêt de mes

« vieux soldats qui y trouvent un moyen de « bien-être. »

Au milieu de septembre, le complet de l'infanterie est fixé à 2 bataillons par régiment; 2 compagnies de grenadiers à 80 hommes, 2 de voltigeurs à 100, 14 du centre, 1,960 hommes, total 2,320 baïonnettes. Le rang des militaires de la garde est fixé. Au commencement d'octobre il est prescrit aux officiers de cavalerie qui ont leur escadron à l'armée de rejoindre sur-le-champ ; les cadres étaient très-incomplets.

XXXVII

Malgré les préparatifs du roi de Prusse et les positions qu'il avait fait prendre à ses troupes, l'Empereur paraissait encore incertain ; son hésitation enhardissait davantage les ennemis ; mais cet état de choses devait avoir un terme.

L'Empereur, je l'ai déjà dit, s'était emparé de Wesel vers la fin du mois d'août. Le 20 septembre, les divers corps de la Grande Armée levèrent leurs cantonnements et se réunirent pour se mettre en mouvement.

Le corps du maréchal Bernadotte se dirigea sur Cobourg.

Ceux des maréchaux Lannes, Davoust, Soult et Ney s'avancèrent vers le Mein et la Rednitz; le maréchal Lefèvre, avec les Bavarois, sur Anspach; le maréchal Augereau prit position près de Limbourg, sur Laha.

La prévoyance de l'Empereur ne se borna pas à ces dispositions; outre ce qu'il avait prescrit pour Wesel et Vanloo, il fit mettre en état de défense et approvisionner la place importante de Maëstricht; les milices nationales du Rhin, des côtes de l'Océan et de l'Est furent chargées de la garde des places, des côtes et de l'intérieur; plusieurs de ces corps formèrent des camps d'observation; ainsi les troupes de ligne devinrent disponibles.

Napoléon arriva le 6 octobre 1806 à Bamberg; le 7, il reçut de son ministre Talleyrand, resté à Paris avec l'ambassadeur prussien, pour les négociations, un nouvel ultimatum du roi de Prusse. Ce manifeste avait été remis le 1^er^ octobre par le général Knobelsdorf, qui, immédiatement après, quitta Paris.

Ce dernier acte peut être comparé à celui du

duc de Brunswick, en 1792; S. M. prussienne intimait à Napoléon l'ordre d'évacuer le territoire allemand, de renoncer aux couronnes d'Italie et de Naples; en cas de refus, elle le menaçait de la vengeance des armées prussiennes. Quelques heures suffirent à Iéna pour prouver le ridicule d'une telle conduite.

Au commencement d'octobre nous apprenons à la fois que le prince de la Paix a appelé l'Espagne aux armes, le manifeste prussien daté d'Erfurth, la rupture des négociations pour la paix avec l'Angleterre, et la quatrième coalition contre nous.

En janvier, l'Empereur avait ordonné que pendant le mouvement rétrograde que l'armée allait faire vers le Rhin, tous les généraux et les administrations marchassent la gauche en tête avec les troupes. Aucune permission n'avait été accordée pour devancer ou rester en arrière, de telle sorte que, à la reprise des hostilités, l'armée se trouva en ordre de bataille, prête à entrer en campagne.

Je ne décrirai pas les marches des divers corps de la Grande Armée dans cette circonstance; il me suffira de dire que l'Empereur la fit manœuvrer de manière à déborder la gauche des Prus-

siens, afin d'éviter les obstacles qu'auraient présenté leurs autres positions. Je ne m'occuperai donc que des détails des marches du corps du maréchal Ney pour se porter sur Iéna.

XXXVIII

Le 24 septembre 1806, la division dont je faisais partie leva ses cantonnements; le 27, elle se réunit à Ulm au corps d'armée, qui, le lendemain, se mit en marche avec quatre jours de vivres; il eut défense de faire suivre les gros bagages; les soldats furent pourvus de tous les objets de campement et de 50 cartouches.

Le 6e corps se rapprocha de la Saale; le 29 septembre, la division dont je faisais partie suivit la direction d'Haydenem, Elvangen, Dunkelsplats, Keilbrun, Nuremberg, Brozenstein, Peygnits, Bayreuth, Munchberg et Hoff, où elle arriva le 10 octobre. La veille, le corps du maréchal Soult était entré dans cette ville, y avait fait des prisonniers et trouvé des magasins considérables; il en partit dans le jour même pour prendre la direction de Plauen.

Le 18 septembre, la garde impériale était di-

rigée en poste de Paris à Mayence. Enfin, l'Empereur quitta les Tuileries le 25, pour suivre la même direction. Il arriva à Mayence le 28, et, ainsi que je l'ai déjà dit, son quartier général fut établi, le 6 octobre, à Bamberg.

A mesure que l'armée française approchait des rives de la Saale, plusieurs affaires d'avant-garde eurent lieu. Le 8 octobre, à Saalbourg, le grand-duc de Berg chassa un corps prussien qui occupait cette ville, pour défendre le passage de la Saale.

Le 9 octobre, le village de Schleitz était occupé par les 9,000 hommes du général Tauenzien. Il fut chassé par l'avant-garde du maréchal Bernadotte, qui lui prit 300 hommes et 3 canons; 400 Prussiens restèrent sur le champ de bataille.

Le 8, la division Suchet, du corps du maréchal Lannes, rencontra l'avant-garde du prince de Hohenlohe, sous les ordres du prince Louis de Prusse, l'un des plus fougueux partisans de la guerre. Le choc fut rude; le prince fut tué ainsi que deux de ses aides de camp. Suchet fit 1,000 prisonniers, prit 30 pièces de canon; 600 Prussiens restèrent sur le champ de bataille.

Ces diverses affaires d'avant-garde faisaient

présager de grands résultats; elles nous rendirent maîtres du cours de la Saale et donnèrent à l'Empereur les moyens de tourner la gauche de l'armée prussienne.

Le 12, notre grand quartier général fut établi à Géra; la garde et le corps du maréchal Soult bivouaquèrent autour de cette ville. Vers la fin du jour, Soult se mit en marche pour occuper Lobeda. Le maréchal Lannes s'établit à Iéna. Le moment approchait où les destinées de l'armée prussienne allaient s'accomplir. Le 13, Davoust s'empara de Naumburg, évacué par les Prussiens sans résistance. Le maréchal Augereau occupa Kola; Soult et la garde impériale, Iéna; Bernadotte, Dornbourg.

Le corps du maréchal Ney, qui avait reçu ordre d'être le 13 à Géra, partit de Neustadt à 9 heures du matin. Mais, à son arrivée à Géra, il dut continuer, après une courte halte, son mouvement sur Roda, où il parvint à la nuit excédé de fatigue; malgré les difficultés du chemin, il avait fait dix grandes lieues sans s'arrêter.

Le maréchal Ney était impatient de se trouver, le 14, auprès de l'Empereur pour prendre part

au commencement de la bataille; après quelques instants de repos à Roda, il réunit 6 compagnies de voltigeurs à la cavalerie de son corps d'armée composée des 1er régiment de hussards et 10e de chasseurs, se mit en marche pour Iéna, qu'il atteignit après avoir fait une petite halte à Lobeda. Le matin du 14 octobre, à 8 heures, il arriva au bivouac de l'Empereur sur les plateaux d'Iéna, et prit position à la droite du corps de Soult, en présence de l'armée prussienne.

Le maréchal Augereau était à Kahla et Orlamunde.

Le maréchal Lefèvre ayant été appelé à la tête de l'infanterie de la garde, Jérôme Bonaparte prit le commandement des Bavarois et des troupes de la confédération du Rhin; il établit son quartier général à Schleitz.

XXXIX

A son arrivée à Naumburg, le 13, le maréchal Davoust fit faire une reconnaissance sur Auerstaedt; bientôt, instruit de l'importance du défilé de Kosen, il envoya un bataillon du 25e de ligne y prendre position. Le lendemain

ce défilé devait jouer un rôle important. Le chef de l'armée prussienne commit une grande faute en négligeant de l'occuper après avoir évacué Naumburg. Si l'avant-garde ennemie se fût emparée de Kosen, notre situation serait devenue critique; mais, grâce à la prévoyance et à l'activité du maréchal Davoust, il n'en fut pas ainsi.

Le général commandant l'avant-garde de l'armée prussienne prit position, le soir du 13, sur les hauteurs d'Auerstaedt, deux lieues en avant du défilé de Kosen; il plaça ses avant-postes à une petite lieue du village de Hassenhausen. Le roi de Prusse établit son quartier général à Auerstaedt, où se trouvaient la reine, le maréchal duc de Brunswick et les ministres.

L'armée prussienne était divisée en deux grands corps : l'un de 60,000 hommes sous les ordres du maréchal Mollendorff, destiné à agir sur Iéna contre l'Empereur.

Le second, où se trouvaient le roi, la reine et les ministres, était composé de 50,000 hommes d'élite; la garde royale en faisait partie; il était commandé par le duc de Brunswick, ayant sous ses ordres le maréchal Kalkreuth; il devait mar-

cher contre Davoust, qui ne comptait pas 25,000 baïonnettes; les Prussiens avaient 12,000 hommes de superbe cavalerie; Davoust n'opposait que 1200 sabres.

Les forces prussiennes étaient donc bien supérieures à celles des Français; mais ces derniers avaient l'Empereur et la grande ténacité du maréchal Davoust. Quant au corps de Bernadotte, il n'eut aucune part à la bataille. Ce dernier apprit, sans s'émouvoir, la situation difficile de Davoust. On verra les conséquences de cette conduite, qui faillit mettre l'armée française dans une position fâcheuse.

Pendant la nuit du 13 au 14 octobre, les feux de l'armée prussienne présentaient un front de 6 lieues. Les Français étaient à peu près concentrés sur deux points principaux; les avant-postes des deux armées se touchaient.

XL

Les Français prirent les armes le 14 matin de très-bonne heure. Les Prussiens, en face de l'Empereur, se formèrent rapidement. L'on se prépara de part et d'autre au combat. Il faisait un brouillard si épais qu'on ne s'apercevait pas

de près. Nos tirailleurs furent les agresseurs; les Prussiens y répondirent avec vivacité. Des feux de peloton et de bataillon, exécutés avec une grande précision, nous indiquaient où se trouvaient les lignes opposées et attestèrent leur parfaite instruction. Le choc de notre première ligne ébranla l'ennemi. Il ne put résister à tant d'impétuosité. Vers 9 heures, le brouillard se dissipa tout à coup; il produisit l'effet de la levée du rideau d'une salle de spectacle, et laissa briller le plus beau soleil. Alors les armées se virent en présence, à mi-portée de canon. En moins d'une heure le combat devint général; les Prussiens, qui manœuvraient avec beaucoup d'entraînement à notre gauche, furent contenus par le maréchal Augereau. Enfin, au bout de deux heures, Soult parvint à se rendre maître d'un bois à notre droite, et se porta en avant. L'Empereur le fit aussitôt soutenir par la réserve qu'il avait conservée auprès de lui. En ce moment, le 6e corps entrait en ligne. L'Empereur m'ordonna de prendre position en avant de sa garde, pour y remplacer la réserve, appuyant le maréchal Soult. Au même instant, le grand-duc de Berg arrivait avec la réserve de cavalerie composée des carabiniers, cuirassiers et dragons. Il fondit sur l'ennemi, qui jusqu'alors se

retirait avec ensemble, attaqua et rompit successivement plusieurs carrés. Aussitôt, le désordre se mit dans l'armée prussienne, qui fut poursuivie jusqu'au delà de Weimar, abandonnant son artillerie, ses morts et ses blessés, dont le nombre était considérable. Nous fîmes 20,000 prisonniers. L'armée se porta sur Weimar. Ma brigade, toujours en réserve, prit position sur les hauteurs du parc de cette résidence.

Dans les circonstances les plus sérieuses, il se passe souvent quelque chose de bizarre. Un général avait reçu des lettres de service pour commander la brigade de cavalerie du 6e corps; il rejoignit l'armée au moment même où l'attaque allait commencer. Cette cavalerie était à la droite du détachement que le maréchal Ney avait amené. Le nouveau venu n'avait pas de chevaux, et, dans la situation, il était impossible de s'en procurer. Le duc Charles de Plaisance, commandant le 1er régiment de hussards qui faisait partie de la brigade, avait un cheval que personne n'osait monter. Le général le lui demanda. Plaisance refusa d'abord ses offres; ce dernier persista; enfin, il en fit l'acquisition pour 50 frédéricks d'or. Au commencement de la bataille, il enfourcha sa monture.

Un instant après, la trompette ennemie se fit entendre; le cheval prend le mors aux dents, et emporte son cavalier chez les Prussiens.

XLI

Pendant que l'Empereur remportait à Iéna de si grands avantages, le maréchal Davoust, en avant de Naumbourg, était aux prises avec l'armée du duc de Brunswick. Son corps de 25,000 hommes, dont 1,200 chevaux, était en présence de l'armée prussienne, composée de 50,000 hommes d'élite, dont 12,000 cavaliers.

Le 14 octobre, avant 6 heures du matin, le maréchal Davoust, bien inspiré, fit prendre à la division Gudin position en avant du défilé de Kosen. Les deux autres divisions débouchèrent ensuite successivement et avec de grandes difficultés. Enfin, elles se mirent en ligne. Le brouillard était aussi épais qu'à Iéna, au point que le général Gudin s'avança jusque près du village de Hassenhausen sans voir ni être vu des Prussiens.

Au même instant, l'armée ennemie s'ébranlait; sa tête avait déjà dépassé, sans être aperçue, le

village de Hassenhausen lorsque le général qui commandait l'avant-garde de la division Gudin entendit le mouvement des troupes prussiennes. Sans hésiter, ce brave officier fit mettre en batterie et tirer à mitraille deux pièces dans la direction d'où venait le bruit. Cette canonnade, à laquelle les Prussiens étaient loin de s'attendre, et la charge que le général fit battre, mirent un tel désordre dans l'avant-garde ennemie, qu'elle se renversa débandée sur le corps qui la suivait.

Les compagnies d'éclaireurs du 25e de ligne et un escadron de chasseurs, mis aussitôt à la poursuite des fuyards, se précipitèrent sur l'artillerie, tuèrent une partie des canonniers, et prirent une pièce.

Alors l'affaire devint générale. Bientôt, comme à Iéna, le brouillard disparut tout à coup. Les trois divisions de Davoust étaient formées. Elles se trouvèrent au même instant engagées. Les villages de Hassenhausen, Spilberg et Popel furent pris et repris plusieurs fois ; et cette terrible bataille dura depuis 8 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir, toujours, de part et d'autre, avec des succès contestés. Enfin les Prussiens, après avoir lancé plusieurs fois leurs réserves, furent défaits.

XLII

Le maréchal Bernadotte, avec son corps, la division Dupont et une division de cavalerie occupait Dornbourg et Cambourg, qui pouvaient être gardées par deux régiments ; s'il eût secondé Davoust ainsi qu'il le devait et comme il en avait plusieurs fois reçu de ce dernier l'invitation, cette affaire aurait été terminée avant deux heures du soir ; nous n'aurions pas essuyé les mêmes pertes : la fatalité voulut le contraire ; Bernadotte aurait éprouvé une disgrâce, mais il était beau-frère de Joseph Bonaparte.

En résumé, la gloire de cette belle affaire appartient au maréchal Davoust et aux braves troupes sous ses ordres : avec 25,000 hommes, il a défait une armée de 50,000 soldats d'élite, très-supérieure en cavalerie, excitée par la présence du roi, de la reine, et guidée par le duc de Brunswick.

Les trophées du maréchal Davoust furent : un grand nombre de drapeaux, cent pièces de canon ; 15,000 hommes tués ou blessés et 3,000 prisonniers : il est vrai que ses pertes en morts

et en blessés s'élevèrent à 7,000 hommes ; plus tard, ce maréchal fut créé duc d'Auerstaedt.

A la fin des deux journées d'Iéna et d'Auerstaedt, le roi de Prusse avait déjà à regretter 60 drapeaux, 300 pièces de canon, des magasins immenses, 35,000 prisonniers, 25,000 morts ou blessés dont 30 officiers généraux : parmi ces derniers, il faut citer : le maréchal duc de Brunswick, commandant en chef, le maréchal Mollendorff, les généraux Schemetau et Ruchel: les trois premiers moururent de suites de leurs blessures. De notre côté nous eûmes 11,000 hommes tués ou blessés, parmi lesquels on compta les généraux Debelle, Morand, Couroux, d'Honnières, Petit et Gaulthier. Cinq colonels furent tués, 6 blessés.

Au commencement de la déroute de son armée à Auerstaedt, le roi de Prusse, avec quelques troupes d'escorte, voulut gagner Weimar ; mais apprenant que les Français qui avaient combattu à Iéna s'approchaient de cette ville, il traversa en toute hâte les bois, et arriva à Sommer : c'est là qu'il apprit les détails de la déconfiture d'Iéna : aussitôt il écrivit à l'Empereur pour lui demander un armistice de six semaines. Napoléon

répondit qu'il lui était impossible, après une telle victoire, de donner à son adversaire le temps de se reconnaître : dès ce moment, le roi ne songea plus qu'à son salut et à celui de la reine.

Nos divers corps se dirigèrent sur l'Elbe à la poursuite des débris de l'armée prussienne.

Au milieu d'octobre les événements vont se succéder avec rapidité. L'armée prussienne est prise en flagrant délit, ses magasins enlevés; elle est tournée.

Le premier objet de la campagne se trouve rempli. La Saxe, la Westphalie, et tous les pays situés sur la rive gauche de l'Elbe, sont délivrés de la présence des Prussiens. L'armée ennemie, battue, réduite au tiers de son effectif, et poursuivie l'épée dans les reins pendant plus de trente lieues, est désormais sans artillerie, sans bagages, sans officiers; elle a perdu toute confiance en elle-même et en son gouvernement.

L'armée française, composée de soldats intrépides et aguerris, de généraux que la jeunesse, l'expérience, une pratique journalière des combats et leur confiance absolue dans l'étoile ascendante d'un immortel chef rendaient sans

pareils, était arrivée à l'apogée de sa force et de sa gloire. Les étrangers ne pouvaient s'expliquer ses succès : « S'il ne fallait que des bras contre « les Français, nous serions vainqueurs, écri- « vaient les officiers prussiens ; les Français « sont petits, chétifs ; un seul de nos Allemands « en battrait quatre ; mais ils deviennent au feu « des êtres surnaturels. Ils sont emportés par « une ardeur inexprimable, dont on ne voit « aucune trace chez nos soldats... Que voulez- « vous faire avec des paysans menés au feu par « des nobles dont ils partagent les dangers, « sans avoir ni leurs passions ni leurs récom- « penses ? »

Guillaume III, réfugié aux confins du royaume, au milieu de ses débris, préparait une ordonnance pour abolir, dans son armée, les distinctions de classe et de naissance ; il se proposait d'exciter, par les idées libérales, la Prusse à la résistance. Ces moyens, imprudemment maniés, devaient plus tard troubler l'Europe.

Pendant ce temps, Napoléon, dans des décrets immortels, œuvres de sa reconnaissance et de sa grandeur, dotait les veuves et orphelins des militaires. Un temple de la Gloire, en granit, or

et argent, devait s'élever avec cette inscription : *L'Empereur aux soldats de la Grande Armée.*

XLIII

Le maréchal Ney marcha sur Erfurth, pour investir cette place, que le roi de Prusse avait fait mettre en état de défense ; il y arriva le 15 octobre, jour de notre départ de Weimar. Aussitôt il y fut joint par le grand-duc de Berg, avec la réserve de cavalerie. Ce dernier fit sommer la place de se rendre à discrétion. Cependant, par égard pour le maréchal Mollendorf, qui s'y était réfugié, une capitulation honorable fut conclue pendant la nuit du 15 au 16 et la place remise. Quatre généraux, parmi lesquels se trouvaient le maréchal Mollendorf grièvement blessé, le prince de Nassau, qui depuis a été roi de Hollande, et 14,000 hommes de troupes restèrent prisonniers. Nous trouvâmes dans les arsenaux 100 pièces d'artillerie.

Immédiatement après la reddition, nous nous mîmes en marche par Veisensée, Sondershausen, Nordhausen, Blaukenberg. Louis XVIII, alors connu sous le nom de comte de Lille, avait résidé

dans cette dernière ville; il en était parti après la nouvelle d'Iéna. Nous y trouvâmes une partie de sa maison. Mon quartier fut désigné dans l'hôtel qu'il avait occupé. Je m'établis dans sa chambre à coucher. Nous arrivâmes devant Magdebourg le 19 octobre.

Le corps du maréchal Soult nous y avait précédés. Le roi et la reine se hâtèrent d'en sortir et se dirigèrent sur Berlin. Sa Majesté prussienne confia le commandement de cette place importante au vieux général Kleist.

Soult, qui était destiné à poursuivre les débris de l'armée prussienne, fut relevé devant Magdebourg par le maréchal Ney. A son arrivée, celui-ci fit l'investissement de la place sur la rive gauche. Son corps d'armée avait sa droite en amont de l'Elbe à Fortz et en aval de ce fleuve à Barsleben. La division Marchant avait sa droite à Fortz et sa gauche à Kleinrodesleben. Ma brigade occupait ce dernier bourg, Gros-Osterleben, Holendoleben et Kleinrodesleben. La division Vandamme s'étendait de la gauche de ma brigade à Barsleben. Le quartier du maréchal était à Vanzleben.

Les brigades du corps d'armée avaient, sur

leur front et très-près de la place, des postes qui interceptaient toute communication.

Les compagnies de voltigeurs et la brigade de cavalerie se portèrent sur la rive droite de l'Elbe; elles s'établirent à Peters et Riéderitz, occupant les avenues des deux routes qui partent des faubourgs.

Alors la ville se trouva complétement bloquée. Le maréchal Ney somma inutilement le général Kleist de se rendre.

Cependant l'Empereur avait hâte de se porter sur la vieille Prusse et la Pologne; il lui importait beaucoup que Magdebourg fût soumis. Cette place, l'une des plus fortes de l'Europe, bien armée et bien approvisionnée, avait une garnison de 22,000 hommes, un matériel d'artillerie et des magasins considérables. Le roi de Prusse la croyait tellement sûre, qu'il y avait fait déposer les diamants de la couronne. D'autre part, les Russes avançaient à grandes journées; il fallait aller à leur rencontre, et cela ne pouvait guère avoir lieu avant la reddition de cette forteresse, qui retenait un corps d'armée si nécessaire à la poursuite de nos succès.

Nous n'avions pas d'équipage de siége. Le maréchal Ney fit venir du Hanovre la grosse artillerie indispensable pour presser la reddition de la ville. Jusqu'au moment de son arrivée, il ne put que continuer d'inutiles négociations avec le général Kleist. Enfin, dans la nuit du 5 au 6 novembre, ayant reçu ce matériel, il fit jeter quelques bombes dans la place : plusieurs incendies se manifestèrent. Les vociférations, les menaces des habitants et de la garnison déterminèrent le général prussien à entrer sérieusement en pourparlers. Kleist capitula le 8, et Magdebourg nous fut remis le 11 novembre 1806. La garnison sortit, ce jour-là, vers les 3 heures après midi ; elle déposa les armes sur les glacis; 22,000 hommes de troupes, dont 2,000 artilleurs, 20 généraux et 800 officiers furent faits prisonniers. Ces derniers restèrent libres de rentrer chez eux, en s'engageant à ne servir qu'après l'échange. Nous prîmes 54 drapeaux, 5 étendards, 800 pièces de canon, un approvisionnement considérable de poudre, de boulets, un bel équipage de pont et les diamants de la couronne de Prusse. Un étranger s'était approprié une partie des bijoux; mais il dut la restituer. Cette riche prise fut réunie intacte aux diamants de la couronne

impériale, que la Restauration a trouvée aux Tuileries en 1814.

Plus tard, un officier osa se rendre avec quelques chasseurs à Calbe. Il donna ordre à la régence de s'assembler à l'hôtel de ville, déjà entouré par ses cavaliers. Il plaça, sur la table autour de laquelle les membres étaient réunis, deux pistolets chargés et somma l'assemblée de lui délivrer aussitôt 100,000 florins, menaçant de la mort si à l'instant même sa demande n'était pas accueillie. Ce procédé terrifia la régence; elle fit observer qu'il était impossible de compter une somme si considérable; que d'ailleurs celle-ci n'existait pas dans l'hôtel de ville, et que si l'on permettait à quelques-uns de sortir, ceux-ci travailleraient à la recueillir. Deux membres furent délégués à cet effet. Le bruit de cette expédition se répandit bientôt en ville et dans l'armée; les 100,000 florins ne furent pas livrés, et l'affaire excita le mécontentement de tous, chefs ou soldats: l'officier, indigne de figurer dans nos rangs, fut aussitôt traité comme il le méritait.

Après notre départ de Magdebourg, un employé s'empara de quelques chevaux; il convoitait de

l'argent et surtout des diamants de la couronne de Prusse. Le malavisé se hâta de se soustraire à la sévérité des lois. De rares excès étaient ainsi commis en arrière de nos colonnes victorieuses.

XLIV

Le maréchal Ney chargea, par un ordre du 9 novembre, le général Villate, commandant notre première brigade, de conduire les prisonniers à Mayence. Le général de division garda cet ordre et fit tant d'instances auprès du maréchal, que celui-ci modifia sa première résolution. Je fus désigné pour la corvée; mais afin de me mettre hors d'état de réclamer, le divisionnaire ne transmit l'ordre que le 11, au moment où les prisonniers sortaient de la place; il était alors quatre heures du soir. Mécontent du procédé, je me présentai au maréchal. Ce dernier fut étonné de ce qui se passait et me dit: *Mon cher général, il m'est impossible, dans la situation où nous nous trouvons, de faire aucun changement. Je compte sur*

vous pour me rendre ce service, que j'attends de votre zèle.

Dans toutes les carrières, les passe-droits sont pénibles; mais dans l'état militaire, ils blessent; on ne les essuie qu'avec chagrin et rarement avec résignation. Cependant le premier devoir est l'obéissance; il est ensuite permis de réclamer auprès du chef, qui ne peut se refuser d'écouter et de remettre chacun dans son droit.

Le général de division était présent; je lui dis, de manière à être entendu du maréchal : *C'est à votre sollicitation que cet ordre m'est donné; c'est le dernier que vous aurez à me transmettre, et je vous tiendrai parole.* Je ne rapporte ces faits que pour les désapprouver.

Le maréchal me donna 18 compagnies des divers régiments du corps d'armée, commandés par trois chefs de bataillon et deux pièces d'artillerie; je ne gardai celles-ci que deux jours. Malgré le désordre qui eut lieu à la sortie des prisonniers, et que cette opération ne fut terminée qu'à six heures du soir, je parvins à organiser trois colonnes; je distribuai cette masse confuse de telle sorte, que chaque capitaine eut un nombre égal à conduire. Je les rendis respon-

sables envers le chef de bataillon. J'ordonnai de fréquents appels, prescrivis toutes les dispositions convenables pour que les prisonniers ne pussent s'échapper, que le plus grand ordre régnât dans les marches ou dans les gîtes, et que les subsistances fussent assurées lors de l'arrivée des colonnes aux lieux d'étapes. Un adjudant-major précédait chaque colonne à cet effet. Toutes ces mesures eurent le meilleur succès.

Malgré l'heure avancée, le mauvais temps et l'état affreux des routes, la première colonne fut logée le même jour à Bernbourg, où j'établis mon quartier général; la deuxième à Strasfort; la troisième à Calbe.

Le 12, les colonnes se mirent en mouvement et suivirent l'itinéraire ci-après indiqué, de manière qu'en marche, le meilleur ordre fût conservé et que les détachements ne pussent rencontrer aucune difficulté dans les gîtes.

DATES.	PREMIÈRE COLONNE. Sous les ordres du chef de bataillon Vaillant, du 39e.	DEUXIÈME COLONNE. Sous les ordres du chef de bataillon Frapat, du 25e léger.	TROISIÈME COLONNE. Sous les ordres du chef de bataillon Bausin, du 59e.
11 nov.	Bernbourg.	Strasfort.	Calbe.
12 »	Gerbstadt	Sandisleben.	Gusten.
13 »	Cisleben.	Gerbstadt.	Aschersleben.

DATES.	PREMIÈRE COLONNE. Sous les ordres du chef de bataillon Vaillant, du 39e.	DEUXIÈME COLONNE. Sous les ordres du chef de bataillon Frapat, du 25e léger.	TROISIÈME COLONNE. Sous les ordres du chef de bataillon Bausin, du 59e.
14 nov.	Heldragen.	Cisleben.	Gerbstadt.
15 »	Veisensée.	Heldragen.	Cisleben.
16 »	Erfurth.	Veisensee.	Heldragen.
17 »	Gotha.	Erfurth.	Veisen-ée.
18 »	Cisenach.	Gotha.	Erfurth.
19 »	Vach.	Cisenach.	Gotha.
20 »	Humfeld.	Vach.	Cisenach.
21 »	Fulde.	Humfeld.	Vach.
22 »	Sclutern.	Fulde.	Humfeld.
23 »	Guenhausen.	Sclutern.	Fulde.
24 »	Hanau.	Guenhausen.	Sclutern.
25 »	Francfort.	Hanau.	Guenhausen.
26 »	Mayence.	Francfort.	Hanau.
27 »		Mayence.	Francfort.
28 »			Mayence.
29 »			

Par suite des mesures ordonnées et des soins que prirent les escortes, il arriva, sur le Rhin, 20,000 prisonniers.

Le maréchal Kellermann, qui commandait à Mayence, fut étonné de l'ordre des colonnes, à leur entrée dans cette ville. Il me témoigna sa satisfaction et me dit : « L'on annonce tou-
« jours de grandes masses de prisonniers, et il
« n'arrive ici que des détachements insigni-
« fiants; cela prouve que les escortes n'en
« prennent aucun soin; les prisonniers se sau-
« vent, et cette circonstance peut avoir des suites
« graves. Je rendrai compte à Sa Majesté de la

« manière dont vous avez rempli votre mission,
« malgré le nombre d'hommes à conduire, la
« longueur de la route et le mauvais temps. »

D'après les ordres de l'Empereur, ces prisonniers et les déserteurs de nos armées servirent à former, à Landau, les légions polonaises, sous le général Zayonczek, qui les mit ensuite en marche vers la Vistule. Les deux tiers des officiers de ces corps furent Polonais.

L'escorte séjourna trois jours à Mayence, puis partit pour rejoindre l'armée. Celle de la première colonne le 30 novembre; de la deuxième le 1er décembre, et de la troisième le 2 du même mois. Ces troupes furent dirigées par Erfurth, Berlin et Thorn, où elles rejoignirent leur régiment. Je me rendis, le 3 janvier 1807, à Neidembourg, auprès du maréchal Ney, pour lui rendre compte de la mission dont il m'avait chargé. Il me témoigna en termes flatteurs sa satisfaction : *Dites-moi, général, ce que vous désirez ; je me ferai un devoir de le demander à l'Empereur.* Tout en le remerciant de ses bonnes intentions, je le priai de me placer dans une autre division. Pourquoi me faites-vous cette demande? Votre chef verrait avec peine un

pareil changement; il a pour vous la plus grande estime. Le maréchal me pria de lui dire les motifs de ma détermination. Je lui rappelai ce qui s'était passé à Magdebourg à l'égard des prisonniers. Le devoir du divisionnaire était de dire que le général Vilatte avait déjà fait la corvée des prisonniers d'Ulm; de demander que ceux de Magdebourg fussent escortés par la division Vandamme; qu'il était trop juste pour ne pas accueillir cette observation. Du reste, il devait se rappeler la promesse faite lorsque l'ordre m'avait été remis. Je désirais tenir parole. S'il n'était pas possible au maréchal de me faire changer de destination, je le priais de m'autoriser à me rendre au quartier général de l'Empereur pour l'obtenir. Le maréchal, après quelques observations, me donna le commandement de la première brigade de la division Gardanne. Je quittai avec peine les 69e et 76e régiments, qui s'étaient couverts de gloire à Elchingen et à Scharnitz, pendant la campagne de 1805, et m'avaient donné toute sorte de satisfaction.

XLV

Pendant mon absence, le sixième corps n'eut

aucune affaire bien sérieuse; la division n'avait pas même vu l'ennemi.

Tandis que le maréchal Ney faisait le blocus de Magdebourg, la Grande Armée avait poursuivi les débris prussiens, d'abord sur la Sprée, puis sur l'Oder et la Vistule. Je fais connaître sa position au 16 novembre et les résultats qu'elle obtint.

Les cuirassiers d'Hautpoul, les divisions de dragons Grouchy et Sahuc, la cavalerie légère Lasalle, faisant partie de la réserve de cavalerie que le grand-duc de Berg avait à Lubeck, arrivent à Berlin.

La tête du corps du maréchal Ney, qui avait fait capituler la place de Magdebourg, est entrée le même jour dans la capitale de la Prusse.

Le prince de Ponte-Corvo et le maréchal Soult sont en route pour Berlin. Ce dernier y arrivera le 20, l'autre quelques jours après.

Le maréchal Mortier est, avec le huitième corps, à Hambourg, pour fermer l'Elbe et le Weser.

Le général Savary bloque Hameln avec la division hollandaise.

Le corps du maréchal Lannes est à Thorn; Augereau à Bromberg et vis-à-vis Graudentz.

Le corps du maréchal Davoust marche de Posen sur Varsovie, où se rend le grand-duc de Berg, avec l'autre partie de la réserve de cavalerie, composée des divisions de dragons Beaumont, Klein et Beker, des cuirassiers Nansouty et de la cavalerie légère du général Milhaud.

Le prince Jérôme, avec les alliés, assiége Gros-Glogau. Son équipage de siége a été formé à Custrin. Une de ses divisions investit Breslau. Il prend possession de la Silésie.

Nos troupes occupent le fort de Lenczyc, à mi-chemin de Posen à Varsovie. On y a trouvé des magasins et de l'artillerie.

Les Polonais nous sont dévoués; mais, jusqu'à la Vistule, ce pays est difficile; il y a beaucoup de sables et de marais. Pour la première fois, les drapeaux français y flottent.

Toutes les troupes de Guillaume III, hormis le corps du duc de Weimar, qui était sur Bisenach, et la réserve du prince de Wurtemberg, se trouvaient à la bataille du 14 octobre.

Le total général de l'armée prussienne avait été alors de 160 bataillons, 236 escadrons et 30 batteries. Présents sous les armes 100,000 fantas-

sins, 25,000 cavaliers et 800 pièces de canon, y compris celles de bataillon.

On peut dire que ces 120 à 140,000 hommes sont presque tous prisonniers, blessés ou tués. Les drapeaux, les étendards, les canons, les bagages, les généraux, ont été pris, et rien n'a passé l'Oder. Le roi, la reine, le général Kalkreuth, et à peine quelques officiers, voilà tout ce qui a pu échapper. Il reste désormais au roi de Prusse un régiment dans la place de Gros-Glogau, qui est assiégée, un à Breslau, un à Bieg, deux à Varsovie, et quelques régiments à Kœnigsberg; en tout à peu près 15,000 fantassins et 3 ou 4,000 cavaliers.

Une partie de ces troupes est enfermée dans des places fortes. Le roi ne peut réunir à Kœnigsberg, où il s'est réfugié, plus de 3,000 hommes.

Toutes les lettres interceptées apprennent la situation désastreuse des Prussiens, en novembre, après la bataille d'Iéna, et l'impossibilité où ils sont de sauver leurs magasins.

Le temps, depuis l'entrée en campagne, est superbe, le pays abondant, le soldat plein de vi-

gueur et de santé. On fait des marches de 10 lieues, et il y a peu d'hommes en arrière. L'armée se maintient dans le meilleur état; jamais automne n'a été plus beau en ce pays.

Le 17 octobre, le maréchal Bernadotte battit les Prussiens à Halle sur la Saale, fit 7,000 prisonniers, parmi lesquels 2 généraux, et prit 30 pièces d'artillerie.

Le 19 octobre, l'Empereur témoigne son mécontentement à deux généraux, pour avoir laissé passer des colonnes ennemies coupées, le général Blücher leur ayant dit qu'il y avait une trêve de six semaines.

Le 20, les maréchaux Lannes et Davoust, forçant le passage de l'Elbe, s'emparèrent de Dessau et de Wirtemberg.

Le 24, le maréchal Lannes entra à Potsdam.

Le 25, Bernadotte occupa Brandebourg. Le même jour, Napoléon fit son entrée à Berlin. Depuis le 23, le maréchal Davoust avait envoyé un parlementaire aux magistrats, pour leur prescrire de tout préparer afin que l'entrée de l'Empereur eût lieu avec la pompe convenable. La réception fut des plus brillantes. Le maré-

chal Davoust ouvrit la marche avec son corps d'armée. L'Empereur suivait à la tête de sa garde, il s'établit au palais du roi.

Le 28, à Prentzlow, le grand-duc de Berg, avec 10,000 chevaux, fit prisonniers 16,000 hommes d'infanterie, parmi lesquels se trouvaient les restes de la garde royale.

Le 29, le général Milhaud, avec 1,500 cavaliers, fit capituler un corps de 5,000 Prussiens.

Le même jour, Stettin, capitale de la Poméranie prussienne, place forte de premier ordre, dont les approches sont très-difficiles, à cause des inondations, et qui comptait 5,000 hommes de garnison avec 150 pièces d'artillerie, se rendit aux 1,500 cavaliers du général Lasalle. La garnison fut faite prisonnière. Outre les 150 pièces, l'on trouva dans la place des magasins avec un matériel et des approvisionnements considérables.

Le 1er novembre, à d'Anklau, un corps de 4,000 Prussiens capitula devant le général de cavalerie Becker, qui n'avait que 1,200 chevaux.

Le même jour, la place de Küstrin se rendit au maréchal Davoust. Elle était défendue par

4,000 hommes, et avait 90 pièces en batterie. On trouva des magasins et beaucoup de matériel. La garnison resta prisonnière.

Enfin, le 7 novembre, veille de la reddition de Magdebourg, après un combat très-vif, auquel prirent part les maréchaux Soult, Bernadotte et le grand-duc de Berg, la ville de Lübeck fut prise. Le général Blücher, le duc de Brunswick, 10 généraux, 17,000 officiers ou soldats, 800 pièces de canon et des magasins considérables, tombèrent en notre pouvoir; on prit 4,000 chevaux et un grand parc d'artillerie. A dater de ce moment, l'armée prussienne, qui, au commencement de la campagne, comptait au delà de 100,000 hommes, se trouva réduite à environ 10,000, dans la désorganisation la plus complète.

XLVI

Je résume la situation générale à la fin de 1806.

L'Angleterre, contrairement au droit des gens, établit le blocus sur le papier, par suite duquel les bâtiments neutres n'auront plus le

droit de porter les denrées nécessaires aux armées, d'un port à l'autre des puissances belligérantes, celui-ci n'étant même pas réellement bloqué.

Le 21 novembre, Napoléon répond à cet acte par le blocus, qui ferme aux Anglais tous les ports européens, saisit leurs sujets et marchandises. Il espère par le continent forcer les Anglais à la paix, et gardera ses conquêtes jusqu'à ce que ceux-ci rendent à chaque nation ses colonies.

L'Autriche envoie 80,000 hommes de l'ouest de la Bohême en Gallicie, et ne répond pas aux propositions amicales de Napoléon. L'Empereur s'en plaint, évite tout prétexte de guerre pour la Pologne autrichienne et prend ses précautions. Une garnison de 5,000 Français utilisait, dès septembre, à Braunau, 15,000 Bavarois.

La Russie, malgré son hostilité évidente, laisse imprudemment 60,000 soldats sur le Pruth. Napoléon les y retient en faisant déclarer, par l'ambassadeur Sébastiani, la Porte Ottomane contre l'Angleterre et la Russie.

Au 1er novembre 1806, les forces de la coali-

tion, alimentées par les subsides de l'Angleterre, sont ainsi réparties :

Débris.	Prussiens. . .	40,000 h	Sur l'Wrka.
Buxhoden.	Russes. . . .	50,000	Sur le Niémen.
Essen.	Russes. . . .	. . . . .	En réserve.
Michelson.	Russes. . . .	. . . . .	Sur le Dniester.
Garde impériale .	Russes. . . .	. . . . .	A Saint-Pétersbourg.
	Russes. . . .	60,000	Sur le Pruth.
	Autrichiens .	80,000	En Bohême et Gallicie.
	Suédois. . .	14,500	A Stralsund.
	Anglais. . . .	. . . . .	Menaçaient Stralsund, les côtes de France et d'Espagne.

La Prusse veut tenter jusqu'au bout le sort des armes et ne pas abandonner ses alliés.

Le budget impérial de 820,000,000 francs brut, 700,000,000 net, suffisait à l'entretien de 450,000 hommes ; les 150,000 soldats excédants, Français ou alliés, seront soldés aux dépens des pays occupés. L'administration financière et politique de la Prusse est maintenue, sous Daru et Clarke, avec des commissions provinciales dites chambres des domaines et de guerre. Ce pays compte 5,000 lieues de surface 5,000,000 d'habitants ; il donne 120,000,000 de contributions ordinaires, dont on peut prélever les $\frac{2}{3}$ ainsi répartis :

Contributions foncières.	0,30
Domaine de la couronne.	0,15
Octrois, boissons.	0,42
Sel.	0,08
Impôts divers.	0,05

Napoléon ajoute à cette contribution ordinaire de 80 millions une autre de 200,000,000, en partie acquittable à l'aide de chevaux, de vivres et fournitures pour l'armée; total 56,000 fr. par lieue carrée et par 400 âmes.

La Saxe est admise dans la Confédération du Rhin, comme nouveau royaume, moyennant 25 millions de contributions et un contingent de 20,000 hommes, réduit cette fois à 6,000.

Napoléon exige, en prévoyance des éventualités, que les 24,000,000 de solde arriérée due à l'armée, soient déposés dans les caisses à Paris et sur le Rhin. La solde est mise à jour à l'aide des contributions de guerre.

Ces mesures empêcheront le désordre et le pillage; elles permettront, peut-être, aux divers corps de vivre sur les pays parcourus.

XLVII

Ainsi que je l'ai dit, l'Empereur de Russie avait mis une grande activité à l'organisation de son armée. Persévérant dans les projets de la grande Catherine, il s'occupa plus particulièrement des troupes à rapprocher de Constanti-

nople. D'autre part, les Anglais, qui voulaient nous occuper dans l'Adriatique, exigèrent qu'il dirigeât un corps vers la Dalmatie, afin de le réunir aux Monténégrins et d'opérer contre Raguse. Plusieurs affaires eurent lieu devant cette ville et aux confins de Cataro. Partout, le maréchal Marmont triompha des efforts des ennemis; non-seulement il se maintint à Raguse, mais encore il chassa les Russes de Cataro.

Enfin, la tête de l'armée russe, sous les ordres du général Bennigsen, destinée à secourir le roi de Prusse, avait franchi les frontières de la Lithuanie et marchait à grandes journées vers Varsovie. L'Empereur Alexandre suivait ce mouvement.

Napoléon était toujours à Berlin, où il préparait l'envahissement et l'organisation de la Pologne.

Le roi de Prusse proposa un armistice. Des négociations eurent lieu à Charlotembourg; mais Napoléon, se méfiant de la bonne foi des Prussiens, ne ralentit pas la marche de son armée.

L'avant-garde, composée du corps du maréchal Davoust, se dirigea sur Posen, où elle fit

son entrée le 10 novembre 1806. Les autres corps se rapprochèrent de l'Oder.

Le 16 novembre, l'armistice fut signé par les plénipotentiaires; mais comme Napoléon l'avait prévu, il ne fut pas approuvé du roi de Prusse. Ces négociations n'avaient d'autre but que d'arrêter la marche de nos colonnes.

A cette époque, eut lieu l'occupation du Hanovre et ensuite du Mecklembourg par les Français, et l'arrivée des Russes à Varsovie au secours des Prussiens.

Napoléon était resté un mois à Berlin, d'où il dirigeait les mouvements de la Grande Armée. Il n'y avait plus à espérer que le roi de Prusse, comprenant sa fâcheuse position, finirait par ratifier le traité d'armistice. L'Empereur partit pour Posen, où il entra le 27. La garde impériale suivit son mouvement.

L'arrivée des Français en Pologne fut le signal de la délivrance de ce peuple généreux. Il est impossible de décrire l'enthousiasme des Polonais dans cette circonstance. L'Empereur fut reçu comme l'instrument chargé par la Providence de rendre à la Pologne son ancienne indépendance. Jamais un pareil spectacle ne

s'était présenté : l'on vit de toutes parts les Polonais courir aux armes, former des corps d'infanterie et de cavalerie. La haute noblesse s'arma pour seconder cet élan généreux. Tous, gentilshommes, bourgeois ou paysans, voulurent faire partie de cette troupe patriotique, à la tête de laquelle furent placés les braves généraux, compagnons de l'immortel Kosciuszko.

Le 28 novembre, la reddition d'Hameln fut accompagnée d'événements à relater. Outre la garnison destinée à la défense de cette place, quelques bataillons prussiens s'y étaient réfugiés après la bataille du 14 octobre. L'anarchie régnait dans cette ville; les officiers étaient insubordonnés contre les généraux, et les soldats contre les officiers. A peine la capitulation était signée, que le premier acte de la sédition fut de courir aux magasins d'eau-de-vie. Bientôt, animés par les boissons, on se fusilla dans les rues, soldats contre soldats, officiers ou bourgeois. Le désordre devint extrême. Le général Van Schæler pressa Savary de prendre possession de la place avant le moment fixé pour sa remise. Le général Savary accourut aussitôt, entra dans la ville à travers la révolte, fit filer tous les soldats de la garni-

son par une porte, et les parqua dans une prairie. Il assembla ensuite les officiers, leur fit signer le cartel, et rétablit l'ordre en ville. Dans ce tumulte, plusieurs bourgeois ont été tués.

De Posen, l'avant-garde, commandée par le grand-duc de Berg, ayant sous ses ordres le corps du maréchal Davoust, marcha sur Varsovie, contre Bennigsen, chargé d'en défendre les approches. Le général russe fut culbuté, obligé d'évacuer la ville et de passer sur la rive droite de la Vistule. Le grand-duc de Berg prit possession de Varsovie le 28 novembre; Davoust y entra le même jour; le 30, les corps des maréchaux Lannes et Augereau y arrivèrent. Les Russes, en se retirant, brûlèrent le pont qui servait de communication avec Praga.

L'Empereur reçut à Posen la nouvelle de la prise de Varsovie; il fit mettre à l'ordre de l'armée une proclamation et rendit le décret concernant l'érection, à Paris, d'un temple de la Gloire. Je transcris, au recueil des pièces, ces deux actes. Napoléon venait de passer en revue les divers corps, et de leur distribuer des récompenses.

Le roi de Prusse, assuré de la coopération des Russes, renforça les garnisons des places de

Colberg et de Dantzig, autant que ses moyens le lui permettaient. Après avoir réuni les débris de son armée sous les ordres du général Lestocq, il se retira à Kœnigsberg.

XLVIII

Glogau se rend le 2 décembre; le 4, une levée de 70,000 conscrits sur la classe de 1807 est ordonnée; le 11, un traité lie l'électeur de Saxe à la France.

Les Russes, toujours poursuivis sur le Bug et la Narew, s'établirent à Pultusk, où Bennigsen porta son quartier général.

Les divers corps de l'armée française passèrent la Vistule; ceux du grand-duc de Berg, de Davoust et de Lannes, s'établirent à Varsovie; Augereau à Zakroczym et Utrata; Soult à Wyszogrod, entre Plock et Utrata; Bernadotte et Bessières, avec la seconde réserve de cavalerie, à Thorn. La Vistule fut d'abord traversée, le 6 décembre, à gauche, par le corps du maréchal Ney, qui, après un engagement de peu d'importance, s'empara de Thorn, rétablit le pont que

les Russes avaient en partie détruit, et fit mettre en état les fortifications de cette ville.

Pendant ce passage un fait remarquable eut lieu : la Vistule charriait des glaçons; le bateau qui portait notre avant-garde, retenu par les glaces, ne pouvait avancer; de l'autre rive, les bateliers polonais s'élancèrent au milieu des balles pour le dégager. Les Prussiens voulurent s'y opposer ; une lutte s'engagea entre les uns et les autres. Les bateliers polonais jetèrent les Prussiens à l'eau, et guidèrent nos bateaux jusqu'à la rive droite. L'Empereur a demandé le nom de ces braves gens.

Le pont de bateaux de Varsovie, au faubourg de Praga, sera bientôt terminé. On fait en avant un camp retranché. Huit belles redoutes palissadées et fraisées ferment une enceinte de 1,500 toises; et trois fronts bastionnés de 600 toises de développement forment le réduit d'un camp retranché. Le général du génie Chasseloup dirige ces travaux. La Vistule est très-large; les ponts ont 3 à 400 toises ; le travail est considérable.

La saison étonne les habitants: il ne gèle point, le soleil paraît tous les jours, et il fait un temps d'automne.

Le 10, le maréchal Augereau avait franchi la Vistule entre Zakroczym et Utrata. Ses détachements se couvrirent aussitôt sur la rive droite par des retranchements. Les Russes concentraient des forces à Pultusk.

Soult avait passé la Vistule à Vizogrod. Le maréchal Bessières est arrivé le 18 à Kikol avec le second corps de réserve de cavalerie. Sa tête est à Siépez.

Différentes rencontres de cavalerie avaient eu lieu avec les hussards prussiens, dont bon nombre a été pris. La rive droite de la Vistule se trouve nettoyée.

Ney, avec notre corps d'armée, appuie le maréchal Bessières. Il était arrivé le 18 à Rypin. Il avait lui-même sa droite appuyée par le prince de Ponte-Corvo.

Le travail des deux ponts sur la Narew, à son embouchure dans le Bug et sur la Vistule, entre Zakroczym et Utrata, auprès du confluent du Bug, avance rapidement. Les têtes de pont seront bientôt finies et armées de canons. Le Bug, beaucoup plus petit que la Vistule, a cependant de l'importance. Le pont sur ce dernier fleuve est également terminé. Le général Gauthier, avec deux

régiments d'infanterie, occupe la tête du pont. Cette fortification, qui n'a que 400 toises de développement, mais appuyée à des marais et à la rivière, entoure un camp retranché capable de contenir, sur la rive droite, une armée entière à l'abri de toute attaque.

Le château des rois de Pologne est beau et bien meublé. Il y a à Varsovie un grand nombre de palais et de vastes maisons. Nos hôpitaux y sont convenablement établis; de brillantes fêtes, une société élégante, et la renaissance de la Pologne produiront, au milieu de la plus rude campagne, un moment de diversion pour une partie de l'armée. L'ennemi paraît avoir beaucoup de malades et de déserteurs. Le temps, doux comme à Paris au mois d'octobre, reste humide, ce qui rend les chemins difficiles. On est parvenu à se procurer une assez grande quantité de vin pour le soldat.

Le 14 décembre, le maréchal Davoust avait passé le Bug vis-à-vis du village d'Ockemien sans éprouver d'obstacle de la part de l'ennemi; plus en avant, il rencontra le corps du général Bennigsen; une forte canonnade s'engagea; les Russes, après une assez vive résistance, se mirent en retraite sur Pultusk.

L'armée française, après le passage de la Vistule, avait sa droite en avant du Bug vers la Narew, sa gauche en présence du corps russe du général Tolstoy et des débris de l'armée prussienne, commandés par le général Lestocq.

Le 22 décembre, au moment même où l'ennemi s'excitait par des fêtes, la Narew était franchie. 800 Français, jetés de l'autre côté de cette rivière, à l'embouchure de l'Wrka, s'y retranchèrent cette même nuit; et lorsque l'ennemi se présenta le matin pour les refouler dans la rivière, ils se trouvaient à l'abri.

Le même jour, le pont de la Narew fut terminé. Toute la réserve de cavalerie passa sur-le-champ la Vistule à Praga, pour se rendre sur la Narew. Le maréchal Davoust y réunit son corps. Le 23, à une heure du matin, l'Empereur partit de Varsovie et passa la Narew à neuf heures. Après avoir reconnu l'Wrka et les retranchements considérables qu'avait élevés l'ennemi, il fit jeter en deux heures un pont au confluent de la Narew et de l'Wrka. Un combat brillant eut lieu à Czarnova, où l'ennemi s'était retranché; ses batteries furent enlevées et 15,000 hommes mis en déroute; nous prîmes 6 pièces de canon; l'on fit des prisonniers. Ce

fut la première affaire importante avec les Russes.

Au même moment, sur notre gauche, le maréchal Ney attaquait, avec sa vivacité et son talent habituels, le général Tolstoy à Lautemberg. Ce dernier, battu, se retira vers Guttstadt.

Le temps, plus chaud qu'au mois d'octobre à Paris, est extraordinaire; mais il pleut, et dans un pays sans chaussées, on est constamment dans la boue.

Le 25 décembre, la gauche, composée des corps du prince de Ponte-Corvo et des maréchaux Ney et Bessières, avançait de Biézun sur la route de Grodno. Soult arrivait à Ciechanow. Augereau marchait sur Golymin. Le maréchal Davoust entrait à Golymin et Pultusk, Lannes dans cette dernière ville.

Le 26 décembre, la bataille de Pultusk eut lieu; l'armée russe fut vaincue. Elle perdit 80 pièces de canon, presque tous ses caissons, 1,200 voitures et 1,200 hommes tués ou blessés. Dans cette circonstance, elle dut son salut à la rigueur du temps et à l'état des routes, généralement impraticables à cause des marais traversés.

Le corps de Lestocq, abandonné par le général Tolstoy, se retira sur Kœnigsberg.

En ce moment, la Porte déclarait la guerre à la Russie.

XLIX

Les dispositions habilement prises pour la ligne d'opérations, la subsistance et l'entretien de l'armée dans cette campagne, exigent des détails spéciaux. Pas un seul jour l'Empereur n'oublia que c'est *du ventre* d'une armée qu'il faut d'abord s'occuper; que la lutte contre toutes les causes de désorganisation doit être incessante et énergique, le succès définitif restant à celui des deux partis qui a su conserver le plus de forces morales et numériques pour les dernières opérations.

En octobre, l'armée est prévenue que la ligne de communication n'est plus par Cronach, Forzcheim et Wurtzbourg, mais qu'à dater du 17, elle sera établie par Mayence en dix gîtes, de Francfort à Erfurth, sur 65 lieues de trajet.

L'Empereur fait armer et mettre dans le meil-

leur état de défense les places d'Erfurth, de Wittemberg et de Spandau. Ce n'est que dans ces places que doivent être les grands et les petits dépôts des corps, ainsi que leurs bagages inutiles. Le général de division Lemarois est nommé gouverneur de Wittemberg.

Il y aura dans chaque place un adjudant commandant, sous les ordres du commandant d'armes, chargé d'inspecter tous les dépôts et de correspondre plus particulièrement avec le major général.

Deux corps de l'armée française sont sur l'Elbe, occupés à construire des ponts et des têtes fortifiés.

L'intention de l'Empereur n'est point d'assujettir ses manœuvres à la défense de Berlin, mais Spandau sera toujours en sûreté.

Dans la première quinzaine de novembre, nous trouvons à Custrin et à Stettin des magasins pour faire vivre l'armée pendant deux mois, 500 pièces d'artillerie, un entrepôt considérable de marchandises anglaises. Le divisionnaire Lagrange est nommé gouverneur général de Cassel et de la Hesse.

Dès le milieu de décembre, les têtes de pont

de Praga, de Zakroczym, de la Narew et de Thorn, acquièrent tous les jours un nouveau degré de perfection.

Au commencement d'octobre, les maréchaux passent la revue de leurs corps; ils forment un dépôt des hommes fatigués, nomment un officier pour le commander et le dirigent sur les places suivantes :

1^er^ et 3^e^ corps à Cronach ; 4^e^ à Forzcheim ; 5^e^ et 7^e^ corps et la division du général Dupont à la citadelle de Würzbourg ; 6^e^ corps à Forzcheim.

Tout ce que le soldat ne porte pas dans le sac et l'officier dans son portemanteau doit être laissé dans ces dépôts.

Les petits dépôts de cavalerie seront cantonnés aux environs de Forzcheim, pour s'y mettre en sûreté s'il y avait lieu; un général les commande.

Tout ce qui arrivera de France ou des hôpitaux de Bavière rejoindra directement la place où sont les petits dépôts de convalescents de leur corps. Il est défendu qu'aucun homme ne

parte de ces échelons sans un ordre du major général, qui indiquera la route à tenir; on en formera des détachements commandés par des officiers ou des sous-officiers.

Les commandants des places de dépôt de Wurzbourg, Forzcheim et Cronach désigneront autant de dépôts séparés qu'il y aura de corps d'armée dont les convalescents sont dans la place.

Les corps traînaient à leur suite des armes provenant d'hommes aux hôpitaux; il leur est ordonné de les laisser dans les dépôts de campagne.

Les généraux passent une revue à l'effet de s'assurer que chacun a 50 cartouches et son épinglette; les caporaux leur tire-bourre; que le soldat a deux paires de souliers dans son sac; que les capotes, gamelles, marmites, outils de campement sont distribués; que ces objets ne sont plus dans les magasins, ni traînés à la suite des colonnes; qu'il ne manque plus de baïonnettes et qu'elles sont en état.

A dater du 23 octobre, chacun des corps

d'armée laisse un dépôt dans la place de Wittemberg. Tout ce qui sera envoyé à la Grande Armée, n'importe pour quel corps, devra dès ce moment être dirigé sur Wittemberg, suivant l'itinéraire indiqué par l'ordre du 21 de ce mois. Les isolés y seront inspectés, armés et dirigés par le gouverneur sur leurs corps.

Les six corps d'armée et la réserve de cavalerie envoient sur-le-champ à Wittemberg les hommes fatigués. Chaque corps d'armée aura, dans cet échelon, un officier d'état-major qui logera avec son dépôt et s'occupera de son entretien et de sa discipline.

Tous les dépôts de cavalerie et tous les hommes non montés qui étaient à Cronach, Forzcheim, Bayreuth, Wurzbourg et autres places en arrière, reçoivent également l'ordre de se rendre à Wittemberg.

Tout commandant d'armes se permettant de retenir les troupes en marche pour la Grande Armée sans un ordre spécial, sera puni suivant les conséquences de sa faute.

L'Empereur arrête également des dispositions pour les prisonniers qui s'échappent faute d'être

bien escortés; ils seront dirigés sur Erfurth et Cronach. Tant de succès précipitamment accumulés avaient aussi leurs embarras.

Le 4 novembre, Sa Majesté réitère l'ordre pour que les petits dépôts de toutes les armes de cavalerie se réunissent à Postdam. Tous les cavaliers à pied se rendent dans cette ville, où sont les chevaux de prise. Le général de division Bourcier est chargé de ce grand dépôt. 2,000 dragons sont déjà montés.

Les petits dépôts de cavalerie de Wurtzbourg, Forzcheim, Cronach, Bayreuth, Erfurth, Wittemberg et enfin de tout autre lieu sont supprimés.

Désormais, les dépôts d'infanterie restés à Cronach, à Erfurth, à Wurtzbourg et à Forzcheim prendront la direction suivante : pour les 1er et 5e corps, sur Stettin; les 3e et 7e sur Custrin; les 4e et 6e sur Spandau, où se réunira le dépôt général de l'artillerie.

A la fin de décembre, les grands et les petits dépôts seront exclusivement échelonnés à Erfurth, Wittemberg et Spandau.

Dès janvier 1806, les maréchaux et les généraux de division durent renvoyer les chevaux et les voitures pris par les corps. On recommanda de ménager les moyens de transport de l'armée.

Le 15 septembre, Sa Majesté rend le major général personnellement responsable si, 24 heures après la réception de son ordre, il y a un seul cheval ou caisson de la compagnie Breit attaché à un service particulier; tous les caissons de la compagnie sont exclusivement destinés à transporter le pain. Quand l'armée est dans le cas de marcher, il y a des fourgons attachés à chaque régiment; le surplus de ces voitures restera en réserve.

Il y a défense aux chefs de corps de permettre qu'il soit chargé sur les caissons de la compagnie Breit autre chose que du pain.

Parmi plusieurs dispositions du maréchal Ney, en date du 2 octobre, pour mettre un terme aux abus qu'on faisait des transports du pays, on remarque les suivantes :

Il ne sera fourni ni chevaux ni voitures aux officiers et employés de l'armée, lesquels doivent tous être montés à leurs frais.

Il ne devra pas y avoir plus de quatre voitures à la suite de chaque régiment d'infanterie et plus de deux par régiment de cavalerie.

Le maréchal renouvelle les ordres précédemment donnés par l'Empereur, pour qu'il ne soit jamais pris ni chevaux ni fourrage chez les maîtres de poste.

Les 7 et 11 octobre, l'Empereur prend sous sa protection tous les maîtres de postes aux chevaux de l'Allemagne ; ordonne que leurs chevaux rentrent, que chaque poste soit complétée, s'il y a lieu, par les autorités locales, à trente-cinq chevaux ; que dans tout lieu de poste occupé par l'armée une sauvegarde soit placée chez le maître de poste ; aucun cheval de ces établissements ne pourra être employé que par ordre spécial, pour le service des courriers de Sa Majesté, de ceux de l'état-major et des officiers en mission.

En mai, les officiers reçoivent toute la solde qui leur est due; les corps se munissent des effets nécessaires ; il est défendu d'exiger des villages

aucune fourniture d'effets, de frapper des réquisitions, de changer de cantonnements.

En septembre, l'Empereur accorde une paire de souliers à chaque soldat. Les colonels doivent les faire confectionner au dépôt et les diriger sur Mayence. Sur la responsabilité de chaque maréchal, les soldats auront trois paires de souliers, dont deux dans le sac et une aux pieds ; les conseils d'administration en feront confectionner une quatrième paire, à envoyer sans délai à Mayence, où il sera donné des ordres pour leur destination.

Si l'armée était dans le cas de marcher, deux caissons de pain de la compagnie Breit suivraient chaque bataillon ; les régiments de cavalerie en auraient un.

Le 24 septembre, l'ordonnateur en chef n'ayant pu se procurer à Ulm les rations pour quatre jours, les troupes continuèrent à vivre chez l'habitant, et le maréchal Ney nous fit connaître les mesures prises pour assurer les subsistances à Anspach, lieu de rassemblement de l'armée.

Le maréchal Soult se portait, le 7 octobre, à

Bayreuth, se présentait, le 9, à Hoff, le 10 sur Plausen, enlevant tous les magasins de l'ennemi; dans la seconde quinzaine d'octobre, la caisse du roi de Prusse, les magasins de Nordhausen, Naumbourg, Weissenfels, Leipsick, Berlin, tous restés sans défense, sont successivement enlevés.

En octobre, les mesures suivantes sont prises : Lorsque les troupes bivouaqueront et qu'il ne leur aura pas été fait des distributions de vivres, on indiquera à chaque régiment les villages dans lesquels il devra s'en procurer.

Les masses d'habillement, devenues très-fortes, permettront déjà à la plupart des régiments de faire confectionner leurs capotes en France. Néanmoins une réquisition est frappée sur la ville de Leipsick, afin de pouvoir fournir la quantité de draps fins nécessaire pour faire 10,000 habits, redingotes et pantalons d'officiers, 150,000 capotes de soldats et 150,000 paires de souliers. Ces vêtements manqueront d'ampleur.

En novembre, l'Empereur ordonne qu'un mois de solde sera payé à l'armée. Ceux qui voudront envoyer des fonds chez eux se présenteront au payeur.

Une grande quantité de caisses de tambours, 80,000 gibernes et autres effets trouvés dans l'arsenal de Berlin, sont délivrés à l'armée, dont chaque corps reçoit 8,000 capotes de gratification.

L

On me permettra de résumer les observations que suggèrent les événements de cette campagne, sans néanmoins revenir sur les faits auxquels on doit les appliquer.

Les grands revers ont pour effet de porter atteinte à la confiance réciproque des gouvernements, des généraux et des soldats; de ruiner toutes les ressources militaires; de perdre le moral et la discipline; dès lors, un adversaire actif et habile n'a plus qu'à ramasser des débris.

Le fruit principal des victoires n'est pas le nombre des hommes tués ou pris, mais de frapper le moral de l'ennemi; de disperser ses forces, de l'obliger à de faux mouvements; de lui enlever toute initiative, de battre ensuite en détail ses différents corps, dispersés ou compromis;

d'exercer au loin son influence sur ses partisans et ennemis, populations ou corps d'armée ; on se hâte de gagner les positions capitales pour dominer les contrées riches, afin d'y mieux vivre ; ainsi on augmente relativement ses forces ; l'adversaire se ruinera peu à peu, si l'on sait conserver pour soi l'initiative et la supériorité des armes.

Le nombre seul n'assure pas le succès : le génie du général, la valeur des troupes, la sagesse des gouvernements ont une grande influence.

Il faut attendre la victoire, de l'art, de l'expérience, d'une application de tous les instants, mais surtout du moral bien plus que du nombre et d'une valeur mal dirigée.

Tant qu'un soldat n'a pas fait la guerre, on ne doit le considérer que comme un apprenti ; il peut parfaitement exécuter toutes sortes d'évolutions, connaître ses devoirs de garnison ; mais pour être un véritable homme de guerre, il faut encore qu'il se soit vu en présence de l'ennemi : qu'il y ait mis en pratique son instruction, qu'il ait vu les dangers, supporté les fatigues et la mi-

sère. Une armée, quelque nombreuse qu'elle soit, quelque instruction qu'elle ait reçue, si elle est composée d'individus qui n'ont jamais fait la guerre, n'est qu'un assemblage d'hommes dont il faut ensuite faire des soldats. Lorsque les circonstances permettent qu'on essaie leur courage et leur intelligence, il faut savoir les conduire, les retenir dans certaines occasions, et dans d'autres abandonner la bride à leur élan : ceci est la tâche des officiers généraux.

Le courage qui n'est pas bien dirigé est souvent funeste, son impulsion n'est pas raisonnée : des obstacles imprévus, des revers l'abattent tout à coup ; mais lorsqu'il est conduit avec sagesse et activité, le succès devient presque certain. Le courage sans expérience n'a que sa première impulsion ; faute d'ordre et d'ensemble, ses efforts sont infructueux.

Je l'ai déjà dit, ce n'est ni du nombre ni du courage seul qu'il faut attendre la victoire. Les succès ne s'obtiennent que par une audace intelligente que dirige l'expérience. Il faut une étude profonde et une longue pratique de l'art de la guerre. L'étude est à la disposition de chacun ; il n'en est pas de même de la pratique ; les circonstances seules la donnent. Un gouvernement

intelligent les fait naître, et de bons officiers ne les laissent pas échapper.

Lorsqu'un ennemi manœuvre, il faut attendre que ses intentions soient clairement développées : une manœuvre faite à contre-temps peut tout gâter.

Les mouvements imprévus exécutés avec secret et promptitude ne donnent loisir qu'aux raisonnements et aux hésitations de l'adversaire. sans lui laisser le temps de faire aucune disposition efficace.

Les grandes évolutions près de l'ennemi sont toujours très-dangereuses; il faut, dans cette situation, manœuvrer le moins qu'il est possible, ne jamais présenter le flanc, et rester toujours réuni. C'est ce que ne firent pas les Prussiens à Iéna.

Cependant les attaques de front et de pied ferme conviennent peu aux Français; une vieille maxime dit qu'il vaut mieux *tirer l'oreille de son ennemi que chercher à lui prendre le nez.*

Une armée sur les flancs et derrières de la-

quelle on arrive par un ou plusieurs défilés risque, si elle n'est pas vigilante, dêtre tenue en échec ou même compromise par un faible corps.

On doit se ménager tous les moyens de nuire à son adversaire; se servir à propos des armes de jet de même que de l'arme blanche; mais, tant que l'on pourra, employer la dernière comme la plus décisive. Même avant tous les autres, le Français a eu la réputation d'être redoutable à l'arme blanche, quoique de mémoire d'homme on n'avait point encore vu de bataillons croiser la baïonnette.

Le feu devint à la mode à la fin de l'ancien régime, et se perfectionna chez toutes les puissances de l'Europe, à cause du peu de confiance que les généraux médiocres avaient en la fermeté de leurs troupes : ceux-ci ont cru y remédier en imaginant un genre de combat qui n'est pas aussi décisif que l'arme blanche, et qui en impose plus par le bruit et l'idée que l'on s'en fait que par ses résultats réels.

Charger l'ennemi avec la baïonnette, lorsque la distance ne sera pas trop grande, afin que le soldat n'arrive pas essoufflé, c'est la seule ma-

nière de décider promptement une affaire et avec peu de perte ; c'est celle qui convient le mieux à la vivacité, à la pétulance et au courage du Français ; il faut que les bataillons se mettent en ordre profond ; la formation sur trois rangs est trop faible, et ne convient pas avec l'arme blanche.

Les plus illustres généraux d'un autre temps, après une longue interruption d'activité, ne peuvent que compromettre une vieille réputation, leurs troupes et leur pays, en présence de circonstances et d'armées nouvelles.

Toutes ces maximes seront incontestables pour celui qui étudiera sérieusement les faits de cette campagne, où, déjà parvenus à l'apogée de notre instruction et de notre expérience, non encore troublés par l'hostilité des populations, les trahisons et les désastres, nous avions le plus d'aptitude pour réaliser, avec énergie et confiance, les grandes conceptions de notre Empereur.

EMPIRE.

QUATRIÈME COALITION.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Campagne de 1807.

Pologne.

LI

Le roi de Prusse faisait encore de nouvelles propositions de paix. Le maréchal Duroc se rendit à Kœnigsberg, et un envoyé du roi vint à Varsovie : tout semblait indiquer un rapprochement.

Depuis trois mois l'armée française était en marche, dans une saison très-rigoureuse. Malgré les difficultés des routes, elle avait fait plus de deux cents lieues, poursuivant de la manière la plus active l'ennemi, qui, derrière lui, détruisait ou enlevait tous les moyens de subsister.

Ordinairement en Pologne, la neige commence à tomber au milieu de novembre ; elle devient persistante dès le 1er décembre ; les dernières grosses neiges ont lieu à la fin de mars, il en tombe encore jusqu'au 15 avril, mais elle ne tient pas. On va en traîneaux dans les mois de décembre et de janvier. Les routes, à cause des

nombreux marais traversés, cessent d'être praticables quand il ne gèle pas du 1er novembre au 1er avril ; les approvisionnements et les opérations deviennent alors très-difficiles. Cette année, il a gelé et neigé les 1er, 2 et 3 janvier ; mais déjà le dégel commence, et les chemins, qui paraissaient s'améliorer, sont devenus aussi mauvais qu'auparavant.

A la fin de décembre 1806, ces conditions décidèrent l'Empereur Napoléon à rentrer à Varsovie, pour s'y occuper de l'organisation de la Pologne, et fixer définitivement, ainsi qu'il est indiqué au tableau ci-joint, les cantonnements dans lesquels l'armée passerait la plus mauvaise saison ; elle avait besoin de repos.

Le général Rouyer avec les troupes de Hesse-Darmstadt, cantonnées à Bromberg, investirait Graudentz conjointement avec la division du prince de Ponte-Corvo qui était à Thorn. Le premier corps se porterait sur la gauche du maréchal Ney pour couvrir le siége de Dantzig et de Colberg. L'armée ne devait faire aucun mouvement agressif pendant l'hiver. Le 6e corps appuierait la gauche du maréchal Soult et la droite du prince de Ponte-Corvo.

CANTONNEMENTS DES CORPS D'ARMÉE.

N°s.	CHEFS.	EFFECTIF	QUARTIERS GÉNÉRAUX.	DÉPÔTS. magasins, manutentions et hôpitaux.
1°	Bernadotte.	12,000	Osterode.	Stettin.
2°	Marmont.	. . . . .	En Illyrie.	
3°	Davoust.	18,000	Pultusk.	Kustrin.
4°	Soult.	20,000	Prasznitz couvre les cantonnements de l'armée en occupant la rive droite de l'Orze.	Plock.
5°	Lannes.	12,000	Sierock.	
6°	Ney.	10,000	Soldau et Mlawa, pour couvrir Thorn et protéger le blocus de Graudentz.	Thorn.
7°	Augereau.	10,000	Nowemiasto.	Wyzogrod.
8°	Mortier.	. . . . .	En Poméranie.	
9°	Jérôme.	. . . . .	En Silésie.	
10°	Lefebvre.	13,000	Stettin ; se prépare à assiéger Dantzig.	
	Garde impériale.	6,000	Varsovie.	Varsovie.
	Grenadiers réunis.	6,000	Kolo.	
	Cavalerie.	10,000	Strasburg, le long de la Vistule ; un corps de cavalerie légère occupe Ostrolenka, et jette des postes jusqu'à Lomza et Bielsk.	Kulm.

Le 3 janvier, un 9e et un 10e corps furent formés. Le prince Jérôme eut le commandement du 9e ; quartier général Breslau : le général

Victor commanda provisoirement le 10°; quartier général Stettin.

Dès le 29 décembre 1806, l'Empereur avait ordonné au prince de Ponte-Corvo de fixer provisoirement, avec Ney, les cantonnements du 6° corps qui devait se masser entre Heidemburg, Hohenstein et Gilgenburg. Les deux maréchaux ne purent pas s'entendre : Ney fit prendre à ses troupes, le 6 janvier, des quartiers provisoires assez étendus en avant de la ligne assignée par le prince de Ponte-Corvo, et ci-dessous désignés.

Mais, dès ce moment, on ne doit pas oublier que dans cette campagne il y eut peu d'entente entre les états-majors des 1er et 6° corps; selon que ma rédaction s'appuiera davantage sur les correspondances de l'un ou l'autre maréchal, les événements pourront être appréciés d'une manière différente; l'indépendance ou l'audacieuse activité reprochées au 6° corps sembleront avoir plus ou moins de réalité. Ceci prouve une fois de plus la difficulté de l'histoire; ce qu'elle exige de travail et de conscience de la part de l'écrivain constamment embarrassé par les exagérations ou erreurs diverses des documents, et les égards dus à de grandes renommées.

Les instructions du 4 janvier datées de Varsovie désignaient le maréchal Ney comme devant appuyer dans ses mouvements le 1er corps, destiné à attirer sur lui toutes les forces prussiennes, en menaçant Kœnigsberg. Les opérations de Bernadotte se lieraient avec les siéges de Dantzig et de Colberg, dont, pour le moment, ce dernier maréchal se trouvait chargé.

L'Empereur avait fixé les quartiers d'hiver du 6e corps d'armée de la manière suivante : les manutentions, dépôts, ateliers de réparation et le parc à Thorn ; le corps d'armée à Soldau, Mlawa et Chorzellen.

Le maréchal Ney devait faire travailler aux fortifications de Thorn, y établir des hôpitaux pour son corps d'armée et la division d'Hautpoul ; enfin faire fabriquer, dans le courant du mois, 2 à 300,000 rations de biscuit pour son entrée en campagne. Il se concerterait avec Soult et Bernadotte pour la lisière des cantonnements, et laisserait ses bagages à Thorn, afin de pouvoir se retirer promptement si cela devenait nécessaire, l'Empereur ne voulant avoir aucun embarras sur la rive droite de la Vistule.

Les chambres de Plock et de Marienwerder

étaient chargées de fournir à Thorn le nécessaire pour la fabrication de 2,000 rations extraordinaires de biscuit par jour. En cas de mouvement offensif de l'ennemi, le 6e corps se réunirait à Mlawa; Ney en donnerait avis à l'état-major général et aux autres maréchaux qui avaient des instructions analogues.

LII

Le 6 janvier, le maréchal Ney prescrivit d'occuper, dans les journées du 7 et du 8, autour et en avant de Wartembourg, son nouveau quartier général, les cantonnements suivants :

« A l'avant-garde, le général Colbert, couvrant le front des quartiers que prend l'armée avec le 10e chasseurs et le 3e hussards, était appuyé par les compagnies d'élite de ma brigade et 2 pièces de 4; il avait la droite à Schipenbeil, le centre à Bartenstein, son quartier général, la gauche à Heilsberg. Il observera, par sa droite, Berthen, Gerdanen, Friedland; par son centre, Donnau et Eylau; par sa gauche, Landsberg et Melsach. Sa retraite est sur Bischoffstein. »

« La division Marchand à Osterode; le parc à Hohenstein; 1re brigade Bel-Air; quartier général, Liebstadt; l'infanterie à Liebstadt et Mohrungen; 39e de ligne à Liebmühl et Osterode; 2e brigade, Marcognet; quartier général à Passenheim; 69e et 76e à Passenheim et les environs; rassemblement à Passenheim. »

« Division Gardanne, quartier général Altenstein; parc à Neidemburg; 1re brigade, Roguet; quartier général Bischofstein; 25e léger à Bischofstein, Bischofsburg et Seeburg; colonel Morel; rassemblement entre Seeburg et Bischofsburg; 27e de ligne à Wartemburg, Langueneim et environs; colonel Bardet; rassemblement à Wartemburg; 2e brigade, Labassée; quartier général, Guttstadt; 50e de ligne à Guttstadt et environs; 59e autour d'Altenstein; rassemblement entre Guttstadt et Altenstein. »

« L'administration à Heidemburg; le parc de l'artillerie de l'armée à Soldau; le quartier du général en chef à Wartemburg. »

« La division de Hesse-Darmstadt occupera Kauernich, Neumark, Loebau et les villages sur la route d'Osterode; elle se liera avec le 39e de

ligne jusqu'à Rosenthal; rassemblement à Loebau, où est le quartier général. »

« Le général Marcognet, pour la droite absolue, se liera avec le 25e à Bischofstein; le général Roguet liera sa gauche avec la droite de Colbert; le général Colbert communiquera avec la droite du général Labassée établie à Guttstadt; le général Labassée se liera avec le général Bel-Air; le général Werner liera sa droite avec la gauche du 39e régiment à Osterode. »

« Il y aura des signaux d'alarme dans chaque lieu de rassemblement et des pièces d'artillerie aux quartiers généraux pour correspondre par trois coups de canon si l'ennemi se présentait en force. »

LIII

En conséquence de ces dispositions générales, je fus chargé avec ma brigade d'appuyer le général Colbert, de correspondre avec lui, l'état-major du 1er corps, les généraux du 6e corps en

arrière à droite et à gauche, mais surtout avec le maréchal Ney, de qui je reçus le plus souvent des ordres à exécuter ou à transmettre. Ce service, aussi actif qu'intéressant, entre le maréchal et un général d'avant-garde des plus distingués, m'a laissé des souvenirs dont j'ai pu profiter dans le reste de ma carrière ; ceux-ci sont encore tous présents à ma mémoire aujourd'hui où ma position est devenue si différente.

L'ennemi vint, le 8, à Bischofstein chercher des vivres, avec un détachement de 10 gardes du corps et un brigadier qui repartirent le lendemain matin par la route de Kœnigsberg.

J'envoyai, le 9 janvier, 8 chasseurs à cheval et un brigadier à Bischofsburg, afin d'être prévenu des mouvements de l'ennemi sur Rossel et Seeburg. Les postes du 29e de ligne se liaient à la 2e division vers Passenheim, et à gauche au 25e léger, vers Bischofsburg.

La diane était battue à cinq heures du matin, les troupes prêtes à prendre les armes ; les reconnaissances ne rentraient qu'au grand jour.

Je fis attacher au 25e léger une pièce pour

répondre aux signaux des autres brigades de l'armée.

Il était tombé beaucoup de neige et il avait gelé pendant trois jours, les rivières charriaient de la glace. L'usage des traîneaux avait donné une grande rapidité aux communications; mais le dégel commença dès le 8. Les Polonais prétendaient qu'un pareil hiver était sans exemple dans leur pays. La température paraissait plus douce qu'à Paris dans cette saison.

Un escadron envoyé par Colbert à Schipenbeil ayant rencontré l'ennemi, celui-ci l'obligea de se retirer. Alors ce général se porta le même jour sur ce point et, suivant son désir, le 10 je fis partir, dès six heures du matin, 4 compagnies du 25ᵉ léger, pour Schipenbeil, en passant par Plausen et Swanfeld. Les compagnies de carabiniers joignirent, à Schipenbeil, l'avant-garde sous les ordres de Colbert. J'envoyai les chefs de bataillon Arné et Frapart, l'un à Bartenstein, l'autre à Schipenbeil, où ils reçurent les instructions de ce général. Le 3ᵉ bataillon était prêt à se porter de Seeburg sur Heilsberg.

Le lendemain, 11, je fis partir de Bischofs-

burg le 2e bataillon du 25e pour occuper Lautern, Schonsberg, Glockstein, Santoppen et Klaukendorf. L'ennemi avait deux escadrons à Rastemburg et attendait un bataillon à Laugavern ; ses patrouilles, à Rossel, se composaient de quelques cavaliers.

Lorsque le général Colbert arriva en force, le 11, à Schipenbeil, l'ennemi se retira, et mes compagnies rentrèrent à Bischofstein.

Le même jour, le 2e bataillon partit pour Schonsberg, Glockstein, Santoppen, Klaukendorf et Lautern, où devait être l'état-major. Je fis observer les routes de Rossel à Lautern par 4 compagnies du 3e bataillon.

L'ennemi occupa Rossel avec un régiment, dans l'intention de se porter sur Bischofsburg, où je restai pour le recevoir.

Pendant ce temps, Colbert et le 3e hussards étaient aux prises avec les Russes, dont les forces en infanterie, cavalerie et artillerie paraissaient considérables ; mais le projet de nous enlever Schipenbeil ne put se réaliser. Les grenadiers que j'avais envoyés la veille au général Colbert contribuèrent beaucoup au succès de cette affaire.

L'ennemi se retira sur Bartenstein, et nos troupes rentrèrent à Schipenbeil avec peu de pertes. Après ce combat, j'envoyai de suite les voltigeurs des 2e et 3e bataillons du 25e au général Colbert, à Bartenstein.

50 hussards noirs avaient poussé une reconnaissance près Schipenbeil, et ils venaient tous les jours à Rossel.

Le mouvement du 2e bataillon du 25e couvrait parfaitement notre droite, mais l'intervalle qui séparait mes postes du général Colbert étant de trois lieues, je demandai au maréchal d'établir un fort détachement intermédiaire sur la route de Schipenbeil, et de mettre mieux à ma portée le 27e régiment.

En raison de l'importance de la grand'garde de Lautern, qui couvrait la route de Rossel, je la renforçai par une seconde compagnie du 2e bataillon du 25e. En cas d'attaque, les pelotons établis à Glockstein et Santoppen devaient se retirer sur Lautern et défendre la route de Santoppen à Bischofstein. Si l'ennemi se présentait en force, le commandant en donnerait avis au général Marcognet, et se retirerait sur Saverbohn. Il était

expressément défendu de laisser les parlementaires s'introduire dans les cantonnements. Les Russes en faisaient un trop fréquent usage dans l'intérêt de leurs opérations.

LIV

L'ennemi chercha à amuser nos avant-postes par des propositions d'armistice ; des parlementaires se succédaient ; notre état-major en rendit compte à l'Empereur en lui annonçant qu'on semblait disposé à traiter : pendant ce temps, le corps prussien, instruit du mouvement des Russes, se renforçait et se disposait à attaquer sérieusement Colbert.

Une circonstance due au hasard me mit à même de faire connaître au maréchal Ney, le 12 janvier, ce qui allait se passer au delà des avant-postes ennemis.

Mon quartier général était établi, comme je l'ai dit, à Bischofstein. J'avais eu occasion de rendre quelques services au bailli de Rossel, petite ville à trois lieues de Bischofstein.

Lorsque nos troupes eurent pris les positions précédemment indiquées, des employés de l'administration, notamment un nommé Tuffin que j'avais entrevu l'année précédente en Souabe et en Autriche, envahirent les cercles voisins de nos cantonnements et, selon leurs habitudes, se livrèrent à diverses exactions, frappant des réquisitions de blé et de bestiaux que les baillis ne pouvaient livrer; le prétexte était la subsistance de l'armée; mais en remplacement des denrées demandées, ils exigaient aussitôt de l'argent.

Déjà deux individus, Pasquier et Nassoy, ayant, dans les premiers jours de novembre, parcouru plusieurs villages du cercle de Pyritz en Poméranie, avec le titre de commissaires français pour le logement d'un corps de troupes qui n'existait pas, s'étaient fait payer différentes sommes à l'aide de faux titres; l'Empereur ordonna qu'ils fussent jugés à Berlin, dans les vingt-quatre heures.

Tuffin se présenta au bailli de Rossel et fit une réquisition des 150 swierc de blé et 50 bœufs; le bailli lui représenta qu'il ne pouvait y satisfaire; Tuffin insista, menaça le bailli d'exécution militaire. Ce dernier vint me rendre compte de

ce qui se passait. Je l'engageai à dire à Tuffin, déjà trop bien établi chez lui, que d'abord on ne pouvait satisfaire à sa demande, et qu'ensuite on était résolu de ne rien délivrer sans une réquisition de l'ordonnateur en chef approuvée par le maréchal Ney; à cette réponse, Tuffin renouvela ses menaces d'exécution militaire, et dit même qu'il reviendrait avec une brigade de cavalerie; mais il se retira et ne reparut plus; pareille affaire avait eu lieu au commencement de l'année, chez le prince de Zeil en Souabe, où j'étais cantonné.

Le bailli de Rossel, pour mieux témoigner sa reconnaissance et celle de sa population, m'avertit confidentiellement que : « l'armée « russe préparait un mouvement; déjà un corps « considérable de cavalerie arrivait à Rasten- « bourg; des reconnaissances s'étaient présen- « tées à Rossel; l'infanterie russe avancerait en « traîneaux; il avait reçu des ordres pour pré- « parer des subsistances et des fourrages. » Ce rapport me fut fait le 12 janvier; je m'empressai d'en informer le général Colbert et le maréchal.

Je n'avais avec moi à Bischofstein que deux compagnies comptant ensemble 90 hommes; le

restant du bataillon du 25e aurait dû s'y trouver; mais il avait été joindre l'avant-garde.

Le jour même où j'avertissais de la marche de l'armée russe, les avant-postes du général Colbert étaient vigoureusement attaqués.

L'Empereur, croyant son armée en repos dans les cantonnements qu'il lui avait indiqués, s'occupait à Varsovie de l'organisation de la Pologne et des provinces prussiennes ou allemandes tombées en notre pouvoir depuis la bataille d'Iéna; à sa grande surprise, il apprend que toute l'armée russe se portera sur les quartiers d'hiver de notre gauche.

LV

Le 14, en réponse à mon rapport du 12, le maréchal me prescrivit de donner de suite l'ordre aux trois bataillons du 25e d'être réunis le 15, à Bischofstein; ils laisseront leurs bagages et conscrits à Seeburg; les 1er et 2e bataillons de voltigeurs occupent Leunemburg et Wotterkein; j'aurai des avant-postes sur Rossel; ma gauche doit se lier avec le premier de ces bataillons.

Le 27e vient à Seeburg me servir de réserve ; ma retraite, si elle était forcée, serait sur Thegsten, rive gauche de la Pisse, qu'il faudrait défendre avec opiniâtreté en attendant des ordres.

La division Grouchy se dirige sur Bischofstein et Seeburg ; dès qu'elle arrivera à proximité de ma brigade, on sera tranquille : je dois prévenir les généraux Gardanne et Marcognet de ces dispositions, communiquer avec eux et avertir aussitôt le maréchal de tout ce qui peut l'intéresser.

Le 14, une patrouille prit à Rossel deux dragons prussiens que j'envoyai au quartier général. J'appris par eux qu'il était arrivé à Kœnigsberg, un corps de 20,000 Prussiens ou Russes, et qu'à Rastenburg, Laugarben et Barten, l'ennemi se renforçait journellement. La brigade était toujours sans artillerie. Les deux compagnies détachées à Vuslack rentrèrent ; je laissai 120 hommes à Plausen et j'envoyai des reconnaissances vers Strumbel.

Le maréchal, je l'ai déjà dit, avait ordonné la réunion du 25e à Bischofstein, et celle du 27e à

Seeburg; le 25e devait laisser ses bagages avec les conscrits à Seeburg, je préférai y placer une compagnie. Le 2e bataillon du 27e se rendit à Bischofstein et laissa 3 compagnies à Santoppen pour former les avant-postes sur la route de Rossel; la division de dragons de Grouchy était en marche sur Bischofsburg. Le commandant Delorme fut obligé de chasser l'ennemi de Bussemberg, pour s'y établir avec son bataillon de voltigeurs. Dans cette affaire nous eûmes huit soldats tués, 16 blessés, et fîmes 15 prisonniers.

Le même jour, je fis établir des signaux d'alarme de nuit à Lautern et Seeburg, et placer deux compagnies du 2e bataillon du 25e à Dammereau en avant du bois sur la droite de Santoppen, lesquelles devaient se retirer sur Bischofstein si elles étaient attaquées par des forces supérieures.

Le 12 janvier, l'ennemi avait enlevé une demi-compagnie du 6e léger, dans un village en avant de Liebstadt. « Ce fait n'aurait pas eu lieu, dit le « maréchal dans son ordre du jour, si le 1er ba- « taillon ne s'était pas disséminé dans les villages « environnants de Liebstadt. Les chefs sont blâ- « mables quand ils n'exécutent pas les mouve- « ments prescrits. Les vivres ne manquant nulle

« part, rien ne s'opposait à ce que les troupes « fussent plus serrées en présence de l'ennemi. « Je ferai juger militairement quiconque exi- « gera des contributions en argent. » Le présent ordre produit son effet.

Le 16 janvier, une autre compagnie du même régiment, ayant été en reconnaissance, fut attaquée par un escadron ennemi qui la chargea à l'improviste et vint jusque sur les baïonnettes. Cette compagnie se tint serrée, et, par un feu bien nourri, repoussa vivement l'ennemi. Dans cette affaire il y eut plusieurs dragons blessés. Le commandant, ayant été démonté, se sauva sur un cheval de dragon.

Le 14 janvier, le général en chef ordonna la formation d'un régiment provisoire de conscrits de deux bataillons à 8 compagnies, lequel serait exercé à Thorn pendant l'hiver. Ce régiment, commandé par un chef de bataillon du 50e, était, ainsi que les officiers instructeurs, levé dans notre division.

Les autres corps cantonnés feraient l'exercice une fois par jour : les compagnies et les bataillons se rassembleraient pour leur école.

Le 25, presque entièrement composé de conscrits, était très-faible; ces bataillons, par la mesure prescrite, auraient été réduits de 300 hommes à 150. Les services rendus par ce régiment m'inspiraient de l'intérêt; je priai le maréchal d'exempter ce corps de fournir les détachements de conscrits demandés, promettant que ses recrues seraient à même de manœuvrer dans un mois.

Le 19 janvier, je m'opposai à l'enlèvement, par des individus sans mandat, des bestiaux et des provisions sur les territoires de Strumbel et Plausen, qui fournissaient des subsistances à ma brigade; ces excès des troupes cantonnées vers Langheim nous empêcheraient de vivre dans le pays.

Depuis deux jours, cent cinquante Cosaques, avec des dragons prussiens, passaient la nuit à Rossel, et partaient le matin à 11 heures. Leurs avant-postes, situés entre Rastenburg et Rossel, se renforçaient. Je recommandai la plus grande surveillance. Les Russes, sans faire usage de leur artillerie, montrèrent beaucoup de cavalerie et peu d'infanterie dans une reconnaissance générale qu'ils firent le 19 janvier, depuis Langheim

jusqu'à Schipenbeil. Partout ils furent vigoureusement repoussés; à Senneberg principalement, ils éprouvèrent une assez grande perte en tués, blessés et prisonniers. Le colonel de Staternheim était au nombre des blessés. Vers Langheim et Schipenbeil le succès fut le même.

LVI

Le prince de Neufchâtel, en accusant réception au maréchal Ney du drapeau pris à Soldau, lui avait mandé, le 13, que l'Empereur ne pouvait approuver les dispositions pour marcher sur Kœnigsberg; il ne voulait pas d'expéditions partielles. Les mesures, étant communes à toutes l'armée, tenaient à un ensemble de dispositions qui ne permettait pas à un corps de sortir ou de prendre des cantonnements décousus. Il ne pouvait être question d'armistice.

Le 15 janvier, Bernadotte correspondait dans le même sens; conformément à l'ordre du 7 janvier pour les cantonnements, le 1er corps, chargé des opérations sur la gauche, devait attirer sur lui toutes les forces des Prussiens en me-

naçant Kœnigsberg de plus près que les autres maréchaux; ses opérations se liaient à celles de Dantzig et Graudentz : l'intervalle qui séparait le 6e corps de Soult devait être rempli. Il priait le maréchal Ney de faire évacuer quelques points, que le 1er corps d'armée devait occuper, et particulièrement Osterode, où serait son quartier général.

Le 19 janvier, Berthier écrivit au chef du 6e corps d'armée que l'Empereur était étonné qu'il ne se fût pas conformé à ses intentions.

Le 20 janvier, Ney fit son mouvement de retraite. Les régiments qui étaient le long de l'Alle se replièrent sur Schipenbeil et Heilsberg; ils arrivèrent le soir à Guttstadt. Les troupes de Laghen se retirèrent sur Bischofstein, les autres sur Seeburg et Allenstein, de manière que le 6e corps put être réuni, le 24, entre Hohenstein et Neidenburg.

Les 69e et 76e de ligne, ainsi que trois régiments de Grouchy, marchèrent de Bischofsburg sur Passenheim; le 4e se rendit à Neidenburg. Les dragons de Grouchy couvrirent les communications de Willenberg, et se lièrent par leur gauche au général Colbert, établi à Wartemburg.

L'ennemi fit suivre nos colonnes par de la cavalerie et quelque peu d'infanterie transportée en traîneaux. Le soir et pendant la nuit, cette cavalerie, s'avançant jusque sur nos postes, eut plusieurs hommes et chevaux tués. Nous apprenons, par des prisonniers et des déserteurs, que 9,000 hommes de cavalerie, suivis à quelques marches en arrière par l'infanterie, avancent sur Guttstadt, Allenstein, Hohenstein et Neidenburg; le général Lestocq, avec les Prussiens, sur Liebstadt et Elbing par la rive gauche de l'Alle : Benigsen est à Rastenburg.

Le 20 janvier, l'ennemi avait déjà beaucoup de cavalerie vis-à-vis notre front; son infanterie suivait en traîneaux.

Je prévins que Colbert s'attendait à être attaqué, que j'étais prêt à le soutenir : je ne partirais de Wartemburg pour Allenstein que le lendemain, lorsqu'il se serait rapproché de nous. Dans une affaire d'avant-postes, quelques hussards avaient été enlevés. La position de Seeburg étant menacée, j'envoyai au général Colbert un bataillon du 25e avec une pièce de 4 et des cartouches dont il manquait; je fis placer un grand poste à Reuschhagen, qui poussa des reconnais-

sances vers Bischofsburg ; les généraux Grouchy et Marcognet avaient dû évacuer ce bourg par suite du mouvement de l'ennemi. Le 21, la position de Seeburg fut effectivement inquiétée jusqu'à 8 heures du soir. Le général Colbert fit alors attaquer les villages d'Elsau et de Lockau, d'où l'ennemi a été chassé avec de grandes pertes. Nous avons fait prisonniers plusieurs officiers et quinze hussards russes.

Les cartouches et les pierres à feu demandées avec instance en remplacement de celles consommées allaient nous faire défaut.

Le 22, Colbert, en se retirant sur Wartenburg et Alwarenburg, ne vit point d'ennemis. La colonne du général Labassée, qui remontait l'Alle, repoussa 5 régiments de Cosaques, hussards ou dragons russes ; quelques coups de canon les tinrent à distance.

Le 22, le maréchal Ney, effectuant son mouvement rétrogade, en donna avis au prince de Ponte-Corvo et au maréchal Soult. Bernadotte confirmait de son côté que l'ennemi, fort de 80,000 hommes, marchait sur nous.

Au milieu de janvier, il n'avait encore régné

dans l'armée aucune maladie; cependant, pour la santé du soldat, on désirait plus de froid; jusqu'à ce moment, il s'était à peine fait sentir, et l'hiver paraissait déjà fort avancé. Le 22 janvier, le temps est devenu froid; sous peu de jours, les rivières seront gelées et nos communications en traîneaux pour les vivres reprises. Cependant la saison ne paraît pas plus rigoureuse qu'elle ne l'est ordinairement à Paris.

Le 22 janvier, les 80,000 hommes de Bennigsen et les Prussiens de Lestocq étaient à Heilsberg, trois divisions russes à Zambrow et Godiouz; le mouvement prévu se dessinait.

Le prince de Ponte-Corvo occupa, le 23 janvier, Mohrungen et Liebstadt par de l'infanterie et un régiment de hussards, lesquels observaient Guttstadt. La division Drouet était à portée de soutenir Osterode, et les dragons du général Sahuc se concentraient sur ce point, tout en se liant avec les troupes du maréchal Ney à Hohenstein. Le prince de Ponte-Corvo, occupant Mohrungen, Saalfeld, Osterode, et le maréchal Ney, Hohenstein, Heidemberg, mettaient l'armée en mesure de recevoir les Russes partout où ils se présenteraient.

Le 24, sur l'avis donné par Ney des mouvements de l'ennemi, Bernadotte lève ses quartiers pour se concentrer le même jour sur Mohrungen, Saalfeld, Osterode, et se lier avec le 6e corps à Hohenstein. Le froid continue à se faire sentir.

LVII

Dans leurs nouveaux quartiers, les troupes étaient très-mal. Le colonel du 27e, détaché à Turau, se plaignait beaucoup et dut modifier les cantonnements ; je n'avais moi-même que 15 cassines pour les deux quartiers généraux, un bataillon du 25e et les administrations. Les vivres manquaient : le 3e bataillon du 25e était dans la misère. Je renouvelai l'ordre aux colonels du 25e à Petzdorf, et du 27e à Turau, de faire mettre en sûreté le plus de blé possible, de moudre et de cuire du pain ; de se procurer des traîneaux pour son transport en cas de départ ; de distribuer la viande s'il y avait des bestiaux ; il ne fallait pas compter sur des distributions régulières.

A la fin de janvier, le maréchal Ney avait demandé que la division fût sous mes ordres ; un

faux mouvement, réparé par ma brigade, obligea plus tard le maréchal de prendre sur lui d'ordonner cette mesure, non encore autorisée par l'Empereur; et, à dater de ce moment, la division provisoirement réunie autour de Mulhen occupera la position spéciale de réserve antérieurement assignée à ma brigade relativement à l'ensemble des cantonnements du 6e corps.

Le 25, l'ennemi s'étant montré à Fraenau, j'ordonnai au colonel du 25e de lier les patrouilles de Petzdorf vers la route d'Osterode à Seval, et celles de Seval avec le 27e, à Faulen. Les troupes ne devaient pas se déshabiller; elles prendraient les armes à la diane jusqu'à la rentrée des reconnaissances, feraient des rondes fréquentes et éviteraient toute surprise.

Le même jour, Bernadotte manda au maréchal Ney que le poste de Liebstadt venait d'être enlevé après une vive résistance. Deux escadrons du 2e hussards et quelques compagnies du 8e régiment d'infanterie de ligne avaient beaucoup souffert. L'ennemi déboucha en force par Liebstadt pour se porter sur Holland et Mohrungen. Alors le prince de Ponte-Corvo réunit de très-

bonne heure, à Holland, la division Dupont et deux régiments de cavalerie légère, pour se porter ensuite sur Mohrungen, où la division Drouet, venant de Saalfeld, se trouverait le matin. Le prince engagea le maréchal Ney à faire un mouvement vers sa gauche ou à marcher sur Allenstein.

Pendant ce temps, l'armée russe avançait sur le flanc gauche de Bernadotte, qui culbuta l'avant-garde de l'ennemi à Mohrungen, emporta toutes ses positions après un combat sanglant, et s'établit là où il avait cessé de poursuivre; il prit 200 prisonniers et un obusier.

Tandis que l'avant-garde russe rétrogradait, le prince de Ponte-Corvo pria le maréchal Ney d'appuyer les troupes d'Osterode qui s'avançaient pour couvrir les communications de Mohrungen à Osterode, et pour contenir l'ennemi dans le cas où le 1er corps se retirerait sur Liebemühl. Il le chargeait en outre de prévenir Soult de se mettre en mesure, et d'engager le général d'Hautpoul à étendre sa gauche en avançant de manière à opérer ensemble, si les circonstances l'exigeaient.

Le 26 janvier, d'après une lettre du chef d'é-

tat-major de Bernadotte, sur l'affaire qui avait eu lieu la veille, à Mohrungen, le maréchal Ney me prescrivit de partir immédiatement de Mulhen suivi du 27e régiment, pour aller prendre poste à Osterode, avec ordre de retourner à ma première position aussitôt que le mouvement rétrograde du prince de Ponte-Corvo sur ce point commencerait à s'effectuer. Provisoirement il faisait remplacer ce corps par le 6e léger, qui était à Gilgenburg.

LVIII

Le thermomètre se maintenait depuis quelques jours entre 2 et 3 degrés ; le temps et les chemins étaient superbes. Cette circonstance et le mouvement décidé de l'ennemi sur notre gauche portèrent l'Empereur à lever ses cantonnements, pour rejeter les Russes au delà du Niémen ; il ordonna au maréchal Soult de garder Willenberg en force, et au maréchal Ney d'occuper Neidembourg au lieu de Mlawa, qui était en arrière.

Le duc de Dantzig couvrirait nos magasins de Thorn et de Bromberg ; il serait la réserve de notre gauche.

Le prince de Ponte-Corvo, sans persister à défendre Elbing, se retirait de manière à couvrir Thorn et appuyer la gauche de Ney, qui se réunissait à Neidenbourg pour se lier avec Bernadotte à Chorzellen et Mlawa; la réserve de cavalerie à Willenberg; Davoust à Pultusk; la garde impériale à Praznitz; le 5e corps à Wyszkow.

L'Empereur pensait que l'ennemi avait l'intention d'asseoir ses quartiers d'hiver, et que les derniers mouvements étaient une conséquence de la pointe en avant qu'avait faite le 6e corps. Les Russes, sachant Ney en position à Neidenbourg, prendraient probablement une ligne parallèle; mais, en attendant que ce mouvement fût bien décidé, l'Empereur approuva que ce maréchal eût des forces à Neidenburg et Heidenheim; il lui recommanda de soutenir Bernadotte et Soult, s'ils étaient sérieusement attaqués dans leurs positions. Ney devait correspondre avec Thorn, et empêcher cette ville d'être insultée.

J'étais arrivé avec le 27e régiment, le 27 janvier, à deux heures du matin, à Osterode, où je trouvai une division du 1er corps d'armée et son chef d'état-major. Celui-ci jugeant ma pré-

sence inutile, je partis pour Mühlen. Pendant la route, une lettre du général Dutaillis me fit changer de direction, et je me rendis avec le 27ᵉ à Wilhelmswalde. Ce mouvement avait pour but d'entretenir les communications avec le 1ᵉʳ corps, dont les troupes occupaient en ce moment Osterwein, à une petite lieue de Wietelwald, sur la route d'Osterode. Dès mon arrivée, je fis faire des patrouilles vers Holhenstein et Osterode, points essentiels à observer. Bernadotte ne paraissait pas dans l'intention de faire une longue défense à Osterode ; son chef d'état-major prévint que si l'ennemi se présentait avec des forces supérieures, le 1ᵉʳ corps se retirerait sur Deutsch-Eylau.

Le soir du 27, à 7 heures, le général Maison me dit que le mouvement de l'ennemi ayant engagé à faire partir les dragons cantonnés à Osterwein, je devrais peut-être occuper ce poste avec un demi-bataillon, observer la route d'Osterode et les communications vers Allenstein. Mais le maréchal Ney m'ayant donné l'ordre pendant la nuit de me retirer sur Kirchsteindorf, je repliai le poste d'Osterwein et me mis en marche le lendemain, à sept heures, pour ma nouvelle destination.

A mon arrivée, je donnai l'ordre aux 1er et 3e bataillons du 25e, à Petzdorf et à Mühlen, de se lier avec Kirchsteindorf et le 27e, établi à Jagerwolt.

Le 27 janvier, Berthier écrivit au maréchal Ney que l'Empereur voulait qu'il secondât Bernadotte dans toutes ses opérations et qu'il tînt son corps réuni. L'ordre était donné de lever les cantonnements, afin que l'armée fût prête à marcher au premier avis.

En conséquence des instructions précédentes, Murat se rendit, le 27, à Willenberg, lieu de réunion du corps de Soult; Augereau à Mlawa, et le maréchal Lefèvre occupa Thorn par des patrouilles. L'Empereur quitta Varsovie le lendemain.

Napoléon engagea le maréchal Ney à correspondre fréquemment avec le grand-duc de Berg et lui indiqua dans quel esprit il devait diriger ses mouvements. « L'armée, disait-il, ne pourra « pas être concentrée avant trois ou quatre « jours : si le prince de Ponte-Corvo se réunit « à Osterode, et qu'il soit en mesure de s'y « maintenir ou qu'il soit obligé de se retirer sur

« Thorn pour couvrir cette place, vous devez le « laisser faire. Alors, avec votre corps d'armée, « vous appuieriez et flanqueriez le maréchal « Soult, de manière que son corps d'armée, le « vôtre et celui du maréchal Augereau ne for- « massent qu'un seul corps. »

« Par votre gauche, vous communiquerez avec « Bernadotte s'il avait quitté Osterode ou qu'il « se fût retiré sur Thorn. Si vous étiez fondé à « penser qu'il ne pût arriver avant l'ennemi à « Thorn, vous couvririez cette place. Dans tous « les cas, favorisez les mouvements du maréchal « Bernadotte. L'Empereur ne veut reprendre « ses quartiers d'hiver que lorsqu'il aura anéanti « l'ennemi. »

Lors de ce mouvement rétrograde de Bernadotte et des inquiétudes résultant des dépêches du 1er corps, le 28 et le 29 janvier, le maréchal Ney se hâta de détacher, à gauche, le 25e léger ; il annonça, le 26 janvier, au major général et à Bernadotte, *qu'en attendant sa concentration, la présence de cette brigade, à la tête de laquelle marche le général Roguet, pourvoira aux éventualités.*

D'après l'ordre général de mouvement exé-

cuté le 28 janvier, au matin, le 1er bataillon occupait Liestenheim; deux de ces compagnies étaient à Drobnitz, ayant leur retraite sur Mühlen; les 2e et 3e bataillons, Mülhen, Seewald, Petzdorf, rassemblement à Mühlen; le quartier général de la brigade était à Kirchsteindorf, celui de la division à Grünfeld.

Le 29 janvier, Osterode paraissait être occupée par l'ennemi avec un corps considérable de cavalerie, composé de hussards et de hulans russes que je faisais observer et dont les patrouilles allaient vers Kirchsteindorf.

A la même date, la troupe se trouvait dans la plus extrême misère. A Kirchsteindorf on se disputait une pomme de terre; il y avait beaucoup de malades, et de promptes mesures étaient urgentes pour assurer les subsistances. On parlait contre les administrations; il était temps que MM. les commissaires fissent davantage.

J'avais très-peu de cavaliers; 16 hommes ne suffisaient pas pour m'éclairer, attendu que d'ici à Osterode le pays était absolument découvert. Je poussai néanmoins des patrouilles de 2 cavaliers vers Sieldack, route d'Osterode, et vers

Polkar, route d'Altenstein, avec ordre de se retirer promptement si elles apercevaient les Russes. J'établis un poste à l'entrée du bois, sur la route d'Osterode, pour protéger les communications. Le chef du 3e bataillon du 27e régiment envoya 4 compagnies à mi-chemin de Kirchsteindorf, pour prendre position et observer l'ennemi ; ces troupes devaient se retirer sur Mühlen en cas de force majeure.

Nos reconnaissances journalières, très-fatigantes même pour la cavalerie légère, nous apprenaient peu de chose. Elles étaient souvent ramenées. L'Empereur voulait les remplacer en partie à l'aide d'un interrogatoire régulier des baillis. Chaque jour, 150 cavaliers sans portemanteaux et avec une compagnie de voltigeurs en croupe iraient prendre un des baillis dans le rayon d'une lieue. L'Empereur ajoutait à ce moyen de grosses dépenses d'espionnage ; de cette manière il ménagerait la cavalerie pour une bataille.

Le 30, des hulans tirèrent quelques coups de carabine sur mes patrouilles ; mais celles-ci les ayant poursuivis, ils se replièrent jusqu'à l'entrée du bois, où ils disparurent. Il y avait alors à Osterode 2,000 chevaux russes. A huit heures

du matin, l'ennemi n'était pas encore arrivé à Kirchsteindorf, d'où j'étais parti à trois heures et demie. Je fis établir, par le 27e régiment, des postes sur les routes d'Osterode, Hohenstein et Neidemberg. Les premiers avaient ordre de se lier à ceux de Seement et de faire des rondes toutes les heures.

Le 25e gardait avec soin les routes de Loeben, Lautenburg, Osterode et Hohenstein. Ce régiment envoya 2 compagnies de voltigeurs à Fannenburg, pour fournir des postes aux principaux cantonnements occupés par la cavalerie du général Colbert. Deux compagnies du même régiment allèrent à Soldau garder le parc d'artillerie aux ordres du colonel Abboville. Ensuite les 69e et 76e occupèrent Elyenau, Altstadt et Lechwald relevant les troupes du 25e, qui se rendaient à Seement et Ostrowitz. En cas d'attaque, le 25e se réunirait à Altstadt et Seement, à cheval sur la grande route d'Osterode à Gilgenburg ; il prendrait position à droite du village, et couvrirait la route d'Osterode à Gilgenburg, lieu de réunion du régiment.

Le 31 janvier, à deux heures du matin, je détachai une compagnie du 1er bataillon du 25e sur

a route d'Osterode à Gilgenburg, pour faire des patrouilles en avant, et y rester jusqu'à nouvel avis. Je rendis compte des mouvements des 25e et 27e, que les troupes n'avaient pas eu de pain la veille, et qu'à moins de recevoir des vivres de l'administration, je n'avais rien à leur donner, attendu que les villages occupés n'offraient aucune ressource.

LIX

A la fin de janvier, le temps fut beau; il ne fit froid qu'autant qu'il le fallait pour la santé du soldat et pour l'amélioration des chemins, devenus ainsi très-praticables. Le froid se soutint entre deux et trois degrés au-dessous de zéro. C'était le plus favorable pour l'armée.

Après le combat de Mohrungen, où elle avait été mise en déroute, l'avant-garde russe s'était retirée sur Liebstadt; mais le surlendemain, 27 janvier, plusieurs divisions ennemies la joignirent, et toutes étaient en marche pour porter le théâtre de la guerre sur le bas de la Vistule.

L'Empereur avait prescrit au prince de Ponte-Corvo de favoriser les opérations offensives de l'ennemi en se retirant sur le bas de la Vistule, et ordonné la levée de ses quartiers d'hiver. Le 5e corps, commandé par le général Savary, se trouva réuni, le 31 janvier, à Brok, contre le général Essen, cantonné sur le Bug; le 3e corps à Mysiniez; le 4e à Willenberg; le 6e à Gilgenburg; le 7e à Neidenburg. De Varsovie, l'Empereur arriva, le 31 au soir, à Willenberg. Murat s'y était rendu depuis deux jours, et y avait réuni toute sa cavalerie. Le prince de Ponte-Corvo avait successivement évacué Osterode, Loebau, et s'était rejeté sur Strasburg. Le maréchal Lefebvre avait réuni le 10e corps à Thorn, pour la défense de cette ville et de la gauche de la Vistule.

Le 1er février, on rencontra à Passeinheim l'avant-garde ennemie qui prenait l'offensive, et se dirigeait déjà sur Willenberg. Murat la fit charger et entra dans la ville. Le corps du maréchal Davoust se porta à Ortelsburg.

Le 2 février, le grand-duc de Berg et Soult occupèrent Allenstein. Le corps de Davoust marcha sur Whastruburg. Les maréchaux Augereau

et Ney arrivèrent dans la journée du 3, à Allenstein et Hohenstein.

Le 3 au matin, l'armée ennemie, qui avait rétrogradé en toute hâte, se voyant tournée par son flanc gauche, et jetée sur cette Vistule qu'elle s'était vantée de franchir victorieuse, parut en bataille, la gauche au village de Moudtken, le centre à Jonkowo, couvrant la grande route de Liebstadt.

L'Empereur se porta à Gettkendorf; il déploya le corps du maréchal Augereau au centre, celui de Soult à la droite, la garde impériale en réserve. Il ordonna au maréchal Soult de s'emparer du pont de Bergfried sur le chemin de Guttstadt.

Deux régiments et un bataillon en réserve débusquèrent l'ennemi, passèrent au pas de charge le pont, enfoncèrent les douze bataillons russes, prirent 4 pièces de canon, et couvrirent le champ de bataille de morts et de blessés. Une seconde brigade suivait derrière, prête à se déployer; mais déjà l'ennemi en déroute abandonnait toutes ses belles positions; dans le même

temps, le maréchal Ney enlevait un bois où l'ennemi appuyait sa droite ; la division Saint-Hilaire s'emparait du village du centre, et le grand-duc de Berg, avec une division de dragons, traversait le bois et balayait la plaine, afin d'éclairer le devant de notre position. Dans ces attaques partielles, l'ennemi fut repoussé et perdit une centaine de prisonniers. La nuit surprit ainsi les deux armées en présence.

A la pointe du jour du 4 février, le général Lasalle reconnut la plaine ; bientôt on acquit la certitude que l'ennemi avait profité de la nuit pour battre en retraite, ne laissant que trois arrière-gardes à droite, à gauche et au centre. Celles-ci furent poursuivies pendant six lieues. Avant le soir, notre avant-garde vint à Deppen. L'Empereur coucha à Schlett.

Le 5 février, à la pointe du jour, toute l'armée française fut en mouvement. A Deppen, l'Empereur apprit qu'une colonne ennemie n'avait pas encore passé l'Alle, et se trouvait ainsi débordée par notre gauche, tandis que l'armée russe rétrogradait toujours sur les routes d'Arensdorf et de Landsberg. Sa Majesté donna l'ordre au grand-duc de Berg et aux maréchaux Soult et Davoust

de poursuivre dans cette direction. Elle fit passer l'Alle au corps du maréchal Ney, avec la division Lasalle et une division de dragons, et lui prescrivit d'attaquer le corps ennemi coupé. Le grand-duc de Berg, arrivé sur la hauteur de Waterdorf, se trouva en présence de 8,000 cavaliers.

Pendant ce temps, le maréchal Ney, parti le 5 février pour Liebstadt, était aux prises avec le corps ennemi, fort de 6,000 fantassins et 2,000 cavaliers. Celui-ci voulut un moment forcer le passage; mais, poursuivi jusqu'à Alt-Reichau, culbuté et mis dans une déroute complète, il abandonna canons, drapeaux et bagages. Les autres divisions de ce corps, voyant le sort de leur avant-garde, battirent en retraite. A la nuit, nous avions déjà fait plusieurs milliers de prisonniers et pris 16 pièces de canon. Nous eûmes dans ces brillants combats 100 morts et 400 blessés.

Dans la lettre adressée au major général, datée de Liebstadt, 5 février, 11 heures du soir, le maréchal, relatant ce fait d'armes, continue en ces termes : « Le général Roguet poursuivit seul « avec sa brigade les débris de l'ennemi ; le reste

« de mon corps d'armée changea de direction à « droite de Alt-Reichau pour se porter sur « Liebstadt ; le 50e resta à Alt-Reichau pour gar- « der les prisonniers.

« Le général Roguet a ordre de poursuivre « vivement l'ennemi jusqu'à Mohrungen, de re- « poser quelques heures et de me rejoindre sur « Liebstadt par Hermenau et Workellen.

« Le lendemain, l'ennemi n'a pas suivi la bri- « gade du général Roguet, qui se retirait sur « Liebstadt, et nous n'avons aucune nouvelle de « la marche du prince de Ponte-Corvo.

« La brigade du général Roguet, ainsi que les « dragons, resteront à Liebstadt jusqu'à demain « matin pour se diriger sur Wormditt, à moins « d'événements extraordinaires ; dans ce cas, « ils marcheront aujourd'hui pour me rejoin- « dre. »

LX

Par les mouvements précédents, la plus grande partie des communications de l'armée russe étaient coupées. Ses dépôts de Guttstadt et de Liebstadt, et plusieurs de ses magasins de l'Alle,

avaient été enlevés par notre cavalerie légère. L'armée russe fuit sans savoir où elle va : artillerie, bagages, approvisionnements, tombent en notre pouvoir.

Le 6 février au matin, on se mit en marche pour suivre l'ennemi : le grand-duc de Berg, avec le corps du maréchal Soult, sur Landsberg; le corps de Davoust sur Heilsberg, et celui du maréchal Ney sur Wormditt, pour empêcher la partie de l'armée russe, coupée à Deppen, de se dérober vers le nord. A Glaudau, le grand-duc de Berg rencontra l'arrière-garde ennemie et la fit charger entre cette ville et Hoff. L'armée russe s'ébranla pour soutenir son arrière-garde. Le maréchal Soult était arrivé; Augereau s'établit sur la gauche, et le village de Hoff fut occupé. L'ennemi sentit l'importance de cette position, et lança dix bataillons pour la reprendre. Le grand-duc de Berg fit exécuter une seconde charge par les cuirassiers, qui prirent en flanc cette infanterie et l'écharpèrent.

Le 7, à la pointe du jour, l'avant-garde française se mit en marche, et rencontra l'arrière-garde russe entre le bois et Eylau. Plusieurs régiments de chasseurs à pied qui la soute-

naient furent chargés et en partie pris. On ne tarda pas à arriver à Eylau et à reconnaître que l'ennemi était en position derrière cette ville.

A un quart de lieue de Preussich-Eylau, est un plateau qui défend le débouché de la plaine. Le maréchal Soult ordonna au 45e et au 18e de ligne de l'enlever. Trois régiments qui le défendaient furent culbutés; mais au même moment une colonne de cavalerie russe chargea la gauche du 18e, que les dragons Klein protégèrent à temps; nos troupes s'engagèrent au milieu de la ville d'Eylau. L'ennemi avait placé dans l'église et le cimetière plusieurs régiments. Après un combat meurtrier de part et d'autre, la position fut enlevée à dix heures du soir. La division Legrand s'établit en avant, Saint-Hilaire à la droite; le corps du maréchal Augereau se plaça sur la gauche; Davoust avait, dès la veille, marché pour déborder Eylau et tomber sur le flanc gauche de l'ennemi. Le maréchal Ney accourait pour le tourner sur son flanc droit.

Le 8 février, à la pointe du jour, l'armée russe commença l'attaque par une vive canonnade contre la ville d'Eylau et la division Saint-Hilaire. L'Empereur se porta au cimetière, que l'ennemi

avait opiniâtrément défendu la veille. Il fit avancer le corps du maréchal Augereau et foudroyer le monticule par quarante pièces d'artillerie de sa garde. Une terrible canonnade s'engagea de part et d'autre.

L'armée russe, rangée en colonnes, était à une demi-portée de canon : tout coup frappait dans ses masses profondes. L'ennemi, impatienté de tant souffrir, voulut déborder notre gauche. Au même moment, les tirailleurs de Davoust se firent entendre à dos de l'armée russe. Le corps du maréchal Augereau avança en même temps pour menacer le centre de l'ennemi et l'empêcher de se porter tout entier contre Davoust. La division Saint-Hilaire, devant aussi manœuvrer pour se réunir à ce maréchal, déboucha sur la droite. Aussitôt une neige épaisse couvrit les deux armées. Dans cette obscurité, le point de direction fut perdu, et les colonnes, appuyant trop à gauche, flottèrent incertaines. Le temps s'étant éclairci, le grand-duc de Berg avec la cavalerie, soutenue par le maréchal Bessières, à la tête de la garde, tourna la division Saint-Hilaire, pour tomber sur l'armée ennemie. La cavalerie russe, qui voulut s'opposer à cette manœuvre, fut culbutée, et le massacre devint horrible.

Pendant ce temps, le corps du maréchal Davoust arrivait derrière l'ennemi. La neige, qui plusieurs fois obscurcit le jour, retarda aussi sa marche et nuisit à l'ensemble de ses colonnes. Trois cents bouches à feu vomirent la mort de part et d'autre pendant douze heures, lorsque le maréchal Davoust, débouchant sur le plateau, déborda l'ennemi, qui, après avoir fait de vains efforts pour le reprendre, battit en retraite. La victoire sembla enfin être pour nous.

Mais le général prussien Lestocq, que poursuivait le 6e corps, arrive par Schmoditten, dans l'instant où la gauche des ennemis pliait sous le 3e corps. Filant derrière l'armée russe, il accourt au soutien de son aile gauche, au village de Kuschitten, déjà occupé par quelques compagnies françaises; celles-ci sont bientôt refoulées; néanmoins nous disputons Auklapen, ainsi que la forêt voisine.

Pendant ce combat, Ney s'empare d'Althof, appui de l'aile droite des Russes. Soult prend l'offensive par le côté opposé. Le 6e corps chasse l'ennemi de Schloditten; il met le village de Schmoditten en cendres pour empêcher les Russes de s'y arrêter. L'ennemi serré entre les corps

des maréchaux Ney et Davoust, craignait de perdre toute son arrière-garde ; il résolut, à huit heures du soir, de reprendre Schemoditten. Plusieurs bataillons de grenadiers russes, les seuls qui n'eussent pas donné, se présentèrent bravement contre ce village ; mais le 6e régiment d'infanterie légère les laissa approcher à bout portant, et les mit en déroute ; dès ce moment la victoire nous resta.

L'armée française eut 1,900 morts et 5,700 blessés. Si de part et d'autre la perte fut grande, notre éloignement nous rendit la notre plus sensible. Tous les morts furent enterrés dans la journée du 10. La consommation en cartouches à canon a été considérable ; celle en munitions d'infanterie beaucoup moindre.

L'ennemi, qui avait levé imprudemment ses quartiers pour se porter sur Thorn en débordant la gauche de notre armée, a éprouvé un grand échec. 15,000 prisonniers, autant d'hommes hors de combat, 7,000 morts, 18 drapeaux, 45 pièces de canon, furent nos trophées ; cependant, des contrariétés de temps, insignifiantes dans toute autre circonstance, avaient beaucoup entravé les combinaisons de l'Empe-

reur. Les divisions de cuirassiers Nansouty à Varsovie, et Espagne à Thorn, ne purent prendre part à cette grande journée. Désormais l'ennemi est rejeté à soixante lieues de la Vistule.

LXI

Après la victoire, la partie de l'armée française qui y avait concouru passa la nuit sur le champ de bataille. Le 3e corps bivouaqua à Serpallen et Klein-Sausgarten; le 7e, entre Eylau et Rothenen; le 4e, en avant d'Eylau, du côté d'Auklapen; le 6e, à Althof et Schloditten; la réserve de cavalerie, à droite du 6e corps, à Althof et Eylau; le quartier général et la garde impériale, dans cette dernière ville.

A la pointe du jour, le roi de Naples poursuivit l'ennemi l'espace de 6 lieues, jusqu'à la rivière de Frischling, sans trouver même un homme de cavalerie. Les Russes avaient fait, avec précipitation, leur retraite au delà de la Pregel, abandonnant 16 pièces de canon et leurs blessés. Toutes les maisons des villages traversés par eux la nuit, en sont remplies.

A la suite de la victoire d'Eylau, l'Empereur fit stationner ses troupes pendant plusieurs jours sur le champ de bataille, tant pour un repos nécessaire qu'afin de s'assurer, avant de les éloigner, du parti que prendrait l'ennemi. Du 8 au 16 février l'armée restera campée à peu près dans les mêmes positions qu'après la bataille, si ce n'est que les cantonnements seront un peu étendus pour la facilité des subsistances. Les 1er, 3e, 6e, 4e, 7e corps, la cavalerie Murat et le quartier général séjourneront autour des villes de Kreutzburg, Lanspach, Mülhausen, Serpallen, Villemberg et Schmoditten.

Le 10e corps, duc de Dantzig, vint à Osterode pour couvrir Thorn, maintenir libre la route de cette ville à Osterode, et assurer, contre les partis de Cosaques, la communication entre le 5e corps, resté sur l'Omuleff, et la Grande Armée.

Dans les nouveaux cantonnements pris le 8 février, à la suite de la sanglante bataille d'Eylau, les 25e léger, 27e de ligne, et les dragons formèrent toujours la réserve du 6e corps, campé en arrière d'Althof.

Ma brigade, ainsi que les dragons, se retirèrent en avant d'Althof. La troupe devant emporter deux jours de vivres en cas de départ, je prescrivis aux colonels de se compléter à l'aide des ressources existantes dans leurs cantonnements, en grains et farines, et de s'assurer des moyens de transport.

Dans la première semaine de février, le temps reste superbe pour la saison; il y a trois pieds de neige, le thermomètre est à deux ou trois degrés au-dessous de zéro. Le 11, le temps devient mauvais.

Le 14 février, l'ennemi prend position derrière la Pregel. Nos coureurs vont sur Kœnigsberg; mais l'Empereur a jugé convenable de retenir encore l'armée dans ses quartiers d'hiver, à portée de couvrir la ligne de la Vistule.

On avait d'abord conçu l'espoir de forcer les Russes dans leurs positions, si la Pregel fût restée prise; mais le dégel continue. Le 17, le froid a entièrement cessé et la neige est partout fondue. Au mois de février, la saison actuelle nous offre le phénomène de la température de la fin d'avril. Le temps ne permet de rien

faire. L'ennemi, qui a le premier levé ses quartiers, s'en repent aujourd'hui.

L'Empereur employa huit jours à faire reconnaître la Passarge, les environs de Marienwerder et les embouchures de la Vistule, pour y cantonner à l'aise et alimenter son armée, tout en couvrant le siége de Dantzig qu'on allait pousser avec vigueur. Les pays d'Elbing, de Liebstadt, d'Osterode, sont les plus belles parties de ces contrées. L'Empereur les avait choisis pour y établir sa gauche.

Le 16 février, de Preussich-Eylau, l'Empereur nous adresse une proclamation. Le même jour, il règle ainsi les nouveaux cantonnements à occuper par son armée, dès le 19 :

Les 1^er^ et 4^e^ corps à Wormditt et Liebstadt; les 3^e^ et 7^e^ à Guttstadt; le 6^e^, avant-garde de l'armée, à Freymarkt. La réserve de cavalerie suivra par division les divers corps d'armée. La garde impériale et le grand quartier général s'établiront à Liebstadt.

En conséquence, les parcs de réserve, les bagages, les malades sont envoyés à deux lieues en arrière sur la direction que prendra chaque

L'Empereur a ordonné au 5e corps de reprendre ses quartiers d'hiver. Le dégel est affreux. La saison ne permet de rien entreprendre.

LXIII

Le 19 février, le temps s'était remis au froid, il neigeait beaucoup. Mais aussitôt un dégel vient contrarier les mouvements. La saison est bizarre; il gèle et il dégèle; elle est humide et variable.

Le 20 février, les cantonnements de l'armée furent définitivement fixés de manière que les corps placés, dès le 23, sur des lignes parallèles, présentassent la tête de leurs colonnes du côté de l'ennemi, et pussent se réunir en deux marches à Osterode, en cas de mouvement offensif des Russes.

A gauche, le 1er corps occupa l'embouchure de la Passarge; le 4e fut placé en avant du 1er, de Wormditt à Liebmühl; le 6e au delà de celui-ci à Guttstadt et Allenstein sur l'Alle; à gauche le 3e corps eut ses cantonnements à Hohenstein et Gilgenburg; le 7e corps fut dissous et réparti

dans les autres; le 5e en arrière d'Ostrolenka. La garde impériale occupa Loebau, Rosenthal, Neumark et Osterode, où était le grand quartier général et celui de Murat; la réserve de cavalerie fut répartie, par division, entre les corps d'armée; la cavalerie Lasalle, complétée à 4 brigades, cantonna autour de Neidembourg; les 3 divisions de cuirassiers se placèrent sur les derrières de l'armée depuis Rosenberg jusqu'à Strasburg, où fut le grand parc; les dépôts de l'artillerie restèrent à Thorn.

Le 20 février, par suite de ces nouveaux cantonnements, j'occupai Sommerfeld, Lauterwalde, Regerteln et Buchwalde; mon lieu de rassemblement fut à Sommerfeld.

Le 22 février, ma brigade, avec 50 cavaliers de la division Lasalle, est à Glottau et Queetz où se trouve mon quartier général; j'envoie des patrouilles sur Elditten, Wolfsdorf et Lingnau : chaque régiment a cinq ou six villages. Ces cantonnements sont trop serrés autour de Guttstadt. Dès le 25, le pain, la viande et les fourrages, manqueront totalement.

Le 27e occupa les cantonnements de Buchwalde, Jonkowo, Maudsken, gardant les ponts,

sur l'Alle, de Bergfried à Rédikainen, et se liant avec le 25ᵉ établi à Munsterberg. Le rassemblement de la brigade était à Rosengarth; mon quartier à Queetz.

Le 22 février, les patrouilles du 27ᵉ observèrent avec soin Elditten, occupé par l'ennemi, et celles du 25ᵉ, Scharniks, Wolfsdorf, points recommandés à ma surveillance par le maréchal Ney.

Le 25ᵉ gardait les ponts sur l'Alle, depuis Knopen jusqu'à Munsterberg, et correspondait avec le 27ᵉ à Buchwalde. J'utilisai les moulins et toutes les autres ressources du pays au profit de la brigade.

La rivière de l'Alle, dans les parties les plus étroites, a une largeur de 10 toises; partout elle est très-profonde. Les ponts de Knopen, Munsterberg et Bergfried, rompus, le 3, par les Russes, avaient été réparés par nous. La diane était battue à 4 heures du matin, et la troupe constamment prête à se porter où besoin serait; les affaires précédentes nous prescrivaient la plus grande vigilance.

Le 23 février, le 25ᵉ léger prit la position de

Glottau : sa droite à la rivière, sa gauche vers le bois, à cheval sur la route de Glottau. Le 27e de ligne occupa les hauteurs de Queetz, en travers de la route de Guttstadt, l'artillerie prenant position sur ces hauteurs.

Depuis deux jours la troupe ne trouvait rien à manger; les Russes et les Prussiens avaient tout détruit dans les villages que nous occupions. Le 27e, établi dans de mauvais cantonnements, comptait 200 malades depuis le 21. Cependant notre service avait la plus grande importance pour l'armée.

Le 25 février, l'Empereur ordonne à Soult de garder en force le pont d'Alken; de protéger le flanc du maréchal Bernadotte; il veut connaître son opinion et sa situation exacte.

Le même jour, sur mon ordre, un détachement de cavalerie alla voir si l'ennemi occupait Elditten et Liebstadt, ou si ces points étaient gardés par le maréchal Soult; j'envoyai à ce dernier une dépêche à Liebstadt qui ne put lui parvenir, les ponts de la Passarge ayant été rompus par son corps. Je fis occuper les villages de Neuendorf, Lingnau et Scharniks, par 3 compagnies du 25e léger. Les grand'gardes se liaient

entre elles et avec Queetz où j'avais mon quartier. Les postes se baraquèrent, et il y eut peine de mort contre le chef qui n'y ferait pas toute la résistance possible, consommant avant de se retirer la dernière de ses cartouches.

L'ennemi rôdait autour des cantonnements, cherchant à nous enlever des postes; celui de Warlach fut investi; mais en voyant arriver les éclaireurs du 25e léger, les Russes se retirèrent sur Scharniks, après une légère fusillade.

Deux escadrons de 150 cavaliers ennemis se présentèrent, le 25 février, devant Scharniks, et une reconnaissance de 16 voltigeurs du 25e, conduite par un officier, avait été enlevée près de Wolfsdorf malgré une vive résistance. Je renforçai cette position par les carabiniers du 2e bataillon, une compagnie de chasseurs sur les hauteurs en arrière de Scharniks, et une patrouille vers Wolfsdorf et Elditten.

J'eus lieu de me louer de ces dispositions : peu d'instants après que je les avais prises, l'ennemi se porta en force sur Scharniks, et fut repoussé jusqu'à Wolfsdorf. Au moment où la compagnie de voltigeurs rentrait dans les granges,

les Russes fondirent de nouveau sur mes avant-postes, et en prirent un de 20 hommes. La compagnie de soutien se mit en défense, se replia sur les hauteurs de la route de Queetz, suivant l'ordre que je lui avais donné, et y attendit mes instructions. Alors l'ennemi chercha à la tourner; mais arrivant avec les carabiniers du 2e bataillon et une compagnie de fusiliers, je l'arrêtai; un véritable combat eut alors lieu : les Russes évacuèrent Wolfsdorf et peu après disparurent. Ils comptaient environ 400 chevaux sans infanterie. Les Russes eurent un grand nombre d'hommes et de chevaux tués ou blessés et perdirent un canon.

A cette époque, la pénurie des subsistances était devenue extrême, elle paralysait nos mouvements; l'état-major général en était très-préoccupé. Néanmoins l'Empereur voulait pouvoir concentrer 90,000 hommes sur le plateau d'Osterode en 36 heures et avoir deux jours de pain à l'avance pour chacun de ses corps, ce qui était difficile. Il fit évacuer en arrière les blessés et les bagages inutiles; le temps et les communications étaient mauvais. L'ennemi ne pouvait réunir plus de 60,000 hommes.

LXIV

L'armée est concentrée dans ses cantonnements derrière la Passarge, appuyant sa gauche aux pays riches de Marienwerder, Nogath et d'Elbing. Une division russe s'était portée sur Braunsberg, à la tête de nos cantonnements; l'Empereur ordonne qu'elle soit attaquée.

Le temps est toujours variable. Il gelait hier; il dégèle aujourd'hui. L'hiver continue ainsi, il n'y a jamais plus de cinq degrés de froid.

Le 25 février, le maréchal Ney me prescrivit d'envoyer le 25e régiment à Neuendorf, Lingnau, Scharniks, Wolfsdorf, Nevendorf et Glottau avec l'état-major; le 27e à Warlach, Waltermünl, Kolmanen et Queetz, avec l'état-major. Les compagnies du 25e n'ayant que 30 à 35 hommes, je renforçai d'un autre peloton le poste de Scharniks.

J'annonçai au général Dutaillis que la division venait d'exécuter son mouvement, que ma lettre du 25 au maréchal Soult lui était parvenue par le poste du 43e, parce que mes chasseurs ayant rencontré l'ennemi à Elditten, avaient dû se retirer; que le canon se faisait entendre vers Liebstadt, et que les communications avec cette ville,

par Wolfsdorf et Elditten, étaient totalement interceptées à travers la Passarge.

400 cavaliers viennent dans la nuit du 25 au 26 attaquer, pour la seconde fois, le village de Scharniks. Le 25e léger, après avoir repoussé cette cavalerie jusqu'à Wolsdorf, y rencontra des forces plus considérables et a été obligé de rester sur la défensive. L'ennemi a eu beaucoup de tués et de blessés.

Le poste du 25e léger à Lingnau, en poussant des reconnaissances sur Petersdorf, a trouvé 200 cavaliers. J'entendis de nouveau le canon du côté de Liebstadt et m'assurai que la communication avec cette ville par Wolsdorf et Elditten était effectivement interceptée. Le 26, en prenant possession de Wolsdorf, j'y vis deux escadrons russes qui se replièrent sur Petersdorf. L'ennemi a eu plusieurs blessés.

Le 26, à deux heures après midi, le général Dupont du corps Bernadotte se présenta devant Braunsberg, attaqua la division ennemie, forte de 10,000 hommes, la culbuta à la baïonnette, la chassa de la ville, et la rejeta sur l'autre rive de la Passarge, lui prit 16 pièces de canon, 2 drapeaux et 2,000 prisonniers. Nous avons eu très-peu d'hommes tués.

Le même jour, trois bataillons ennemis, sous les ordres du major de Korff, s'avancèrent de Heilsberg jusqu'au village de Peterswalde sur l'Alle, soit pour surprendre les gardes avancées du 6e corps, soit pour observer notre position. Le maréchal Ney, en ayant été instruit, envoya aussitôt à Peterswalde le général Belair avec le 6e léger. La colonne ennemie, attaquée, fut culbutée, son commandant pris avec 400 des siens; le reste s'enfuit. Cette brigade de dix bataillons ne comptait plus que 1600 soldats.

Cependant l'ennemi envoya encore sur tous les points de notre ligne des avant-gardes de cavalerie et d'infanterie. Il plaça même de l'artillerie vis-à-vis les ponts de Spanden, Olken, Sporthenem et Pittehrsen. Le 27 au soir, le maréchal Ney jugea convenable d'évacuer Guttstadt et de se replier sur Deppen, où il pourrait se lier au corps de Soult et en être soutenu.

Aussitôt l'Empereur, surpris de ce mouvement devant des forces ennemies qu'il n'appréciait pas de la même manière, prescrivit au 6e corps de se porter, le 28, à Peterswalde et à Alt-Rupten, pour être en mesure de soutenir Deppen et de se rendre à Mohrungen ou à Liebstadt.

Il rapprocha d'Osterode le corps de Davoust, les divisions de cuirassiers Nansouty et Espagne. C'était là qu'il avait résolu de recevoir les Russes, s'ils continuaient leur mouvement offensif.

Le 27 février, le 6e corps évacue donc Guttstadt à 4 heures du matin. Avec les 25e léger et 27e de ligne, je devais me rendre à Peterswalde; je reçus ordre de rétrograder sur Deppen et Heligenthal. En conséquence, le 27 février, je quitte mes positions, réglant ma marche de manière à arriver à Peterswalde, route d'Osterode, où se trouve le parc de l'armée. Le même jour, une lettre du chef d'état-major du prince de Ponte-Corvo, en date du 26, mit un terme aux préoccupations du maréchal Ney.

Le 27e de ligne a changé de direction; il s'établira à Ditterwalde; le maréchal invite le général Maison à faire éclairer ce poste intermédiaire par les dragons du général Sahuc; cette disposition nous liera mieux avec la droite du prince de Ponte-Corvo à Osterode. Je prends position sur la rive gauche de la Passarge pour la défendre.

En ce moment, le maréchal Ney prévenait l'état-major général que « le général Roguet, qui

« était à Ditterwalde, et qui viendra prendre « poste à Kirschftensdorff, par suite du mouve- « ment de concentration à Gilgenburg, qui de- « vient nécessaire, après le mouvement rétro- « grade de Bernadotte en arrière d'Osterode à « Lieben, rend compte, dans la nuit du 27 au « 28 février, qu'il a entendu, le 27, dans l'a- « près-midi, vers Osterode, une forte canonnade « dont l'état-major du prince de Ponte-Corvo « ne parlait cependant pas.

« Le général Roguet mandait également de « Kirschftensdorff qu'il y a beaucoup de Co- « saques et de hussards russes à Osterode et « qu'ils marchent sur Lieben. »

Les trois brigades de cavalerie du général Lasalle se rendirent le 28 à Deppen pour éclairer Elditten, Wolsdorf, Guttstadt, et les dragons de Grouchy à Altkirch. D'après ces dispositions, le maréchal Ney était en mesure de reprendre Guttstadt, si l'Empereur l'ordonnait, et dans ce cas, il se concentrerait sur Queetz du 1er au 2 mars.

Ma troupe, marchant depuis 3 heures du matin, était exténuée de fatigue et de privations; un soldat du 27^{e} mourut en route. L'état affreux des chemins ne me faisait pas espérer d'arriver en

nombre à destination, ni d'y conduire l'artillerie. Je fis connaître ma situation au maréchal et l'informai que le pont de Deppen étant brisé, je me proposais de le faire réparer dès mon arrivée.

Après une halte de quelques heures à Blakendorf, afin de me former, je repartis à 8 heures pour Deppen, où je ne comptais pas amener plus de 3 ou 4 hommes par compagnie. J'avais recommandé aux colonels de réunir leurs régiments pour la marche de nuit; de laisser un officier et 3 sous-officiers par bataillon, afin de rallier les traînards le lendemain, et de les faire suivre sur Kolisten et Deppen.

Le 28 au matin, après avoir pris possession de Deppen et d'Heligenthal, je fis de suite réparer le pont, sur lequel la cavalerie put passer. En arrivant à Heligenthal, j'y avais rencontré 800 cavaliers russes, et les chassai au delà de Vatermühl et de Kolmannen. Je n'avais avec moi que 300 hommes du 25e : le reste était en arrière. En arrivant, mes soldats exténués ne trouvèrent rien à manger. L'ennemi était à Queetz.

A la fin de février, le général russe se transporta à Heilsberg. Le gros de son armée était

entre cette ville et Barstenstein; l'avant-garde, sous Bagration, aux environs de Launau. Le corps de Tolstoï s'étendait de Launau à Seeburg. Les Cosaques, sous Platof, entre Passenheim et Malschewen, appuyaient leur aile gauche au général Wittgenstein, chargé d'entretenir la communication entre la grande armée russe et le général Essen. Enfin, les troupes prussiennes s'étendaient à la droite des Russes, de Wormditt à Frische-Haff; la droite de cette ligne avait été déjà maltraitée à Braunsberg par le général Dupont. Le temps est toujours variable. Il gèle et dégèle, l'hiver s'est ainsi passé. Le thermomètre n'a jamais été à plus de cinq degrés au-dessous de zéro.

LXV

Le 1er mars, 10 heures du soir, le major-général fit connaître à l'armée les mouvements qu'elle aurait à exécuter les 2 et 3 mars pour s'emparer de Guttstadt, enlever les canons de l'ennemi, lui inspirer de l'épouvante, culbuter son infanterie, et la réduire à nous observer avec sa cavalerie. Les maréchaux seront rentrés dans leurs cantonnements avec le gros de leurs corps

d'armée pour le 4 mars. Cette expédition était considérée comme la sortie d'une place forte. Je transcris les principales dispositions ordonnées pour cette entreprise.

Lors de la première évacuation de Guttstadt, le 27 février, le maréchal Ney avait écrit à l'Empereur qu'il restait en mesure de réoccuper immédiatement ce poste au premier ordre; ma brigade fut placée vis-à-vis et à proximité; dès que la reprise de Guttstadt sera prescrite, j'aurai aussitôt l'ordre de l'enlever. Je serai appuyé par le reste du corps d'armée. La reprise de cette importante position, que l'on croyait devoir être meurtrière et difficile, s'accomplira le 3 mars, sous l'habile direction de notre intrépide maréchal, conformément à cet ordre, pour ainsi dire spécial à ma brigade.

Le prince de Ponte-Corvo se portera le 2 mars au pont de Spanden; il y réunira le plus de cavalerie qu'il pourra. Le maréchal Ney fera le même jour ses dispositions pour attaquer Guttstadt; ces deux corps cacheront leurs mouvements à l'ennemi. Davoust, précédé de la cavalerie Nansouty, se portera avec deux divisions sur Mohrungen. Le maréchal Soult placera les divi-

sions Klein et Espagne de manière à pouvoir déboucher.

Le 3, Bernadotte et Soult calculeront leurs mouvements offensifs de façon à entourer les avant-postes ennemis, et à rendre impossible la retraite de l'artillerie placée vis-à-vis les postes de Spanden, Spartinen, Alken et Pittinen. La colonne du maréchal Soult, qui débouchera par Alken, se portera sur Wormditt; celle qui débouchera par Spartinen, sur Schwind, et culbutera tout ce qui se trouvera sur les routes de Wolfsdorf et Dalesdorf. Le maréchal Ney attaquera Guttstadt le même jour, culbutera tout ce qui est dans cette position, et poursuivra l'ennemi de manière à lui faire un grand nombre de prisonniers.

Le prince de Ponte-Corvo se portera, le 3, de Spanden sur Melsack, après avoir repoussé tous les avant-postes; il poursuivra l'ennemi l'épée dans les reins, à moins que celui-ci ne soit en masse dans cette ville, ce qui n'est pas probable. Le général Dupont concourra à cette opération. Le maréchal Davoust prendra position le même jour, entre Mohrungen et Liebstadt, avec le général Nansouty, pour servir de réserve et porter secours partout où sera besoin. La division Mo-

rand, du maréchal Davoust, se rendra à Alteinstein, dans la journée du 3, et y ralliera la brigade du général Belair.

On enlèvera les magasins de Melsack et de Wormditt, si le maréchal Soult le juge convenable. Le 4, les maréchaux laisseront une avant-garde pour donner le temps d'évaluer les magasins qui auront été pris.

En conséquence de ces dispositions, le 1er mars, le maréchal Ney me prescrivit de tenir Queetz, Anckendorf et Heligenthal, de me lier avec la cavalerie du général Lasalle, de faire en sorte que l'ennemi, sur qui nous marchions, ne s'aperçoive pas du rassemblement de nos troupes vers Queetz, et de redoubler de surveillance. Le quartier général fut transporté le lendemain de Schlitt à Deppen, où je laissai les bagages et les écloppés pour ne pas embarrasser mes mouvements.

Le 27e régiment, réuni le 2 mars à 3 heures, à Heligenthal, prit position en avant du village, à cheval sur la route de Queetz. Le 25e se dirigea sur Lingnau, laissant le lac à gauche, afin de couper la retraite à l'ennemi qui voudrait se replier sur Guttstadt. Les reconnaissances étaient poussées vers Elditten, par où devait ar-

river le maréchal Soult, avec qui nous entretenions des communications. Le 25e resterait sous les armes, jusqu'au moment de la prise de Guttstadt. Les corps de Bernadotte et de Soult agiraient sur notre gauche, tandis que celui du maréchal Ney marcherait sur Guttstadt.

Le 3 mars, ma brigade se mit en marche à 4 heures du matin, sur Queetz et Glottau, chassant successivement tous les postes de l'ennemi jusqu'à Guttstadt. Il y avait devant cette ville 800 hommes de cavalerie et deux bataillons d'infanterie. J'ordonnai aux voltigeurs et carabiniers du 25e, de marcher sur cette troupe, de la chasser de sa position, de s'emparer de la ville, et de se porter sur la route de Amt-Guttstadt. Cet ordre fut exécuté avec la vigueur habituelle de ce régiment et du brave colonel Morel.

Pendant que les grenadiers et les voltigeurs du 25e marchaient sur la ville, le 27e et l'artillerie se dirigeaient contre la tête de colonne de l'ennemi en retraite vers Amt-Guttstadt. Nous le poursuivîmes jusque sur les hauteurs de Kossen, où je pris position conformément aux ordres du maréchal. L'ennemi, qui venait de recevoir des renforts, s'arrêta sur ces hauteurs et se mit en bataille avec son artillerie. Alors le maréchal Ney

m'ordonna de lancer le 27e, avec les grenadiers et voltigeurs du 25e, pour m'emparer de la position ; j'attaquai le centre avec ensemble et promptitude; les troupes firent preuve de la plus grande intrépidité. L'ennemi, chassé et poursuivi jusque sur les hauteurs de Peterswalde, se porta à Freymarck.

Le colonel Bardet, du 27e, nommé général, et sa troupe méritèrent les plus grands éloges; l'artillerie et son commandant Commin, de même que le lieutenant de grenadiers Jomme, du 25e, s'acquirent des droits à la bienveillance de l'Empereur. Nous éprouvâmes peu de pertes dans ce combat, qui fut fatal à l'ennemi.

En sortant de Queetz, le 25e régiment se porta sur Lingnau et Neuendorf; le 27e prit position en arrière de Peterswalde, à cheval sur la route de Amt-Guttstadt, se liant par des patrouilles avec le 6e régiment d'infanterie légère. La droite du 25e était à la gauche vers les hauteurs de Gronau. Les postes placés dans la plaine entretenaient les communications avec le général Labassée à Zekern ; ceux établis à l'entrée du bois sur la droite de Peterswalde, observaient cette localité où les Russes avaient pris position avec de l'artillerie.

Les fautes de l'ennemi étaient grandes. « Si « l'Empereur avait eu du pain et que le mauvais « temps ne l'eût pas arrêté, il serait arrivé à « Kœnigsberg avant lui, et l'aurait battu en détail. « 25,000 hommes étaient détachés sur la rive « droite de l'Alle; des régiments d'infanterie « russe arrivaient à Passenheim. Notre mouve- « ment offensif avait fait connaître à l'ennemi sa « témérité; depuis le 4 au matin, il marcha en « toute hâte pour se replier et reprendre sa po- « sition naturelle. »

LXVI

Le 3 mars, j'avais prévenu le général Colbert que les Russes, s'étant portés en force sur ma gauche, annonçaient le dessein de m'attaquer; je le priai, si cela arrivait, de faire un mouvement sur Peterswalde pour me soutenir au moment où l'ennemi serait engagé dans la plaine.

D'après les ordres du maréchal Ney, je demandai au général Labassée de cerner le village de Schouein, de façon qu'aucun des Cosaques qui l'occupaient ne pût s'échapper; de s'y établir militairement, et d'envoyer des reconnaissances vers Norberg et Kluigerwald, pour

enlever les vivres et les bestiaux qui s'y trouveraient. Les deux compagnies de voltigeurs du 59e, en se dirigeant sur Althof, agirent dans le même sens; chaque détachement était renforcé de 20 dragons.

Le 6 mars 1807, l'Empereur écrivait au maréchal Ney, alors à Schmolainen : « Je suis peiné de vos souffrances; il y aura tous les jours pour vous 20,000 rations de pain ou farine et d'eau-de-vie; mais j'attends les caissons Breidt; établissez à Deppen une manutention; que vos soldats ménagent le pays. Votre position fatigue votre corps; reprenez celle de vos premières instructions, la droite à Guttstadt pour 1re ligne, s'étendant ensuite à Deppen, quelques bonnes redoutes sur une bonne position sur la gauche de l'Alle. D'Elditten à Guttstadt, couvrez votre 1re ligne de postes par des abatis ou palissadements, vos parcs et magasins à Deppen et votre retraite sur la rive gauche de la Passarge. Une nuée de Cosaques borde la rive droite de l'Alle; Morand occupe Allenstein; le corps Zajonchek se réunit à Neidemburg. Bisson sera ici le 8 pour remplacer Gardanne. »

Le 11 mars, l'Empereur prescrivit à Soult de

ne prendre ses cantonnements qu'après que le maréchal Ney serait établi; de tenir la division Klein et les cuirassiers prêts à déboucher par Elditten pour appuyer la gauche de Ney. Murat est entré à Willenberg avec 6,000 hommes; à Passenheim, il s'est réuni avec Oudinot. Il faut camper par division en carré, et faire reposer la cavalerie, surtout celle de Klein. Au maréchal Davoust, il ordonne d'avoir un officier en éclaireur à Guttstad; de faire reposer sa cavalerie légère, d'envoyer tous les deux jours 200 hommes, sans portemanteaux, avec une compagnie de voltigeurs en croupe, en reconnaissance, pour ramener les baillis, à une lieue à la ronde, et les interroger.

Le 12 mars, il prescrit à Murat de rentrer dans ses cantonnements par de très-petites marches, Ney et Soult étant déjà établis. Toute notre armée est derrière la Passarge; les ponts d'Elditten et de Spanden sont fortifiés. De part et d'autre on se tient tranquille, attendant une meilleure saison; le lendemain, la journée est belle, il y a 3 degrés de froid. Le 69e a attiré dans une embuscade des hussards russes, et leur a tué 80 hommes.

Lefebvre a cerné Dantzig. Mais le 18 mars,

le feld-maréchal Kalkreuth y entrera avec un corps russe. Le général Loison est chargé du siége de Colberg; Mortier de la défense des côtes depuis cette ville jusqu'à Rostock. Brune enverra 3,000 hommes pour Stralsund; Mortier, le 12e léger sur Marienverder. C'est un mouvement de la gauche à la droite; dès que le coup sera frappé par l'Empereur, le mouvement retournera de la droite à la gauche. Clarke a ordre de faire filer tous les régiments qui nous arrivent par le plus court chemin sur Marienverder. Les dépôts font rejoindre les hommes rétablis; il y a nécessité de remplir les vides des cadres.

Je fis savoir au maréchal Ney, le 12 mars, que le parc d'artillerie établi à Deppen ne pouvait plus y rester à cause du manque de fourrage.

Les mouvements de l'ennemi étaient observés jour et nuit vers Shouein et Althof, à l'aide des patrouilles soutenues par des cavaliers. A la diane, vers cinq heures, les troupes du général Labassée prenaient position en arrière de Guttstadt; la droite appuyée à l'artillerie, la gauche dirigée vers Neuendorf. Le piquet destiné aux patrouilles éclairait les routes dans la forêt, à gauche, vers Schmolainen et Schwingen.

Le 14 mars, l'ennemi fait un mouvement rétrograde; son quartier général est à Bischofstein; il paraît se rapprocher de Kœnigsberg; l'Empereur fait préparer une 3e division pour le 6e corps.

Le 19 mars, l'Empereur demande au maréchal Ney la situation de son corps, comment il vit, quand pourra-t-il avoir quatre jours de pain d'avance pour un mouvement; ses caissons seraient alors chargés de quatre autres jours, fournis par les magasins d'Osterode; quelle est la situation des transports Breit du 6e corps; 28 pièces pour 3 divisions ne suffisent pas, il en faut 40.

D'après mes ordres, le général Bardet plaça en avant du bois de Buchwalde des compagnies baraquées du 25e, que l'on relevait tous les cinq jours. La pièce d'artillerie de ce poste rentrait à Lingnau le soir et reprenait sa position en avant du bois au point du jour. Les découvertes n'engageaient aucune affaire et se contentaient de reconnaître les mouvements de l'ennemi. Les perches d'alarme du bois de Buchwalde étaient aperçues des postes de Lingnau; celles de Neuendorf et Scharnicks des avancées de Wolfsdorf, Varlack et Lingnau; celles de Wolfsdorf et Varlack

des postes de Scharnicks; ainsi nos grand'gardes pourraient être plus tranquilles. Les capitaines jalonnèrent les routes par où devait passer la brigade, en cas de mouvement, afin d'éviter les retards et les contre-marches.

Le 24 mars, toutes les non-valeurs des compagnies du centre, des premiers et deuxièmes bataillons, furent définitivement versées dans celles du troisième, à l'aide desquelles on compléta les premières à deux officiers et 70 hommes présents.

Le 27 mars, l'ennemi poussa ses patrouilles vers nos postes de Zeckern et Buchwalde. Il n'y a plus de cavalerie à nos avant-postes de Zechern et Schmolainen. Le premier bataillon du 25e, avec les grenadiers et voltigeurs du 3e, occupent Lingnau. Le 2e bataillon et le cadre du 3e sont à Scharniks.

La 3e compagnie de carabiniers du 25e s'établit le 29 à Schwüben; elle plaça un grand poste à Munsterberg et à Knoppen pour empêcher l'ennemi de rétablir les ponts de ces localités. Cette compagnie envoyait des patrouilles sur la rive gauche de l'Alle, et se liait par sa droite aux postes de Guttstadt. En cas d'attaque, elle se

retirerait sur Glottau, et m'en donnerait avis, ainsi qu'à la compagnie de voltigeurs, à Bergfried. Celle-ci se liait par sa droite aux gardes du 4e corps d'armée, et par sa gauche au poste de Münsterberg, que je renforçai, le 31 mars, par une compagnie du 2e bataillon du 25e, pour garder le pont de l'Alle, et chasser l'ennemi s'il se présentait. A cette époque les compagnies de grenadiers comptaient encore 64 hommes, et celles de voltigeurs 40, la plupart postiches et conscrits.

Le 30 mars, la 3e division fut prévenue que le général Bisson en prenait le commandement.

Le maréchal devait incessamment passer une revue du 6e corps pour rendre compte à l'Empereur des hommes présents, de la situation de l'armement, de l'équipement et habillement, ainsi que des masses des soldats. Les colonels remirent un contrôle de leurs régiments, indiquant les mutations survenues du 1er janvier au 1er avril. Les malades furent évacués dans les hôpitaux d'Osterode, que le grand quartier général avait quitté le 2, pour se porter à Finckenstein.

Le 5 avril, une cinquantaine de Cosaques s'é-

tant présentés contre la tête du pont sur la rive droite à Münsterberg, où ils restèrent une partie de la journée, je blâmai le chef de poste, et ordonnai de faire feu si cela se renouvelait.

Le 11 avril, les carabiniers et voltigeurs du 3e bataillon du 25e allèrent à Lingnau, et le 1er bataillon du même régiment fournit un poste de 100 hommes à Neuendorf, pour relever les compagnies du 69e. Les voltigeurs détachés à Knopen, Münsterberg et Bergfried rentrèrent.

Le 16, le maréchal Ney passa en revue ma brigade : le 25e, sur les hauteurs en avant de Lingnau; le 27e, sur celles à gauche de Wolfsdorf; quoiqu'il y eût beaucoup à désirer, notre situation relative nous valut des éloges.

Je fis placer, le 21 avril, un poste de 60 hommes du 27e, dans l'intérieur du bois, à gauche de Wolfsdorf, à l'embranchement des routes de Dietersdorf, Petersdorf et Schwendt, pour observer ces trois villages; un autre poste intermédiaire afin de correspondre par sa droite avec Wolfsdorf, et par sa gauche avec la grand'garde située à l'intérieur du bois.

Je craignais que la brigade n'eût sous peu un grand nombre de malades si elle ne participait pas aux distributions de viande faites à Guttstadt, et j'adressai à ce sujet des demandes réitérées, que notre situation ne permettait peut-être pas de satisfaire. Le 30, j'envoyai un détachement sur les derrières de l'armée chercher des bestiaux et des légumes, dont on manquait également. Je pus faire distribuer à la brigade 50 cartouches et 5 pierres à feu par homme, et j'ordonnai des revues plus fréquentes pour s'assurer de leur bon emploi.

Toutes les grand'gardes se retranchèrent au moyen d'abatis, pour éviter les surprises de la cavalerie. Je demandai au maréchal de faire placer un poste, par le 4e corps, pour garnir l'intervalle de demi-lieue qui le séparait du 27e, à l'entrée du bois de Wolfsdorf. Les paysans en profitaient pour communiquer avec l'ennemi, trop souvent mieux informé que nous.

A la fin de mars, le temps avait été variable en Pologne comme à Paris. Les lacs restaient encore gelés; cependant on s'apercevait de l'approche du printemps. Dans les premiers jours d'avril, la chaleur du soleil avait commencé à se faire sentir; la terre, les lacs dont le pays est

rempli, et les petites rivières, commençaient à dégeler. Au milieu d'avril, le froid reprend. Le printemps n'est encore annoncé que par un léger dégel. Les arbustes les plus précoces ne donnent aucun signe de végétation.

Un règlement daté de Guttstadt, 4 mai, prescrivit les obligations imposées aux cantinières et vivandières attachées au 6e corps d'armée.

Quelques hommes ayant déserté, pendant leur translation des compagnies de dépôt aux bataillons de guerre, furent arrêtés et jugés. D'autres quittaient les cantonnements avec leurs armes, sous prétexte d'aller chercher des vivres; je rappelai aux chefs de corps les ordres formels déjà donnés pour qu'il ne soit fait aucune réquisition sans une pièce signée de l'autorité compétente. Le 8, j'envoyai, à Scharnicks et dans la forêt, près d'Osterode, deux détachements de 50 hommes chercher des bestiaux que l'on y cachait.

Le maréchal, informé que les paysans du village de Buchwalde allaient chez l'ennemi et qu'ils rentraient, renouvela l'ordre de faire feu sur tous ceux qui chercheraient à franchir les avant-

postes. L'Empereur lui-même se plaignit du service des grand'gardes à cet égard.

Le 13 mai, 4,000 Russes, occupant le bois situé entre les villages d'Arrensdorf et Wolfsdorf, manœuvrèrent sans résultat sur les hauteurs d'Arrensdorf. La plus grande surveillance était exercée par le bataillon établi à Wolfsdorf, ainsi que par les avant-postes observant le village de Dietrichsdorf, occupé par des Cosaques. Le soir, à 5 heures, un peloton de cavalerie s'étant présenté dans le petit bois en face du moulin de Buchwalde, j'ordonnai à la garde de faire feu s'il paraissait de nouveau. Nos postes établis dans le bois devaient opposer la plus grande résistance.

Une reconnaissance de 60 chevaux parut dans la matinée du 14, en avant de Rosgitten, et une autre vers Petersdorf. L'ennemi occupant Schweindt fit entendre, dans la direction du 4e corps, une fusillade sans importance.

A cette date, le baraquement du 25e était à peu près terminé, celui du 27e beaucoup moins avancé, à cause des hommes que ce régiment fournissait en grand nombre pour le service. Le 76e releva les postes de Neuendorf.

LXVII

On sera étonné de cette longue série de détails fastidieux sur le service des avant-postes du 6e corps, durant cette campagne ; sur leurs changements de position, reconnaissances, rapports ou petits combats. Cependant la division Lasalle et ma brigade couvraient le 6e corps, qui lui-même, en avant de la Grande Armée, assurait le repos de ses cantonnements étendus. Constamment en présence de l'ennemi et aux prises avec lui, nous étions les yeux et les oreilles du maréchal; les fatigues incessantes, les premiers et plus rudes coups étaient pour nous. Cela se vit le 26 janvier et les 5 et 25 février, le 3 mars; on le verra encore le 5 juin. Ainsi, qu'on me passe cette comparaison vulgaire, l'araignée reposant tranquille, une patte sur chacun des fils qu'elle étend au loin dans toutes les directions, est aussitôt avertie par eux de ce qui se passe autour d'elle, et court, soit pour se dérober au danger, soit pour saisir sa proie, selon les indications qu'ils lui donnent. Après les immortelles victoires de cette année et les siéges brillants qui s'accomplirent sur nos derrières, ces détails d'avant-postes constituèrent la partie impor-

tante d'une campagne pendant les intermittences de laquelle il y eut impossibilité de tenter quoi que ce soit de grand, et nécessité de s'étendre, de se reposer, de subsister. Il ne faut pas voir toute la guerre à travers la mise en scène des actions les plus éclatantes ou décisives, mais aussi dans les intervalles difficiles à traverser, qui séparent celles-ci; en tout, il y a un genre de service ou de détails obscurs qu'on cache trop souvent, mais où l'homme du métier aime à trouver quelques parties essentielles de la chose même.

D'ailleurs j'écris pour les officiers qui ont surtout besoin de cette instruction de détail, et non pour les généraux auxquels l'expérience et le génie suggèrent, bien mieux que la théorie, ce qu'ils ont à faire.

LXVIII

Après avoir reçu ses renforts et se voyant à la tête d'une armée nombreuse, Bennigsen prit de la confiance; nos cantonnements formaient une ligne étendue. Ce général se persuada qu'en concentrant sur un point toutes ses forces, il battrait

séparément les corps français, à chacun desquels il était supérieur. En conséquence, Bennigsen rassembla son armée devant Heilsberg le 4 juin; le 5, il attaqua sur sept colonnes les corps des maréchaux Ney, Soult et Bernadotte. En même temps, les Russes se présentèrent contre le 4e corps, à Spanden, et à la tête du pont de Lomitten. La brigade Ferrey défendait cette position.

La plus sérieuse de ces attaques fut dirigée, le 5 juin, depuis 6 heures du matin jusqu'à midi, contre le 6e corps, le long de la rivière d'Alle, à Guttstadt, Altkirch, Glottau, Bergfried. Nos positions furent assaillies par le général en chef de l'armée russe lui-même et par le grand-duc Constantin, à la tête de trois divisions de la garde impériale. Le projet des Russes était d'enlever le 6e corps, placé en avant des autres. L'ennemi réussit à forcer le pont de Bergfried, ce qui intercepta de suite la communication entre le 6e corps et le 3e, à sa droite.

Dès 5 heures du matin, le maréchal Ney avait été prévenu par mes avant-postes que l'ennemi marchait sur Altkirch, avec des forces considérables en infanterie, cavalerie et artillerie. Après avoir tout examiné lui-même de sang-froid et

arrêté avec autant de promptitude que d'habileté ses dispositions de retraite, Ney donna ordre aux troupes de se tenir prêtes à marcher.

La première colonne russe, forte de 10,000 hommes, s'empara d'Altkirch, malgré la plus énergique défense. Le 39e régiment, commandé par le colonel Soyer, repoussa 5 charges de cavalerie et toutes les attaques de l'infanterie russe. L'ennemi avait formé quatre attaques principales : la première sur Altkirch, la deuxième sur Amt-Guttstadt, la troisième sur Wolfsdorf et Lingnau, la quatrième contre Bergfried, d'où il passa sur la rive gauche de l'Alle. Les troupes placées sur ces divers points continrent les Russes en leur faisant subir des pertes considérables. A 11 heures du matin seulement, l'ennemi déploya sur le front de Lingnau et d'Altkirch 15,000 hommes d'infanterie, une artillerie nombreuse et 9,000 cavaliers.

Le maréchal Ney, ainsi obligé tout à coup de lever ses cantonnements, pour rétrograder sur Ankendorf et la Passarge, devant une attaque aussi sérieuse dirigée contre sa gauche, m'avait chargé de défendre comme pivot de la retraite le camp fortifié de Lingnau, avec le 25e léger ; d'occu-

per le village de Scharniks à gauche et le camp retranché de Wolsdorf, avec le 27e de ligne, m'étendant ainsi sur une lieue et demie en présence du centre ennemi, de la garde impériale russe et d'une artillerie formidable.

Les postes d'Amt-Guttstadt et d'Altkirch sur la droite du 6e corps, ayant été enlevés ou évacués, le maréchal Ney retira une brigade de la division pour protéger, avec celle de Marchand, la défense et l'évacuation de Guttstadt; puis, la concentration et la retraite du corps d'armée continuant, il ne me laissa plus que les deux bataillons du 27e, pour défendre sans artillerie de position ou mobile les retranchements de Lingnau et faire ensuite, au milieu d'un cercle de masses ennemies, l'extrême arrière-garde du 6e corps.

Le poste de Glottau, division Marchand, à une lieue en arrière de Lingnau, étant évacué, le corps du maréchal Ney complétement réuni et en dehors des colonnes ennemies, je reçus enfin ordre de quitter ma position et de me diriger sur le bois et le village de Scharniks en m'appuyant autant que je le pourrais, avec un seul bataillon, au bois qui est entre ce village et le lac de Sawannasée, à une demi-lieue en arrière, à la gauche du camp de Lingnau.

En ce moment, des charges réitérées eurent lieu; elles retardèrent ma marche et me firent éprouver de nouvelles pertes; un coup de mitraille tua mon cheval et me jeta à terre le pied traversé par un biscaïen; je restai sur le champ de bataille, donnant quelques ordres aux débris du bataillon; bientôt au milieu d'une armée entière, toute résistance devint impossible.

A quatre heures, le maréchal Ney prit position entre Deppen et Queetz, près d'Ankendorf, et l'ennemi s'établit en face de lui, en avant de Queetz, montrant deux grandes lignes d'infanterie et une de cavalerie. L'infanterie s'élevait à 35,000 hommes.

Le maréchal Ney attendait des ordres du major général, auquel il avait plusieurs fois écrit le matin; mais la communication avait été longtemps interceptée à Deppen où l'ennemi n'a cependant pas pénétré.

Ney prévint aussitôt Davoust de l'attaque de l'ennemi et de la position que celui-ci avait prise en avant de Queetz. Pensant être assailli de nouveau le lendemain matin, il pria ce maréchal de concerter ses mouvements avec les

siens; sans cette entente on pouvait perdre beaucoup de monde.

Dans cette rude journée, les troupes du 6e corps se battirent avec valeur, sur tous les points, repoussant les charges incessantes d'une cavalerie redoutable. Vers une heure la bataille était devenue tellement vive que toutes les brigades de l'armée, l'une après l'autre, et les divisions souvent réunies, ne cessèrent pas de faire un feu continuel de deux rangs et de bataillon. L'ennemi manœuvrait lentement mais avec fermeté. Dès 8 heures du matin, le 6e corps avait été enveloppé de toutes parts; ses communications avec les maréchaux Davoust et Soult étaient coupées; mais dans cette situation critique, la retraite s'effectua vers deux heures après-midi, grâce à l'habileté du maréchal, au dévouement des généraux et à la solidité de nos troupes, avec ce que l'on peut obtenir d'ordre dans une affaire aussi chaude. Le 6e corps a eu beaucoup de monde tué ou blessé par la mitraille et la mousqueterie; mais la perte de l'ennemi fut triple. Les Russes espéraient tout culbuter avec leur nombreuse cavalerie; mais, malgré l'opiniâtreté de leurs charges, jusqu'à quatre heures du soir, ils n'ont obtenu aucun succès. Notre cavalerie,

très-inférieure en nombre, profita néanmoins des charges de l'ennemi contre l'infanterie pour se jeter sur lui avec succès.

Le maréchal Ney termina son rapport au prince de Neufchâtel, en disant : « Je n'ai perdu « ni canons ni drapeaux ; mais je regrette le « *brave général Roguet*, que je crois tué. Il est « tombé à mes côtés renversé par un coup de « mitraille. J'évalue ma perte en tués et blessés « à 1,800 hommes. »

Le 6 juin, l'Empereur félicita le maréchal Ney sur sa brillante retraite ; « sa position et celle du « maréchal Soult décideront de son plan. Le ma- « réchal Mortier, les réserves d'infanterie et de « cavalerie, sont en mouvement ; le 6e corps doit « se retirer le plus lentement possible d'abord « derrière Deppen et ensuite derrière les lacs que « je vous ai fait désigner. Je regrette bien vive- « ment ce pauvre général Roguet ; mais enfin il « est mort sur le lit d'honneur. »

LXIX

Le 6 juin, Napoléon se porta à Saalfedt pour

combattre, si l'ennemi continuait d'avancer. Une véritable bataille fut effectivement livrée. L'empereur Alexandre commandait en personne 10,000 hommes de cavalerie, 30,000 d'infanterie et plus de 60 bouches à feu. Nous avions à lui opposer 9 régiments d'infanterie et 6,000 cavaliers. L'ennemi manœuvra avec lenteur et une grande circonspection, tandis que nos troupes montrèrent autant d'ardeur que d'acharnement. Notre artillerie fit des ravages affreux. Alexandre attaqua sur les deux flancs la position d'Ankendorf, depuis 5 heures du matin jusqu'à 11 heures. A ce moment, le maréchal Ney, se voyant débordé sur ses ailes par de fortes colonnes d'infanterie et de cavalerie, ordonna la retraite par divisions en échelons. Protégées par l'artillerie du colonel Bicquelley, l'ennemi ne parvint pas à entamer nos troupes. Plusieurs charges de cavalerie russe furent vigoureusement repoussées; et, déjà trop maltraitée la veille, celle-ci cessa d'approcher nos échelons; ce fut contre l'infanterie ennemie, supérieure en nombre, que nous eûmes à combattre longtemps.

Le maréchal Ney avait pris trois fois position à demi-portée de canon avant de quitter Ankendorf. Arrivé au défilé de Deppen, l'ennemi dis-

posa ses troupes pour faire une charge générale, afin de jeter le désordre parmi les nôtres ; mais toutes ses tentatives furent sans succès. Nos régiments exécutaient leurs feux de deux rangs et de bataillon avec le plus grand sang-froid. L'artillerie protégea le passage de la Passarge qui s'effectua dans le plus grand ordre. Les Russes se bornèrent à faire usage de leur artillerie, mais nous avions la supériorité du feu. A la suite de notre mouvement ils se placèrent derrière Deppen, où la mousqueterie et la canonnade continuèrent. Les têtes de colonnes de l'ennemi furent si maltraitées qu'elles se retirèrent en désordre près de la forêt.

Les prisonniers russes assuraient qu'il y avait devant Queetz 3 divisions d'infanterie, sous le général Bennigsen ; la garde impériale à pied et à cheval commandée par le grand-duc Constantin, et que la cavalerie, aussi nombreuse que l'infanterie, était soutenue par 100 pièces de canon. Nos pertes furent cependant de moitié moindre que celles de l'ennemi. Nous eûmes plusieurs généraux et officiers supérieurs blessés : le général Marcognet, le colonel Frappart du 50e, le chef de bataillon Griolet du 25e léger, l'adjudant commandant Mallerot et beaucoup

d'autres ; Dutaillis, chef de l'état-major général, eut le bras droit emporté. Les chefs et les soldats rivalisèrent. Tous nos coups de canon portaient, et nous usâmes autant de mitraille que de boulets. Le maréchal eût désiré attaquer l'ennemi plutôt que de se défendre ; le soldat, malgré son extrême fatigue, le demandait, mais nous ne devions pas aventurer nos troupes.

Les Russes, s'acharnant sur Deppen, parvinrent à y mettre le feu sans nous en débusquer. Ce point était essentiel à conserver pour donner le temps à Napoléon de former ou de diriger ses colonnes et pour faciliter au maréchal Davoust la réunion de son corps d'armée. Aussi les efforts de l'ennemi pour s'emparer de Deppen furent incroyables. Ce village, pris et repris six fois, resta entre nos mains ; les Russes en furent chassés après de grandes pertes. A 5 heures du soir, la troupe avait usé toutes ses munitions à canon et ses cartouches. Le maréchal en demanda aussitôt au prince de Neufchâtel, ainsi que du pain. Le soldat n'avait rien à manger.

Un fort parti s'empara d'Ankendorf et détruisit quelques caissons de notre 1re division qui, sans ordre, avaient été dirigés sur ce point ; le parc

de réserve en était parti le matin pour Osterode. On désirait des nouvelles du maréchal Davoust. La veille, 5 juin, à 11 heures du soir, on avait entendu de la position d'Ankendorf une forte fusillade vers Jonkowo et Altenstein. Aujourd'hui l'ennemi dirigeait ses forces sur Schlitt et Peterswald; une grande poussière ou de la fumée de canon semblait annoncer un autre combat de ce côté. Vers le soir l'ennemi se retira d'en face le maréchal Ney, laissant des avant-postes d'infanterie et de cavalerie; mais ce dernier resta en bataille dans sa position, à cheval sur les routes de Mohrungen et de Liebstadt.

LXX

Le 7 juin, on apprit que le maréchal Davoust se portait sur les derrières de l'armée russe. Dès le point du jour le canon se fit entendre dans la direction de Alt-Kokendorf. L'ennemi faisait des marches et des contre-marches sur le plateau de Deppen; l'artillerie quittait et reprenait ses positions, montrant ainsi une grande incertitude. On apprit par des prisonniers qu'à la bataille du 6, le corps d'armée du prince Bagration,

deux divisions commandées par le général Bennigsen, et la garde impériale sous les ordres du grand-duc Constantin avaient été engagés; l'empereur Alexandre quittait l'armée pour se porter sur un autre point.

A dix heures du matin, on n'entendit plus rien du côté du maréchal Davoust; l'on présuma que l'ennemi, pour ne pas se compromettre, avait retiré sa gauche. Si les mouvements de la Grande Armée se succédaient rapidement, les Russes éprouveraient un désastre, et ne sauveraient que leur cavalerie. Le 8, l'Empereur, couvert par le général Maucune avec 500 hommes, poussa une reconnaissance au delà de la Passarge, et s'assura que les forces moscovites sur les hauteurs de Deppen étaient imposantes. L'ennemi se retira pendant la nuit du 8, ne laissant sur son front que des avant-postes et quelques pièces d'artillerie.

Le 9 juin, à cinq heures, le maréchal Ney franchit la Passarge, et l'ennemi battit en retraite. Le soir, le 6e corps occupa les hauteurs en arrière de Guttstadt; tous les débouchés qui conduisent à cette ville par la rive droite de l'Alle, ainsi

qu'Althof, d'où il poussa des patrouilles sur Heilsberg, Seeburg et Wartenburg.

Le 12, Ney, par ordre du major général, s'établit à droite et à gauche d'Eichkorn. Le même jour, à cinq heures après midi, l'Empereur porta son quartier général à Eylau. Ce n'étaient plus ces champs couverts de neige; mais le plus beau pays, entrecoupé de bois, de lacs et de villages.

Pendant ce temps, le général en chef russe, avec le grand-duc Constantin, la garde impériale et trois divisions, attaqua à la fois les positions du maréchal Ney sur Altkirch, Amt, Guttstadt et Volfsdorff; il fut partout repoussé; mais lorsque le maréchal Ney s'aperçut que les forces opposées étaient de plus de 40,000 hommes, il porta, d'après ses instructions, le 6e corps à Ankendorf. Le 13, au soir, sa droite était à Schmoditten, la gauche à Althof, sur deux lignes couvertes par le 31e léger; le 14, il avait la droite près du chemin de Forlach, la gauche vers Rosthenen.

LXXI

Les combats de Spanden, de Lomitten, les

journées de Guttstadt et de Heilsberg, furent le prélude de plus grands événements. Le 13, la cavalerie de Murat, soutenue par Davoust, s'était portée sur Kœnigsberg; Soult sur Creutzbourg; Lannes vers Domnau; les maréchaux Ney et Mortier sur Lampasch. L'Empereur, averti que les Russes abandonnaient leurs blessés, évacuaient Bartenstein et se retiraient sur Schippenbeil par la rive droite de l'Alle, prescrivit aux 60,000 hommes de Murat, Soult et Davoust, de manœuvrer vers Kœnigsberg; il marcha aussitôt sur Friedland avec les 70,000 soldats des trois autres corps et de la réserve.

Napoléon remporte, à Friedland, le 14, une victoire décisive contre 75,000 Russes. 20,000 Français n'ont pas brûlé une amorce. Le champ de bataille est horrible. Le nombre des morts, du côté des Russes, s'élève à 18,000; les Français ont 1,000 morts et 5,000 blessés. Nous avons pris 80 pièces de canon, une grande quantité de caissons et plusieurs drapeaux. Les Russes ont eu 25 généraux tués, pris ou blessés. Leur cavalerie a fait des pertes immenses. Le maréchal Ney et le 6e corps se sont couverts de gloire.

Le 4e régiment de ligne, fort de 3,600 hommes,

éprouva d'énormes pertes : ce corps avait reçu, la veille, un jeune officier de l'école militaire ; celui-ci voit successivement tomber ce qui l'entoure ; étonné d'un tel début, il s'approche de son colonel qui excitait les soldats valides, à tenir bon, et lui dit : *Est-ce souvent ainsi? Non*, reprend l'officier supérieur, *tirez-vous de celle-ci, ce n'est pas tous les jours fête.*

La poursuite s'est prolongée jusqu'à onze heures du soir. Pendant la nuit, les colonnes coupées ont essayé de passer l'Alle à plusieurs gués. Partout, le lendemain, et à plusieurs lieues, nous avons trouvé des canons, des caissons, des voitures abandonnés dans la rivière.

Le 15, pendant que l'ennemi essayait de se rallier sur la rive droite de l'Alle, l'armée française continuait ses manœuvres pour le couper de Kœnigsberg. Les têtes de colonnes sont arrivées ensemble à Wehlau, au confluent de l'Alle et de la Prégel.

Le 16, à la pointe du jour, l'ennemi ayant coupé tous les ponts, profita de cet obstacle pour continuer son mouvement rétrograde vers la Russie. A huit heures du matin, l'Empereur fit jeter un pont sur la Prégel, et l'armée prit position. Presque tous les magasins de l'ennemi sur

l'Alle ont été, par lui, jetés à l'eau ou brûlés. Ce qui nous reste, fait apprécier la grandeur de ses pertes. Partout, dans les villages, les Russes avaient des magasins, qu'ils ont incendiés en se retirant. Nous trouvons cependant à Wehlau 6,000 quintaux de blé.

Le 16, à la nouvelle de la victoire de Friedland, Murat franchit la Prégel à Tapiau et poursuivit l'arrière-garde russe vers le Niémen. Kœnigsberg a été abandonné. Le maréchal Soult y a fait des prises immenses, plusieurs centaines de milliers de quintaux de blé, 20,000 blessés russes ou prussiens, tout ce que l'Angleterre a envoyé de munitions et 160,000 fusils encore embarqués. A la même époque, Neisse, Glatz, Kosel se rendirent. Ainsi fut frappée cette quatrième coalition, qui, au lieu de négocier de bonne foi pour la paix, prit pour impuissance notre longanimité. Aussitôt l'Empereur contremanda les levées ordonnées. Si Napoléon n'avait eu que des préoccupations de conquêtes, il aurait ouvert la campagne immédiatement après la prise de Dantzig; et cependant, quoiqu'il n'existât point de trêve, il avait principalement désiré la réussite des négociations commencées.

Je ne donne pas d'autres détails sur cette grande bataille, où je n'ai pu assister, et après laquelle l'armée occupa les bords de la Prégel, le plus beau des pays ; dès ce moment, les magasins de Dantzig et de Kœnigsberg nous donneront l'abondance.

On put évaluer la perte éprouvée par l'ennemi en dix jours, depuis le 5 juin, à 60,000 hommes, pris, blessés, tués ou hors de combat. Il avait abandonné une partie de son artillerie, presque toutes ses munitions et ses magasins, sur une ligne de quarante lieues.

LXXII

Le 21 juin, un armistice est conclu, entre l'armée française et l'armée russe. Le 25, les empereurs Napoléon et Alexandre ont une première entrevue, au milieu du Niémen, à Tilsitt. Les 26, 27 et 28 juin, le roi de Prusse est admis dans de nouvelles conférences des deux empereurs. La ville de Tilsitt est neutralisée, les souverains s'y établissent.

Le 7 juillet, la paix est conclue entre la France et la Russie. Napoléon, à la prière de l'empereur Alexandre, restitue au roi de Prusse la moitié de

sa monarchie, qui n'en deviendra que plus hostile; il accepte la médiation de la Russie auprès de l'Angleterre. Alexandre reconnaît la confédération du Rhin, ainsi que Joseph, Louis, Jérôme, rois de Naples, de Hollande, de Westphalie. Les troupes russes évacueront la Moldavie et la Valachie. Le 9 juillet, un traité de paix est conclu entre la France et la Prusse. Guillaume III renonce à toutes ses possessions entre le Rhin et l'Elbe. Il abandonne au roi de Saxe, devenu grand-duc de Varsovie, la presque totalité de la Pologne prussienne. Dantzig recouvre son indépendance. Plusieurs routes militaires, à travers les États prussiens, lieront le royaume de Saxe au duché de Varsovie. Les pays conservés par la Prusse resteront fermés aux Anglais. Ils seront évacués avant le 1er octobre 1807, si les contributions de guerre sont garanties. Le 13 juillet, l'Empereur quitte l'armée, arrive le 16 à Dresde, le 25 à Mayence, le 27 à Paris.

Le 18 août, un décret réunit les États de Hesse-Cassel, de Brunswick, de Fulde, de Paderborn, de la plus grande partie du Hanovre et de plusieurs enclaves pour former le royaume de Westphalie.

Le 20 août, le maréchal Brune prend la place de Stralsund, capitale de la Poméranie suédoise. Outre 400 bouches à feu, on y trouve des magasins considérables. Le roi de Suède, comptant sur la coopération des Anglais, devient agresseur, au moment où l'Europe pose les armes. Le 7 septembre, le maréchal Brune prend l'île de Rugen ; le même jour, les Anglais, n'ayant pu entraîner le Danemark contre la France, attaquent Copenhague. Après 70 heures de bombardement et l'incendie de 600 maisons, une capitulation a lieu. Les Anglais restent maîtres de la flotte danoise et de l'arsenal.

Le 14 octobre, Napoléon déclare, par le système continental, s'opposer à tous rapports des puissances européennes avec l'Angleterre. La Russie et la Prusse y accéderont. Le 11 novembre, une ordonnance du roi d'Angleterre est rendue en représailles.

Par le traité secret de Fontainebleau entre la France et l'Espagne, 40,000 Français entreront dans la Péninsule afin de coopérer à la conquête du Portugal. Le roi d'Etrurie remettra son royaume à Napoléon, recevant en échange la province portugaise d'entre Minho et Douro. Les Al-

garves et l'Alentejo sont donnés au ministre Godoï. Ces nouveaux États seront suzerains de Charles IV, reconnu par Napoléon comme empereur des deux Amériques. Le Portugal restera en réserve jusqu'à la paix générale.

Le 30 octobre, la mésintelligence commence entre le roi d'Espagne Charles IV et le prince des Asturies. Ce dernier, accusé d'avoir projeté de détrôner son père, est arrêté avec plusieurs seigneurs.

Le prince régent de Portugal ayant été inutilement averti, 27,000 Français aux ordres de Junot avaient marché, dès le 17 octobre, de Bayonne en Portugal. Le 28 novembre, nous pénétrons dans ce royaume. Le 26, notre avant-garde était déjà à 20 lieues de la capitale, que le régent ignorait encore son approche et délibérait. Le 30 novembre, l'avant-garde de l'armée française entre à Lisbonne, s'empare de 21 bâtiments de guerre, de plusieurs autres en construction et d'un arsenal bien approvisionné. Le séquestre est mis sur les propriétés anglaises. Au moment de notre apparition, l'escadre qui portera au Brésil la maison de Bragance, appareille dans le Tage.

A cette époque, nous évacuons volontairement

Berlin, les pays et places autres que Glogau, Stettin et Kustrin, faisant à la Prusse une remise de 20 millions sur ses contributions de guerre.

LXXIII

Quelles que soient les fortunes diverses des deux parties belligérantes, dans une longue guerre, le succès définitif est pour celle qui a su conserver les plus forts bataillons : aussi, à côté de l'art de faire combattre les troupes, il y a la science de les conserver. Elle comprend tout ce qui a rapport à la ligne d'opérations, les places, ponts, dépôts, hôpitaux, magasins, successivement échelonnés en arrière ; les vivres, la solde, l'habillement, les munitions, les renforts, les auxiliaires, les corps de seconde et de troisième ligne ou sur les flancs et enfin les revues. Les longs détails dans lesquels il est nécessaire d'entrer à ce sujet, pour 1807, seront renvoyés au recueil de pièces.

Les préoccupations de l'Empereur durant cette campagne, pour la ligne d'opérations, et tout ce qui a rapport à la subsistance ou à l'entretien de

l'armée, furent plus vives que dans les précédentes; tout parut réglé, dans d'admirables ordres, exécutés difficilement; l'échelle des opérations devint immense, et quelques dévouements ne grandirent pas en proportion. L'éloignement de nos armées, l'inclémence du climat, la difficulté des communications opposèrent des obstacles qui ne furent pas toujours aussi heureusement vaincus. Un moment, les privations devinrent excessives; l'Empereur en fut alarmé; le soldat se livra à la maraude; des misérables exacteurs, parcourant sans mandat les districts pour y frapper des réquisitions à leur profit, vinrent augmenter les embarras, en détournant à leur profit les ressources existantes; ils mécontentèrent les populations; plusieurs fois l'Empereur dut sévir.

Nonobstant les plus sages mesures, plusieurs corps furent nourris plus ou moins régulièrement aux dépens de l'habitant. A la fin de février, au commencement de mars, la pénurie des subsistances donna les plus sérieuses préoccupations à l'Empereur, dont la position militaire, par cela même, devint médiocre. Les corps d'armée n'ayant presque jamais deux jours de vivres assurés, restèrent trop souvent enchaînés dans

leurs cantonnements ; plusieurs fois, il arriva que le soldat n'eut rien à manger. On reconnut bientôt qu'une armée ne profite que des vivres emportés par elle ; les convois dirigés des dépôts en arrière l'atteignent rarement, même quand le temps et les chemins sont beaux. Mais, dans cette campagne, un hiver constamment humide nous fut défavorable. Les traîneaux ne purent être très-utiles, et les voitures restèrent embourbées dans les chemins défoncés par des dégels fréquents ; leur nombre était d'ailleurs insuffisant.

A côté de la difficulté de vivre, et plus souvent à cause d'elle, il y eut dans plusieurs corps des soldats maraudeurs s'échappant, vers les derrières de l'armée, au delà de la Vistule; quelques gradés suivirent ce honteux exemple ; l'Empereur dut prendre, en mars, une série de mesures répressives, semblables à celles dont nous avons parlé au sujet de la campagne de 1805.

L'obéissance, la résignation, la fraternité d'armes, n'existèrent pas au même degré dans tous les rangs : l'Empereur voulut paraître l'ignorer ; d'éclatantes victoires, la paix, les protestations trompeuses de la coalition momentané-

ment vaincue, détournèrent alors l'attention des germes d'un mal qui pouvait croître dans les derniers jours de l'Empire.

Les détails en apparence puérils dans lesquels je suis entré à l'occasion de cette campagne, moins intéressants que des relations dramatiques de batailles ou des considérations d'ensemble, auront cependant, pour les officiers subalternes, l'avantage de les rappeler à la réalité du service de guerre où, sur une journée d'éclat, il y en a dix d'ennuis et de misères qu'il faut savoir traverser. Par suite du caractère, des rivalités ou de la manière d'être des sous-ordres, les grandes combinaisons sont rarement exécutées dans leur entier et avec succès ; l'avantage des armes reste, en définitive, à celui des deux partis qui a su résister le mieux, jusqu'à la fin de la campagne, à toutes les causes d'affaiblissement moral ou physique qui minent les armées.

LXXIV

Je reviens à l'affaire du 5 juin où j'étais resté assez maltraité sur le champ de bataille. Le

grand-duc Constantin arriva, me fit relever ainsi que les autres blessés, et me recommanda aux soins de son chirurgien. Tandis que celui-ci faisait un premier pansement, la garde impériale russe défila; le grand-duc vint auprès de moi pour me la faire remarquer; il me demanda comment on avait jugé cette troupe dans la dernière affaire. Je lui répondis : qu'ayant vu autrefois les Russes en Italie, avec Souwaroff, nous avions, depuis Austerlitz, mieux appris à les connaître. Il voulut savoir mon opinion sur la journée; je ne pus lui cacher qu'au lieu d'écraser un général de brigade faisant l'extrême arrière-garde, avec un seul bataillon, sans artillerie, ils pouvaient en ce jour faire davantage. Cette affaire, l'une des premières de la campagne, où les Russes avaient remporté quelques trophées, excitait chez eux une certaine satisfaction, bien qu'ils n'aient pas recueilli tous les résultats qu'ils s'en étaient promis.

J'obtins du grand-duc de m'arrêter à la première ville russe; je m'établis, avec la plus grande partie de nos blessés, à Grodno en Lithuanie; j'avais été transporté dans une voiture et avec des attelages fournis par la maison du prince. Toutes les recommandations furent faites en

notre faveur; partout nous reçûmes le meilleur traitement. A Grodno, je fus soigné par les sœurs, et ma blessure ne donna bientôt plus d'inquiétude. Pendant mon séjour dans cette ville, j'ai été traité avec autant d'égards qu'un général russe en activité; je pus être utile à nos soldats. La société des sœurs me fut d'une grande ressource; elles me procurèrent bientôt de bonnes relations dans le pays. Elles faisaient de la musique; une d'elles, jolie Lithuanienne, peignit en miniature mon portrait et le sien.

La paix ayant été signée à la fin de juin et l'état de ma blessure me permettant de supporter le voyage, je fus renvoyé en France dans un équipage fourni par le gouvernement russe. Il fallut faire des adieux aux bonnes religieuses; ce n'était pas le temps des romans. J'arrivai à Paris en automne; ma famille m'avait longtemps cru mort; les meilleurs chirurgiens de la capitale reconnurent que ma blessure avait été convenablement traitée en Russie. Bien que le pied gauche fût encore ouvert de part en part à pouvoir y passer un mouchoir, la guérison serait prochaine. Je me présentai à l'Empereur avec mes béquilles; il me demanda quelques détails sur l'affaire du 5 juin, me dit que je ne resterais

pas longtemps sans activité; mais que d'abord je devais passer chez le grand maréchal Duroc. Celui-ci me reçut avec sa bienveillance accoutumée ; il avait l'art de faire valoir les bontés de l'Empereur, et me remit, par son ordre, 50,000 francs, avec lesquels j'achetai une campagne aux environs de Paris.

LXXV

Quoique ne marchant pas encore facilement, je fus nommé au commandement de l'infanterie de la première division militaire et spécialement chargé de l'organisation, de l'instruction de tous les corps de cette arme. La plupart des troupes destinées à former l'armée d'Espagne, alors échelonnées au sud de la capitale, étaient composées de nouvelles levées dans le plus triste état. Je m'efforçai de remplir la mission importante dont j'étais chargé. J'eus le bonheur de le faire à la satisfaction de l'Empereur, qui me nomma chevalier de l'ordre de la Couronne de Fer, le 7 décembre 1807, baron le 17 mars 1808.

Au commencement de décembre 1807, l'Empereur m'envoya à Orléans pour organiser et mettre en route, sur Bayonne, les 14 bataillons

provisoires de marche de la division de réserve du corps d'observation des côtes de l'Océan, destinés à autant de régiments de l'armée d'Espagne. Le 13 décembre, je pus passer en revue 7 de ces bataillons provisoires, déjà formés à 4 compagnies, et présentant un effectif total de 1905 hommes. L'armement, l'équipement, l'habillement, le linge et la chaussure paraissaient en assez bon état; mais l'instruction était nulle, les cadres insuffisants; j'ordonnai que des exercices auraient lieu tous les jours de la semaine, dimanche compris, de midi à trois heures, quatre pour le détail, trois pour les manœuvres. Les lundi, mardi et jeudi, il y eut grande parade, chaque bataillon fournissant un peloton de seize files. Les cadres furent complétés, les contrôles et registres de comptabilité établis; je prescrivis à chaque chef de passer de fréquentes revues de détail. Le 21 décembre, les 14 bataillons provisoires, comptant 104 officiers, 5,465 sous-officiers et soldats présents, étaient organisés et passés en revue par moi. Ils formèrent une division et deux brigades de marche commandées chacune par un major, transmettant mes ordres aux chefs de bataillon. Ces corps avaient été réunis dans 52 dépôts, ils comptaient 194 déserteurs et 408 hommes aux hôpitaux.

Le 31 décembre et le 2 janvier, je dirigeai sur Bayonne, en 4 colonnes chacune de 3 à 4 bataillons, par différentes directions, sous les ordres d'officiers supérieurs, cette division provisoire de marche, dont l'organisation si précipitée avait besoin d'être perfectionnée en route ; je donnai, à cet égard, les instructions nécessaires ainsi que pour les malades et les déserteurs. Ma mission terminée, je rentrai à Paris ; retenus à Orléans plus longtemps, jusqu'à meilleure organisation et conduits en Espagne par un officier général d'expérience, ces 14 bataillons auraient pu figurer avec honneur dans toute circonstance ; l'Empereur parut satisfait du résultat obtenu, en si peu de jours, avec de trop faibles moyens.

LXXVI

Pendant que l'Europe retentissait ainsi du bruit de tant de victoires, ce généreux génie, souvent dominé par des considérations plus politiques que militaires, se hâta de placer ceux qui avaient concouru ou été témoins de son élévation, dans une situation nouvelle, qui a pu influer sur notre avenir.

Le 1er mars 1808, l'Empereur rétablit les titres de duc, comte, baron et chevalier. Un décret fixa l'institution et la composition des majorats, les effets et la nature des biens qui pourraient y être affectés.

Les dotations à l'étranger étaient en Poméranie suédoise, Westphalie, Galicie, Ost-Frise, Hanovre, duché de Varsovie, grand-duché de Berg, Illyrie, principauté de Neufchâtel; dans les départements de la Belgique, du Piémont et des États romains, dans la principauté de Ratisbonne, sur le château de Brulh, les salines de Nauheim, le mont de Milan et l'octroi du Rhin. Les dotations en France furent accordées sur le grand-livre; les canaux du Midi et de Loing, des biens dans le département du Nord, l'hôtel du Mont-Blanc, Grignon, Chambord et leurs dépendances. Après la première abdication de l'Empereur, en 1814, la Sainte-Alliance s'empara des dotations à l'étranger.

Le 11 mars, un sénatus-consulte établit la noblesse impériale avec faculté de former des majorats en faveur des descendants directs; les effets et la nature des biens qui peuvent y être affectés, sont réglés; les biens domaniaux de

l'Allemagne, formant la dotation du majorat, ne peuvent être engagés ni grevés d'hypothèques.

Simple et économe pour lui-même, Napoléon voulait une grande représentation autour du trône impérial. Il donna à chacun de ses maréchaux, à plusieurs de ses ministres ou dignitaires, un hôtel, une terre et un million. Des gens de service des grandes maisons de l'ancien régime, entrèrent dans celles du nouveau, et bientôt les mirent sur un assez bon pied. Dans les terres, on s'empressa de faire connaître aux nouveaux châtelains les usages dont avaient joui les anciens. A cette école il n'y a pas de retardataire, et bientôt chacun joua assez convenablement son rôle.

L'Empereur donnait largement, mais c'était pour qu'on dépensât de même; à cet égard, comme sous d'autres rapports, il se faisait obéir. Il savait qu'un dignitaire avait placé le million accordé, faisait des économies sur ses traitements et laissait tomber en ruine châteaux et hôtels. A son lever, il lui dit: Je veux voir votre installation à Paris, j'irai volontiers à la fête que vous me donnerez tel jour. Il fallut s'exécuter: on improvisa une maison, une écurie, des équi-

pages, on restaura et meubla l'hôtel pour l'Empereur, qui fut satisfait. Peu de jours après, Napoléon donna au même personnage 200,000 fr., en s'invitant dans sa terre pour une chasse ; depuis, cette maison fut, à la ville comme à la campagne, une des mieux ordonnées.

EMPIRE.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Campagne de 1808.

Paris, Cadzand, Espagne.

LXXVII

L'Empereur ne s'était jamais occupé sérieusement des petits détails du service, mais il en comprenait l'importance, et faisait cas des généraux qui s'y appliquaient. Tous les dimanches, à la suite de la messe et des audiences diplomatiques, il y avait une parade pendant laquelle on lui présentait les corps de nouvelle formation, ceux qui partaient ou qui arrivaient. Il passait devant les rangs, reconnaissait quelques soldats de ses premières campagnes, causait familièrement avec eux, rappelait les combats où ils s'étaient distingués et les laissait toujours émus. Ailleurs, il demandait au colonel, au capitaine et souvent même à la compagnie quel était le plus brave; il s'arrêtait devant celui-ci, le cajolait à sa manière, l'avançait ou le décorait. Quelquefois, c'était un soldat qui demandait une faveur; aussitôt, l'Empereur questionnait ses camarades; si les renseignements étaient favorables, il faisait prendre note à un officier de sa suite. Un jour, il oublia d'en donner l'ordre ; le soldat intéressé le suivit avec obstination en se présentant à lui plusieurs fois : l'Empereur impatienté dit : *Tu demandes*

la croix, *tu l'auras*. *C'est vrai*, *Sire*, répondit le soldat, *mais tant que Monsieur*, en montrant Berthier, *n'aura pas écrit sur son cahier*, *je serais une bête de vous quitter*. L'Empereur rit beaucoup et dit : *Berthier*, *faites ce qu'il veut*. Ces scènes avaient leur importance ; elles émouvaient le soldat, restaient dans la mémoire des bivouacs ; elles furent un lien puissant entre l'Empereur et ses intrépides grognards.

Le front des troupes ainsi parcouru, ce qui prenait toujours beaucoup de temps, Napoléon se plaçait devant le pavillon de l'horloge et, avant le défilé, faisait commander le maniement des armes. Cette vaste tête était sans doute alors à des pensées plus hautes ; mais l'Empereur, par une observation toujours faite dans le langage d'instructeur qu'il affectait de connaître, tenait à donner preuve d'attention aux plus petits détails exécutés devant lui. Un jour, à la parade, je relevais vivement des fautes d'exécution ; il applaudit en se retournant vers son état-major et dit : *A la bonne heure*, *fâchez-vous ; c'est comme cela qu'il faut commander*. Bien certainement, il pensait à des choses plus sérieuses. Une autre fois, pendant un repos, il passait près de tambours qui simulaient à demi-bruit une batterie : « *Cesserez-vous de rabo-*

ter » dit-il d'un air satisfait de son observation. Après la revue, les troupiers étaient heureux d'avoir été témoins que l'Empereur parlait leur langage, et possédait jusqu'à quelques-unes de leurs manies; ainsi, Napoléon savait relever des services très-obscurs et néanmoins importants.

Dans les parades, la puissance de sa séduction et de son esprit se montrait entière et au grand avantage du moral de l'armée, ainsi constamment remuée, excitée par lui. Chacune de ses actions ou de ses paroles faisait le sujet des conversations dans les corps; aucune n'était inutile et sans portée. Je me rappelle l'avoir entendu plaisanter un officier supérieur italien connu dans l'armée pour très-brave; il lui secouait l'oreille en répétant son nom anti-militaire d'un air malin; mais voyant rire les assistants, il dit : « Ce mot « n'a pas en italien la signification que vous lui « prêtez, et d'ailleurs l'homme la change. »

Un aide de camp de l'Empereur avait eu des missions semblables à celles dont j'étais chargé depuis mon retour de Russie. Il voyait peut-être avec peine que quelque autre en fût investi; aux parades, je commandais souvent à sa place; cela ne lui convenait pas. Il inspecta, à Orléans, des

troupes destinées à l'armée d'Espagne ; soit qu'alors il ne fût pas versé dans les détails comme il l'a été depuis, ou que son zèle eût cette fois sommeillé, le résultat de l'opération ne plut pas à l'Empereur, qui m'y envoya pour la recommencer. Cette affaire indisposa l'aide de camp. Les alentours du souverain voulurent m'éloigner. Depuis, n'ayant plus à concourir avec moi, ce général m'a rendu outre mesure, en amitié, ce qu'il m'avait contesté alors. Quoi qu'il en soit, l'Empereur, qui, malgré ses graves pensées, avait les yeux à tout, s'était aperçu de ce qui se passait ; il n'en était pas satisfait, car il n'y avait pas trop de dévouements autour de sa personne ; en éloignant quelques-uns de ceux-ci, c'était nuire au bien du service ; il saisit plusieurs occasions de se faire comprendre sur ce point. Une fois entre autres, à une parade, quelqu'un bourrait un vieux chef de corps : *Qui est-ce qui a pu le nommer colonel ?* disait-il. Je ne pus m'empêcher de défendre cet officier supérieur qui avait bien servi. *Nous en ferons un général*, dit l'Empereur en me regardant.

Après tant d'années dans des situations si diverses, je ne rappelle ces petits détails que pour donner une idée des passions qui trop souvent

luttent en sens contraire au détriment du service. Les hommes ne changent pas. Les causes d'affaiblissement d'une armée comme d'un État ne viennent pas toujours du camp ennemi.

LXXVIII

La révolution française s'était élevée à un tel degré de grandeur, qu'elle dut entrevoir un heureux avenir. Le traité de Campo-Formio avait appris à l'Europe que nous possédions un homme égal dans la politique et dans la guerre. Mais nos ennemis n'adhéraient aux négociations que pour obtenir un répit ; ils pensèrent que nos derniers succès n'étaient dus qu'au jeune héros. A partir du traité de Campo-Formio jusqu'au 18 brumaire, la France, privée de l'appui du grand homme, était descendue jusqu'à l'abaissement. Napoléon n'avait eu qu'à étendre la main pour saisir le pouvoir où l'appelaient tous les vœux, afin qu'il remédiât aux maux causés par les inhabiles directeurs. Justifiant cette confiance et marchant de succès en succès à l'intérieur comme à l'extérieur, en six années il avait élevé la France au plus haut degré de gloire et de pros-

périté. Jusqu'au traité de Tilsit tous les Français réconciliables avec les idées de 89 n'avaient adressé à Napoléon que des actions de grâces. Depuis, les applaudissements diminuèrent ; l'Empereur a-t-il mal gouverné ou l'opposition s'est-elle égarée ?

Après Tilsit, nombre de Français se persuadèrent qu'il devenait possible d'éviter la guerre ; ils auraient voulu la paix et la liberté pour la nation qui venait de conquérir si péniblement son indépendance. Il leur semblait que la France était désormais à l'abri de toute agression. On ne tenait pas compte de l'esprit de l'Europe et de la manière dont se créent les armées, ni des ressources, ni des vœux des coalisés. Napoléon savait que des guerres malheureuses pour l'ennemi ne mettaient qu'une petite partie de ses troupes hors de combat. Tout se rallie ; après quelques mois, l'armée vaincue peut reparaître ensuite avec des chefs actifs et de nouvelles levées ; ainsi, la coalition, après ses défaites d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland, en moins de deux ans, recomposa des armées qui ne purent être vaincues qu'à la suite de nouveaux efforts à Eckmühl, Wagram et Moskowa. Que serait devenue la France endormie après Tilsit dans un état

de paix, au milieu des secousses intérieures, suite inévitable d'une liberté dont l'étranger aurait profité? L'Empereur, avec raison, resta sur un grand pied militaire, en présence de l'aristocratie anglaise, toujours persévérante à ranimer les coalisés. Aucun échec n'avait entamé cette nation; ses forces, depuis 89, s'étaient même accrues en proportion des nôtres. Si Napoléon, après Iéna et Friedland, était revenu au système du Directoire, un nouveau 18 fructidor aurait eu lieu avec les agitations de la république. Il dut donc conserver sa dictature et rester armé contre les agressions.

Napoléon persistait toujours à repousser les idées féodales; son génie était le ferme soutien des principes de la révolution; on accumula contre lui les haines qu'inspirèrent ces principes appelés incendiaires et qu'on espérait éteindre lorsque leur protecteur serait abattu. Ils lui déclarèrent une guerre pour toute sa vie ainsi qu'eux-mêmes eurent la franchise de l'avouer plus tard. Napoléon devait donc se fortifier de ce que ses ennemis perdaient sur les champs de bataille. Fallait-il, après les avoir vaincus, leur laisser des ressources pour de nouvelles agressions? Depuis les révélations échappées, en

1815, aux *bénéficiaires* du traité de Pilnitz, qui crurent la cause de 89 à jamais perdue, il a été reconnu que l'aristocratie européenne, sous prétexte de combattre l'ambition de l'Empereur, n'avait voulu qu'étouffer les principes de 89. On a même vu, après Waterloo, les vainqueurs et les vaincus demeurer d'accord sur ce point, que la coalition s'était constamment tenue en état d'hostilité contre le redoutable défenseur des intérêts populaires, qu'elle l'avait toujours forcé à faire la guerre, et que pendant tout son règne, ou au moins depuis Austerlitz, l'Empereur aurait préféré rester paisible derrière le Rhin pour établir sur des bases inébranlables la prospérité de la France régénérée.

LXXIX

A cette époque, l'Angleterre avait 1100 vaisseaux de guerre ; la France, quelques escadres découragées. L'Espagne adopte le système continental ; deux corps d'armée s'organisent dans la Gironde. Kehl, Cassel, Wesel et Flessingue sont réunis à l'Empire français. Une levée de 80,000 conscrits a lieu. En février, nous surpre-

nons la citadelle de Pampelune, Barcelone et ses forts. Nos troupes occupent Rome pour en éloigner les intrigues étrangères. Le 19 mars 1808, Charles IV, effrayé des agitations de l'Espagne, abdique en faveur de Ferdinand VII. Godoï est arrêté, ses biens sont confisqués. Le 27, le pape excommunie Napoléon ; l'Empereur entrevoit un immense danger, menaçant, du côté des Pyrénées, la France déjà trop peu rassurée dans d'autres directions. Des pouvoirs aussi faibles finiraient par livrer les populations péninsulaires fanatisées à l'influence anglaise. Les légations sont annexées au royaume d'Italie ; le légat quitte Paris; les duchés de Parme, de Plaisance et les États de Toscane seront réunis à l'Empire français. Le 15 avril, Napoléon s'établit à Bayonne, où il réunit Ferdinand VII et tous les princes d'Espagne y compris Charles IV. Le 1er mai, Ferdinand remet la couronne à son père, qui abdiquera entre les mains de Napoléon.

En avril, le maréchal Murat, avec quatre corps commandés par Dupont, Duhesme, les maréchaux Moncey et Bessières, total 84,000 hommes de nouvelles levées, occupait déjà la Biscaye, la Navarre, Léon, l'Aragon, la Catalogne et les deux Castilles. Les 2 et 3 mai, le peuple de Madrid et des environs se soulève contre Mu-

rat, qui, après avoir réprimé l'insurrection, est nommé président de la junte, puis lieutenant de Charles IV. Le 5 mai, ce souverain abdique entre les mains de Napoléon. Ferdinand et les infants partent pour Valençay après avoir relevé l'Espagne de ses serments; Charles IV se rend à Compiègne. Le 13 mai, la junte suprême, la Sainte-Inquisition, la municipalité de Madrid et le conseil de Castille demandent pour roi Joseph Bonaparte. Le 24 mai, une proclamation de Napoléon promet la régénération à l'Espagne, qui n'en voudra pas au risque des révolutions survenues depuis. Le 27 mai, jour de la Saint-Ferdinand, l'insurrection espagnole éclate à Cadix, Séville, etc., au nom de la religion et de la légitimité. Le 6 juin, Napoléon proclame Joseph roi des Espagnes et des Indes. Le 15, une junte des trois ordres, envoyée à Bayonne par Murat, reconnaît Joseph et la nouvelle constitution. Les Espagnols prennent 6 bâtiments de guerre et 4,000 marins français de la flotte de Trafalgar. Dans le choix du nouveau souverain de l'Espagne, l'Empereur a pu se tromper. Un prince étranger, sans être plus digne du trône, eût été préférable à plusieurs égards.

Le 16, une insurrection éclate à Oporto et

dans le nord du Portugal, qui sera bientôt évacué par les Français. Les Anglais cessent les hostilités contre les Espagnols fidèles à Ferdinand VII. L'Autriche arme.

Le 14 juillet, le maréchal Bessières défait les Espagnols à Médina-del-Rio-Seco. Le 15, Murat est déclaré roi de Naples.

Passant en revue à Bayonne l'infanterie de la garde de Paris, envoyée en Espagne, l'Empereur revit mon beau-frère Noberasco, qu'il avait connu chirurgien-major, en Égypte, dans la 32e. *Vous voilà, Gascon?* persistant à le regarder comme tel; *votre frère est dans l'île de Cadzand, vous le reverrez en Espagne.* Noberasco lui répondit qu'il était de la vallée d'Oneille; alors l'Empereur rappela, en italien, plusieurs positions occupées en 1796 par la 32e. Il termina en disant : *Roguet connaît tout cela; il a fait longtemps la guerre dans ces vallées et rendu des services, en 98 et 99, à la tête de vos compatriotes, avec un noyau de troupes françaises.*

L'Empereur voulut, à cette époque, m'attacher à sa garde; il y eut autour de lui une résistance à laquelle il crut devoir, pour le moment, céder. J'eus le commandement de la première

brigade de la division Sébastiani, corps du duc de Dantzig, armée d'Espagne. L'Empereur destinait le général Sébastiani à de grands commandements, et voulut qu'il dirigeât de l'infanterie avec de bons sous-ordres ; il lui donna les meilleurs régiments ; il fallait, à la tête des brigades, des généraux d'infanterie rompus à tous les détails du service de cette arme. On lui suggéra l'idée de me désigner à cet effet, et ainsi, en ce moment, mon entrée dans la garde fut évitée. Napoléon parut ne pas s'apercevoir du manége ; plusieurs fois, pendant mon dernier séjour à Paris, il m'avait laissé voir qu'il désirait qu'une autre direction fût imprimée au service de ce corps d'élite ; souvent il me fit des questions qui avaient rapport aux choses à réformer ; il me cita, et ce fut l'origine de la petite intrigue.

Le 5 septembre, je prendrai le commandement de la 1re brigade de la division Sébastiani, composée des 32e, 58e, 28e et 75e de ligne, et d'un régiment de dragons, effectif total 6,000 hommes. Cette division était la meilleure partie du 4e corps, commandé par le maréchal Lefebvre, lequel avait aussi sous ses ordres la division hessoise, badoise et hollandaise du général Leval, forte de 7,000 hommes, et provisoirement, les

8,000 soldats de la division Villatte du corps du maréchal Victor. Ce sera le 4e commandement sous lequel je passerai depuis un an. Le maréchal Ney avait confiance en mon dévouement, il aimait à m'employer; en dernier lieu, il voulait me faire obtenir une division. Les suites de l'affaire de Guttstadt me firent perdre, avec mon ancien chef de corps d'armée, une partie des titres acquis auprès de lui. Mais pour ne point anticiper sur les événements, je dois d'abord parler de ma mission dans l'île de Cadzand.

LXXX

Le 18 avril, le ministre de la guerre prescrivit au général Saint-Cyr, commandant le camp de Boulogne, d'envoyer sur Flessingue un détachement de cent hommes et deux officiers, par chacun des trois bataillons des régiments à Calais et Dunkerque. Informé, le 15 mai, qu'une flotte anglaise, dont on ignorait la destination, était en vue des côtes de Flessingue, il prévint, le même jour, le général Saint-Cyr, que pour garantir cette île et celle de Cadzand des dangers d'une attaque ou d'un débarquement, il avait au-

torisé le général Chambarlhac à lui demander des renforts prélevés de manière à ne pas compromettre les cantonnements de Boulogne. Cet avis, qu'une flotte était en vue de Flessingue, n'émanait pas du général Monnet, commandant l'île. Le ministre, en annonçant de prochains renforts, se plaignit à ce général de ne plus recevoir son rapport journalier, et lui prescrivit de le tenir désormais au courant de tous les mouvements de l'île et de la côte.

L'Empereur, toujours en éveil sur les projets des Anglais, donna ordre au général Clarke d'inviter, en termes pressants, le roi de Hollande à prendre, pour la sûreté de l'escadre à Flessingue, les mesures suivantes : 1° faire passer dans l'île de Cadzand, 1,200 hommes de troupes hollandaises, devant se joindre aux Français ; 2° réunir de suite dans l'île de Valcheren, à portée de celle de Cadzand sous un général de brigade, 3,000 hommes d'infanterie hollandaise, 400 chevaux et 6 pièces d'artillerie, toujours à portée de l'escadre et en mesure de passer l'Escaut, s'il était nécessaire, pour appuyer la brigade de Cadzand. Le ministre insiste pour que les troupes soient en mouvement 6 heures après l'arrivée de son courrier, et recommande que leur chef cor-

responde avec le général Monnet à Flessingue. Le même jour, le ministre télégraphie au général Saint-Cyr l'ordre d'envoyer de suite, dans l'île de Cadzand, 2 compagnies d'artillerie du camp de Boulogne, pour la défense des batteries de Breskens et autres, sur la côte de l'île; de cantonner à Blanckenberg un régiment de 1,500 hommes, pris parmi les troupes du même camp; d'informer les généraux Vandamme et Chambarlhac de l'arrivée de ces renforts. Le général Monnet comptera, dans le même but, sur deux réserves d'un ensemble de 4,000 hommes, à une journée de marche de Breskens, sous les généraux Vandamme et Chambarlhac, prêtes à marcher sur Cadzand. Toutes ces troupes arriveraient à Valcheren si l'attaque ou le débarquement avait lieu sur ce point. Le 19 mai, je reçus ordre de me rendre en poste à Breskens pour prendre le commandement de l'île de Cadzand; je dois agir de concert avec Monnet pour protéger l'escadre. Ce général ne quittera pas Flessingue, qu'il mettra en état de défense.

Le général Monnet s'occupa de suite du placement des troupes, suivant l'instruction ministérielle; mais il prévint Clarke, le 23 mai, que le ministre hollandais hésitait à exécuter ses

ordres. Il portait comme à-compte fourni les troupes de l'île de Valcheren déjà sous le commandement de cet officier général. Il éludait aussi la demande de chevaux du train et de cavalerie, croyant que l'envoi de secours était subordonné à l'arrivée de la division de l'armée d'Allemagne. On se proposait de former des camps en Hollande.

Le 20 mai, 200 hommes partirent pour l'île de Cadzand, où l'adjudant général Chameau avait commandé jusqu'au 23, époque de mon arrivée.

Le 21, à mon passage à Bruxelles, je pris les ordres du général Chambarlhac, commandant la division, lequel, en me remettant mes lettres de service, me fit connaître une partie des difficultés de la mission dont j'allais être chargé. Plus tard, je vis que lui-même était loin de les apprécier toutes. Je ne puis mieux en donner une idée qu'en relatant jour par jour ce que je pus faire et ce qui me manqua, soit pour arriver à un meilleur résultat, soit pour éviter des retards qui prolongeraient les travaux jusqu'à la saison des fièvres et de la mortalité ; il y aura des plaintes trop répétées. Aussitôt arrivé à Cadzand, j'informai le général Monnet, et lui fis part des instructions du ministre de la

guerre, puis j'envoyai, le 25, à ce dernier la situation et demande de vivres, de matériel ou d'effets de campement. Mes démarches, à cet égard, ne furent que trop souvent renouvelées.

Le 25, je formai une cohorte de gardes nationaux, et reçus 2 compagnies du 8e d'artillerie.

Le 30 mai, je désignai le capitaine adjoint Villermé pour commander la place de Breskens. Les chefs de corps cantonnés dans l'île de Cadzand lui adresseront leurs rapports. L'infanterie et l'artillerie feront l'exercice deux fois par jour; la cavalerie continuera son instruction, et sera exercée à la manœuvre des pièces de campagne. Les militaires ne durent plus quitter leurs cantonnements sans permission. Chaque jour, la visite des postes de la côte fut faite par un officier de cavalerie. Trois coups de canon annonceront l'approche de l'ennemi. Aussitôt les troupes, réunies aux postes ci-après désignés, y attendront des ordres. Le 1er régiment prussien, en avant du village de Cadzand, sur la route de la batterie de Cadzand. Le détachement du 8e d'artillerie au parc, ainsi que celui du 10e régiment de chasseurs à cheval, chargé de faire des patrouilles de la batterie Noire à la nouvelle

Écluse. La compagnie de réserve de l'Escaut en avant de Breskens. Le 1er régiment de chasseurs à cheval à Breskens ; il dirigera des patrouilles sur la batterie de la nouvelle Écluse et la route de Schoudick. Le 1er régiment d'artillerie à pied et les canonniers gardes-côtes seront à leurs batteries. Les compagnies de la cohorte de la garde nationale cantonnées à Osburg enverront 50 hommes et un officier au pont tournant, route de l'Écluse, le restant à Zudland. Les compagnies feront des patrouilles vers Canandria et Nieuvelet-Saint-Pierre; celles du même corps, cantonnées à Izendyck, prendront position sur le chemin de Breskens à l'embranchement des routes de Breskens, Schoudick et Grode, en laissant une forte garde au pont en arrière de la redoute Inffraw-Schaur, chemin de Vaterlit à Izendyck. Les divers commandants reconnaîtront les positions indiquées ci-dessus, afin que leurs troupes n'éprouvent aucun retard dans le cas où l'ennemi ferait quelques démonstrations.

Le 30 mai, je demandai au préfet 50 bateaux pour le passage des troupes de l'Écluse; je fis reconnaître les communications entre Cadzand et l'Écluse ; les bateaux ne purent être réunis à Blanckenberg. Un pont de barques n'a pas paru

praticable aux officiers du génie, par suite de la rapidité du courant. Il n'existait aucun moyen pour établir une communication directe entre l'Écluse et Cadzand : tout manquait à l'artillerie, et les travaux n'avaient pas encore commencé. Il eût été dangereux de disséminer les troupes. La vigie de Dunkerque avait signalé la veille, à 6 heures du soir, 50 voiles, 28 vaisseaux, 2 frégates, à 12 lieues en mer, faisant route vers l'ouest.

Le 1er juin, je reçus, à Breskens, le 3e bataillon du 9e d'infanterie hollandaise réduit à 450 hommes. Tout était tranquille sur la côte ; je visitai la cale avec l'ingénieur en chef des ponts et chaussées ; il fit travailler de suite à la réparation des digues et à l'emplacement des batteries. Le directeur de l'artillerie à Anvers ne pouvait, faute d'argent et d'instructions, acheter le bois des plates-formes ; j'avais reçu 400 bombes, mais les mortiers n'étaient pas arrivés, tout allait avec lenteur.

Le 3, je fus informé que de l'artillerie serait placée à Grode, et le 6, la batterie de Breskens comptait enfin 8 mortiers. Il y avait déjà 60 hommes pour la manœuvre du canon.

Les chefs de corps eurent ordre de diriger sur l'ambulance établie à Écloo leurs malades. Ils

m'enverront tous les matins leurs dépêches. Défense est faite aux chefs des postes de correspondance de se charger des paquets ou lettres non contre-signés par moi ou à mon adresse. La poste portera ces dernières trois fois par semaine. Je prends des mesures pour que les soldats connaissent dans le plus bref délai le maniement des armes et la manière de se former. Le lieutenant-colonel Moutille, commandant l'artillerie de Cadzand, aura son quartier à Grode et me rendra compte chaque jour du service de cette arme. Il sera établi des salles de discipline dans les divers cantonnements. Lorsque quelque militaire devra être envoyé en prison à Izendyck ou à Otsbury, on m'en adressera la demande. La chasse sera punie sévèrement. Le commandant de l'artillerie fera passer l'inspection des armes de la cohorte de garde nationale, signalera celles qui ne seront pas de calibre, et fournira le total des cartouches à balles existant dans les cantonnements. Le commandant de la garde nationale rendra compte des militaires à réformer dans la cohorte. Il fournira l'état des hommes manquant par commune et par arrondissement pour le complet de la cohorte.

Le receveur principal des douanes au Sas-de-

Gand, malgré les réclamations de l'autorité militaire, retenait dans ce port, sous prétexte qu'il n'était pas francisé, un navire chargé de matériel destiné à l'armement de la côte de l'île de Cadzand. Je prévins cet agent que s'il continuait à retenir le navire, je prendrais contre lui des mesures ; le 12 juin, le bâtiment était relâché et arrivait à Breskens. La cohorte de gardes nationaux n'avait pas d'uniformes ; je la fis habiller par le préfet. Le commandant du corps se conformera aux prescriptions de l'arrêté de ce fonctionnaire relativement à l'habillement ; il en pressera l'exécution et exigera qu'aussitôt les habits distribués, les officiers soient constamment en tenue militaire. Il fera distribuer les armes reçues et réclamera du préfet celles qui lui manquent ainsi que des gibernes et des sabres.

Le 12 juin, je demandai 9 pièces de 36 ou de 24, pour remplacer celles de 12 et de 16 qui étaient sur la côte. Le même jour, je fus informé par le ministre que l'île de Cadzand ferait désormais partie du commandement du général Saint-Cyr, auquel j'adressai, dès le 15, la situation des troupes et du matériel, et un rapport sur leur emploi avec le croquis de la côte. La

réparation des batteries s'opérait assez rapidement, et dès que l'artillerie arrivera, nous serons en mesure de repousser toute attaque. La situation générale était bonne ; les troupes, exercées chaque jour, recevaient depuis le 11 juin les vivres de campagne. En cas d'attaque, toutes les forces a proximité seraient réunies dans l'île, sous le général Vandamme.

Le 14 juin, je demande des instructions au général Chambarlhac, relativement aux distributions de vivres de campagne pour le régiment provisoire d'Écloo, et si ce corps restera sous mes ordres.

Trois compagnies destinées à renforcer la garnison de Breskens arrivent le 15 juin, avec une division de bateaux chargée de protéger le cabotage de la côte ; je demande les moyens de faire diriger cette division sur Flessingue, et j'envoie le capitaine Moutonnet pour presser l'entrée à Breskens d'un bâtiment chargé de mortiers, pour l'armement de la côte. Le même jour, j'adresse au ministre la carte de l'île de Cadzand avec la situation et la position des batteries de défense ; je lui fais part de certaines dispositions prises à l'égard de ces mêmes batteries, mal mon-

tées et dont l'armement, une fois complet, empêchera l'ennemi de s'approcher de Flessingue. Je renouvelle la demande des pièces de 36 ou de 24, et l'informe : 1° que les 300 hommes de renfort du régiment qui est à Écloo arriveront du 19 au 20 ; 2° j'envoie un projet de baraquement pour les canonniers chargés du service des batteries, et demande que la gratification de campagne soit allouée aux officiers des armes spéciales.

Le 18 juin, le bâtiment chargé de mortiers arrive. Les troupes manquent de vivres. Le directeur de l'artillerie d'Anvers envoie 4 pièces de 36 au lieu de 24 qui manquent.

A la revue de la cohorte, passée le 19 juin, je constatai l'absence d'un grand nombre de gardes, sans que les chefs aient pu m'en rendre un compte satisfaisant. J'invitai le préfet à décider que désormais les gardes nationaux remplaçants ne seraient plus payés par les maires, mais par un comptable de l'administration départementale, chargé des écritures de la cohorte ; cette garde, appelée à rendre de véritables services, manquerait au but de l'Empereur si un tel désordre continuait.

Le même jour, on me signale en mer, dans l'est, 36 bâtiments de guerre qui paraissent avoir

des chaloupes canonnières. Dans le nord-ouest, 5 corvettes, 20 voiles mâtées en brick, 5 cutters. Les Anglais chassent nos bâtiments à la côte. Un navire français échoue; l'ennemi s'éloigne de nos bâtiments vers l'ouest à 6 lieues de Flessingue ; 10 bâtiments de guerre croisent dans le nord à la même distance.

Le capitaine adjoint Moupaty remplira provisoirement les fonctions de chef d'état-major. Le capitaine adjoint Villermé est chargé de la surveillance des distributions du service de la côte. Les troupes prennent les armes pour recevoir le ministre de la marine.

J'adressai, le 22 juin, au général Clarke, l'état des travaux à exécuter à la batterie impériale. J'avais ordonné de placer les 9 mortiers. Je réclamai les bois pour les plates-formes ; les pièces de 36 n'étaient pas encore arrivées ; je réitérai la demande de pièces de 24. Des embarcations de pêcheurs sortant de Blankenberg semblaient avoir des rapports avec des bâtiments ennemis en croisière dans l'Escaut ; je pris, le 22, des mesures pour empêcher ces communications. Les contrebandiers ne parurent plus. Des ordres étaient donnés pour qu'aucun bateau ne sortît de l'Écluse. A l'avenir, le com-

mandant de ce fort empêchera le départ des pêcheurs, fera dégréer tous les bâtiments entrant dans le port et exigera des otages pour leur sûreté. Le chef des gardes nationales cantonnera sa troupe à Otzbourg et aux environs, de manière à la rassembler au premier signal. Les habitants de l'île se plaignaient de la mesure usitée pour la nourriture des chevaux de la cavalerie, celle-ci se procurera désormais les fourrages nécessaires et les distribuera réglementairement.

Le chef de bataillon du génie Meniel, chargé de reconnaître l'emplacement des batteries, arriva le 25 juin; j'informai le général Chambarlhac et le ministre, le même jour, du décret impérial relatif à l'établissement de deux grandes batteries ainsi que de l'intention de l'Empereur en ce qui concernait l'extension de mon commandement. Tous les travaux seront terminés le 20 juillet, et aucun bateau pêcheur ou bâtiment ne sortira s'il n'est porteur d'un permis du ministre de la marine ou de la guerre. Le commandant de l'escadre m'avertissait de ses mouvements, afin que je pusse le seconder s'il y avait lieu.

Les troupes de Cadzand allaient chercher le

pain à l'Écluse, le magasin étant établi à Grode; j'invitai le commissaire des guerres de Gand, le 28 juin, à établir la manutention à Izendyk et à prendre des mesures pour la construction de nouveaux fours ou magasins.

Le même jour, j'envoie au ministre un rapport sur l'île de Cadzand, dont j'extrais ce qui suit: Ce pays, appelé île de Cadzand, est situé en face de Valcheren, sur la rive gauche de l'Escaut occidental; les approches de la côte sont défendues par six batteries, savoir : batteteries du Mortier, du Centre, de la Nouvelle Écluse, Noire, du Cadran, Neuve : leur armement a été augmenté, mais il importe de le compléter. Les soldats de l'artillerie sont logés dans des trous creusés dans le sable, et recouverts de paille. Les troupes de l'île restent, faute de casernement, logées dans les villages, ce qui a l'inconvénient de les disséminer; il faudrait établir un camp entre Saint-Pierre et Grode. Le seul point sur lequel l'ennemi pourrait débarquer est l'espace compris entre les batteries Noire et de la Nouvelle Écluse. Une batterie serait bien placée à la droite du pic de Valpen, ses feux se croiseraient avec ceux de la Nouvelle Écluse. Au moyen du camp proposé, les troupes arriveraient

promptement sur le point menacé. L'artillerie de campagne fera le meilleur effet, mais les avant-trains des obusiers sont à changer. En cas d'attaque, le passage des troupes du général Vandamme aura lieu par le pont tournant, celles du général Chambarlhac par Izendyk; mais il faudrait aux unes et aux autres dix jours pour se rendre dans l'île. Au cas d'un débarquement dans Valcheren, l'amiral Missiessi m'avait promis des embarcations pour 3,000 hommes. Le service des vivres se fait mal. L'eau est mauvaise. Les troupes s'exercent journellement. La garde nationale fait peu de progrès. Les batteries sont en bon état, mais les canonniers logent trop loin, il faudrait une caserne à proximité. Le seul four de Grode est insuffisant, les 1,700 hommes réunis en ce lieu sont dans le cas d'être, d'un moment à l'autre, renforcés par les troupes des généraux Vandamme et Chambarlhac ; en tout état de choses, les corps ne peuvent continuer à aller chercher le pain jusqu'à l'Écluse. Le service se fait irrégulièrement. Si l'on construisait de nouveaux magasins, ils seraient mieux placés à Breskens qu'ailleurs.

Deux forts devaient être élevés sur la côte de l'île de Cadzand, en exécution d'un décret du 15

juin. Le premier, à la batterie du Mortier; le second, à la Nouvelle Écluse. Les feux de ces ouvrages forts se croiseront avec ceux de Flessingue; ils défendront la rade et la passe de gauche. L'artillerie nécessaire à l'armement doit arriver bientôt et être en batterie le 20 juillet; les travaux sont en pleine activité, tout sera terminé pour l'époque prescrite.

Je fis partir pour Flessingue, d'après les ordres du ministre, deux escouades et un officier d'artillerie ; à l'avenir, le service de la côte sera fait par le restant de la compagnie, deux compagnies du 8e d'artillerie et les canonniers gardes-côtes.

Le 2 juillet, le commandant Moutille est prévenu que ses travaux doivent être conduits plus activement encore et qu'il aura à s'entendre avec le maire de Saint-Pierre pour les voitures de réquisition; il prendra les hommes d'infanterie qui lui seront nécessaires. Le détachement du 10e de chasseurs à cheval fait, à ma revue, la manœuvre des pièces de campagne. Les ordonnances étant sans cesse en route, pour porter des lettres étrangères au service, les brigadiers commandant les postes de correspondance m'enverront désormais celles non contre-signées par

moi pour être brûlées. Le chef de poste qui contreviendra au présent ordre sera relevé et puni.

Les troupes n'avaient ni bois, ni sel, ni vinaigre; le 3, j'invite le commissaire des guerres à prendre des mesures à cet égard. Le même jour, je demande au ministre que les entrepreneurs soient autorisés à réunir immédiatement leurs approvisionnements pour la construction des forts du Mortier et de la Nouvelle Écluse, afin de pouvoir les commencer aussitôt la promulgation du décret.

L'inspecteur aux revues passa la revue trimestrielle. Quatre pièces de 36 arrivèrent. L'intention de l'Empereur étant que l'artillerie soit en batterie le 15 juillet, j'informe, dès le 3, le directeur à Anvers, que le matériel doit être arrivé avant cette époque; il préviendra de toute négligence du préposé aux transports de l'artillerie. Le 6 juillet, l'église de Breskens sera livrée pour servir provisoirement de magasin à poudre. J'invite le commandant à faire commencer sans retard les travaux des batteries Noire et de Cadzand, et à les pousser de manière qu'ils soient terminés à la même époque que ceux du Mortier et de la Nouvelle Écluse. Le 1er chas-

seurs à cheval put faire l'exercice à feu du canon. Jusqu'à nouvel ordre les travailleurs aux batteries recevront double ration de vinaigre. J'envoie un officier d'artillerie à Anvers, pour activer le départ du matériel destiné à l'île de Cadzand. Le directeur de l'artillerie fournira des chèvres et des chariots pour le transport du matériel, et obtempérera aux demandes du commandant de l'artillerie de l'île.

Pour la troisième fois, le 7 juillet, je me plains au commissaire des guerres de Gand, au sujet des vivres. L'eau est mauvaise, et on a été obligé d'accorder aux travailleurs des batteries de la côte une ration de vinaigre, laquelle manque quelquefois. Le 8, je fais mettre par le sous-préfet d'Écloo, à la disposition du commandant Moutille, 150 petits chariots nécessaires aux travaux de l'artillerie qui seront payés d'après un prix convenu. Le bataillon hollandais est relevé par un autre du 3e régiment de chasseurs hollandais dont la tenue paraît régulière; je le passe en revue. L'artillerie destinée à l'armement de la côte arrive lentement par suite du mauvais vouloir de la douane. Je prends des mesures pour faire cesser ces obstacles.

A dater du 13 juillet, les travaux des bat-

teries continuent ; des pièces de 36 remplacent celles de 16 et de 12. La batterie du Mortier aura trente-deux bouches à feu dont douze mortiers à grande portée. Toutes les autres seront entièrement relevées; les travaux paraissent déjà avancés. J'obtiens que le colonel du génie Lapisse vienne inspecter et arrêter ce qui devra être fait à l'égard des magasins à poudre, des baraques et des corps de garde qui manquent ou qui sont mal installés. Je réitère au ministre la demande de baraques, à défaut desquelles les soldats tomberont malades ; il faudra alors une ambulance à Cadzand.

A l'avenir, le chef du poste établi sur la digue à la droite de Breskens et celui de cette ville feront conduire, chez le commandant de la place, toutes les personnes débarquant sur ce point ; les militaires étrangers à la garnison entrant dans le port de Breskens, ou devant s'y embarquer pour Flessingue, se présenteront au commandant. Des patrouilles de nuit seront faites sur la gauche de Breskens, par le détachement caserné au château ; elles parcourront la côte Vuihoff-plate et arrêteront tous ceux qui voudraient soit débarquer, soit s'embarquer sur ce point. La compagnie de voltigeurs du 3e Hollandais s'éta-

blira aux fermes Becu et environnantes, placera son corps de garde principal dans la métairie en arrière de la digue et dirigera ses patrouilles de Breskens à la batterie. Le détachement du premier régiment prussien établira son corps de garde principal en arrière de la batterie de Cadzand et fera des patrouilles de la batterie Noire à la batterie Neuve. Il fournira un poste de jour en face de l'Écluse et ne laissera embarquer aucun militaire non porteur d'une permission. Le second poste sera établi à la droite de la batterie Noire. Le rapport concernant ces deux services sera envoyé tous les matins au commandant de Breskens. Vu la négligence des travailleurs, les corvées seront commandées, celles de 50 hommes par 3 officiers, de 30 à 20 hommes par 2, et de 20 hommes par un.

Deux aides de camp m'étaient indispensables ; je n'en avais qu'un, presque toujours malade. Les pièces nécessaires à l'armement de la côte n'arrivaient pas ; il manque beaucoup de plates-formes, les affûts sont hors de service. Les paysans demandent le paiement des corvées.

A 6 heures du soir la vigie de Dunkerque signale, le 18 juillet, 140 voiles escortées par 6 bâtiments de guerre marchant vers l'ouest.

Le commandant Moutille activera les travaux, surtout ceux de la batterie de Breskens, et disposera l'église pour recevoir les poudres envoyées d'Anvers; il ne fera aucun paiement aux paysans avant l'achèvement de l'ouvrage.

Dans la cohorte, des excès appellent mon attention. Ordre est donné d'arrêter et de conduire à son corps l'adjudant-major de la garde nationale absent depuis 8 jours sans permission. Les gardes nationaux signalés par le conseil d'administration seront mis en prison. Les officiers, à la première plainte portée contre leurs hommes, resteront aux arrêts forcés jusqu'à décision du ministre de la guerre. Ceux qui provoquent des querelles parmi leurs subordonnés, ou sont témoins d'affaires qu'ils devraient empêcher, seront traduits devant le conseil de guerre de Bruxelles. Tout militaire qui quittera son poste sans permission sera jugé comme déserteur. Le chef de la cohorte n'accordera pas de permission pour quitter le cantonnement sans y être autorisé. L'exercice aura lieu deux fois par jour. L'adjudant-major exercera une fois par jour les officiers et sous-officiers; il veillera à tous les détails relatifs à la police, à la discipline et à l'instruction; il assistera aux exercices et

exécutera tous les ordres qui lui seront donnés pour assurer ces divers services. Le chef de la cohorte hâtera l'instruction de sa troupe et signalera les officiers qui manquent à leurs devoirs. Il fera conduire à Écloo les gardes nationaux qui mettent le désordre dans le corps. Ces hommes seront envoyés à Gand, à la disposition du préfet, et rayés des contrôles, comme indignes d'en faire partie. Le général de brigade passera, le 27, la revue de la cohorte. Le conseil de guerre s'assemblera pour juger les délinquants, un lieutenant sera rayé des contrôles. On dirigera sur la prison de Bruxelles le garde national qui a frappé de cinq coups de baïonnette un sergent du même corps et le capitaine qui a tué un soldat.

Le garde-magasin des vivres de Grode servait mal ; je demande son remplacement. Un commissaire des guerres devrait être attaché à la garnison de Breskens. Le préposé des vivres-viande, sur une lettre de son chef de service, avait cru devoir suspendre les distributions; je lui enjoins de les continuer jusqu'à la réponse du ministre, et invite le commissaire des guerres de Gand à prendre les mesures nécessaires. Un préposé chargé d'assurer le service des vivres-viande est envoyé enfin à Breskens.

Un bâtiment qui s'était réfugié sous la protection de la batterie de Kadzand, le 22, y fut poursuivi, à deux reprises, par une péniche anglaise; le feu de la batterie contraignit celle-ci à s'éloigner.

Le 25 juillet, les batteries du Mortier et de la Nouvelle Écluse sont terminées, les bouches à feu manquent encore. Le directeur de l'artillerie d'Anvers, n'ayant aucun autre moyen, s'était servi du bois des anciennes plates-formes, à peu près pourri; l'envoi des pièces de 36 destinées à compléter l'armement de l'île était urgent. L'artillerie et les troupes ont travaillé avec activité; une gratification leur est accordée. La flottille qui doit protéger le cabotage de la côte n'est pas encore arrivée. D'après les instructions du ministre, on va enfin construire des baraques et envoyer des filtres pour purifier l'eau destinée aux troupes.

Les soldats du 3e régiment hollandais parcouraient les campagnes et y commettaient des excès. Ils ont attaqué un caporal et des gardes nationaux sans armes. Une rixe sanglante ayant éclaté entre les soldats hollandais et les gardes nationaux, les commandants des corps dont les soldats se rendront coupables de tels méfaits seront punis.

Le 1er août, j'insiste, auprès du ministre, sur la nécessité d'ajouter au baraquement les effets de campement et surtout les capotes, indispensables vu la fraîcheur des nuits. Les troupes sont bien disposées pour repousser toute tentative de débarquement. Les vivres, et principalement la viande, sont toujours de mauvaise qualité; au lieu de genièvre, on devrait distribuer de bonne eau-de-vie. J'invite le préfet de Bruxelles à faire délivrer au commandant du génie la paille de couchage dont l'île de Cadzand est dépourvue. La mauvaise qualité des vivres a engendré de nombreuses maladies ; 60 hommes partent chaque jour pour l'hôpital. Il était urgent d'envoyer un commissaire des guerres et d'établir une ambulance pour le traitement des maladies légères. Les vivres seront préalablement vus par des officiers de santé. Vu la facilité avec laquelle sont signés les billets d'hôpital, les commandants d'Écloo et de Gand feront visiter tout homme qui en sera porteur ; celui-ci sera reconduit à son poste, s'il n'est pas reconnu malade.

Un bâtiment chargé de poudre arriva sans destination au Sas-de-Gand ; le 2 août, j'invite le directeur de l'artillerie, dans le cas où cette pou-

dre lui aurait été annoncée, à prendre des mesures pour la faire diriger aussitôt. Quatre hommes et un caporal se rendent à Gand pour monter à bord de ce bâtiment, et ne le quitteront que lorsqu'il sera arrivé à destination.

Le 3 août, j'invite le préfet à délivrer au commandant du génie les bois nécessaires aux couvertures de baraquement. Le maire de Grode fournira la paille pour le couchage. Le commandant d'Écloo est prévenu que tout soldat ne doit être envoyé à l'hôpital que lorsque la visite d'un officier de santé a constaté qu'il ne peut faire aucun service ; en cas contraire, il faut le renvoyer à Cadzand. Le 6 août, la chaleur et les malades augmentent ; nous manquons de médicaments. Les distributions auront lieu tous les deux jours. Le maire de Grode fera visiter les vivres par des experts et des officiers de santé. Un officier de chaque corps assistera aux distributions et répondra de leur qualité. Les troupes doivent manger la soupe deux fois par jour. Les chefs de corps veilleront à ce que leurs soldats ne boivent plus de lait battu, qui engendre des maladies.

Le commandant de l'artillerie fera terminer promptement la batterie de mortiers, travail

que le capitaine de la batterie ne devra pas quitter avant l'entier armement. Les chefs des diverses batteries les mettront dans le plus bref délai en état de faire feu, et les approvisionneront du petit matériel nécessaire. Les canonniers de corvée recevront double ration de vinaigre. Les gardes de canonniers, les corvées de batteries et celles du port seront fournies selon l'effectif. Les soldats doivent le moins possible travailler pendant les heures de grande chaleur.

La batterie Noire force de se retirer deux péniches anglaises qui cherchaient à capturer un bâtiment réfugié sous la protection de ses feux.

Les courriers ordinaires faisaient éprouver de grands retards pour la correspondance adressée au ministre: en cas d'événement, c'eût été une difficulté de plus.

Le 9 août, l'armement de la côte est à peu près terminé ; mais il y a beaucoup de malades ; l'hôpital de Gand est insuffisant et mal tenu ; le 10, les deux batteries du Mortier et de la Nouvelle Écluse sont armées, mais les magasins à poudre paraissent insuffisants. Les effets de campement, les couvertures font encore défaut, et les troupes ne peuvent être baraquées sans augmenter le nombre déjà considérable des malades ; faute de

filtres, et malgré le vinaigre, l'eau n'est plus potable. Les hôpitaux de Gand sont mal tenus, les soldats refusent d'y aller. Le bataillon hollandais est décimé par les maladies, et le service de la côte en souffre beaucoup. Le maire de Grode n'apportant pas toute son attention à la vérification des vivres, un officier supérieur assistera désormais à la visite et refusera les denrées reconnues de mauvaise qualité par les officiers de santé ; il m'en rendra compte et veillera à ce qu'elles ne soient pas distribuées. A la date du 15 août, les maladies augmentent dans une proportion énorme ; le bataillon hollandais entier est à l'hôpital. J'envoie, à Gand, un officier de ce corps pour ramener, à Breskens, quelques hommes à peu près valides, sortis des ambulances. Faute d'artilleurs, je fais exercer au service des pièces 60 hommes de la garde nationale qui aideront les canonniers en cas d'événement. Il nous manque toujours des effets de campement : le service des dépêches devient difficile, les chasseurs sont la plupart à l'hôpital. Le 17, je confirme au ministre, pour la troisième fois, cette situation : nos malades augmentent chaque jour, la dyssenterie est venue se joindre aux fièvres, et j'ai dû donner ordre d'évacuer les soldats atteints sur les hôpitaux extérieurs. Les Hollandais et la

garde nationale sont les plus éprouvés. Il reste quatre hommes sur les deux escouades de la 16e compagnie du 1er régiment de canonniers. Le service de la côte n'est plus assuré ; en cas d'attaque, nous n'aurions personne à opposer à l'ennemi ; il devient urgent en cette saison de renouveler successivement toutes la garnison de l'île. Le bataillon cantonné à Écloo serait mieux placé à Ardembourg, où l'on pourrait établir un hôpital. Les troupes me semblaient avoir droit à une gratification pour l'activité apportée aux travaux dans des conditions si mauvaises. Les deux grandes batteries du Mortier et de la Nouvelle Écluse ne peuvent encore être approvisionnées qu'à 25 coups par pièce. Les baraques se terminent ; mais pour y loger le soldat, il faudrait des couvertures et capotes ; je demande avec instance les effets de campement. La garde nationale, quoique très-éprouvée, fait seule le service de la côte. Je me suis entendu avec le général Monnet pour l'épreuve des mortiers en batterie ; les bombes sont tombées à 20 toises des forts opposés de Flessingue ; les boulets de 36 et 24 ont été presque aussi loin. Si les pièces sont bien servies, l'ennemi ne pourra pas pénétrer dans l'Escaut ; mais les canonniers manquent, et, dans cette saison, l'on meurt vite ici !

Le général Monnet signale, le 25 août, en vue de l'île de Valcheren, 14 bâtiments anglais, qui ont fait reconnaître les passes de l'Escaut oriental. L'ennemi renforce sa croisière et nous observe ; mais une seule corvette reste en vue en avant de l'embouchure du fleuve. En transmettant ce rapport au ministre, je ne lui cache pas que si l'ennemi se présentait en forces, nous serions embarrassés pour le service des pièces ; les maladies se multiplient, nous manquons d'officiers de santé.

Ayant appris que les gardes nationaux s'absentaient de leurs postes, qu'ils désertaient sous prétexte que leur engagement était expiré, je donne ordre, le 27, au commandant de la cohorte, de livrer ces hommes à la gendarmerie ; puis, le même jour, je fais connaître cet état de choses au ministre et lui renouvelle la demande d'effets de campement ainsi qu'au général Saint-Cyr, pour le 8e d'artillerie en particulier et, si faire se peut, pour toutes les troupes en général. La situation devenant chaque jour plus triste et rien n'arrivant, il fallait bien persévérer, pour obtenir une légère amélioration, n'importe comment. L'Empereur souvent éloigné avait eu d'autres préoccupations : on s'en apercevait.

Le commandant de l'artillerie est invité, le même jour, à veiller à ce que les batteries complétées soient prêtes à tout événement; chacune aura un certain nombre de cartouches à balles et devra faire feu sur toute embarcation non annoncée : je prescrivis de doubler la quantité des cartouches à balles existantes dans les magasins.

A dater du 29 août, des patrouilles plus vigilantes circuleront la nuit et arrêteront les rôdeurs dans les dunes ou sur la plage. Elles empêcheront les embarcations d'approcher de la côte : nous étions entourés d'émissaires anglais très-actifs et sous toutes les apparences.

La défense de l'île de Cadzand étant assurée, surtout par la présence de l'Empereur à Paris, je reçus, le 24 août, l'ordre de rejoindre le 4e corps.

LXXXI

On a vu la première série des événements accomplis en Espagne. En ce moment survenait le triste épisode de Baylen. Un premier mémoire du

général de brigade Chabert du corps d'armée de la Gironde, sur cette affaire, annoté par le général Vedel, et un second sur les faits regrettables antérieurs au départ de Cordoue ou ultérieurs à la capitulation, avec des annotations contradictoires, sont à consulter. Dupont, à la tête de 14,000 soldats, avait été dirigé dans les premiers jours de juin en Andalousie ; Murat annonçait à ce général des renforts, l'engageait au milieu d'une population soulevée ; le corps arrive, le 15 juillet, sur la rive droite du Guadalquivir. La division Vedel reçoit, ce même jour, l'ordre d'évacuer Baylen, de couvrir le passage du fleuve en face de Mengibar, et de détacher deux bataillons sur Andujar déjà occupé par Dupont. Mais Vedel y arrive avec sa division entière, le 16, à 11 heures du matin, et les Espagnols prennent position sur la même rive droite. Vedel est envoyé à la rencontre de l'ennemi, il pousse jusqu'à Saint-Hélène. Dupont, au lieu d'attaquer le corps espagnol, posté à la gauche du fleuve, ou de se replier vers Cordoue, dont la route reste encore libre, ne quitte Andujar que le 18 au soir, pour donner la main à son lieutenant. Sa retraite ne commence pas en ordre. Le lendemain, on trouve à Baylen 45,000 Espagnols, dont plus de moitié troupes de ligne pourvues d'une artillerie consi-

dérable. Dupont amène 7,000 soldats, mais tous ne sont pas combattants. Il attaque, dans la matinée, avec l'espoir que Vedel arrivera à son secours. Ce dernier avançait avec circonspection. Dupont, après plusieurs tentatives infructueuses, a la funeste idée de proposer un arrangement. Cependant, dans la soirée, Vedel arrive près de Baylen, et dès lors les Espagnols sont entre deux feux. A la nouvelle que le général en chef parlemente, il s'éloigne ; aucun de ses officiers et soldats ne pouvait penser que celui-ci eût transigé pour une division en dehors de l'affaire où il était compromis : La capitulation, signée le 22, porte : « les troupes sous « les ordres de Dupont seront prisonnières, em- « barquées à San-Luca, et à Rota sur des vais- « seaux espagnols, et transportées à Rochefort... « L'armée espagnole assure leur traversée contre « toute expédition hostile. Les généraux con- « serveront chacun une voiture et un fourgon « non soumis à examen. » La junte refusa la ratification, 13,000 soldats ou officiers envoyés à Cadix resteront entassés dans des pontons insalubres ; les généraux rentreront en France. A la nouvelle de ce désastre, l'irritation de Napoléon fut grande ; il en prévit toutes les conséquences non-seulement pour la guerre d'Espa-

gne, mais encore sur le prestige de notre drapeau en Europe.

Le 29 juillet, le roi Joseph, inquiet des progrès de l'insurrection, abandonne Madrid, après une résidence de huit jours. Il se retire à Vittoria. L'armée française s'établit derrière l'Èbre, la droite à Bilbao, la gauche à Tudela ; Joseph et Jourdan, major général, à Miranda. Une déclaration de la France a lieu contre les armements extraordinaires de l'Autriche.

Le 31 juillet, une armée anglaise débarque en Portugal, et s'établit à Leiria. Le 17 août, la division espagnole Laromana, du corps Bernadotte, cantonnée en Fionie, s'échappe sur des bâtiments anglais et ira renforcer l'insurrection des Asturies.

Le 21 août, Junot se retire après avoir combattu, avec 10,000 hommes, 26,000 Anglais à Vimeiro. Il conclut une suspension d'armes. Le 30, à Cintra, il est convenu que les 20,000 Français seront transportés à Rochefort, sur bâtiments anglais, avec faculté de servir aussitôt leur arrivée. Les Anglais réunissent déjà en Portugal quatre fois plus de forces régulières, sans compter l'insurrection.

Le 24 août, Ferdinand VII est de nouveau proclamé roi à Madrid. Un mois plus tard une junte suprême centrale prendra à Aranjuez les rênes du Gouvernement, au nom de ce souverain.

En septembre il est convenu, entre les cabinets de Paris et de Berlin, que l'armée prussienne restera pendant dix années réduite à 40,000 hommes ; les places de Glogau, Stettin, Kustrin, chacune gardée par 10,000 Français, seront entretenues aux frais de la Prusse, jusqu'à paiement des 40,000,000 de contributions arriérées. Sept routes militaires traverseront les Etats du roi, qui cède un territoire environnant Magdebourg, sur la rive droite de l'Elbe.

Napoléon passe 18 jours à Erfurt avec l'empereur Alexandre, dans l'intimité la plus grande ; tous les petits souverains de l'Allemagne accourent auprès de lui ; que fera-t-il ? Désarmera-t-on ? Ces préoccupations le détourneront-elles enfin de la guerre toujours inévitable ? Ces deux grands souverains semblent régler les destinées de l'Europe. Le 12 octobre, les empereurs feront pour la paix une démarche inutile auprès du roi d'Angleterre.

A la fin de septembre, trois corps espagnols prin-

cipaux occupaient une ligne de montagnes depuis Saint-Ander, la Biscaye, le cours de l'Èbre jusque vers Tudela, remontant dans la Navarre et l'Aragon et redescendant sur l'Èbre vers Saragosse. Le corps de gauche, qui s'était avancé jusque vis-à-vis les hauteurs du Durango, était de 50,000 hommes. Blake avait remplacé Cuesta après la bataille de Médina de Rioseco. Le général Castanos, à la tête des 40,000 milices réglées, d'Andalousie, de Valence et de Castille, venait de traverser l'Èbre, près de Tudela, pour avancer sa droite dans la direction de Sangueza et Pampelune; sa gauche restait encore à trois journées de marche de la droite de Blake. 20,000 Aragonais, sous Palafox, se trouvaient entre les routes de Tudela et Jaca, en avant de Saragosse. Les armées de réserve d'Estramadure couvraient en seconde ligne Madrid; elles étaient trop éloignées des précédentes. Le corps de Catalogne, fort de 30,000 nouvelles levées, sans compter quelques bandes disséminées dans les Pyrénées orientales, resserrait alors les troupes françaises dans Barcelone et Figuières; la division la Romana attendait aux environs de Saint-Ander son chef encore à Londres.

A cette même époque, les corps français qui

avaient repassé l'Èbre dans les derniers jours d'août occupaient les positions suivantes. Le maréchal Moncey, à la gauche, bordait la rive droite de la rivière Aragon et avait son quartier général à Tafalla. Ney arrivait d'Allemagne avec le 6e corps pour se cantonner aux environs de la Guardia, et faire face à l'Èbre ; les troupes du maréchal Bessières occupaient Miranda, et sur la rive droite de l'Èbre, l'important défilé de Pancorbo ; une division, sous les ordres du général Merlin, couvrait, sur les hauteurs de Durango, la grande route de Vittoria à Bayonne, que Blake menaçait vers Mondragon.

LXXXII

Le maréchal Lefebvre, bientôt suivi par Victor, était entré en Espagne le 11 octobre ; il avait pris poste avec son corps d'armée, composé des trois divisions d'infanterie Leval, Sébastiani, Villatte, et d'une de cavalerie, sur les hauteurs de Durango, pour contenir la gauche de l'armée espagnole ; le roi Joseph rappela aussitôt la division Merlin à Vittoria : beaucoup d'hommes de notre corps étaient en arrière.

Le général Blake, qui commandait l'armée de Galice, s'était avancé jusqu'à Zermoza, dans l'intention de descendre sur Mondragon, dont il n'était éloigné que d'une marche, ce qui l'aurait placé entre Vittoria et Tolosa, sur la grande route de France à Madrid, et à trois journées derrière l'avant-garde de l'armée française. Le maréchal Lefebvre, excité par les cris de l'armée espagnole et voyant que des partis inquiétaient déjà ses flancs, marcha sur son adversaire pour l'éloigner de nos communications. Les trois divisions d'infanterie Leval, Sébastiani et Villatte se mirent en mouvement le 31 octobre ; l'attaque commença par Villatte à gauche avec les 94e et 95e, et les Hollandais contre la droite non appuyée; ensuite notre division au centre, puis celle de Leval, s'ébranlèrent: culbutant les avant-postes du général Blake, nous le forçâmes bientôt à se retirer en désordre par la route de Bilbao. Le 1er novembre nous pénétrâmes dans cette ville alors que les dernières colonnes espagnoles en sortaient, abandonnant, avec les habitants en fuite les uns vers la montagne, les autres en mer, une partie des magasins de leur armée et une grande quantité de fusils anglais nouvellement débarqués. La cavalerie harcela l'arrière-garde ennemie jusqu'à Güenes. Dans cette affaire, il y

eut 1800 Espagnols et 200 Français tués. Le maréchal Lefebvre s'arrêta à Balmaséda, vis-à-vis le col qui conduit d'Espinosa dans les plaines de Castille ; bientôt il rétrograda à 5 heures en arrière pour chercher des vivres à Bilbao, laissant à Balmaséda la division Villatte du corps Victor.

De Bayonne, Napoléon avait prescrit qu'on se laissât déborder par les ailes afin qu'il pût prendre, en débouchant de Vittoria, les deux principales armées espagnoles à revers. Les mouvements exécutés par nos deux corps de gauche sur Castanos et Palafox, par Lefebvre à Durango contre Blake, avaient diminué le péril de nos adversaires. Le 6, à Vittoria, l'Empereur chercha à réparer les fautes commises à droite. Les maréchaux Victor et Lefebvre contiendraient Blake ; à gauche, Moncey couvrirait l'Èbre depuis Logrono jusqu'à Calahorra. Au centre, l'Empereur déboucherait avec les maréchaux Soult et Ney.

Cependant Blake renforcé s'était reporté en avant, le 5 novembre, sur Balmaséda, où avait été laissée la division Villatte, qu'il refoula sur la route de Bilbao, avec perte de 200 hommes. Les Espagnols eurent 800 tués. Villatte arriva le 5 au soir à deux lieues de cette ville et de notre corps d'armée.

Le 9 novembre, à la nouvelle de cette affaire, l'Empereur, de Vittoria, blâme le maréchal Lefebvre de l'attaque intempestive du 31, sans laquelle la campagne serait déjà plus avancée, et de son mouvement de retraite sur Bilbao après la victoire. Campé à Balmaséda avec ses trois divisions, il eût fait 10,000 prisonniers. Pendant que le corps Victor manœuvrait pour couper l'ennemi, ce n'était pas le moment de se retirer inactif à Bilbao. « Demain, ajoutait Napoléon, Soult « se portera sur Burgos, Reynosa et Saint-An- « der. L'ennemi s'étant retiré par Balmaséda, « Villarcajo et Saint-Ander, vous devez le talon- « ner vers les corps qui vont le barrer à Reinosa.»

Le même jour, l'Empereur reprochait au maréchal Victor, qui ne devait se porter sur Miranda que quand l'ennemi serait en retraite, d'avoir repris la route de Vittoria laissant le général Labruyère entre lui et Villatte non soutenu. « Par- « tez, disait-il, sans délai sur Orduna, marchez « à la tête de vos troupes, tenez votre corps « réuni et manœuvrez de concert avec Lefeb- « vre. »

LXXXIII

Cette année les fréquents déplacements de Na-

poléon décèlent la diversité de ses préoccupations. Du 1er janvier au 1er avril, l'Empereur avait résidé à Paris, puis à Saint-Cloud ; du 2 au 14, il fut en route pour Bayonne, où il séjourna jusqu'au 21 juillet: il était rentré à Saint-Cloud le 14 août, en passant par Toulouse, Bordeaux, Rochefort, Nantes, et y était resté jusqu'au 21 septembre ; le 27 de ce mois, il arrivait à Erfurth par Metz et Mayence, y séjournait jusqu'au 14 octobre ; rentrait à Saint-Cloud le 18, se dirigeait de nouveau sur l'Espagne le 30. Napoléon, parti de Bayonne le 4 novembre, était arrivé le 5 à Vittoria. Sa présence imprima une grande activité aux opérations; des hôpitaux et magasins avec fortifications furent établis à Miranda, Pancorbo, Briviesca. Soult prit le commandement des troupes précédemment aux ordres du maréchal Bessières, et celui-ci fut mis à la tête de la réserve de cavalerie. Au moyen des renforts que l'armée française venait de recevoir, son aile droite, appuyée au golfe de Gascogne, était formée des corps Lefebvre et Victor; le centre, à Vittoria, se composait du corps Soult, de la réserve de cavalerie et de la garde impériale. A gauche, les maréchaux Ney et Moncey s'appuyaient aux montagnes de l'Aragon, vers Tudela. Lefebvre, après avoir rallié ses détachements le long du littoral, le 6 no-

vembre, se dirigea, le 7, sur Balmaséda avec les divisions Villatte, Sébastiani et Leval, présentant 18,000 hommes, mais ayant peu d'artillerie et de cavalerie.

Tandis que l'Empereur envoyait Soult dans les Asturies, sur les derrières de Blake, les maréchaux Lefebvre et Victor poursuivaient le général espagnol à travers la Biscaye.

Le 7 novembre, le maréchal Lefebvre s'avança ayant Leval sur la route au fond de la vallée, Villatte à gauche, Sébastiani à droite, et un peu en avant des deux autres. Notre division, après avoir enlevé le village de Sodupe, rencontra Blake sur les hauteurs de Güenes avec 20,000 combattants et 3 pièces de canon. Nous gravîmes malgré le feu des Espagnols, qui tiraient de très-loin : aussi ne pûmes-nous faire des prisonniers. Pendant ce temps, tous les obstacles étaient franchis sur la route et 10,000 Espagnols, séparés de leur corps de bataille, occupaient encore les hauteurs de gauche. Le maréchal fit passer la rivière au 28e de ligne, sur les derrières de ce corps ennemi, en même temps que le général Villatte allait l'aborder de front. Mais nos troupes ne purent joindre les Espagnols

nulle part. On tua ou blessa quelques centaines d'hommes. On en dispersa un grand nombre. Si Blake eût rencontré le corps de Victor sur ses derrières, ses soldats enveloppés eussent été pris en majeure partie. Le lendemain 8, seulement, ce maréchal s'était remis en route vers le but assigné, tandis que Lefebvre entrait dans Balmaséda. Les deux maréchaux étaient désormais rapprochés et en mesure. Mais au milieu de ces montagnes abruptes, nos soldats et les Espagnols eux-mêmes manquaient de tout. Les villages avaient été dévastés ou brûlés par les deux partis.

Le maréchal Victor était revenu par Orduna, Amurrio, Oquendo, sur Balmaséda. Il rejoignit Lefebvre dans la journée du 9, et se concerta avec lui. Mais le lendemain 10, craignant d'être privé encore de la division Villatte, il se hâta de pousser les 30,000 hommes de Blake jusqu'aux gorges de la Biscaye, franchit celles-ci à sa suite, et le même jour arriva au point de concours de toutes les routes de la plaine et de la montagne. Victor comptait être rejoint au besoin par Lefebvre ; ce maréchal suivait dans la même vallée une route parallèle, mais un peu à gauche et en arrière, regrettant que son collègue fût parti à l'improviste. Mais un

seul des deux corps français, lancés à la suite de Blake, suffisait pour l'annuler.

Le 11 novembre, le maréchal Victor battit à Espinosa les 30,000 hommes de Blake, en tua, noya ou prit la moitié; le reste s'échappa dans différentes directions. Cette armée espagnole fut dispersée, avec perte de 3,000 morts ou blessés ; nous eûmes 1100 hommes tués ou hors de combat. Le 12 novembre, le corps de Victor, exténué de fatigue, s'arrête à Espinosa.

Pendant ce temps, Lefebvre, ayant débouché des montagnes dans la plaine, par une autre route que le maréchal Victor, s'était rapproché au bruit de la fusillade pour aider son collègue, dont il ne recevait aucun avis. Il était survenu assez tôt pour couvrir sa gauche ; mais, ne voyant pas que son appui fût nécessaire, il avait pris la route de Villarcayo, la plus facile pour arriver à Reynosa. En chemin il atteignit le détachement de Blake qui se retirait dans cette direction, le fit charger par notre division, le dispersa, lui prit beaucoup d'armes et de blessés, outre un certain nombre de prisonniers, et parvint, le 11 au soir, à Villarcayo.

Le centre de l'armée française déboucha, le

10 novembre, à la suite d'une déroute des Espagnols; le maréchal Soult occupa Burgos et son château, dont les habitants étaient en fuite; nous prîmes 12 drapeaux, 30 canons, 900 prisonniers; les Espagnols eurent 2,000 tués. Sur ce point, nos avant-postes sont à Miranda, Pancarbo, Briviesca. Le 11 novembre, Napoléon établit à Burgos le centre de ses opérations ; il y confisque pour 15,000,000^{f} de laines appartenant à de grands propriétaires hostiles. Il lance le maréchal Soult sur Reynosa, afin de tourner Blake à revers et de ramasser ses débris, hâte l'arrivée du maréchal Ney auprès de lui par Haro, Pancarbo et Briviesca.

Le 13 novembre, le maréchal Soult marche de Burgos sur Reynosa, et entre dans les Asturies, le 14, après avoir pris ou détruit en route un grand convoi de blessés et d'armes, escorté par 200 hommes.

Napoléon n'apprend à Burgos que dans la nuit du 13 au 14 novembre la bataille d'Espinosa; il fait poursuivre et sabrer par les divisions de dragons, sur toutes les routes de la vieille Castille, es fuyards de Blake.

LXXXIV

Le général Sébastiani me parla de l'humeur du maréchal Lefebvre ; « il me soupçonne, me dit-il, d'avoir écrit à l'Empereur sur la dernière affaire. J'aurais regretté d'agir ainsi quand même cela eût été nécessaire. Il reviendra sur son erreur, et jusque-là j'en prends mon parti. » Le maréchal ne pouvait en effet s'attaquer qu'à son excès d'ardeur ; pour son dévouement et ses qualités d'intrépide soldat, personne ne les mettait en doute.

Le maréchal Lefebvre et le général Sébastiani étaient les plus dissemblables quant à l'éducation, les antécédents, le genre d'esprit et le caractère. Ils finissaient néanmoins par s'entendre dans leur dévouement à l'Empereur, qui les avait ainsi réunis non sans dessein, possédant à l'excès l'art de tirer le plus grand parti de chacun et de compléter les hommes les uns par les autres. Les rapports des deux chefs dont je parle avaient quelque chose de contraint et même de bizarre. Les assistants en étaient quelquefois gênés.

Chez Lefebvre on ne voyait, avec un physique rude, que l'éducation du sabre et de véritables talents naturels. Il avait suivi de près la révolution, les hommes et les différents partis : personne plus que lui n'appréciait les services rendus par Napoléon au 18 brumaire; il ne désirait pas revoir la république dont ce génie nous avait sauvés. Quant aux propos prêtés à Madame la maréchale, épousée alors qu'il était sergent aux gardes françaises, il y eut exagération. Ce fut, pour un certain monde, une sorte de mode de jeter le ridicule sur tout ce qui appartenait à cet Empereur qui sera si grand dans l'histoire. Lefebvre aimait beaucoup sa femme, douée d'un tact parfait. Le maréchal parlait bien, mais à sa manière; l'Empereur, pour lequel il avait le plus entier dévouement, restait *son petit bonhomme de sire ou son tondu de caporal*. Dans la nuit du 6 août 1795, lors du passage du Rhin à Dusseldorff, par l'armée de Sambre-et-Meuse, un représentant du peuple, effrayé du clair de lune, l'impatienta au point qu'il lui dit, en langage impossible à rapporter : *Couvre-la et laisse passer ma division.*

Le général Sébastiani se distinguait par sa finesse, par l'élégance et les manières d'un grand seigneur dont il sût de bonne heure jouer le rôle.

Sa belle figure était ornée d'une longue coiffure naturellement frisée. Sa bravoure et son intelligence ne pouvaient être contestées. L'Empereur eut pour lui de grandes vues. Un mariage avec mademoiselle de Coigny aida encore une légitime ambition : sa maison était sur le plus grand pied, ses manières aussi hautes que distinguées : chaque jour, en quittant son quartier, il disait au maître d'hôtel Buquet, personnage parfait pour ce rôle : « qu'on donne de l'or aux gens. » Cela se faisait sans compter, alors que nous n'avions guère l'usage d'une pareille monnaie. Ce chef brillant fut toujours bienveillant pour moi; et si je pus lui être utile dans les détails de l'infanterie, j'appris auprès de lui beaucoup plus encore. Sébastiani n'avait jamais fréquenté ses collègues qu'autant qu'il était nécessaire pour le service et pour rester en de bons termes avec eux ; il voyait partout les hommes marquants dans les diverses carrières, surtout les étrangers de distinction; de bonne heure chacun s'habitua à le regarder comme étant au niveau de positions beaucoup plus élevées ou devant y atteindre prochainement. Soit par goût, soit pour être en tout au-dessus de ses collègues, Sébastiani, même dans les camps, perfectionna son instruction, tant bien que mal ébauchée par un prêtre

Della Porta, lieu de sa naissance : il étudiait les classiques et parvint à lire les auteurs latins dans leur langue. Il aimait à parler du sujet de ses études, et connaissait la géographie ancienne comme un membre des Inscriptions et belles-lettres. Tout cela était bien éloigné du maréchal Lefebvre, qui, d'autre part, paraissait inquiet du crédit du jeune général de division auprès du *tondu de caporal*, dont on croyait Sébastiani parent.

Les antécédents, l'éducation et les manières du général Sébastiani, si différents de ceux du maréchal Lefebvre, mirent d'abord entre ces deux hommes quelque froideur ; ayant la confiance de l'un et de l'autre, je fus heureux de pouvoir quelquefois contribuer à les rapprocher dans l'intérêt du service de l'Empereur. Le maréchal, qui était lui-même très-spirituel quoique sans culture, finit par apprécier son jeune et brillant divisionnaire; mais il s'exprimait toujours, à cet égard, dans son langage. *Ton aristocrate de Sébastiani a bien de l'esprit*, me disait-il. *Nous autres, nous n'allons pas avec ces élégants ; notre petit bonhomme de sire nous trouverait-il les mains trop calleuses ?*

LXXXV

Voulant amener à Madrid les forces nécessaires contre les Anglais débarqués le 29 octobre, Napoléon ordonna à Lefebvre de se porter en avant. Notre corps posté à Carrion, pour lier le centre de l'armée française avec Soult, opérant dans les Asturies, dut, en conséquence de ce mouvement général sur Madrid, se rendre avec les dragons de Milhaud sur Valladolid et Ségovie, à la droite de l'Empereur.

Le général Junot hâta sa marche pour remplacer le maréchal Lefebvre sur le revers méridional des Asturies, où Soult allait reparaître après avoir soumis cette province. Ces deux corps avaient autrefois conquis, l'un, sous le maréchal Bessières, la vieille Castille, l'autre, avec Junot, le Portugal ; ils devaient, sous le maréchal Soult, combattre les Anglais dans ces mêmes contrées. Le corps de Mortier arrivait à Bayonne; Napoléon le dirigea sur Burgos, alors évacué par le centre.

Moncey ne devait exécuter aucun mouvement sur l'Èbre, afin de ne pas donner d'ombrage à

Castanos et à Palafox. De Soria, Ney viendrait rapidement se placer sur leurs derrières ; Lannes dirigerait ces deux corps. Le 23 novembre, à Tudela, Lannes bat 40,000 Espagnols, les disperse, prend 40 canons, 3,000 prisonniers; l'ennemi a 2,000 morts. Ney avait employé, à Soria, la journée du 22 pour rallier ses divisions, celles du 23 et du 24 à attendre des instructions et des nouvelles. Croyant Castanos à la tête de 60,000 hommes, vainqueur de Lannes, le 6e corps n'était parvenu que le 25 au soir à Agreda, le 26 à Tarazona, où il avait appris les événements : il rejoignit Moncey; Lannes, malade, venait de quitter le commandement supérieur. Après l'exécution incomplète de sa manœuvre, Napoléon, néanmoins suffisamment débarrassé des armées espagnoles de droite et de gauche, se décide à marcher, dès le 29 novembre, sur Madrid, avec Victor, la garde, et la réserve de cavalerie, en tout 40,000 hommes. Ney dut poursuivre Castanos à outrance sur la capitale, Moncey reprendre le siége de Saragosse, Saint-Cyr débloquer Barcelone.

Napoléon ordonne au corps de Mortier de prendre position sur l'Èbre, afin de couvrir le siége de Saragosse, en laissant toutefois au ma-

réchal Moncey la direction des attaques. La tête du corps Junot, arrivée à Vittoria, est dirigée sur Burgos. Soult, qui avait poussé les Asturiens jusqu'au port de la Cantabrie, est rappelé avec Junot, vers la vieille Castille, pour tenir tête aux Anglais.

Le 30, Napoléon enlève la position de Somo-Sierra ; aussitôt la junte centrale insurrectionnelle quitte Aranjuez pour Badajos. Madrid reste livrée aux désordres de la populace. Le 2 décembre, Napoléon arrive à ses portes ; il fait sommer et attaquer la capitale à deux reprises différentes. Thomas Morla est envoyé auprès de lui, par la junte de défense ; c'était sous son gouvernement d'Andalousie qu'avait été violée la capitulation de Baylen. Napoléon répondit : « *Je vous donne jusqu'à demain* 6 *heures du matin. Revenez alors si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis. Sinon, vous et vos troupes, serez tous passés par les armes.* » La ville capitule ; le 4 décembre, nos troupes y entrent ; l'Empereur et son frère restent dehors. Notre corps d'armée, qui avait occupé Ségovie le 3 décembre, prendra la position de l'Escurial, Tolède et Talavera, afin qu'on puisse rappeler à Madrid le corps de Victor. Le maréchal Lefebvre venait

enfin de recevoir la division polonaise et les Hollandais laissés sur le rivage de la Biscaye avec les dragons Milhaud et la cavalerie de Lassalle : il allait former la droite de l'armée sur Talavera. Elle comptait alors 15,000 combattants.

Napoléon place les Espagnols entre la crainte des sévérités et l'espoir de ses bienfaits pour la nation entière ; il cherche à faire désirer Joseph, pour le compte duquel s'organise une armée nationale.

Le corps de Castanos, passé sous le commandement du duc de l'Infantado, est définitivement rejeté sur Cuença. Les restes de l'armée d'Estramadure sont refoulés par nous au delà de Talavera.

A Madrid, Napoléon rend plusieurs décrets supprimant le conseil de Castille, l'inquisition, les deux tiers des couvents, les droits féodaux, des barrières de l'intérieur, etc. Il espère d'abord que la prise de la capitale sera décisive pour la soumission du royaume, mais ses illusions se dissipent bientôt. Le 7 décembre, Napoléon annonce qu'il traitera l'Espagne en pays conquis si elle ne reconnaît pas Joseph. Le 15, il dit à la députation de Madrid : *Du jour où j'ai paru parmi vous, datera votre prospérité.*

Pendant que ces événements s'accomplissaient au centre de la péninsule, le général Saint-Cyr avait pénétré en Catalogne : dès les premiers jours de novembre, des pluies torrentielles retardent ses opérations ; il prend Roses le 4 décembre, après 16 jours de tranchée, se décide à marcher au secours de Barcelone sans son artillerie, passe la Fluvia le 9 décembre ; le 11, évite les flottilles anglaises, Girone et Hostalrich ; bat, le 16 décembre, à Cardedeu, 20,000 soldats de Vivès soutenus par une nombreuse artillerie, et entre, le 17 décembre, dans Barcelone avec ses 17,000 hommes. Le 21, il bat 30,000 Espagnols à Molins del Rey sur le Lobregat.

LXXXVI

Pendant le mouvement de l'armée du centre sur Madrid, le corps du maréchal Lefebvre s'était approché, nous l'avons dit, de la nouvelle Castille par Valladolid. Napoléon confia la garde de Madrid et d'Aranjuez au maréchal Victor avec les divisions Ruffin, Villatte, la division allemande Leval, que le maréchal Lefebvre ne devait pas conduire à Talavera, et les dragons Latour-Maubourg.

Le maréchal Lefebvre partit de Talavera avec la division Sébastiani, une division polonaise, la cavalerie Lassalle et les dragons Milhaud, 10,000 fantassins et 4,000 cavaliers. Après les trois grandes défaites qui avaient dispersé l'armée espagnole de Galice, à Burgos, le 9 novembre; celle d'Estramadure, à Espinosa, le 10 novembre; les armées d'Andalousie et d'Aragon, à Tudela, le 22 novembre, on vit, avec une célérité dont ce genre de guerre offrira souvent l'exemple, les débris des corps d'Estramadure et de Castille, refoulés par les troupes françaises, se replier vers le midi de la Péninsule. Ils avaient traversé 150 lieues par petits détachements, et étaient venus se réunir derrière le Tage. Le général Galluzo, avec une sorte d'armée, voulut disputer le passage du fleuve au maréchal Lefebvre, qui s'était avancé sur Talavera de la Reyna; mais celui-ci, après une fausse démonstration à Arzobispo, descendit jusqu'à Almaraz, où le gros de nos troupes traversa le Tage le 24 décembre. Les divisions espagnoles, disséminées sur une ligne trop étendue, furent battues en détail par plusieurs colonnes, et refoulées dans différentes directions vers l'Aguada et la Guadiana; de ce côté, nous les poursuivîmes avec vigueur, d'abord sur Truxillo, et ensuite jusqu'à Mérida.

Tandis que par le mouvement de l'Empereur les armées espagnoles étaient refoulées, celle de Palafox sur Saragosse, Castanos à Cuença, celle d'Estramadure vers le Portugal, Blake sur Léon et les Asturies, et que nous étions ainsi en quelques jours redevenus maîtres d'une moitié de l'Espagne, le général Moore, avec beaucoup de difficultés, n'avait pu réunir que 19,000 Anglais; 11,000 étaient encore à Astorga, venant de la Corogne; afin de les rallier, il abandonna sa ligne d'opération de Portugal pour adopter celle de Galice. Les Anglais, après de longues hésitations, marchent de Salamanque sur Valladolid; mais apprenant que Soult passait seul les Asturies dans le royaume de Léon, ils s'avancent, le 21 décembre, sur Sahagun à la rencontre de ce maréchal.

Le 20 décembre, Ney passe la Guadarrama; Napoléon, avec deux divisions et la garde, total 40,000 hommes, marche aux Anglais. Victor reste à Madrid. Le 23, Napoléon arrive à Villacastin, le 26 à Tordesillas. Ney, à la tête de 23,000 hommes, était à Médina-del-Rio-Seco en communication avec Soult, alors à Carrion.

Moore et ses 30,000 Anglais à Sahagun se re-

tirent précipitamment, le 27, sur Benavente ; les Français ne peuvent y arriver que le 29. Le même jour, Soult détruit l'arrière-garde de la Romana à Manzilla ; le 31 décembre, Napoléon arrive à Benavente avec la tête du corps qu'il dirige en personne.

LXXXVII

Ainsi finit, pour notre corps d'armée, cette première année de guerre en Espagne. Nos jeunes officiers, d'abord étonnés du bruit et de l'importance apparente de ces armées insurrectionnelles autour desquelles pourront bientôt opérer tant de bandes, ne comprirent pas de suite que de tels adversaires, par la manière dont ils savent exagérer leurs forces, très-redoutables lorsque par négligence on leur donne l'occasion du plus petit succès, étaient, en opérant constamment échelonnés contre elles, avec méthode et vigeur, beaucoup moins à craindre que les armées récemment vaincues par nous au nord de l'Europe.

Les milices, ou tous rassemblements qui ont rapport à ce genre de troupes, font beaucoup de bruit et se défendent mal. Il faut éviter de leur

donner, par la négligence et des détachements trop aventurés, l'occasion de petits succès qui les exaltent. Quel que soit leur nombre, un corps de bonnes troupes qui les rencontre doit, sans hésitation, marcher à elles ; le plus souvent il en aura bientôt raison. D'où résulte la nécessité de ne jamais s'aventurer légèrement. Mais si, en opérant avec ensemble contre les Espagnols, la victoire était presque toujours certaine, recueillir ses fruits restait souvent une difficulté insurmontable par suite de la dispersion si rapide des rassemblements, de la difficulté qu'il y avait à les suivre, sans s'exposer soi-même, par des mouvements trop excentriques, à des échecs partiels qui relevaient aussitôt leur ardeur et donnaient lieu à des réunions insurrectionnelles plus considérables.

Les fautes de nos armées devaient être les auxiliaires de l'insurrection ; ainsi, dans cette campagne, on avait déjà paru oublier que lorsque deux corps sont liés dans leurs opérations, chacun des généraux doit autant se préoccuper de ce qui arrive à son collègue qu'à lui-même. Plus tard, on verra quelquefois, dans le même pays, des maréchaux s'éloigner au lieu de se soutenir, dans la crainte d'être obligés d'opérer ensemble

ou sous les ordres d'un collègue, ou enfin de décider un succès dont celui-ci aurait la plus grande part.

Les campagnes suivantes en Espagne démontreront que dans une contrée insurgée, à communications difficiles, soumises à des influences locales hostiles, une bande de cent insurgés pourra tenir en échec 10 à 20,000 soldats. Plusieurs bandes semblables, établies à quatre journées de marche l'une de l'autre, autour de repaires inaccessibles, et dans les localités les plus mal disposées, contenant les autres par la crainte de leurs excès, peuvent empêcher, pendant plusieurs années, le retour à l'ordre et la soumission complète d'un grand pays, surtout si celui-ci, abrupte à l'intérieur, est accessible par un vaste développement de côtes, si l'insurrection est à la fois soutenue, dirigée et secourue par un gouvernement central et une puissance maritime. On peut d'ailleurs être détourné de cette guerre par une série de coalitions et même de revers, au delà desquels l'insurrection entreverrait de grands changements politiques.

Nous l'avions déjà vu, à l'armée d'Italie, en 1798 et 1799; il était à prévoir que désormais les bandes devenant plus nombreuses et

moins inhabiles, il y aurait d'autres dispositions à prendre pour couvrir nos communications, nos dépôts, nos magasins, nos hôpitaux contre un ennemi qui saurait être partout, et rester néanmoins presque insaisissable ; nous serions forcés à des détachements nombreux ; le rôle des officiers particuliers grandirait ; leurs fautes influeraient sur l'ensemble des opérations. Dans cette première campagne d'Espagne plusieurs faux mouvements, en exaltant le moral des Espagnols, rendront les opérations ultérieures plus difficiles, porteront atteinte à notre suprématie militaire en Europe et pèseront sur les destinées de l'Empire. Déjà on commençait à entrevoir que partout où Napoléon ne serait pas, il y aurait quelquefois à appréhender rivalité, indiscipline, défaut de zèle ou d'intelligence ; la coalition, comprenant qu'il fallait occuper l'Empereur partout, et n'espérer de succès que là où il ne serait pas, va se hâter de relever la tête.

Dans un certain nombre de positions, des intérêts secondaires ou même personnels, des rivalités, des mécontentements, des passions viennent quelquefois distraire les hommes, au détriment du sentiment du devoir. Ceux-ci furent appelés, par la fortune, à jouer un rôle devenu plus

tard au-dessus de leurs moyens, en dehors de leur caractère. Le génie, le dévouement des autres a pu être inégal. Il y a donc, malheureusement, à blâmer comme à louer dans la conduite de quelques-uns de ceux dont l'histoire a conservé les noms : la tâche de l'écrivain, trop souvent ingrate, paraîtrait parfois impossible, s'il ne s'armait pas d'une indulgence proportionnée à l'imperfection ou à la bizarrerie de la nature humaine, et aux entraves de tous genres où celle-ci semble condamnée à se débattre : sans vouloir tout mesurer à l'incomparable génie qui domine de si haut la grande époque impériale, bornons-nous à parler des individualités comme elles le méritent relativement à des natures moins exceptionnelles ; tenons surtout compte, pour chacun, de la difficulté des circonstances : afin de rester vraie et impartiale, l'histoire doit accepter les hommes tels qu'ils ont toujours été.

FIN DU TOME TROISIÈME.

APPENDICE

du troisième volume des Mémoires

DU LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE ROGUET

(FRANÇOIS).

1804 à 1808.

DÉFENSE DES CÔTES EN 1804 [I] à [VIII].

[I] « Dès les premiers jours d'avril 1803, les préparatifs d'une descente en Angleterre, interrompus par le traité d'Amiens, avaient été repris avec une activité extraordinaire ; le premier consul voulut avoir, dans les ports de la Manche, le plus grand nombre de bâtiments. A cet effet, il fit grouper les dogres, spriks ou belandres belges, les corvettes et petits bateaux de pêche, cutters, chaloupes et bateaux canonniers ou autres gros bateaux, dans les six ports de Flessingue, Dunkerque, Boulogne, Cherbourg, Brest, Bordeaux, chacun sous la protection d'une escadre de 2 ou 3 vaisseaux de ligne. Ces ports parurent les plus étendus et profonds, ceux d'où, à cause des vents, des courants ou caps à doubler, on pouvait aller le plus directement à un lieu de débarquement pour 12 à 1300 bâtiments. Les ordres ci-dessous résumés furent exécutés le mieux possible dans chacun d'eux. A l'aide de travaux et d'écluses de chasse, on fit creuser les lits des ports et de leurs rivières pour avoir, à marée haute, en moyenne 9 à 10 pieds d'eau ; construire des quais d'embarquement autour de la ligne des ports, et, au-dessus du mouillage, des ponts pour communiquer d'une rive à l'autre ; louer, dans la ville et aux environs, des locaux pour les bureaux, les magasins, les hôpitaux, les manutentions ; construire des hangards pour les ouvriers, des abris en planches pour les chevaux des camps, aussi bien que des baraques pour les soldats ; à une ou deux lieues, à droite ou à gauche, sous le même vent, choisir et perfectionner d'autres ports secondaires pour 3 à 400 bâtiments ; dans chacun des ports principaux défendre le mouillage pour 300 bâtiments à l'aide d'un demi-cercle de forts casematés, à deux étages de feu, en maçonnerie ou en bois, sur rochers ou sur pilots, à 1200 toises l'un de l'autre, armés de 10 pièces de 24 ou de 36 et de mortiers à longue portée ; armer toutes les parties saillantes de la côte : avoir ainsi à peu près 100 bouches à feu par port ; tirer, au besoin, le canon à 45°, de manière à atteindre avec le 24 jusqu'à une lieue ; avoir 4 batteries sous-marines préservées des affouillements et ensablements pour battre à marée basse les approches du travail des chaloupes armées veillant aux alentours. Il fallait environ 16 batteries à 500 mètres l'une de l'autre dont trois principales saillantes. Deux flottes appareillant des grands ports voisins, avec 15 à 20 voiles, devaient porter chacune 20 à 30,000 hommes. »

La composition de la flottille avait été ainsi réglée dès la fin de 1803 :

324 chaloupes canonnières en 12 divisions de 3 sections ou bataillons, chaque bataillon de 3 escouades ou neuf chaloupes ou compagnies ; — 324 grandes péniches, autant de petites pour chaque chaloupe canonnière ; — 432 bateaux canonniers en 16 divisions, *id.* avec autant de péniches ; — 12 bateaux de pêche en 4 divisions, armés d'une pièce de 24 ; — 60 bateaux

de grand échantillon ; — 600 bateaux de pêche pour le transport des non-combattants, bagages et approvisionnements extraordinaires. Ces 2608 bâtiments sont répartis : à Ostende, 722, dont 2 divisions de chaloupes canonnières, 4 de bateaux de pêche, 6 de bateaux canonniers ; à Ambleteuse, 135, dont une division de chaloupes canonnières, de bateaux canonniers ; à Étaples, 270, deux divisions de bateaux canonniers ; à Boulogne, 900. Dans chacun de ces ports, il y a une partie de 600 bâtiments de la flottille de transport.

[XII] « Dès la fin de 1803, des ordres avaient été donnés dans les vallées débouchant à la côte, pour la construction, par tous les ouvriers disponibles, de bâtiments destinés à la flottille ; on avait fait, à Paris, des essais pour leur installation et leur armement. En juin 1804, un arrêté prescrivit la construction de bateaux plats ou de chaloupes sur l'Elbe et le Weser comme sur les rivières de l'Empire. Des convois de 160 chaloupes canonnières, prames ou péniches purent arriver, par un temps favorable, dans la Manche. Des ordres furent donnés pour activer toutes les constructions navales ; on prépara une expédition contre l'Irlande ; des corsaires furent autorisés à l'effet d'inquiéter les côtes d'Angleterre et de s'y renseigner. Les 2008 bâtiments de la flottille et les 660 de celle de transport répartis entre les ports d'Ostende, d'Ambleteuse, d'Étaples et de Boulogne, formaient un grand nombre de divisions, de sections et d'escouades, correspondant aux troupes ou au matériel à embarquer. Les bateaux de la flottille ne tiraient que 3 ou 4 pieds d'eau étant désarmés et pouvaient, après avoir été construits, descendre les rivières jusqu'à la mer ; armés et chargés de canons, ils ne tiraient que 6 à 7 pieds d'eau ; ils étaient plats et pouvaient échouer à marée basse, marcher à l'aviron en temps de brume ou de calme. Ces bâtiments présentaient peu de but, pouvaient avec facilité se mouvoir, se diviser, envelopper l'ennemi, mais restaient difficilement en ordre ; leur feu était rasant et dangereux. Ils avaient peu de stabilité, s'inclinaient sous le souffle du vent, exigeaient un lest soigné ; chargés de munitions et de vivres, ils dérivaient avec facilité au courant et avec inégalité selon leurs forces ; en pareil cas, dans un canal peu profond, on aurait jeté l'ancre. Des ouvriers de la Seine, de la Loire, de la Somme, de l'Oise, de l'Escaut et même du Rhin, construisaient ou complétaient toutes ces embarcations ; ils étaient dirigés par des contre-maîtres de la marine. Des tableaux énuméraient les objets qui composaient l'armement des chaloupes et bateaux canonniers, leur emplacement, leurs numéros. »

[XIII] « Pour une traversée de plusieurs jours, un vaisseau portait 6 à 700 hommes ; une frégate, moitié. Il aurait fallu 200 voiles pour embarquer

150,000 hommes ; mais on n'aurait trouvé un port convenable, ni pour le départ, ni pour l'arrivée. Dans la cale des chaloupes on mettait, comme lest, 400 bouches à feu et deux chevaux par pièce, 15,000 marins, 1,000 chevaux de cavalerie, les munitions d'une armée de 120,000 hommes pour une campagne, et les vivres du mois. Dès le commencement de l'année, il fut prescrit d'installer en écuries 400 bâtiments de la flottille de transport au-dessus de 30 tonneaux ; 150 bâtiments de 10 à 25 tonneaux furent disposés pour deux chevaux de bataillons ou d'officiers, 50 bâtiments pareils pour l'artillerie ; on tint note de ceux où il restait plus de place afin d'y mettre les selles et les bagages. Toute la flottille de transport, s'élevant à 560 bâtiments numérotés, classés selon leur tirant d'eau, et affectés aux chevaux d'un corps, devait porter 800 chevaux. Les chaloupes canonnières, armées de 4 pièces de 24 à 36, dont 2 en avant, 2 en arrière, tirant en tous sens, et de deux ou trois caronades, avaient 2 mâts gréés comme des bricks; elles étaient manœuvrées par 24 matelots, portaient une compagnie d'infanterie de 56 hommes avec armes, munitions et 15 jours de vivres, 10 d'eau pour la traversée, dans sept caisses ou barriques. Les bateaux canonniers, armés en avant d'une pièce de 24, en arrière d'une pièce de campagne sur affût, pouvant être embarquée et débarquée, avaient un caisson de munitions et d'artillerie sur le pont, et 7 caisses ou barriques pour l'infanterie ; au centre de leur cale, une écurie à couverture mobile pour deux chevaux d'artillerie, avec 15 jours de vivres et 10 d'eau, 5 jours de fourrage ; ils étaient gréés comme les barques des côtes, n'avaient que 3 grosses voiles attachées au mât de perroquet ; il y avait 6 matelots, une compagnie d'infanterie de 80 hommes, deux hommes du train ou artilleurs avec des vivres et des munitions pour plusieurs combats ; ils étaient moins maniables que les précédents. Les péniches étroites et longues de 60 pieds avaient un pont mobile, 60 avirons, une légère voilure, recevaient 65 soldats d'infanterie avec 2 ou 3 marins, un petit obusier, une pièce de 4, les armes, les vivres et les munitions des passagers, et 4 jours de vivres pour les bataillons d'élite. Les prames contenaient 100 chevaux de la réserve de cavalerie. La flottille de transport portait le surplus des attelages, la moitié de la cavalerie et deux ou trois mois de vivres. Sur chaque bâtiment de celle-ci un sous-officier d'artillerie veillait aux munitions ; un sergent d'infanterie aux vivres. Le parc de siége, 8,000 chevaux, 20 jours de vivres, les armes, les munitions de réserve seraient embarqués sur 1,000 bateaux de cabotage et de grande pêche, de 20 à 60 tonneaux. Le matériel était d'avance à bord, de manière qu'il n'y eût plus à ajouter que les hommes et les chevaux, en trois heures. Dans les cinq ports voisins, Étaples, Boulogne, Vimereux, Ambleteuse et Calais, il y avait, prêts à partir, avec chargement, 270 chaloupes canonnières, 540 bateaux canonniers, 396 péniches, 403 bateaux-écuries, 162 bateaux de transport, 60 bateaux pour l'artillerie ; total 1831, répartis : 290 à Étaples, 709 à Boulogne, 320 à Vimereux, 437 à Ambleteuse, 75 à Calais. Mais il n'était pas possible de faire sortir tous les bâtiments en une seule marée : là était la plus grande difficulté. »

[IV] « Il y a une première ligne de chaloupes canonnières, et derrière, en échiquier, une deuxième de bateaux canonniers; des péniches tantôt en arrière, tantôt sur les ailes pour courir à l'abordage, se dérober au feu ou débarquer. Une section de 9 chaloupes porte un bataillon de 9 compagnies; une division ou 2 sections, un régiment, sous les ordres d'officiers de mer affectés, eux et leurs bateaux, toujours aux mêmes troupes. Il y a constamment un quart des soldats d'infanterie embarqués et relevés chaque mois. Chaque compagnie porte avec elle 4 haches, 4 pelles et 4 pioches, pour les premiers besoins, en attendant les caissons d'outils. D'abord, la flottille n'avait pu exécuter de fréquentes sorties: elle n'avait cessé de travailler, nuit et jour, à des constructions et à des réparations importantes; plus tard, les travaux avançant, elle put reprendre cet exercice nécessaire, non-seulement pour l'instruction des marins, mais même pour celle des troupes qui sont embarquées, et aussi pour habituer l'ennemi à nous voir en présence. Tous les jours, 150 bâtiments sortent des ports, manœuvrent, simulent des débarquements, de nuit et de jour, dans 6 pieds de mer, sans accidents. Les corps sont successivement exercés à nager avec les péniches, à embarquer ou débarquer personnel et matériel, pièces et chevaux. A chaque division de la flottille de guerre en correspond une de celle de transport. L'on vit plusieurs fois 5,000 hommes dans 320 chaloupes formées sur deux rangs, appuyées à leurs ailes par des chaloupes canonnières, soutenues en arrière par la flotte rangée sur 2 lignes, les soldats couchés, les marins à la manœuvre, attendre sur les ancres que la houle soit moins forte, puis s'élancer à terre, flanqués par les chaloupes canonnières, et couronner des hauteurs sablonneuses. Aussitôt les assaillants se retranchaient, approvisionnaient et armaient leurs ouvrages de canons; en 3 jours le débarquement de 16,000 hommes serait ainsi achevé. On estimait que 4,000 hommes, bien postés, pas trop loin de la plage, pourraient refouler un tel débarquement de 16,000 hommes; les deux partis auraient un cinquième de leur monde tué ou blessé; la défense concentrerait, contre le débarquement, toutes ses forces jusque-là restées dans une position centrale de réserve et d'observation; elle opposerait probablement, aux premiers efforts de l'armée débarquée, une position fortifiée où seraient toutes ses non-valeurs, et ensuite le gros de ses forces actives réunies contre les troupes débarquées si elles se divisaient ou s'aventuraient dans un pays difficile et peu sûr. »

[V] « Des dispositions furent prises pour la défense de toutes nos côtes, de l'Escaut à Brest, par des batteries fixes, des postes d'infanterie et de

cavalerie, des réserves et batteries mobiles en arrière; plus, à l'intérieur, il y eut des cantonnements de dragons à Amiens, Vire, Alençon et sur la Vilaine. La route, de la côte à Paris, fut également surveillée par des détachements de cavalerie, en vue des entreprises des Anglais et des Chouans contre le premier consul. Dans le premier semestre, toutes les positions de mouillage ou d'abordage de la côte, celles des batteries, des postes, des réserves mobiles ou principales avaient été reconnues avec soin; on compléta l'armement et les travaux des batteries. Une nouvelle répartition de troupes des camps fut faite: à celui d'Étaples, on organisa un service de sentinelles ambulantes se croisant de quart d'heure en quart d'heure, depuis Saint-Frieux jusqu'à la Canche, à droite, et de la Somme jusqu'à l'Authie, vers la gauche. Des piquets de cavaliers et de l'artillerie mobile furent distribués, sur cette étendue, pour assurer les mouvements de la flottille. De petites embarcations se tenaient au loin en sentinelles avancées. En cas d'alerte, d'attaque de la côte ou contre l'un des bâtiments en mer, les divisions prenaient les armes, commandaient leurs piquets, envoyaient des renforts aux parties les plus menacées, et ne rentraient dans les baraques que sur l'ordre de l'autorité qui avait fait prendre les armes. Les gardes montantes recevaient, pour les 24 heures, des cartouches des gardiens de la batterie la plus rapprochée; compte était rendu des consommations. Pendant la durée de leur service elles étaient exercées à la manœuvre des batteries, et, en cas de nécessité, aidaient les canonniers. Les troupes simulaient des embarquements et des débarquements. Par 10 et 15 lieues de côte un général commande un corps mobile de plusieurs escadrons avec artillerie légère. De piquets de cavalerie se croisent sans cesse, prêts à secourir, par leur feu, les bâtiments longeant la côte, et par leurs bras ceux forcés de s'échouer. Les bâtiments, formés en convois de 30 à 60 voiles, longent la côte de près, tantôt à la voile, tantôt à la rame, sous la direction d'officiers et de pilotes-côtiers, ne sortant pas de leur arrondissement, et s'échouent quand ils sont serrés de trop près: dans le quatrième trimestre, on vit 1,000 bâtiments rejoindre ainsi Boulogne. 16 seulement furent pris ou perdus; rarement ils durent s'échouer; ils continuaient de marcher à la vue des Anglais, bravant leur feu, parfois les faisant reculer; le mauvais temps seul les força quelquefois de s'échouer, et alors la cavalerie et l'artillerie suffirent pour les sauver des Anglais à travers les brisants. Autour des flottilles et des magasins il y a des retranchements commandés par des officiers de choix permanents et intéressés à bien les défendre. Tous les régiments sont à deux bataillons de guerre de 750 hommes. Chaque compagnie fournit une garnison d'un officier et 25 hommes, à trois chaloupes canonnières. Les soldats s'exercent à nager et à faire usage des avirons; ils servent le canon et la manœuvre des bâtiments. Cet ordre est général pour toute la flottille le long des côtes. Il y a un officier et 12 hommes pour chaque caïque. L'entrée des rivières est barrée par des filets contre lesquels s'arrêtent les brûlots et les corps flottants. Les nombreux corps de garde et les signaux des gardes-côtes ajoutaient beaucoup à

la sécurité. A la fin de 1804, de nouveaux corps de garde furent établis vis-à-vis chaque escadrille de transport. Les affûts de côte tiraient sous l'angle de 10°, ceux de place sous 13°, les marins sous 25°, et sur les vaisseaux, à cause du roulis, sous 30 et 35°. Ils atteignaient à 1300, 1400 et 1600 toises; il fallut tirer sous l'angle de 43° et atteindre à 2,500 toises. Nous eûmes alors plus d'avantage encore que celui de l'ennemi dans la journée du 15 août 1803. Une division de la flottille sortie ne pouvait rentrer qu'avec la marée; elle ne serait pas attaquée à la haute mer, parce qu'elle aurait la faculté de se serrer contre les forts; elle ne risquait donc d'être assaillie avec succès qu'à basse mer, soit par une flottille plus considérable, soit même par des frégates. L'Estran, garni de 30 à 40 pièces de 24 ou mortiers, transportés facilement, et dispersés en plusieurs groupes, serait sérieusement protégé ainsi que les forts alors à découvert par le retrait des eaux. L'espace occupé par les bâtiments de la flottille était tracé sur un plan; d'après l'étude faite des vents, leur ligne devant chaque port était fixée et fortifiée, au besoin, par des bâtiments de grand échantillon, quelques bombardes et des forts. A Étaples, il y avait deux prames destinées à sortir en cas d'attaque; nous en attendions plusieurs autres qu'on armait au Havre, à Dunkerque, à Ostende; elles étaient également destinées à soutenir et à protéger les bâtiments de la flottille en rade. En cas d'attaque, quelques divisions de chaloupes canonnières et de bateaux canonniers iraient en rade; cette mesure dégagerait le port, et obligerait l'ennemi, quelle que fût sa force, à se tenir à une distance respectable. Il y avait à Étaples, comme dans chaque port principal, une division de 18 péniches pour reconnaître le mouillage et la position d'appareillage; la défense fut ainsi solidement assurée et les batteries bien appuyées; les prames, obligées de longer la côte pour atteindre Étaples et Vimereux, ne pouvaient plus être enlevées ou détruites; la flottille, mouillée dans la Canche, était, elle-même, à l'abri d'un coup de main. Le 6 août 1803, la flottille avait été attaquée, à la fois, de front par la flotte anglaise et par les chaloupes envoyées à la rame pour l'abordage; en tout 35 voiles, beaucoup de chaloupes et 2,000 hommes d'élite. On vit alors la flottille à 1000 mètres du rivage sur une ligne d'embossage parallèle, protégée par 3 batteries, et de distance en distance par des bricks, soutenir cette attaque et un tir constant de mortiers pendant 16 heures, les ailes vers la côte étant défendues par l'artillerie et la mousqueterie: deux bâtiments seulement furent coulés, on ne perdit pas un seul homme. Le 2 octobre 1803, l'amiral Keith ne fut pas plus heureux avec 12 brûlots lancés sur nos petites embarcations.

[VI] « En été, dans la Manche, il y a des calmes presque absolus de 48 heures, pendant lesquels on pouvait sortir des ports et ensuite défiler à la rame en présence de la flotte ennemie condamnée à l'immobilité. En hiver, les fortes brumes avec vent faible permettaient encore de passer en

présence d'une flotte trompée ou immobile. Pendant les ouragans d'équinoxe, toutes les flottes sont obligées de prendre le large; après, le vent tombe tout à coup et laisse le temps de franchir le détroit avant le retour de l'escadre. En toute saison, et quel que fût le temps, on pouvait passer le détroit si une escadre française supérieure paraissait dans la Manche, par suite d'une combinaison qui aurait détourné ailleurs, pendant trois jours, le gros des flottes britanniques. Après un an de préparatifs, à dater de juin 1803, tout devait être prêt. Le moment déciderait, d'ailleurs, des détails de l'exécution du plan à suivre. Des amiraux pensaient qu'on serait peut-être obligé de sacrifier 100 bâtiments, tandis que le reste, partant au moment de la déroute de ceux-ci, arriveraient sans obstacle. Si le désastre de ces 100 bâtiments ne jetait pas le désordre et la terreur parmi les 1900 autres, il était possible d'éviter une catastrophe générale et d'aborder en Angleterre. Les Anglais cherchaient à bloquer nos grands ports par autant d'escadres afin d'empêcher la réunion de nos forces maritimes. Une chaîne de bâtiments légers, correspondant par signaux, leur donnait l'éveil devant chaque rade importante; des croisières de 8 à 10 vaisseaux ou frégates, d'autant de bricks et de corvettes, de chaloupes canonnières tiraient contre les rassemblements de bateaux et les travailleurs dans les ports de France. En Angleterre, des fortifications couvraient probablement les avenues de Londres, les milices soutiendraient l'armée. Un système de signaux relierait tous les ports entre eux et avec celle-ci. Il y aurait des chariots prêts pour le transport des réserves de troupes. Si une garnison ou un camp maritime se trouvait à proximité de l'un des corps débarqués, il s'efforcerait de l'attirer à lui, de l'amuser par l'espoir d'une capitulation prochaine, afin de donner le temps à toutes les forces actives voisines de se réunir et de tomber sur nos troupes déjà débarquées et encore en état de division ou sans direction générale. Mais les Anglais chercheraient surtout à se défendre en nous détournant d'une pareille tentative, à l'aide des coalitions en Europe et des troubles en France. »

[VII] Ordre du jour de l'armée.—26 janvier 1804.

« Les détachements d'infanterie embarqués sur les bâtiments armés de l'Etat y seront instruits tous les jours à la manœuvre du canon, au maniement des armes et autres exercices nautiques que leur indiqueront les officiers du bord. Les commandants de chaque détachement enverront, à la police du camp, tout militaire qui s'écarterait de ses devoirs, ou qui refuserait de participer à ces instructions: l'intention du général en chef, étant que la bonne harmonie et l'accord dans le service existent constamment entre les deux armes et que le soldat se mette à même d'être utile dans toutes les circonstances où il pourra se trouver. Les détachements qui sont fournis à bord des péniches devront toujours être en armes et avoir dix cartouches à poudre par homme; ils arriveront sur le port une demi-heure avant que les bâtiments soient à flot à chaque marée, et seront ramenés au camp aus-

sitôt que l'officier de marine aura donné ordre de débarquer. Quand il y aura des péniches d'augmentation, les généraux de division en seront prévenus, afin qu'ils donnent des ordres pour que le nombre de détachements soit augmenté et proportionné. Les officiers commandant les détachements auront toujours un exemplaire de l'instruction sur la manœuvre des péniches. ils en étudieront le contenu et veilleront à ce que ces militaires, sous leurs ordres, soient placés au rang qui leur est assigné et feront exécuter avec promptitude et en silence tous les commandements que l'officier de marine ou capitaine de bord fera conformément à l'instruction que le premier consul a donnée. Tous les hommes qui manqueront au complet du 21 (officiers compris) dans les garnisons qui sont à bord des divisions de la flottille nationale seront de suite remplacés ; ces remplacements devront se faire dès que les mutations seront connues, et il en sera aussitôt rendu compte à l'état-major général. Les détachements ci-dessus devront, pour les garnisons définitives, n'être composés chacun que des hommes de la même compagnie. Les garnisons de chaque chaloupe canonnière seront portées à 30 hommes, un officier, et un tambour compris. Toutes les fois que la flottille devra passer la nuit en rade, il devra être fourni 10 hommes de renfort. Ces hommes seront toujours pris dans les corps et tirés des compagnies qui fournissent les garnisons ordinaires de chaque bâtiment. Toutes les fois que la flottille rentrera dans le port, le renfort rentrera au corps et le service qu'il aura fait lui sera compté comme détachement. Lorsque les bâtiments seront dans le fort et toutes les fois qu'il pleuvra, les tentes seront tendues à bord des bâtiments et les officiers embarqués porteront plainte si les chefs de bateaux venaient à y manquer. Toutes les fois qu'il y aura un embarquement ou débarquement de troupes, un officier de l'état-major de la division et un chef de bataillon par corps qui fournira des détachements y assisteront afin d'en régulariser le mouvement, le faire faire avec ordre, et veiller à ce que chaque détachememt par compagnie s'embarque sur le bâtiment qui lui est particulièrement désigné. Aussitôt que le mouvement sera terminé, l'officier de l'état-major réunira les rapports des chefs de bataillon et en rendra compte au général divisionnaire ainsi qu'à l'état-major général. Les généraux divisionnaires sont invités à visiter souvent par eux-mêmes et à faire visiter par leurs généraux de brigade les détachements faisant partie de leurs divisions, qui sont à bord des bâtiments de la flottille. afin de connaître leur situation, leurs besoins, l'état de leur habillement, armement et chaussure, et enfin les progrès qu'ils font dans les manœuvres nautiques. Tout détachement destiné à tenir garnison à bord des bâtiments de la flottille, devant être nourri par l'administration de la marine, ne recevra aucune distribution de vivres à son régiment le jour qu'il embarquera. Tout militaire rentrant à son régiment y recevra les vivres, attendu qu'il ne lui sera fait aucune distribution le jour qu'il débarquera.

Ces dispositions, qui assuraient à chaque militaire soit à bord, soit à terre, ses rations de vivres, préviennent en même temps les doubles distributions qui pourraient avoir lieu. Les garnisons de bateaux armés devant toujours

être complètes, du moment où un militaire sera obligé de quitter son bord, pour raison de maladie ou pour toute autre cause, il devra être remplacé de suite, sur l'avis que le commandant des détachements fera parvenir au chef du corps auquel il appartient, et il rendra compte sans délai, à l'état-major général, des hommes débarqués et de leurs remplaçants. Les ouvriers en fer et en bois et autres ouvriers de profession ne seront point commandés d'embarquement jusqu'à nouvel ordre, soit pour les garnisons provisoires ou pour les garnisons définitives : les militaires ouvriers, qui feraient partie dans ce moment des garnisons des bâtiments, seront débarqués ; on pourvoira à leur remplacement, et, en faisant connaître ces mutations au chef de l'état-major général, on indiquera la profession de ces ouvriers militaires afin qu'on puisse les employer aux travaux auxquels ils sont propres. Dans tout embarquement les détachements seront composés d'anciens et de nouveaux soldats, dans la proportion de leur nombre respectif. Les capitaines des compagnies ne doivent marcher que lorsque la totalité des compagnies embarque. Dès qu'un militaire devra quitter son bord pour entrer à l'hôpital, l'officier commandant la garnison en rendra compte à son colonel ; celui-ci fera remettre au militaire qui sera commandé pour remplacer le malade un ordre pour qu'il se rende à bord du bateau dont il désignera le numéro afin qu'il soit reçu par l'officier du bord. Le militaire, débarqué pour entrer à l'hôpital, rejoindra sa compagnie immédiatement après sa guérison. Le général de brigade Dupré est employé à la division de cavalerie.

[VIII] État de la flottille, en septembre 1804.

« En septembre 1804, époque à laquelle tous les préparatifs pour l'expédition d'Angleterre étaient complétés, il y avait, dans les ports d'Etaples, de Boulogne, Vimereux, d'Ambleteuse, de Calais, 8 escadrilles portant chacune 13,400 hommes et 650 chevaux, deux de réserve et deux flottilles de bâtiments non escadriées. La flottille impériale se composait de 2,365 bâtiments de toute espèce, montés par 16,783 marins (environ 1200 officiers), et portant une armée de 160,000 hommes et 9,673 chevaux, avec tout son matériel, et 15 jours de vivres de campagne pour la totalité des hommes faisant partie de l'expédition. Cette flottille portait 172,183 hommes, y compris 12,000 marins des équipages et 9,673 chevaux. »

[IX] Programme de la fête Saint-Napoléon qui doit être célébrée au camp de Boulogne, le 16 août 1804, jour où l'Empereur distribuera à l'armée les décorations de la Légion d'honneur.

« 1° Le 14 août, les troupes du camp d'Etaples, la division de cavalerie légère qui est à Saint-Omer aux ordres du général Boucier, des détachements composés des officiers et généraux de la réserve, aux ordres du gé-

néral Junot, des officiers et dragons de la division du général Baraguey-d'Hilliers, et celle du général Klein qui fait partie de la Légion d'honneur, arriveront à Boulogne pour y prendre position dans les camps et cantonnements qui y seront préparés d'après les ordres de M. le maréchal Soult. 2° Le 15, au soleil couchant, il sera tiré des forts de Boulogne une salve d'artillerie qui annoncera la fête. 3° Le 16, au soleil levant, une pareille salve annoncera la solennité du jour. 4° A 9 heures on battra la générale dans les camps, et toute l'armée, en colonnes serrées par brigades formées sur un front de division par compagnie des régiments, se portera sur le terrain destiné à la cérémonie. L'artillerie et le génie formeront une colonne en tête de division par compagnie d'armes. Les troupes et agents de la marine formeront aussi une colonne. 5° Le trône de l'Empereur élevé sur un socle et orné de trophées sera placé au centre d'un demi-cercle ; sur le contour chaque tête de colonne trouvera son emplacement. 6° Des poteaux indiqueront la droite et la gauche de la tête des colonnes, et d'autres piquets leurs prolongements, de manière que chacune d'elles soit, en rayonnant, dirigée sur le centre. La cavalerie sera en bataille derrière la queue des colonnes formant le demi-cercle. On choisira un terrain qui présente autant que possible une sorte d'amphithéâtre de formes courbes. 7° Les grands officiers de la couronne seront placés derrière Sa Majesté. 8° A la droite et à la gauche les princes français. 9° Sur une estrade plus bas seront à droite les ministres, à gauche les maréchaux de l'empire, les colonels généraux, les sénateurs et conseillers jurants, en avant les aides de camp de l'Empereur, le grand état-major général de l'armée et les états-majors généraux des camps occuperont les places qui leur seront désignées. 10° Chaque général de brigade sera à la tête de sa colonne ; le général commandant la division sera avec son état-major à la tête de la première colonne formée de la première brigade de la division. 11° Les légionnaires de chaque brigade seront en avant de la colonne formant un peloton, et les drapeaux se placeront derrière eux. 12° Les tambours et les corps de musique de toute l'armée seront placés à droite et à gauche du trône sur le diamètre en demi-cercle. 13° L'Empereur, qui pendant cette journée établira son quartier général à la Tour d'ordre, se rendra avant midi à sa baraque, où se réuniront les ministres, les grands officiers de la couronne, les maréchaux de l'empire, les colonels généraux. 14° A midi Sa Majesté montera à cheval pour se rendre au lieu de la cérémonie; son départ sera annoncé par une salve tirée de la Tour d'ordre. 15° Aussitôt que Sa Majesté arrivera, tous les tambours battront aux champs. Quand elle sera placée, une seconde salve d'artillerie tirée de la Tour d'ordre sera le signal de faire le plus grand silence. 16° Le grand chancelier de la Légion d'honneur prononcera un discours après lequel un roulement général de tous les tambours annoncera qu'on va prêter le serment ; les troupes présenteront les armes, et les légionnaires suivis des drapeaux se porteront en avant et à moitié de la distance des têtes des colonnes au trône afin de mieux entendre le serment ; l'attention la plus religieuse sera commandée. 17° L'Empereur prononcera lui-même le serment, *nous le jurons :* une sym-

phonie guerrière, par tous les tambours et tous les corps de musique de l'armée, accompagnera le sublime hommage rendu à la patrie, cet acte éclatant du dévouement de l'Empereur, tandis qu'une salve d'artillerie de toute la côte, de la flottille et des forts se fera retentir au loin. 19° Le ministre de la guerre, major général des camps, conduira les grands officiers et les légionnaires et les amènera successivement au trône, où, présentés par le grand chancelier, ils recevront les décorations des mains de Sa Majesté. 20° Pendant la distribution, il sera chanté un Te Deum accompagné d'une musique guerrière. 21° Quand les décorations seront distribuées et que chacun sera retourné à sa place, les colonnes, en commençant par celle de droite, défileront devant le trône, chaque division prenant ses intervalles par la tête de la colonne. 22° Les troupes retourneront dans leurs camps, où il leur aura été distribué à chaque homme une ration de pain, une double ration de viande et une bouteille de vin. 23° L'Empereur parcourra les camps pendant que la musique de chaque corps jouera dans l'intervalle des deux bataillons. 24° A 9 heures du soir une salve d'artillerie tirée de la Tour d'ordre annoncera le feu d'artifice. 15,000 hommes du camp de Saint-Omer prendront les armes et placés en position tireront, au moment du bouquet, 15,000 cartouches à étoile. 25° En arrière de chaque camp il pourra être formé des danses. 26° Le lendemain à midi il sera fait dans les camps des courses à cheval et à pied, des tirs à la cible par bataillon, et il sera distribué des prix. 27° A l'heure de la retraite, toute l'armée rentrera dans les règles ordinaires de la police des camps. »

[Σ] Note sur l'instruction publique.—1805.

« Le 28 janvier 1805, l'Empereur refuse d'autoriser une association de prêtres à Lyon, sous le patronage du cardinal Fesch, ayant pour but l'éducation de la jeunesse. *Je ne veux d'aucune congrégation ecclésiastique ; de bons curés, de bons évêques, de bons prêtres, des séminaires bien tenus, c'est tout ce qui est utile.* Le 16 février 1805, l'Empereur se refuse à augmenter les pensions des lycées, au delà de 400 fr., dans le but de pourvoir à ce service. *Il faut,* dit-il, *distinguer les dépenses communes à l'établissement et celles pour chaque élève, et régler, en raison, le nombre de ceux-ci dans les lycées. Il n'y a pas nécessité de corporations religieuses enseignantes. Il faut une hiérarchie, et un avancement progressif pour le corps enseignant : ses membres se marieront alors que leur position sera faite. Le moins de femmes possible à l'intérieur de l'établissement ; j'en vois les fenêtres garnies, dès que je parais dans un collége. Les notes sur les élèves sont utiles à consulter pour tout le reste de leur vie. Pas de nation sans un corps enseignant bien constitué. Les prix des livres classiques me paraissent trop élevés.*

Le 23 mars, à la suite d'une visite à l'École polytechnique, l'Empereur dit *qu'il est dangereux de donner trop de connaissances scientifiques à de médiocres élèves sans fortune : pour les sujets hors ligne, et non for-*

tables, il y aura 30 heures; il y a inconvénient de réunir tant de jeunes gens à Paris; il faudrait les placer à trois lieues; en tout cas, le quartier latin est préférable au quai d'Orsay. Le 31 juillet, Napoléon se plaint du défaut de tenue des maîtres et élèves, au prytanée militaire de Saint-Cyr, premier échelon avant Fontainebleau; « on n'enseigne pas l'histoire, « les mathématiques, la géographie: des femmes garnissent les fenêtres, « quelques élèves sont en bas de soie, d'autres déguenillés. »

[XII] Instructions pour l'embarquement du 6e corps. — 15 mars 1805.

« Le maréchal Ney fit exercer, pour cette opération importante, tout le corps d'armée ensemble. Après trois signaux de canon les 25,000 hommes furent à bord en un quart d'heure; ils débarquèrent dans moins de temps. L'amiral Villeneuve devait rallier les 15 vaisseaux du Férol, les 6 de Cadix, les 5 de Rochefort aux 21 de Brest et venir dominer le détroit tandis que les flottes anglaises courraient défendre leurs possessions menacées par Missiessy. Ce dernier fait perdre des chances en revenant inopinément; l'autre, épuisé par un combat, s'est refugié au Férol pour se jeter ensuite dans Cadix. Le 12 août 1813 Napoléon ordonne à Ney d'embarquer 3,000 hommes d'élite sous le général Marcognet pour courir sur des bâtiments anglais en rade et prendre à l'abordage leurs embarcations; tout le corps d'armée devait suivre.

« Le temps ne permit pas de gagner la haute mer; le lendemain le débarquement eut lieu.

« Les trois divisions du camp de Montreuil devaient être embarquées sur la première escadrille de la flottille; la division Dupont, sur les 5e et 8e divisions de chaloupes canonnières et sur les 9e et 10e divisions de bateaux canonniers de la première escadrille; la division Loison, sur les 11e, 12e, 17e et 18e divisions de bateaux canonniers de la deuxième escadrille; la division Mallher, dite d'avant-garde, sur les 10e, 11e, 12e et 13e divisions de péniches de la deuxième escadrille; les 3e et 10e hussards, sur les 1re et 4e divisions d'écuries de la deuxième escadrille; les chevaux du train d'artillerie sur la 2e division d'écurie de la deuxième escadrille; le gros matériel d'artillerie, sur les 1re et 2e sections de la 20e division de transports; les bagages d'armée sur les 30e et 31e divisions de transports; chaque bâtiment restera attaché à sa section de chaloupes canonnières, de bateaux canonniers ou péniches. Il sera mis sur chacun des bâtiments d'écurie de la première escadrille 3 cavaliers de garnison 3 hommes du bataillon du train sur ceux de la deuxième escadrille. L'état-major de chaque corps d'armée avait l'état de répartition, sur chaque section de la flottille ou de la flotte, de l'infanterie par bataillons et compagnies, des compagnies d'artillerie du train de sapeurs, de la cavalerie, des états-majors, du matériel des bagages des chevaux de troupe et d'artillerie. »

[XII]. Ordre pour le service pendant le voyage de l'Empereur en Italie.—30 mars 1805.

« Pendant le voyage de l'Empereur en Italie, il y aura conseil des ministres le mercredi, chez l'archichancelier : un auditeur partira avec son travail le vendredi, avec le dossier des affaires urgentes; il prendra les commissions des princes et des ministres Les rapports journaliers de la police, du colonel général de la garde, de l'inspecteur général de la gendarmerie, seront remis chaque jour au grand amiral, qui les fera parvenir à l'Empereur. Ce dernier se concertera avec le ministre de la guerre et de la police, en cas de débarquement ou d'événement extraordinaire. Tous les jours, le directeur général des postes enverra un courrier chargé des dépêches des grands dignitaires et ministres. Les compagnies d'élite des régiments à proximité, complétées et ayant toutes le bonnet à poil, feront, sous les ordres des colonels, la garde de l'Empereur dans les différents gîtes ; elles recevront la double paye pendant le service et devront être dans le meilleur état. Le 9 avril, l'Empereur écrit à Murat : Point de parades aux Tuileries, mais aux Champs-Elysées ou sur la place des Victoires ; la garde ne doit point y paraître : je préférerais de grandes manœuvres aux Sablons ou au Champ-de-Mars, plusieurs exercices à feu ; la garde pourrait y venir. Les fonctions de grand amiral sont toutes civiles et ne donnent aucun commandement militaire. »

[XIII] Adresse du camp de Boulogne au Premier Consul. — Mai 1805.

« Que Napoléon Bonaparte, premier consul, soit proclamé Empereur des « Français ; que le titre d'Empereur et le pouvoir impérial soient héréditaires « dans sa famille. Que la liberté, l'égalité et les droits du peuple soient con- « servés. Tel est le vœu du Tribunat, tel est le vœu national, tel est le cri « qui se fait entendre dans ces vastes contrées que vous avez consolées, em- « bellies et enorgueillies de votre gloire. Tel est depuis longtemps le nôtre, et « nous l'eussions déjà proclamé si nous n'avions craint d'affaiblir le mérite et « l'éloquence de ceux qui vous sont adressés de toutes parts et des bénédic- « tions qui retentissent auprès de vous. Nous avons su retenir l'expression « d'un sentiment fait pour nous maîtriser, et nous nous applaudissons d'a- « voir donné à l'Europe le temps de juger si vous êtes cher aux Français. « Au 18 brumaire la France reconnaissante eût applaudi à des institutions « qui vous eussent déféré l'empire ; vous voulûtes faire son bonheur sous un « titre que vous avez illustré, mais qui ne suffit pas à votre grandeur et à son « amour ; elle nourrissait en secret le sentiment qu'elle ne peut plus conte- « nir ; interrogée tout à coup par les crimes de l'Angleterre, la nation a « rompu le silence, et le monde vient d'entendre sa reconnaissance et ses « vœux. L'armée française savait que la nation vous offrait le diadème ; elle « se réservait de vous prier d'en ceindre votre tête auguste. Elle brûle de prê- « ter entre vos mains paternelles et puissantes le serment qu'au 14 juillet

« elle offrit de bonne foi à cette famille dégénérée qui s'en dégagea bientôt « en se jouant des siens ; un motif tout puissant sur votre cœur généreux, « l'intérêt de 40 millions d'hommes, vous permet à peine de délibérer, il « exige le sacrifice de votre personne, il réclame votre famille qui nous « montre tant de talents et ne nous promet que des vertus. Vous devez à votre « propre gloire de mettre le sceau à vos sublimes institutions en plaçant ma- « jestueusement cette famille chérie au faîte de l'édifice pour fixer à jamais « les regards des citoyens vertueux, anéantir les espérances coupables et « présenter aux Français des chefs dignes de les gouverner. Acceptez pour « vous et pour elle le plus beau tribut de reconnaissance qui jamais ait été « offert, et l'engagement que vous prendrez assurera aux générations futures « le bonheur que déjà nous devons à vos bienfaits. »

[XIV] Le général Loison aux généraux de brigade de sa division.—22 mai 1805.

« Les généraux de brigade voudront bien donner les ordres nécessaires pour que les régiments qu'ils commandent soient réunis demain à l'heure dite sur le terrain ordinaire d'exercice de la division. Il sera célébré, demain à midi à Etaples, une messe et chanté un *Te Deum* auxquels les officiers généraux et autres de la division sont invitésd'assister. »

[XV] Berthier aux maréchaux.—31 mai 1805.

« Sa Majesté est informée que dans les corps d'une organisation nouvelle, et dans ceux où des circonstances particulières ont multiplié les promotions, les lieutenants et sous-lieutenants, peu anciens dans leurs grades, obtiennent un avancement rapide, à la faveur des nominations, à l'élection ou à l'ancienneté ; il y a même des corps où des officiers sont parvenus, au choix et en trois années, du grade de sous-officier à celui de capitaine. Dans d'autres régiments au contraire, il existe des officiers qui comptent plus de 10 ans de service dans leurs grades, et qui ayant au-dessous d'eux des officiers plus anciens encore, et destinés à les précéder dans la carrière de l'avancement, attendent depuis plusieurs années le moment où ils pourront y être appelés à leur tour. Sa Majesté veut faire cesser ces différences aussi injustes que décourageantes ; son intention est que désormais un militaire ne doive sa promotion qu'à ses services et non à la faveur des circonstances, et que le bienfait de l'avancement se distribue d'une manière plus uniforme et moins arbitraire dans tous les corps de l'armée. Déjà par une conséquence de ce principe elle a bien voulu, pour les nominations, s'imposer l'obligation de ne nommer aux sous-lieutenants que des sous-officiers ayant six ans de service et quatre ans de grade, à l'exception des élèves de l'Ecole militaire ; aux lieutenants que des sous-lieutenants ayant quatre ans de grade ; aux emplois de capitaine que des officiers ayant au moins huit ans de service et quatre ans de grade de lieutenant ; aux emplois de chef de bataillon ou d'es-

cadron que des sujets ayant huit ans de service comme officier et capitaine depuis l'an VII. Les officiers proposés au grade de major ou de colonel ne reçoivent leurs brevets qu'après avoir commandé devant l'Empereur les manœuvres de la parade; enfin les officiers d'état-major ne peuvent obtenir de l'avancement qu'après avoir fait pendant deux ans le service de leur grade actuel dans un corps de leur arme.

Toutes ces dispositions, dont Sa Majesté veut que les principes soient consacrés dans le Code militaire dont elle a ordonné la rédaction, attestent de quelle importance sont à ses yeux le service de la ligne et le choix des officiers qui doivent y être admis; mais elle n'aurait pas l'effet que l'Empereur a droit d'en attendre, si tout le système de l'avancement n'était pas subordonné aux mêmes principes et si les corps n'étaient point soumis, pour les nominations qui leur appartiennent, aux conditions que l'Empereur s'est prescrites à lui-même pour les nominations dévolues à son choix. Je vous préviens, en conséquence, que l'intention de Sa Majesté est que, provisoirement et en attendant le Code militaire, les nominations à l'élection et à l'ancienneté ne portent que sur des officiers et sous-officiers ayant au moins quatre ans de service dans leur grade et susceptibles, par leur instruction et bonne conduite, d'occuper un grade supérieur en se conformant, au surplus, aux autres dispositions de la loi du 14 germinal an III, en ce qui ne sera pas contraire aux autres dispositions. Lorsqu'il manquera dans les régiments un emploi dévolu au tour de l'ancienneté ou à celui de l'élection et qu'il ne se trouvera dans les corps aucun sujet réunissant les conditions ci-dessus prescrites, vous m'en rendrez compte sur-le-champ. Sa Majesté désignera un officier ou un sous-officier pris dans les autres régiments de la même arme parmi ceux ayant quatre ans de grade inférieur à celui auquel ils doivent être promus et qui sera pourvu de l'emploi vacant par un décret de l'Empereur, sans que cette nomination puisse intervertir en aucune manière l'ordre des tours établis dans les régiments. Dans cette préférence accordée aux anciens services, l'armée verra avec reconnaissance une nouvelle preuve de la sollicitude constante de l'Empereur pour les militaires qui la composent. Vous voudrez bien, Monsieur, à dater de la présente, vous conformer à ces dispositions dans les divers mémoires de proposition que vous aurez à me soumettre; vous ne ferez recevoir aucun officier promu à l'ancienneté ou à l'élection, qu'après avoir reçu l'autorisation que je vous adresserai lorsqu'il aura été constaté par l'examen du procès-verbal que la nomination a été faite d'après les formes que je viens de vous prescrire.

[XVI] Le maréchal Ney à son corps d'armée.—2 juillet 1805.

« Les régiments prendront les armes jeudi prochain à 9 heures du matin. MM. les généraux dirigeront la marche de leurs divisions respectives de manière que leurs colonnes soient rendues sur le bord de la Canche, vis-à-vis des bâtiments de la flottille qui leur sont affectés, à 11 heures précises du matin, en observant les dispositions qui ont été exécutées pour les em-

barquements partiels. Les colonnes seront formées par pelotons d'embarquement à distance de section, si le terrain le permet ; mais toutes les têtes de colonne seront assignées de la droite à la gauche parallèlement au mouillage des bâtiments de guerre. Les régiments d'infanterie de ligne seront en veste et culotte de drap blanc et guêtres noires ; les grenadiers auront bonnet en tête avec plumet. L'infanterie légère sera dans sa tenue ordinaire, culotte bleue et guêtres noires ; les chasseurs auront le plumet sur shako ; les carabiniers et voltigeurs auront également le bonnet et shako avec plumet. Le reste de l'habillement sera plié sur le sac. MM. les officiers seront en tenue journalière hors de parade. Les troupes étant ainsi formées, il sera tiré successivement 4 coups de canon, signal donné par M. le maréchal commandant en chef. Au premier coup de canon, MM. les officiers généraux, officiers d'état-major et officiers supérieurs des corps mettront pied à terre et se placeront, l'épée à la main, à la tête du détachement qui se trouve vis-à-vis de leurs bateaux respectifs. Les tambours feront un roulement, et les soldats mettront la baïonnette dans le fourreau. Au deuxième coup de canon, les généraux de division commanderont : *Garde à vous, pour embarquer.* Ce commandement sera répété par les généraux de brigade, colonels et chefs de bataillon.

« Au troisième coup de canon, les généraux de division commanderont : *Colonne en avant, pas de charge* Enfin, au quatrième coup de canon, MM. les généraux de division feront le commandement de *marche.* Dans ce moment toute la troupe criera : *Vive l'empereur et roi !* les tambours et la musique resteront sur la grève, battant la charge jusqu'à ce que toute la troupe soit embarquée ; après quoi ils se rendront dans les bâtiments qui leur sont assignés.

« *Au débarquement.* Au premier coup de canon, il sera fait un roulement général des tambours dans tous les régiments ; la troupe se formera sur le pont des bâtiments. Au deuxième coup de canon, la troupe criera : *Vive l'empereur et roi !* sortira des bâtiments au pas de charge et ira se former en colonne dans le même ordre qu'auparavant l'embarquement. A mesure que les hommes mettront pied à terre, ils remettront individuellement la baïonnette au canon. Les divisions défileront successivement par peloton et à distance entière d'après l'ordre particulier qu'en donnera M. le maréchal commandant en chef pour retourner au camp. Il sera fait une distribution extraordinaire d'eau-de-vie. »

[XVII] Départ pour un grand mouvement d'armée des troupes stationnées à Zeist, Ostende, Calais, Boulogne, Ambleteuse. — 27 août 1805.

« Le général Saint-Cyr reste à Boulogne. Une contre-marche reportera incessamment aux positions qu'on abandonne. Le 6e corps, parti de Montreuil le 28 août, était à Lauterbourg le 24 septembre. 1re division Marchand ; 2e division Loison, brigades Villatte et Roguet. Celle-ci compte deux

bataillons du 67e, trois bataillons du 76e, six pièces d'artillerie, une de quatre, 4 de 8 et une de 12. Ordre de marcher avec 4 jours de pain, 4 jours de biscuit et 50 cartouches par homme. »

[XVIII] Ordre de marche du 6e corps.—30 août 1805.

« Les chefs marcheront en tête de leurs troupes ; les généraux de brigade établiront leurs quartiers généraux dans le lieu le plus central de leurs cantonnements ; on leur fournira une voiture à 4 colliers, pour leurs bagages et celui de la division ; ils remettront chaque matin leur situation ; un cavalier d'ordonnance sera fourni à chaque général ou colonel ; un officier d'état-major et un commissaire des guerres précéderont de 24 heures pour assurer les cantonnements et les vivres de la division, qui recevra les vivres de campagne et tous les deux ou trois jours une ration d'eau-de-vie ; les officiers auront l'indemnité de route ; chaque matin, la soupe sera mangée avant le départ ; les bidons, gamelles, marmites et tous les effets de chaussure ordonnés seront emportés, le surplus déposé au magasin de Lauterbourg, avec le gros bagage ; on marchera alternativement dans chaque régiment, brigade et division, la droite et la gauche en tête, les régiments à distance de demi-bataillon ; les grenadiers, carabiniers, toujours en tête, les voltigeurs à la queue, sauf le dernier régiment de la division, qui aura ses grenadiers à la queue ; un tambour et un fifre, en tête de chaque bataillon, relevés d'heure en heure, joueront continuellement la marche ; celle-ci se fera par section à distance de pelotons, afin de se mettre par le flanc si le passage devenait plus étroit ; on reformera les sections ensuite. Pendant les haltes, la musique jouera ; on s'arrêtera avant les villes pour y entrer par peloton, à distance entière. Personne ne s'écartera sans la permission du général de division ; il n'entrera dans les gîtes que le corps qui doit y loger, les autres passeront à côté. La réunion, le jour suivant, aura lieu dans le cantonnement le plus avancé. Maintenir l'ordre, la discipline, et empêcher la désertion. Le certificat de bonne conduite sera envoyé chaque jour au chef d'état-major de la division, par les chefs de corps. »

[XIX] Résumé des ordres donnés pour la marche d'Etaples à Lauterbourg.—30 août au 27 septembre 1805.

« Chaque chef restera à la tête de sa troupe ; il ne sera pris par eux aucun transport ou soldat d'ordonnance : ils doivent s'en munir. Les généraux et colonels auront un hussard monté. Les chefs d'état-major et d'administration des corps d'armée seront, 8 jours d'avance, sur le Rhin, pour pourvoir à tout. Un officier d'état-major et commissaire des guerres de chaque division précédera de 24 heures dans chaque gîte pour son cantonnement et sa subsistance ; tous les deux ou trois jours, il sera accordé une ration d'eau-de-vie. Il n'entrera dans chaque gîte que les troupes qui doi-

vent y loger, les autres passeront sans s'arrêter, et par le chemin le plus court. La réunion, le jour suivant, se fera au cantonnement le plus avancé sur la route à suivre. Les généraux prendront des mesures pour prévenir la désertion, le maraudage, maintenir l'ordre et la discipline. L'Empereur accorde une paire de souliers par homme, qui en aura trois avec lui ; une quatrième aux dépôts des corps établis dans la 5e division ne sera délivrée que par l'ordre du major général. 16 fr. sont alloués pour renouvellement de capotes à raison d'une pour trois soldats de l'effectif des bataillons de guerre.

« Recommandations, mises à l'ordre, le 26 septembre 1805. Les bagages marcheront après la 3e division ; un sergent et 12 hommes par régiment seront de garde aux voitures ; 4 compagnies d'un régiment de cette dernière division fermeront la marche ; ensuite viendront les 50 hommes de l'escadron de gendarmerie ; la marche sur 4 files, précédemment indiquée, sera remplacée par celle en section ; sur les belles routes et pour entrer en ville, les haltes se feront à dix toises sur le flanc de la route. Le soldat n'emporte que ce qui lui est indispensable et rien de plus, gamelles, bidons et 50 cartouches ; le reste des effets sera déposé avec le gros bagage à Lauterbourg. Il y aura deux voitures par bataillon, une par escadron. Les généraux de division pourront faire suivre à la queue de leur division leurs bagages ou carrosse. Ils conserveront jusqu'à nouvel ordre les voitures qui, le 26 septembre, ont servi à transporter leurs bagages. Les musiciens et tambours laisseront leurs carabines à Lauterbourg, les sapeurs et les fifres conserveront les leurs. Les colonels peuvent donner des mousquetons aux soldats qui ont des fusils hors de service. Les divisions seront en grande tenue pour le passage du Rhin ; elles auront constamment 8 jours de vivres, dont 4 de pain ; le biscuit sera conservé pour des circonstances extraordinaires. Le rapport journalier des corps au chef d'état-major de la division et la situation des 1er, 8, 15 et 23, seront régulièrement adressés. Tout régiment établi dans le lieu du quartier général de la division y enverra ses drapeaux ou étendards. Mais, 6 jours après, il est prescrit de ne déposer dorénavant que le drapeau d'honneur du corps d'armée, toutes les fois que le maréchal sera dans une ville occupée par lui. A dater du 6 octobre, la route de Kell en Allemagne sera fermée pour les convois, tout viendra par Spire et Stuttgard. »

[XX] But de l'Empereur dans la création de la flottille de Boulogne, 13 septembre 1805.

I. Quel avait été le but de la flottille dirigée sur Boulogne ? Diriger 50 vaisseaux de guerre réunis de la Martinique, de Toulon, Cadix, du Ferrol et de Brest.—Etre pendant 15 jours maître de la Manche. — Embarquer 150,000 hommes et 10,000 chevaux, sur 4,000 bâtiments de flottille.—Débarquer en Angleterre et s'emparer de Londres. Si l'amiral Villeneuve, au lieu de rentrer au Ferrol, se fût contenté de rallier l'escadre espagnole et eût fait voile sur Brest pour rallier l'amiral Gantheaume, ce projet réussissait. Les canons sur la flottille n'étaient que pour faire croire à un passage de vive

force, et d'éloigner l'idée du concours indispensable des 50 vaisseaux de guerre.

II. Que convient-il de faire aujourd'hui de la flottille? La flottille ne peut appareiller dans une seule marée et passer un coup de vent dans la rade de Boulogne. Tout le monde admet aujourd'hui que rien ne peut empêcher l'arrivée de 150 bâtiments portant 16,000 hommes; sans 40 vaisseaux de ligne. Il faudrait avec 500 bâtiments de la flottille, supposés libres de passer, plus de dix voyages. La rade de Boulogne ne peut instruire les marins, et la flottille ne donne plus à l'Angleterre l'inquiétude d'un passage de vive force; il faut reprendre le projet manqué; avoir à Boulogne 70,000 hommes, 500 bâtiments pouvant porter 45,000 hommes et 3,000 chevaux, avec une partie des matelots nécessaire pour l'armement de ces bâtiments. Au moment où les escadres commenceront leur mouvement, faire une levée de pêcheurs et de matelots sur les côtes, rétablir la ligne d'embossage, embarquer le matériel afin de faire voir qu'on attend la présence d'une escadre pour passer.

III. Avantage de ce plan. Ce plan donne le prétexte : 1° d'avoir 80,000 hommes dans une position saine, facile à approvisionner et d'où ils peuvent se porter promptement en Allemagne ; 2° d'inquiéter l'Angleterre, de retenir ses armées et ses flottes dans ses ports, par la crainte qu'un débarquement de 30,000 hommes en Irlande ne continuât son mouvement, se réunît à nos escadres et ne revînt à Boulogne pour jeter une armée en Angleterre. Si les escadres françaises portaient la guerre aux Indes, les Anglais craindraient également d'y envoyer leurs flottes de peur que, maîtresses de la mer, les nôtres ne revinssent alors protéger le passage de la flottille.

IV. Que coûteraient ces avantages? L'entretien des équipages sera tout ce qu'il en coûtera à la France, en sus de ce qui est indispensable au point de vue continental, et à ma considération en Europe.

[XXXI] Composition de la Grande Armée.—31 août 1805.

Etat-major général. L'Empereur et roi commande en personne ; le ministre de la guerre, major général, expédie les ordres de S. M.; le prince Murat, lieutenant de l'Empereur, commande en son absence. La Grande Armée se divise en 7 corps, n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7; une réserve de grosse cavalerie et une réserve de dragons. Le 1er corps, maréchal Bernadotte, parti du camp de Hanovre, divisions Drouet et Rivaud, infanterie ; division de cavalerie du général Kellermann. Le 2e corps, général Marmont, parti d'Utrecht, divisions Boudet et Dumonceaux, infanterie, division de cavalerie du général Grouchy. Le 3e, sous les ordres du maréchal Davoust, parti du camp d'Ostende, divisions Friant, Bisson, Gudin, infanterie; division de cavalerie du général Faucourt. Le 4e, sous les ordres du maréchal Soult, parti du camp de Boulogne, divisions Saint-Hilaire, Vandamme, Legrand, infanterie; division de cavalerie du général Margaron. Le 5e, sous les ordres du maréchal Lannes, parti de Vimereux et Arras, divisions Suchet, Gazan ; grenadiers Oudi-

not ; infanterie, division de cavalerie Treillard. Le 6e corps, maréchal Ney, parti du camp d'Etaples, division Dupont, Loison, Malher, infanterie ; division de cavalerie du général Tilly. Le 7e corps, sous les ordres du maréchal Augereau, parti du camp de Brest, passe le Rhin, le 26 octobre 1805, divisions Desjardin, Maurice Mathieu, infanterie. La réserve de cavalerie sous les ordres du maréchal Murat, parti des cantonnements dans les départements du Nord, de la Lys, de la Dyle, du Pas-de-Calais et de la Somme, est composée des divisions Nansouty, d'Hautpoul, carabiniers et cuirassiers ; Valther Beaumont, Bourcier, Klein, dragons ; division de dragons à pied, Baraguey-d'Hilliers. Le maréchal Mortier, 8 bataillons, et le maréchal Bessières, 14 escadrons de garde impériale, partis de Paris. Les bataillons de guerre auront 5 chirurgiens, le 6e restera au 3e bataillon. 12 brigades de chasseurs, 10 de hussards, 23 de dragons, ou hussards bataves se compléteront à 4 escadrons. Les mauvais chevaux marcheront pour être changés contre d'autres achetés exprès, avec les hommes à pied avec fusil et baïonnette, pour remplacer les malades, monter les nouveaux chevaux, au moins 500 hommes, dont 400 montés ; mesures semblables sont prises pour les régiments de dragons ; ceux de grosse cavalerie auront quelques hommes à pied et au moins 500 chevaux. Les chefs d'état-major, de corps d'armée et chefs d'administration seront rendus sur le Rhin huit jours avant, pour assurer le service des cantonnements et subsistances.

[XXII] Forces belligérantes, en 1805.

« 1er corps, Bernadotte, 17,000 ; 2e, Marmont, 20,000 ; 3e, Davoust, 26,000 ; 4e, Soult, 32,000 ; 5e, Lannes, 18,000 ; 6e, Ney, 24,000 ; 7e, Augereau en réserve, 14,000 ; 8e, Masséna, lors de sa jonction avec la Grande Armée ; réserve de grosse cavalerie et de ligne, 22,000 ; artillerie, 1,000 ; garde impériale, 24 bouches à feu, 8,000 ; en Italie, Masséna, 50,000 ; Saint-Cyr à Naples, rejoignant Masséna, 20.000 ; Bavarois, 25,000 ; Badois, Vurtembergeois, 8,000 ; à l'intérieur, en 3 armées et 3 camps, 150,000. Total, 283,000 Français. Autrichiens, 250,000, Russes, 200,000 : Anglais, Suédois Napolitains, 50,000. Total, 500,000 ennemis ; Prussiens en observation, 200,000. »

[XXIII] Ordre pour le service, pendant l'absence de l'Empereur, à la Grande Armée.—23 septembre 1805.

« Le grand chancelier présidera le Sénat et le conseil des ministres. Le connétable commandera la garde impériale, la garde nationale de Paris et la 1re division ; toutes les troupes de la 1re division militaire ; chaque jour, il adressera un rapport à l'Empereur. Le prince grand électeur préside le Sénat. L'archichancelier présidera le conseil d'Etat. Les ministres correspondront directement avec l'Empereur ; ils s'assembleront le mercredi chez l'archichancelier pour le service courant ; la transmission dans le service ordinaire aura lieu pour l'Empereur, avec les notes de l'archichancelier.

L'archichancelier convoque les ministres qui ont besoin de s'entendre. Pour les recours en grâce, il pourra y avoir sursis d'exécution, d'après l'avis du conseil privé. L'archichancelier décidera avec les ministres intéressés, sur procès-verbal dressé de toute affaire urgente de police ; pour l'action militaire, il convoquera avec le ministre de la guerre les autres ministres nécessaires, et agira. L'Empereur continue de signer. Le ministre de la police écrit tous les deux jours par l'estafette établie ; le ministre de la marine deux fois par semaine; les autres quand ce sera nécessaire ; les dépêches télégraphiques, parvenues ou expédiées, seront remises à l'archichancelier avant l'exécution. »

[XXIV] Le chef d'état-major général du 6e corps, au général de division Loison.—Lauterbourg, 26 septembre 1805.

« Le maréchal commandant en chef me charge de vous prévenir que son intention est que vous donniez sur-le-champ des ordres pour que le soldat n'emporte que ce qu'il lui est indispensablement nécessaire, ainsi qu'il l'a prescrit par son dernier ordre. Le reste des effets restera à Lauterbourg, avec les gros bagages qui y seront déposés. L'intention de M. le maréchal est qu'il n'y ait à la suite des corps que deux voitures par bataillon et une par escadron. Les généraux de division seuls pourront faire suivre à la queue de leur division leurs voitures de bagages ou carrosses. Toute autre voiture, ou fourgon, ou voiture du pays, sera à la colonne des équipages sous l'ordre indiqué. Le nombre des voitures de bagages des états-majors est ainsi fixé : le maréchal, 3 ; le chef d'état-major général, 1 : le sous-chef et officier d'état-major général, 1 ; l'ordonnateur en chef, 1 ; les généraux de division, 2 ; les généraux de brigade, 1 ; adjudants commandants chefs d'état-major de division, 1 ; le général commandant l'artillerie, 1 : commandants du génie et son état-major, 1. Les voitures des vivandières pourvues de patentes pourront seules être avec le bagage de la division et seront à la tête de ces bagages. Veuillez donner connaissance des ordres, pour que les officiers des corps emportent leur habit grand uniforme. »

[XXV] Ordre du jour du 6e corps.—28 septembre 1805.

« Le maréchal commandant en chef ordonne que tout soldat d'infanterie et de cavalerie soit à sa compagnie et y fasse le service ; il défend expressément que sous le titre d'ordonnance ou autre on ait près de soi des soldats que l'on prive ainsi de l'honneur de combattre dans les rangs et d'acquérir la portion de gloire qui peut être due à leur courage. Il prie MM. les généraux commandant les divisions de tenir la main à l'exécution de cet ordre, ainsi que de ne pas souffrir que, dans la marche, des soldats d'infanterie ou de cavalerie conduisent des chevaux à main ; chaque officier doit avoir le domestique nécessaire à son service particulier, et tout soldat de l'armée doit combattre dans les rangs. »

[XXVI] Extrait de l'ordre du jour de la Grande Armée. — Elchingen, 20 octobre 1805.

« Le passage audacieux du pont d'Elchingen par le corps d'armée du maréchal Ney, la prise de cette formidable position, ont valu 3,000 prisonniers, dont un général, et plusieurs pièces de canon. Au combat d'Elchingen, le 76e et le 69e d'infanterie, brigade Roguet, et le 18e de dragons, se sont successivement distingués. »

[XXVII] Ordre du jour de l'armée.—Augsbourg, le 21 octobre 1805.

« Sa Majesté l'Empereur charge le corps des inspecteurs aux revues de la levée des contributions ordonnées par décret impérial d'hier, et compte sur le zèle et la sévère probité qui ont toujours distingué ce corps, pour que les intérêts de l'armée soient scrupuleusement observés. L'inspecteur en chef aux revues Villemanzy aura la correspondance avec les différents inspecteurs aux revues, et travaillera avec le ministre de la guerre. L'inspecteur aux revues Fririon est nommé intendant général des biens appartenant à la maison d'Autriche en Souabe. Il veillera à ce que les contributions qui auraient été levées par quelque corps que ce soit rentrent dans la caisse générale. Le sieur Labouillerie est nommé receveur général chargé de recevoir tout l'argent provenant des contributions. Le sieur Villemanzy présentera un inspecteur aux revues, pour être envoyé comme intendant à Fribourg et dans le pays d'Ortenau. Un autre pour être envoyé dans l'évêché d'Aichstell et un autre pour être envoyé dans le pays de Mergenthien. Il sera frappé sur ce pays deux contributions, l'une en nature, pour la levée de laquelle le sieur Villemanzy s'entendra avec le sieur Petiet, intendant général; l'autre en argent, au profit de l'armée, laquelle contribution sera partagée et assignée à chaque individu de l'armée au prorata de la solde. La contribution en argent sera de la même espèce que celle qui a été frappée par l'armée. »

[XXVIII] Extraits des 5e, 9e et 10e bulletins de la Grande Armée.

« Au combat d'Elchingen, qui est un des plus beaux faits militaires qu'on puisse citer, se sont distingués le 18e régiment de dragons et son colonel Lefèvre, le colonel du 10e de chasseurs Colbert, qui a eu un cheval tué sous lui, le colonel Lajonquières du 76e, et un grand nombre d'autres officiers.

« Le Français ne songe qu'à la gloire. On pourrait citer un millier de traits comme le suivant. Brard, soldat du 76e, allait avoir la cuisse amputée; il avait la mort dans l'âme. Au moment où le chirurgien se préparait à faire l'opération, il l'arrête : « Je sais que je n'y survivrai pas; mais

n'importe : un homme de moins n'empêchera pas le 76e de marcher la baïonnette en avant et sur trois rangs, à l'ennemi. »

« Au combat d'Elchingen, le 23 vendémiaire, le 69e régiment de ligne, sous le général Roguet, s'est distingué. Après avoir forcé le pont en colonne serrée, il s'est déployé à portée du feu des Autrichiens avec un ordre et un sang-froid qui ont rempli l'ennemi de stupeur et d'admiration. »

[XXIX] Décret impérial.—Elchingen, 21 octobre 1805.

« Art. 1er. Il sera pris possession de tous les États de Souabe de la Maison d'Autriche. Art. 2e. Les contributions de guerre qui y seront levées, ainsi que les contributions ordinaires, seront toutes au profit de l'armée ; tous les magasins qui seront pris à l'ennemi, autres que les magasins d'artillerie et des subsistances, seront également à son profit. Art. 3e. Les contributions particulières qui auraient été levées, ou les objets qui auraient été tirés des magasins de l'ennemi, seront restitués à la masse générale ; personne ne devant profiter du droit de la guerre, pour faire tort à la masse générale de l'armée. Art. 4e. Il sera incessamment nommé un trésorier et un directeur général qui rendront compte chaque mois à un conseil d'administration de l'armée, des contributions qui auront été levées ; l'état en sera imprimé avec la répartition. Art. 5e. La solde sera exactement payée sur le fonds de notre trésor impérial. Art. 6e. Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret. »

[XXX] Ordre du jour de la 3e division. — Inspruck, 10 novembre 1805.

« Le maréchal commandant en chef le 6e corps de la Grande Armée, voulant déterminer d'une manière précise quelle sera la nourriture des troupes, et prévenir toutes les réclamations qui pourraient être faites à cet égard, *Arrête :* Art. 1er. Les soldats recevront chaque jour, des magasins militaires ou de ceux du pays, une ration de pain d'une livre et demie, et une ration de viande d'une demi-livre. Art. 2e. Ils recevront également une pinte d'eau-de-vie pour 16 hommes, lorsque MM. les généraux auront ordonné cette distribution. Art. 3e. Il pourra être délivré, en échange d'eau-de-vie, une demi-bouteille de vin ou une bouteille de bière par homme, lorsque MM. les généraux le jugeront convenable. Art. 4e. Les habitants doivent en outre fournir aux soldats logés chez eux, une once de riz ou deux onces de légumes secs, le sel nécessaire pour accommoder les aliments, ainsi que le feu et la lumière. Art. 5e. Tout habitant dont on exigerait au delà de ce qui vient d'être prescrit, portera ses plaintes au commandant de la place ou de la troupe ; celui-ci devra sur-le-champ y faire droit. Art. 6e. La ration de fourrage pour les chevaux de toute arme sera de quinze livres de foin, et de trois quarts de boisseau d'avoine. Art. 7e. Il est également ordonné à tous les militaires de laisser circuler librement les approvisionnements qui peu-

vent être dirigés sur divers points et notamment sur Inspruck. Il est également défendu d'arrêter les voitures vides à leur retour dans les villages. Les commandants des troupes et ceux des postes tiendront la main à ce que cet ordre soit ponctuellement exécuté. Art. 8e. MM. les généraux assureront par tous les moyens qui sont en leur pouvoir les dispositions du présent arrêté, et puniront sévèrement toutes les contraventions qui pourraient avoir lieu. »

[XXXI] Ordre du jour du 6e corps — Inspruck, 28 novembre 1805.

« Le maréchal commandant en chef s'empresse de témoigner toute sa satisfaction, aux 69e et 76e régiments de ligne, brigade du général Roguet, 2e division ; aux 25e léger et 25e de ligne, brigade du général Marcognet, 3e division ; aux 50e et 59e de ligne, brigade du général Labassée, même division ; aux 3e régiment de hussards, 10e de chasseurs et à l'artillerie. Toutes ces braves troupes, depuis le 13 brumaire, époque de l'attaque dirigée contre le fort de Leutasch et Scharnitz, dont nous nous sommes emparés, malgré le plus grand effort de la part de l'ennemi, n'ont cessé de marcher tantôt vers Kusstrein, pour obliger la garnison à capituler, ensuite vers Fussen et l'Audeck, pour menacer de couper toute retraite à l'ennemi, qui était dans le Voralberg, et qui a été forcé d'en venir à une capitulation avec le maréchal Augereau. Enfin, l'archiduc Jean, ne se croyant plus en sûreté, évacua le Brenner, et nos troupes ont successivement occupé, toujours en poursuivant l'ennemi, Brixen, Mucback, Prunecken, route de Klagenurth, ensuite Botzen, Méran et Trente. Ainsi du 13 au 28 brumaire, c'est-à-dire en 15 jours, l'ennemi, fort d'environ 32,000 hommes, a évacué le Tyrol et nous a abandonné, dans plusieurs combats, que nous lui avons livrés, 24 pièces de canon de campagne, plus de 30,000 fusils, de la poudre pour l'approvisionnement d'une grande armée et environ 4,000 prisonniers. Sa Majesté l'Empereur, ayant donné l'ordre de marcher en avant, le commandement et la garde du Tyrol seront remis aux troupes bavaroises jusqu'aux arrangements définitifs de la paix. Le maréchal saisit cette occasion pour remercier les généraux, officiers et soldats de la manière distinguée avec laquelle ils ont rempli les ordres qu'il a donnés pour cette expédition importante, et dont il a rendu compte au ministrede la guerre. Il se plaît à penser que, dans toutes les circonstances de la guerre où nous pourrons encore nous trouver, la même confiance régnera ; quant à lui, la sienne est sans bornes dans les braves soldats qu'il a l'honneur de commander, et qui par leur bravoure ont su partout fixer la victoire. »

[XXXII] Force, composition, emplacement de l'armée française au commencement de 1806.

« 1er corps, Bernadotte, à Kronach, 30,000, 2e, Marmont, à Zara, 20,000 ; 3e, Davoust, à Kronach, 27,000 ; 4e, Soult, à Bayreuth, 32,000 ;

5e, Lannes, à Neustadt, 22,000; 6e, Ney, à Bayreuth; 20,000, 7e, Augereau, à Neustadt, 17,000; garde, à Kronach, 16,400; dont 7,000 grenadiers Oudinot; 2,400 dragons d'élite, à pied et à cheval; 3,000 grenadiers à pied; 3,000 chevaux, 40 canons cavalerie; Murat, à Kronach, 28,000; 8e, Mortier, à Mayence, 20,000; dépôts Kellermann, au Rhin, 60,000; Masséna, à Naples, 50,000; Eugène, en Italie, 40,000; le roi Louis, Hollande, à Utrecht, 5,000, et à Wesel, 14,000; plus 13,500 Hollandais. A Braunau, 5,000; plus 15,000 Bavarois; grenadiers Boyer, à Pontivy, 2,400; Junot, à Paris, 14,000, dont 8,000 d'élite mobiles; Brune, à Boulogne, 15,000, la plupart marins; gardes nationaux d'élite, à St-Omer, 6,000, et à Mayence, 6,000; garnison à Gênes et Toulon, 5,000; hôpitaux à l'intérieur, 65,200; total 503,000, plus 28,500 Hollandais, Bavarois. Sur 490,000 de la Grande Armée, il y avait 15/100 de réserve de cavalerie, 9/100 de troupes d'élite. »

Résumé : « Marmont, Dalmatie, 0,04, 1 corps, à Zara, échelonnant quelques troupes vers Raguse. Italie. 0,18, 4 corps, Masséna dans le royaume de Naples; Eugène, 16,000 en Frioul; 24,000 sur le Tesin; dépôts, armes, 800 canons dans les places de Palma-Nova, Osopo, Legnago, Mantoue, Alexandrie, Venise, La Rocca d'Anfo; Napoléon, Allemagne, 0,40, 9 corps. sources du Main, plus 1/10 de Bavarois à Braunau, y compris la garde et la cavalerie; Louis, Hollande, 0,04, 1 corps, Utrecht et Wesel, plus 3/4 Hollandais, Kellermann, Rhin. 0,14, dépôts, 3es bataillons; Brune et Boyer, côtes, 0,06, 1 corps, Boulogne 9/12. Pontivy 1/12, Gênes et Toulon, 2/12; Junot. Paris, 0,02, 1 corps, 8,000 d'élite de réserve pour les côtes, 3,000 de garde municipale sédentaire; hôpitaux, 0,06; totaux, 1,01, 17 corps, dont 1 de cavalerie, 1 de garde, 15 de ligne; pour l'intérieur, rive gauche du Rhin, 2 corps et dépôts, 0,39; Grande Armée, 0,40; Italie et Dalmatie, 0,22, 15 corps de ligne de 15 à 21.000 hommes y compris la division de cavalerie. 8 seulement avaient des numéros. Sur les 503,000, il y avait 5/100 de marins, garde municipale et nationale d'élite: en dehors 5/100 d'alliés, auxquels sont adjoints un tiers de Français pour leur donner de la consistance. »

[XXXIII] Berthier aux maréchaux.— Munich, 15 septembre 1806.

« L'Empereur me mande qu'il met sous ma propre responsabilité et sous celle de MM. les maréchaux l'exactitude des comptes que vous m'avez rendus et que je lui ai fait passer, par lesquels Sa Majesté est assurée que chaque soldat a trois paires de souliers dont une aux pieds. L'Empereur, par la même dépêche, me mande que sur les états il a observé que deux chevaux de la compagnie Brerdt étaient employés au service de M. le sous-inspecteur. Le Barbier, et que huit chevaux de cette même compagnie l'étaient au service de M. le maréchal Davoust. Sa Majesté me rend personnellement responsable, si 24 heures après la réception de son ordre, il y a dans son armée un

seul cheval ou un seul caisson de la compagnie Brerdt attaché à un service particulier. L'intention de l'Empereur est qu'aucun général ni officier n'ait un cheval ou un caisson appartenant à cette compagnie. Vous voudrez bien, monsieur le maréchal, faire exécuter l'ordre donné à cet égard à Vienne. Tous les caissons de la compagnie Brerdt sont exclusivement destinés à transporter le pain, si l'armée est dans le cas de marcher. Alors il y a deux caissons attachés à chaque bataillon, et un seul attaché à chaque régiment de cavalerie; le surplus de ces caissons serait formé en réserve d'après les ordres de l'Empereur. Je vous prie de vouloir bien me dire si aucun cheval, ni caisson de la compagnie Brerdt n'est employé à un service particulier. Je vous prie de m'en donner l'assurance par écrit, ce qui servira à couvrir la responsabilité que l'Empereur m'impose directement à cet égard. »

[XXXIV] Ordre pour les transports, 6e corps. — 2 octobre 1806.

« Le maréchal commandant en chef, voulant mettre un terme aux abus qu'on fait des transports du pays, ordonne en conséquence les dispositions suivantes : Il ne sera fourni ni chevaux, ni voitures aux officiers et employés de l'armée, lesquels doivent tous être montés à leurs frais. M. le maréchal excepte les circonstances extraordinaires et dans lesquelles les officiers devront avoir un ordre du général de division et les employés celui d'un commissaire de guerre. Les fournitures devront en outre se faire sur l'invitation du commissaire de guerre, aux magistrats du pays. Il ne devra pas y avoir plus de quatre voitures à la suite de chaque régiment d'infanterie, et plus de deux par régiment de cavalerie. La gendarmerie arrêtera les soldats d'infanterie qu'elle trouvera montés en conduisant les chevaux; il en sera sur-le-champ rendu compte au chef de l'état-major général et aux généraux de division qui feront remettre les chevaux à qui de droit. Les militaires qui escorteront des convois ne devront point monter sur les voitures; les commandants des escortes seront responsables de l'exécution de cette mesure. Le maréchal renouvelle les ordres précédemment donnés par l'Empereur pour qu'il ne soit jamais pris ni chevaux ni fourrage chez les maîtres de poste. Le maréchal désire que MM. les généraux de division donnent les ordres les plus précis pour assurer ces dispositions, et qu'ils en fassent surveiller l'exécution avec la plus grande exactitude dans la marche des colonnes. »

[XXXV] Ordre du jour de la Grande Armée. — Würzbourg, le 3 octobre 1806.

« L'Empereur est arrivé au quartier général à Würzbourg. Sa Majesté a vu avec plaisir l'activité que les différents corps de la Grande Armée ont mise à se porter à leurs positions. L'Empereur ordonne les dispositions suivantes : Chacun de MM. les maréchaux passera la revue de son corps d'armée:

il formera un dépôt des hommes convalescents ou fatigués ; il nommera un officier pour commander lesdits hommes de son corps, et il se dirigera, pour les établir, sur les places suivantes : 1er corps, Cronach ; 3e, Cronach ; 4e, Forzheim ; 5e, la citadelle de Würzbourg ; 6e, Forzheim ; 7e, la citadelle de Würzbourg ; la division du général Dupont, à la citadelle de Würzbourg. Tous les petits dépôts de cavalerie, c'est-à-dire ce qui est écloppé, sera cantonné aux environs de Forzcheim et ira s'enfermer dans cette place s'il y avait lieu. Le grand-duc de Berg nommera un général pour les commander. Une fois l'armée en mouvement, tout ce qui arrivera de France ou des hôpitaux de Bavière rejoindra directement la place où sont les petits dépôts de convalescence de leur corps ; et il est expressément défendu qu'aucun homme ne parte de ces places sans un ordre du major général, qui tracera et indiquera la route que l'on devra tenir ; on en formera des détachements qui seront commandés par des officiers ou des sous-officiers. Sa Majesté ordonne que tous les bagages qui ne sont pas de la plus stricte nécessité, tant des états-majors que des corps d'infanterie et de cavalerie ; que les femmes et toutes les espèces d'embarras, soient dirigés sur les places désignées pour les petits dépôts des corps, de manière que l'armée soit mobile, légère et le moins possible embarrassée. A mesure que nous avancerons dans le pays ennemi, on désignera à l'ordre de l'armée les nouvelles places fortes qui serviront de dépôts, et l'état-major général désignera le jour où les dépôts de 1re ligne, qui sont les trois indiqués ci-dessus, devront partir pour la nouvelle ligne ; les généraux et commandants de corps observeront que, les dépôts étant des places fortes, ce qu'ils y laissent ne court aucune chance. Les registres des régiments, les papiers, les magasins, tout autre objet de cette nature, et enfin tout ce que le soldat ne porte pas dans son sac, et l'officier dans son portemanteau doit être laissé dans ces dépôts. Il est ordonné aux commandants des places, de dépôt de Würzbourg, Forzheim et Cronach, de désigner autant de dépôts séparés qu'il y a de corps d'armée dont les convalescents sont dans la place. Il y a des corps qui traînent à leur suite des armes provenant des hommes aux hôpitaux ; il leur est ordonné de les laisser dans les dépôts de campagne. Sa Majesté a vu avec peine que des régiments de cavalerie ont renvoyé en France, avec le cadre de leur 4e escadron, des caissons attelés, qui auraient été si utiles à l'armée. Il est ordonné à MM. les maréchaux de faire passer par les généraux une revue à l'effet de s'assurer que chaque soldat a cinquante cartouches et son épinglette ; les caporaux leur tire-bourre ; que chaque soldat a deux paires de souliers dans son sac ; que les capotes, gamelles, marmites, les outils de campement sont distribués, que ces objets ne sont plus dans les magasins, ni traînés à la suite des corps ; on s'assurera qu'il ne manque plus de baïonnettes et qu'elles sont en état. Chaque corps d'armée doit se tenir en mesure de partir une heure après l'ordre reçu pour commencer la campagne ; chacun des maréchaux enverra au major général un officier pour lui apporter le composé de cette revue. On observera d'y faire connaître les colonels absents et les motifs de leur absence, afin de faire venir les majors

de l'armée. Aucun officier ne quittera plus les bataillons de guerre qu'en conséquence d'avancement, soit pour des corps étrangers à l'armée, soit pour passer aux 3e et 4e bataillons, à moins que ce ne soit par infirmité. Il sera rendu compte du nombre d'outils qui se trouvent dans chaque division ou en réserve dans chaque corps d'armée. Pendant la marche de l'armée, tous les hommes hors d'état de continuer la guerre seront renvoyés aux différents dépôts. »

[XXXVI] Le général Dutaillis au général Marchand. — Nuremberg, 4 octobre 1806.

« Le maréchal commandant en chef, monsieur le général, voulant prévenir les désordres qui se sont trop souvent commis, et ménager à l'armée les ressources que le pays qu'elle parcourt pourra leur offrir, me charge de vous informer que son intention est que, lorsque les troupes seront bivouquées et qu'il ne leur aura pas été fait des distributions de vivres, vous devrez indiquer à chaque régiment les villes ou les villages dans lesquels il devra s'en procurer. Vous prescrirez à chaque commandant de corps le nombre de détachements qu'il devra employer et la composition de ces détachements qui seront commandés par des officiers fermes et actifs. Les commandants de ces détachements ne perdront jamais de vue que le désordre détruit toutes les ressources, que les habitants cachent leurs denrées et fuient, emmenant avec eux leurs bestiaux et leurs moyens de transports ; ils devront donc maintenir la plus exacte discipline parmi les troupes qu'ils commanderont, afin de se procurer dans les lieux où ils seront envoyés toutes les ressources qui leur seront nécessaires. A l'arrivée aux bivouacs, les colonels feront faire la distribution par compagnie de ce qui aura été emmené, et les capitaines le feront faire par ordinaire ou par homme suivant l'espèce de denrées. Les voitures et les chevaux du pays seront renvoyés avec la plus scrupuleuse exactitude. Enfin, les commissaires des guerres parcourront le pays, prendront et feront prendre tous les renseignements possibles sur les ressources qui s'y trouveront et vous en informeront ainsi que l'ordonnateur en chef; ils devront s'occuper aussi de régulariser autant que possible les fournitures dont il s'agit. »

[XXXVII] Dispositions particulières à observer par l'infanterie du 6e corps.—5 octobre 1806.

« Art. 1er. Pendant toute la campagne, les compagnies de voltigeurs ouvriront la marche des régiments ; elles seront constamment employées aux avant-postes ; dès que les divisions camperont en ligne, dans ce cas, les compagnies de grenadiers pourront être placées en points intermédiaires des avant-postes au camp pour soutenir les voltigeurs. Art. 2e. Le maréchal commandant en chef et les généraux de division pourront seuls disposer d'un détachement de grenadiers pour leur garde personnelle ; ce détachement

n'excédera pas le tiers du complet ; ils ne pourront jamais être employés à escorter des bagages; ils rejoindront le poste d'honneur aussitôt que le combat les y appellera. Art. 3e. Les bataillons réduits à 7 compagnies de fusiliers vu l'emploi des voltigeurs aux avant-postes et les compagnies des grenadiers placées en soutien, une compagnie de fusiliers de service, prise par la droite, formera chaque jour la garde de police du camp, des quartiers généraux de brigade de MM. les colonels, des bagages, etc. Art. 4e. MM. les généraux de division donneront des instructions aux capitaines des voltigeurs pour leur conduite aux avant-postes ; les postes principaux seront autant que possible retranchés. Art. 5e. Toutes les sentinelles placées extérieurement en vedette pour la première chaîne de postes seront doubles soit de jour, soit de nuit ; la durée de la faction, c'est-à-dire depuis la batterie de la diane jusqu'au coup de canon de retraite, sera de deux heures et d'une heure pendant la nuit. Le service des patrouilles et reconnaissances, qui battent l'estrade d'usage, sera organisé de manière à varier les heures, les directions et les distances ; elles ne s'étendront jamais au delà de deux portées de canon de la 1re chaîne. Art. 6e. Outre les officiers supérieurs de jour, chargés d'inspecter les postes, il y aura un officier d'état-major de la division adjoint ou aide-de-camp qui couchera au principal poste pour avertir son général de tout ce qui peut intéresser le bien du service. Art. 7e. Les patrouilles qui battent l'estrade ne devront jamais, si elles rencontrent l'ennemi, combattre avec trop d'opiniâtreté, afin de ne point engager d'affaire générale et compromettre les dispositions, leur devoir n'étant que d'observer la marche et le mouvement de l'ennemi. Art. 8e. Les avant-postes resteront sous les armes depuis minuit jusqu'à la batterie de la diane, alors que les patrouilles partiront en reconnaissance ; à cette heure, de nouvelles gardes relèveront, et au retour des patrouilles, le service de jour sera observé comme de coutume, les postes principaux pourront être rapprochés du camp à la chute du jour. Art. 9e. Les régiments campés ou cantonnés prendront les armes à la batterie de la diane et se réuniront au lieu de rassemblement déterminé par le général ; on ne posera les armes que d'après son ordre exprès. Art. 10e. Il ne sera jamais permis aux habitants des pays ennemis d'arriver jusqu'aux postes principaux des avant-postes ; les sentinelles les renverront avec douceur ; de même les détachements des troupes étrangères à l'armée ne pourront passer la chaîne des avant-postes. Après le coup de canon de retraite on s'assurera du commandant qui passera la nuit avec celui qui commande l'avant-garde, et après le rapport du matin on laissera passer outre. Art. 11e. Afin de prévenir les surprises de la part de l'ennemi, il sera établi des torches d'alarme aux points saillants des avant-postes et même au camp, si la présence des ennemis rendait cette mesure nécessaire. Art. 12e. Jamais la générale ne pourra être battue que d'après les ordres du général commandant la division ; de même la charge ne pourra être battue pour toute autre circonstance que celle de la retraite. Les régiments seront habitués à se rassembler le matin et même pendant la nuit, au moyen de trois coups de baguette ; les autres batteries

ne seront mises en usage pour le service intérieur des corps qu'autant que l'ennemi sera éloigné des positions de l'armée. Art. 43e. Toutes les fois que l'administration de l'armée ne pourra remplir le service des subsistances, il y sera pourvu par une disposition particulière du général, qui enverra, par détachements commandés par des officiers requis des villages à proximité des camps, les vivres et la paille de couchage nécessaires; il en sera délivré des bons valables; il sera envoyé par le chef de l'état-major général une instruction particulière à cet égard. Art. 44e. Autant que les circonstances le permettront, les adjudants sous-officiers de tous les régiments feront jalonner les communications avec les avant-postes et les derrières de l'armée qui conduisent aux quartiers généraux. Art. 45e. On joint à cette disposition copie de l'instruction donnée au général Colbert, commandant l'avant-garde, sur le genre de service que la cavalerie aura à remplir pendant la guerre dont plusieurs circonstances peuvent être applicables à l'infanterie. »

[XXXVIII] Ordre du jour de la Grande Armée. — Bamberg, 6 octobre 1806.

« Sa Majesté ordonne à tous les officiers de cavalerie qui ont leur escadron ou compagnie à l'armée, de rejoindre sur-le-champ leurs drapeaux; les ordres de l'Empereur, comme leurs devoirs, leur prescrivent d'être à leur régiment; ils ne doivent en être absents pour aucune cause de service étranger à celui de leur compagnie ou escadron; tous ceux qui seraient employés comme aide de camp, officier de correspondance ou autrement, rejoindront sur-le-champ leur compagnie ou escadron. L'honneur appelle chaque officier sous ses drapeaux. »

[XXXIX] Ordre du jour de la Grande Armée. — Bamberg, 7 octobre 1806.

« D'après les intentions de l'Empereur, le prince de Neufchâtel, ministre de la guerre, ordonne : Les maîtres de poste aux chevaux, dans toute l'étendue de l'Allemagne, étant dans le cas de rendre des services importants à l'armée, sont sous la protection spéciale de Sa Majesté. Lorsque les troupes françaises occuperont un lieu de poste, le commandant enverra sur-le-champ un sous-officier d'infanterie ou de cavalerie en sauvegarde chez le maître de la poste aux chevaux, afin que sa maison, sa propriété et ses chevaux soient respectés; il sera exempt de tout logement militaire. Le sous-officier en sauvegarde chez lui sera relevé, aussitôt qu'il sera possible, par un gendarme. Le nombre de chevaux de la poste étant insuffisant pour le service, il y sera pourvu par les autorités du pays, qui devront compléter toujours le nombre de 35 chevaux pour le service des courriers de Sa Majesté, de ceux de l'état-major et des officiers chargés de missions; les chevaux supplémentaires seront payés, ainsi que ceux de la poste, suivant l'usage du pays, par toutes les personnes autorisées à en prendre. Lorsque les maréchaux commandant

en chef seront établis dans des lieux de poste, les maîtres de la poste aux chevaux ne pourront en délivrer sans leurs ordres. Lorsque le quartier impérial y sera établi, ils ne pourront plus en délivrer que sur les ordres du major général ou du grand écuyer. MM. les maréchaux sont invités à tenir la main à l'exécution du présent ordre. »

[XL] Ordre pour les postes.—7 et 11 octobre 1806.

« Les maîtres des postes aux chevaux, dans toute l'étendue de l'Allemagne, étant dans le cas de rendre des services importants à l'armée sont sous la protection spéciale de Sa Majesté. Lorsque les troupes françaises occuperont un lieu de poste, le commandant enverra sur-le-champ un sous-officier d'infanterie ou de cavalerie en sauve-garde chez le maître de la poste aux chevaux afin que sa propriété et ses chevaux soient respectés ; il sera exempt de tout logement militaire. Les autorités du pays devront tenir complet le nombre de 35 chevaux pour le service des courriers de Sa Majesté, de ceux de l'état-major et des officiers chargés de missions. Lorsque les maréchaux commandant en chef seront établis dans des lieux de poste, les maîtres de la poste aux chevaux ne pourront en délivrer sans leurs ordres. Lorsque le quartier impérial y sera établi, ceux-ci ne pourront plus en délivrer que sur les ordres du major général ou du grand écuyer. Les chevaux de poste ne peuvent être employés à aucun autre service qu'à ceux auxquels ils sont destinés. Tous les chevaux de poste des routes que l'armée a parcourues seront renvoyés sur-le-champ aux postes. Toute voiture à la suite de l'armée sera brûlée si elle est attelée de chevaux de poste. »

[XLI] Ordre du jour.—Dispositions de l'ordre de bataille. — Iena, 14 octobre 1806.

« M. le maréchal Augereau commandera la gauche. Il placera sa 1re division en colonne sur la route de Weimar, jusqu'à une hauteur par où le général Gazan a fait monter son artillerie sur le plateau ; il tiendra des forces nécessaires sur le plateau de la gauche à la hauteur de la tête de sa colonne ; il aura des tirailleurs sur toute la ligne ennemie aux différents débouchés des montagnes. Quand le général Gazan aura marché en avant, il débouchera sur le plateau avec son corps d'armée et marchera ensuite suivant les circonstances, pour prendre la gauche de l'armée. M. le maréchal Lannes aura, à la pointe du jour, toute son artillerie dans ses intervalles et dans l'ordre de bataille où il a passé la nuit. L'artillerie de la garde impériale sera placée sur la hauteur et la garde sera derrière le plateau, rangée sur cinq lignes. La première ligne, composée des chasseurs, aura le plateau. Le village qui est sur notre droite sera canonné avec toute l'artillerie du général Suchet, et immédiatement attaqué et enlevé. L'Empereur donnera le signal. On doit se tenir prêt à la pointe du jour. M. le maréchal Ney sera placé à la pointe du jour à l'extrémité du plateau pour pouvoir monter et se porter sur la

droite du maréchal Lannes, du moment que le village sera enlevé et que par là on aura la place de déploiement. M. le maréchal Soult débouchera par le chemin qui a été reconnu sur la droite et se tiendra toujours lié pour tenir la droite de l'armée. L'ordre de bataille en général sera pour MM. les maréchaux de se former sur deux lignes, sans compter celle d'infanterie légère. La distance des deux lignes sera au plus de cent toises. La cavalerie légère de chaque corps d'armée sera placée pour être à la disposition de chaque général pour s'en servir suivant les circonstances. La grosse cavalerie, aussitôt qu'elle arrivera, sera placée sur le plateau et sera en réserve derrière la garde, pour se porter où les circonstances l'exigeraient. Ce qui est important aujourd'hui, c'est de se déployer en plaine : on fera ensuite les dispositions que les manœuvres et les forces que montrera l'ennemi indiqueront, afin de le chasser des positions qu'il occupe et qui sont nécessaires pour le déploiement. »

[XLII] Ordre du jour de la Grande Armée.—17 octobre 1806.

L'armée est prévenue que la ligne de communication n'est plus par Cronach, Forzheim et Wurtzbourg, mais qu'à dater de ce jour elle est établie par Mayence, en 10 gîtes, 65 lieues ; Francfort (distance) 8 lieues, Hanau 4, Gulnhaussen 6, Schlutem 8, Fulde 8, Hunfeld 5, Vach 6, Eisenach 8, Gotha 6 et Erfurt 6. Total 65 lieues. En conséquence, les différents corps d'armée dirigeront leurs prisonniers de guerre sur Erfurt, pour de là suivre la route indiquée ci-dessus. Les commandants ou commissaires des guerres à Mayence ou à Francfort expédieront les officiers et convois rejoignant l'armée par cette nouvelle route, celles de Cronach et de Wurtzbourg ne devant plus être suivies.

[XLIII] Ordre du jour de la Grande Armée.—17 octobre 1806.

Sa Majesté voyant avec peine que les prisonniers sont mal escortés, et qu'il s'en évade beaucoup, a cru devoir régler les dispositions qui seront suivies à l'avenir. Sa Majesté ordonne donc que les prisonniers qui seront faits par différents corps d'armée seront escortés par des compagnies entières desdits corps d'armée à raison d'un Français pour 8 prisonniers. Ce service se fera également et à tour de rôle, les compagnies des grenadiers et des voltigeurs, exceptées. Ainsi, à dater de ce jour, la première compagnie du premier bataillon du premier régiment de la division qui fera des prisonniers, quand la division sera isolée, marchera ; et ce sera celle de la première division du corps d'armée quand le corps d'armée sera réuni : ce service sera commandé alors par le chef d'état-major du corps d'armée. Les 600 premiers prisonniers qu'un corps d'armée fera seront escortés par la 1re compagnie désignée ci-dessus ; le capitaine, le lieutenant et le sous-lieutenant seront responsables des prisonniers qui se perdront en route. La 1re compagnie du 2e bataillon sera commandée après, ainsi de suite, et lors-

que toutes les 1re compagnies des bataillons du corps d'armée auront passé à ce service, on reviendra aux 2es compagnies et après les deuxièmes compagnies aux troisièmes, et ainsi de suite. L'escorte des prisonniers ne pourra les quitter que quand elle en trouvera une autre; sans cela elle continuerait à les conduire jusqu'aux frontières pour ensuite rejoindre le corps auquel elle appartient. Les prisonniers de guerre, à dater de ce jour, seront dirigés sur Erfurt; le commandant d'armes les fera passer sous l'escorte des troupes de Nassau jusqu'à Fulde, où se trouvent les troupes du maréchal Mortier qui les escorteront jusqu'à Mayence. A compter de ce jour, la route prescrite par l'ordre du jour du 12 octobre pour faire passer les prisonniers par Cronach, etc., doit être considérée comme nulle.

[XLIV] Ordre du jour de la Grande Armée. — Wittemberg, 23 octobre 1806.

Chacun des corps d'armée laissera un dépôt dans la place de Wittemberg. Tout ce qui sera envoyé à l'armée, n'importe par quel corps, devra dès ce moment être dirigé sur Wittemberg suivant l'itinéraire indiqué par l'ordre du 21 de ce mois. Tous les hommes isolés, venant des hôpitaux ou des détachements, se rendront à Wittemberg au dépôt de leur corps d'armée établi dans cette ville : là, ils seront inspectés par le gouverneur; armés, s'ils ne sont pas pourvus de cartouches et dirigés sur leur corps, d'après les ordres du major général, en conséquence des états de situation qui lui en seront envoyés. Les six corps d'armée et la réserve de cavalerie enverront sur-le-champ à Wittemberg les hommes fatigués et qui ont besoin de repos. Chaque corps d'armée aura à Wittemberg un officier d'état-major qui logera avec son dépôt et s'occupera de son entretien et de sa discipline. Tous les soldats de l'armée légèrement blessés seront dirigés sur Wittemberg, où ils resteront le nombre de jours nécessaire pour leur parfait rétablissement. L'Empereur s'attend, en conséquence, qu'à dater de demain il n'y aura plus de traînards et que tous les hommes boiteux ou fatigués seront envoyés au dépôt de Wittemberg pour s'y reposer. Tous les dépôts de cavalerie et tous les hommes de cavalerie non montés, qui étaient à Cronach, Forzheim, Bayreuth, Wurtzbourg et autres places en arrière, ont également reçu l'ordre de se rendre à Wittemberg.

[XLV] Le maréchal Soult au maréchal Ney. — Gros-Wauzleben, 21 octobre 1806.

« Vous me faites l'honneur de me prévenir, par votre lettre de ce jour, que vous vous proposez de porter demain votre corps d'armée en avant de Gros-Wauzleben. Les derniers ordres que j'ai reçus de S. A le prince ministre de la guerre portent que je dois approcher de Magdebourg, assez près pour observer ce qui s'y passe sans cependant le bloquer absolument, pour ne pas désunir la troupe. Cette disposition est parfaitement remplie. Le corps d'ar-

mée est en position à 2 lieues de Magdebourg et la cavalerie cerne entièrement la place sur la rive gauche de l'Elbe ; les grand'gardes ne sont qu'à 800 toises du corps de la place et j'ai une brigade de cavalerie légère à Olvenstedt, sur la grand'route de Brunswick, d'où elle porte des partis très au loin, le long de l'Elbe ainsi que vers Haldensleben et Helmstedt ; une division de dragons est à Hohenniederdodeleben pour soutenir la brigade de gauche de cavalerie légère ; enfin une autre brigade de cavalerie légère est à Klein et Gros-Ostersleben. Ainsi l'investissement de la place existe positivement sur le côté de l'Elbe, et rien ne peut y entrer sans que nous en soyons prévenus et que nous ayons le temps d'aller à sa rencontre pour le détruire. Je ne pense pas non plus qu'on puisse s'en approcher davantage sans entrer dans un nouveau système d'opérations, d'autant plus que la nuit dernière l'ennemi n'a absolument que les gardes ordinaires en avant de la place, toutes les troupes ayant repassé l'Elbe pour se réunir, à ce qu'on dit, du côté de Burg, sur la route de Berlin. Dans cet état de choses, je ne sais s'il entre dans les dispositions de Sa Majesté que nous nous élevions davantage, car son but doit être de passer l'Elbe, et je doute si cette opération aura lieu au-dessus ou au-dessous de Magdebourg. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas encore m'écarter des vues de Sa Majesté en faisant demain une marche en avant, et dans cette persuasion, je porterai le corps d'armée à Irileben, afin d'être plus rapproché des autres débouchés, que la colonne du duc de Weimar pourrait prendre pour passer l'Elbe. Ainsi, je laisserai à votre disposition tous les villages qui sont sur la droite de Gros-Rodensloben, de Nieder-Dodeleben et Dixdorf, pour être occupés par ses troupes, et je me chargerai de toute la gauche. Cependant, s'il vous était possible de venir demain matin de bonne heure à Gros-Wauzleben et avant même que vos troupes fussent mises en mouvement, nous conviendrions des positions que les deux corps d'armée devraient prendre. Au reste je ne donnerai aucun ordre avant de vous avoir vu, et cela souffre d'autant moins d'inconvénients que la marche de demain sera courte. Vous me dites, mon cher maréchal, que S. A. le grand-duc de Berg a mis à votre disposition la division de dragons commandée par le général Klein. Le prince m'en a écrit autant, et aujourd'hui j'ai envoyé sur divers points pour chercher cette division. Si demain matin j'ai l'avantage de vous voir, nous conviendrons de son service de manière qu'au besoin elle fasse pour tous les deux. Je vous réitère, mon cher maréchal, l'assurance de mon parfait attachement. Le ministre de la guerre m'a prévenu que depuis hier le maréchal Bernadotte avait pris position en avant de Haschersleben, d'où il fait occuper Bernburg et Cold. Je crois que les maréchaux Lannes et Davoust ont pris une autre direction, ainsi que le maréchal Augereau, mais je n'ai rien de positif à ce sujet. »

[XLVI] **Soult au maréchal Ney. — Hohen-Wauzleben, 22 octobre 1806.**

« Tous les rapports que j'ai reçus aujourd'hui de Magdebourg confirment

que la garnison de cette place est très-faible, et que les habitants sont décidés à forcer le gouvernement à capituler, si leur ville est seulement menacée d'un bombardement: il paraît même que, la nuit dernière, il y a eu quelque émeute. Les rapports que j'ai reçus à ce sujet sont si multipliés que je suis porté à croire qu'il y a quelque chose de vraisemblable. Dans cette persuasion, ce soir j'ai fait occuper le faubourg de Neustadt, et dans cette partie les sentinelles sont sur les glacis de la place, et, dans l'après-midi, j'ai fait sommer M. le général de Kleist, gouverneur, de me remettre la forteresse. Sa réponse a été celle que j'attendais : c'est-à-dire, que l'honneur lui imposait l'obligation de faire son devoir ; mais le lieutenant général Wartensleben, qui commande en second, a annoncé un pourparler pour demain, et on a été extrêmement intimidé quand le colonel que j'avais envoyé a dit que si l'on ne rendait la ville, j'étais décidé à la bombarder : pour leur tenir parole, je fais préparer de la roche à feu, et la nuit prochaine je leur lancerai une centaine d'obus : il peut aussi arriver qu'il réussisse. Dans tous les cas le sacrifice ne sera pas grand. Quoi qu'il en soit, je pense que si vous faisiez les mêmes démonstrations sur le faubourg que vous avez en avant de votre front, cela serait d'un bon effet. J'ai reçu ordre du ministre de la guerre de faire réunir tous les bateaux que nous pourrons saisir sur l'Elbe, et de jeter un pont à une ou deux lieues au-dessus de Magdebourg. J'enverrai, dans cette partie, des officiers du génie ; mais comme nous sommes convenus ce matin que vous vous en chargeriez, sur ce point, je dois vous prier de vouloir bien y envoyer quelque détachement de troupes, et, si nous sommes assez heureux pour obtenir les bateaux nécessaires, de concert nous ferons établir le pont afin de concourir de suite aux nouvelles opérations de Sa Majesté. J'ai fait faire pareille reconnaissance au-dessous de Magdebourg, et le général Guyot me mande qu'il espère parvenir à obtenir un des ponts volants dont les Prussiens se sont servis dans leur retraite. Si cette opération réussit, nous serons parfaitement en mesure, et j'en profiterai de suite pour jeter des troupes sur la rive droite. Faites-moi l'amitié, de m'instruire de ce que vous ferez et comptez sur l'empressement que je mettrai à vous tenir au courant de mes opérations.

[XLVII] Le maréchal Soult au maréchal Ney.—Hohen-Wauzleben, 23 octobre 1806, 10 heures du soir.

« Enfin, mon cher maréchal, voilà la colonne du duc de Weimar qui s'annonce. Un parti que j'avais envoyé sur Helenstedt a été attaqué aujourd'hui à midi, à une lieue en arrière de cet endroit, par l'avant-garde de cette colonne et a été ramené jusqu'en arrière d'Exleben ; il a même perdu quelques hommes, mais il a appris par trois prisonniers qu'il a faits que cette colonne était composée de 16 bataillons, tous bien complets, et de 4 régiments de cavalerie. Ils ont dit en outre que la colonne se dirigeait sur Magdebourg et qu'elle voulait y entrer, quelque obstacle qu'on lui opposât. La chose ne me paraissant pas aussi aisée qu'ils se l'imaginent, demain, à la pointe du jour, je marcherai à la rencontre avec deux divisions d'infanterie et une partie de ma cava-

lerie. Je laisse devant Magdebourg une autre division d'infanterie et deux régiments, mais dans la circonstance, cela me paraît insuffisant, et je croirais convenable que vous fissiez avancer sur Magdebourg aussi une division d'infanterie et 2 régiments de cavalerie ; car il est vraisemblable que sitôt que l'ennemi qui est dans la place sera instruit de l'engagement, il fera sortir une partie de ses forces pour faire diversion. Si après avoir pris cette disposition vous jugiez convenable de faire porter à gauche, dans la direction de Eichen Barleben, le restant de votre cavalerie et présenter même une tête de colonne d'infanterie, je crois que l'ennemi ainsi enveloppé ne pourrait échapper et que nous aurions tout ce qui compose cette colonne. Je vous dis, de confiance, ce que dans cette circonstance il me paraîtrait convenable de faire. Croyez, je vous prie, que je n'y mets aucune prétention, et que si vous aviez été le premier prévenu, j'eusse reçu avec plaisir et reconnaissance vos avis. Obligez-moi de me dire ce que vous ferez, pour qu'au besoin je règle là-dessus mes dispositions. »

[XLVIII] Ordre du jour de la Grande Armée.—Charlottemberg, 27 octobre 1806.

« L'Empereur fait armer et mettre dans le meilleur état de défense les places d'Erfurt, de Wittemberg et de Spandau. L'armée est prévenue que ce n'est que dans ces places que doivent être les grands et les petits dépôts des corps de l'armée, ainsi que leurs bagages inutiles, ces trois places étant les seuls points de sûreté pendant les opérations de l'armée. On y a désigné les locaux pour servir de dépôt à chacun des dépôts de la Grande Armée ; les ordres ont été donnés pour qu'un adjoint d'état-major commandât le dépôt de chacun des corps d'armée ; les hommes légèrement blessés, fatigués ou écloppés, se dirigeront sur Spandau. Sa Majesté réitère l'ordre qu'elle a déjà donné, que les régiments, au lieu de traîner avec eux leurs caissons, leurs bagages et leurs gros papiers, les laissent aux dépôts, il en sera de même pour les officiers généraux ; tous les hommes venant joindre l'armée, soit isolément, soit par petits détachements, se dirigeront sur les dépôts de Spandau et jamais sur Berlin ; ils se feront inscrire chez l'adjudant commandant le dépôt du commandant de la place, qui en adressera tous les jours l'état au major général. Tous les effets d'habillement et autres qui arriveront à l'armée se dirigeront sur les dépôts, d'où ils ne rejoindront leurs corps que par l'ordre du major général ; il y aura dans la place un adjudant commandant, sous les ordres du commandant d'armes, chargé d'inspecter tous les dépôts et de correspondre plus particulièrement avec le major général. Tous les magasins, tant d'artillerie que de l'administration, soit vivres, soit habillements, soit hôpitaux, seront établis à Spandau. L'intention de l'Empereur n'est point d'assujettir les manœuvres à la défense et à la conservation de Berlin, mais Spandau sera toujours en sûreté. »

[XLIX] **Le général Fouderweid au maréchal Ney. — 29 octobre 1806.**

« J'ai l'honneur de vous faire le rapport de la mission dont vous m'avez chargé à Erfurt le 16 octobre dernier. J'en ai fait partir le même jour les prisonniers qui se trouvaient sur les glacis de la ville pour Tridenstost, comme vous me l'aviez ordonné. Le 17, je me rendis à Gotha, j'appris en arrivant qu'une colonne qui me précédait avait été attaquée et délivrée par un parti ennemi à l'entrée de la ville d'Eisenach. J'ai eu l'honneur de vous en instruire par une ordonnance à Laugensolza, mais j'ignore si ma lettre vous est parvenue. Le brigadier de hussards que j'avais dépêché ne m'ayant pas rejoint, j'écrivis de même au général Clarke, gouverneur d'Erfurt, qui m'envoya ce qu'il avait de disponible du 3e régiment de hussards le 18. Le 19, je partis pour Schnealekalda. Le général gouverneur Clarke m'ayant conseillé d'éviter la route d'Eisenach, le 20 j'arrivai à Sulzemgen, le 21 à Vouh, le 22 à Kunefeld, le 23 à Falde, le 24 à Schliteren, le 25 à Guluhausen; le 26 je me proposais d'entrer à Hanau, mais je reçus une protestation formelle du général hessois Muller qui y commande; je me rendis en conséquence le même jour à Francfort, où je n'ai point trouvé de garnison française, et le général Renivoold qui y commande m'ayant invité de suivre jusqu'à Mayence, je crus devoir m'y rendre; j'y arrivai le 27 dans la nuit. Je remis les prisonniers le 28, comme le reçu ci-joint le porte. Je reparts aujourd'hui 29 pour me rendre avec mon escorte, suivant vos ordres, à votre corps d'armée. »

[L] **Clarke, gouverneur d'Erfurt au maréchal Ney. — Erfurt, 30 octobre 1806.**

« Je remercie particulièrement Votre Excellence des détails dans lesquels elle est entrée relativement au blocus de Magdebourg. Si le général qui est dans la place est le même que celui qui naguère gouvernait Erfurt, ce doit être un homme faible et sur lequel sa femme a un très-grand empire. J'en juge par des lettres qui me sont tombées entre les mains. J'envoie avec empressement les quatre mortiers que Votre Excellence demande et je lui enverrais même, s'il le fallait, 200 pièces de canon que j'ai dans la citadelle, s'il y avait des moyens de transport. Il y a parmi tout cela une douzaine de pièces de gros calibre. »

[LI] **Le général Vandamme au maréchal Ney. — Au quartier général à Olvenstadt, 30 octobre 1806.**

« J'ai fait serrer la place de manière que rien ne puisse sortir. C'est hier au soir que j'ai commencé cette opération. On s'y est opposé par une légère canonnade, qui n'a tué ni blessé personne. J'apprends par tous les déserteurs que la garnison n'est composée que de 5 à 6,000 hommes, et que

les vivres leur manquent. Il serait nécessaire que le général Marchand serrât aussi la place le plus possible : de mon côté je suis sur les glacis; mes avant-postes ne leur permettent plus de placer une vedette hors la place. »

[LII] Le général Colbert au maréchal Ney.—Gommern, 31 octobre 1806.

« Je descends de cheval. Je revenais de me donner beaucoup de soins pour bloquer Magdebourg par la droite; vos ordres lèvent le blocus, car je ne saurais plus y parvenir sans cavalerie, et même je puis dire sans infanterie. Veuillez me dire si le détachement que vous faites organiser pour le major Crabbé n'est point annulé par le départ des dragons et celui des 120 hussards qui passent sur la rive gauche. Je ne puis savoir où est Crabbé, mais je crois qu'il ne tardera pas à rentrer, je ne puis donc exécuter ponctuellement votre ordre. J'ai l'honneur de vous adresser une lettre du chef de bataillon Braux. Vous jugerez si j'ai eu tort ou raison de suspendre l'occupation d'un poste que nous ne sommes ni assez forts pour occuper, ni assez forts pour défendre en ce moment. Je suis glorieux comme Français des succès de nos armes, mais je vous avouerai que je suis puni de ne pouvoir y contribuer. Qu'avons-nous fait pour être ainsi abandonnés? »

[LIII] Le général Marchand au maréchal Ney. — Bonnickenbeck, 2 novembre 1806.

« Je crois qu'avant de faire aucune entreprise sérieuse sur le Closterberg, il faudra y penser à deux fois. Si l'occupation de ce poste ne peut avancer d'un quart d'heure la prise de Magdebourg, je pense qu'alors on ne doit pas s'exposer à perdre une centaine de grenadiers pour l'enlever. Dans la circonstance où se trouve M. le lieutenant général Kleist, il est probable qu'il ne demande qu'à avoir une raison plausible pour pouvoir se rendre honorablement ; la seule raison que vous puissiez lui fournir, c'est de jeter quelques bombes dans la ville : jusque-là, un vieux militaire comme lui ne peut pas entendre parler de rendre une place telle que Magdebourg, et toutes les entreprises que l'on fera sur les faubourgs ou sur les postes retranchés des ennemis ne pourraient avoir aucun résultat. Je crois que dans ce cas tous les hommes que l'on perdrait seraient perdus inutilement. Vos principes sont de n'exposer vos soldats que pour obtenir un résultat favorable. Ici, le seul résultat qu'on puisse se proposer est la prise de Magdebourg. Pour cela, il faut des bombes. Tout le reste n'avance en rien ce but unique. Vous voyez, monsieur le maréchal, que je m'avise de raisonner, mais vous m'avez autorisé par vos bontés à vous dire dans tous les temps ma façon de penser. Si vous n'êtes pas de mon avis, vous me regarderez comme un écolier qui vous considérera toujours comme son maître. Nous n'avons aucun moyen ici pour faire ferrer les échelles. A Schoubeck, on pourra faire cela facilement et nous les envoyer de là. »

[LIV] Ordre du jour de la Grande Armée. — Berlin, 4 novembre 1806.

« Sa Majesté réitère l'ordre pour que tous les petits dépôts de toutes les armes de cavalerie se réunissent à Postdam sous l'inspection du général de division Bourcier. Tous les chevaux blessés, tous les hommes à pied des armes de cavalerie, chasseurs, hussards et dragons, se rendront aussi à Postdam; là, seront formés des ateliers par régiment pour tout ce qui est relatif au rétablissement de la cavalerie. Les généraux, les colonels, les commandants des places, dirigeront tous les chevaux blessés et tous les hommes de la cavalerie à pied, à Postdam; ainsi tous les petits dépôts de cavalerie de Wurtzbourg, Forzheim, Cronach, Bayreuth, Erfurt, Wittemberg et enfin de tous autres lieux, sont supprimés. Désormais, tous les dépôts d'infanterie restés à Cronach, à Erfurt, à Wurtzbourg et à Forzheim prendront la direction suivante. Tout ce qui appartient aux 1er et 5e corps sera dirigé sur Stettin. Tout ce qui appartient aux 3e et 7e sera dirigé sur Custrin. Tout ce qui appartient aux 4e et 6e sera dirigé sur Spandau. Les généraux commandant les corps d'armée et les commandants des places donneront des ordres en conséquence. Le dépôt général de l'artillerie sera à Spandau. Les commandants qui, après la réception du présent ordre, continueraient à garder des dépôts dans la place, seront mis à l'ordre de l'armée; les hommes isolés et les détachements seront dirigés sur les dépôts de leurs corps d'armée. L'Empereur ordonne qu'un mois de solde sera payé à l'armée; le payeur du 6e corps recevra les fonds à Erfurt. Beaucoup d'officiers, sous-officiers et soldats ont de l'argent dont ils sont embarrassés ; le payeur les fait prévenir qu'il a des traites du caissier de la trésorerie sur lui-même, ce sont des effets à vue et au porteur; ceux qui voudront profiter de cette voie, pour envoyer des fonds chez eux, peuvent se présenter au payeur de leur corps d'armée. »

[LV] Berthier au maréchal Ney. — Berlin, 5 novembre 1806.

« L'Empereur approuve fort vos idées relativement au bombardement que vous proposez de faire de la ville de Magdebourg. J'écris au général Le Marrois à Wittemberg ; j'écris à M. Thiars à Dresde pour que l'on vous fasse passer encore de huit à dix mortiers et les munitions nécessaires. J'écris également que l'on vous fasse passer six pièces n° 24. L'Empereur trouve qu'il serait nécessaire que vous envoyassiez un de vos officiers d'artillerie à Wittemberg près le général Le Marrois et de là à Dresde pour faire hâter l'arrivée des objets dont vous avez besoin pour votre bombardement; même cet officier pourrait vous procurer à Dresde un équipage de siége si cela devenait nécessaire. Les pièces de 24 vous serviraient à tirer à boulets rouges. J'écris au général Le Marrois et au général Songis qu'il vous fasse passer un grand nombre d'obus de manière que vous puissiez en jeter avec les obusiers

que vous avez en très-grande quantité. L'Empereur pense que la manière la plus avantageuse de bombarder serait de commencer le feu avec deux mortiers, une pièce de canon et un obusier ; deux heures après, quatre mortiers, deux obusiers et deux pièces de canon ; quatre heures après, six mortiers, trois pièces à boulets rouges et trois obusiers ; au bout de quarante-huit heures, huit mortiers, ce que vous avez d'obusiers et quatre grosses pièces à boulets rouges ; enfin, au bout de soixante heures, douze mortiers, vos six pièces de 24 à boulets rouges et tous les obusiers que vous pouvez avoir. Les habitants et la garnison ne pourront tenir à ce feu progressif. L'Empereur porte une grande confiance dans cette manière de tirer, et par là il est impossible que dans trois jours le commandant, quelque tenace qu'il soit, ne vous demande à capituler. Vous pouvez accorder que les officiers seront prisonniers sur parole ; que leurs chevaux et leurs effets leur seront conservés ; que la garnison défilera avec les honneurs de la guerre, pour de là se rendre prisonnière de guerre en France ; que les munitions, les caisses, etc., etc., appartiendront à l'Empereur. Vous savez que l'Empereur s'est emparé de Hesse-Cassel. Communiquez fréquemment avec le roi de Hollande, qui est en Hanovre, et faites-moi passer souvent de ses nouvelles, ce que l'Empereur vous recommande. »

[LVI] **Défense des côtes, en 1806 et 1807, par les corps ci-dessous désignés.**

« 1°, à Utrecht, 18,500 hommes (dont 13,500 Hollandais) ; 2° à Wesel, 11,000 (sous Louis Bonaparte) ; 3° à Pontivy, grenadiers pour la Bretagne, division Boyer, 2,400 d'élite ; 4° sous Brune, à Boulogne, 5.000 et 6,000 gardes nationaux ; à St-Omer, 6,000 gardes nationaux et 18,000 ; 5° à Paris, réserve Junot à transporter en poste, non compris 3,000 gardes municipaux sédentaires, 8,000 ; 6° Bouches du Weser et de l'Elbe, Bresne, corps Mortier, 20,000. A dix lieues de la côte, et de cinquante en cinquante lieues, il y avait des corps de 15 à 20,000 soldats, dont un tiers de garde nationale mobile, avec marins montés sur embarcations, pour croiser aux embouchures des fleuves ; armer de canons les passes et couler bas tout bâtiment suspect cherchant à forcer le blocus. La Bretagne, formant presqu'île de vingt lieues de diamètre, était défendue par un camp de 2 à 3,000 hommes d'élite, établi sur la crête de partage des eaux et ayant des signaux de correspondance dans toutes les directions. Les corps qui peuvent être défendus par une réserve commune, à cinq marches en arrière du centre de l'angle saillant de la direction générale de la côte, sont réduits à moitié, une réserve se portant en poste de l'un à l'autre. Une ou deux réserves de troupes d'élite appuieront de la capitale qu'elles gardent, aux différents corps autour d'elles à cinq ou six journées. »

[LVII] **Berthier au maréchal Ney.—Varsovie, 4 janvier 1807.**

« L'ordre de l'Empereur, M. le maréchal, est que vous couvriez avec votre

corps d'armée Thorn et le blocus de la place de Graudenz. Le général de division Rouyer va se rendre à Bromberg, pour y prendre le commandement du corps d'troupes de Hesse-Darmstadt ; il se fera aider, pour l'investissement de Graudenz, par les troupes de la division du corps du prince de Ponte-Corvo qui sont encore à Thorn. Vous aurez soin, M. le maréchal, de veiller au blocus de Graudenz, ainsi qu'à la conservation de Thorn et des magasins de Bromberg. Le prince de Ponte-Corvo va se porter sur votre gauche pour couvrir le siége de Dantzig et celui de la place de Colberg. L'Empereur, M. le maréchal, ne voulant faire avec ses armées aucun mouvement offensif pendant l'hiver, désire que vous preniez des cantonnements tels qu'ils appuient la gauche du maréchal Soult et la droite du prince de Ponte-Corvo. Indépendamment de votre cavalerie légère, la division Grouchy sera directement sous vos ordres. Votre parc d'artillerie doit être sur Thorn. Donnez des ordres pour qu'on travaille aux fortifications de cette place. Faites faire du biscuit dans les manutentions de Thorn et de Bromberg de manière à avoir dans un mois de 2 à 3 cent mille rations de biscuits prêtes à servir pour les opérations de l'entrée de la campagne. Faites établir des hôpitaux à Thorn de manière que le pays que vous occupez ne soit jamais embarrassé, et que suivant les circonstances vous puissiez vous porter sur telle direction donnée. »

[LVIII] Le maréchal Ney à Berthier — Bartenstein, 14 janvier 1807.

« J'ai reçu, hier à 4 heures du matin, à Heilsberg, la lettre de Votre Altesse datée de Varsovie. Par mes dispositions du 9, je voulais diriger une forte reconnaissance sur Kœnigsberg, pour m'assurer si l'ennemi avait définitivement évacué cette place, mais de nouveaux renseignements m'y ont fait renoncer : ainsi les 2 bataillons de voltigeurs occupent depuis hier la rive gauche de la Łain, depuis Cangheim et Leunenburg. Le 20e de hussards est à Kaltwangen, le 1er bataillon de grenadiers à Schippenbeil, le tout aux ordres du colonel Lamartinière du 50e régiment établi à Katwangen. Le 10e de chasseurs à cheval est à Horstenstein et sur la route de Preussich-Eylau. Le 25e d'infanterie légère sera réuni demain à Bischoffstein et le 27e de ligne à Seibourg, commandés par le général Roguet. Le général Marcognet continuera d'occuper Passenheim et Bischofsburg avec les 6e et 76e de ligne. Le 3e bataillon de voltigeurs est placé à Ruckarben jusqu'à Bartenstein occupant tous les débouchés sur la rive gauche de l'Alle qui communiquent avec Domnau et Preussich-Eylau. Le 2e bataillon de grenadiers est à Bartenstein, le 3e à Heilsberg. Le 50e régiment d'infanterie est à Guttstadt et le 59e en seconde ligne entre Altenstein, Klingerswald et Nosberg. Le 6e d'infanterie légère campe à Liebstadt et Morhungen. Le 39e de ligne, Liebmülh et Osterode. Les 1800 hommes environ de troupes de Hesse-Darmstadt sont à Neumarck, Lœbau et Gilgenburg. D'après la lettre de Votre Altesse il paraît que cette division de troupes auxiliaires, à qui il manque en-

core 4 bataillons qui ne tarderont pas d'arriver à Bromberg, doit passer sous les ordres du général Rouyer, pour observer Graudenz sur la rive de la Vistule. Cependant je tiendrai de nouveaux ordres pour faire rétrograder sur Thorn le lieutenant général de Werner qui commande cette division. J'ai donné ordre au général Grouchy de diriger sa marche sur Bischofsburg par Ortelsburg et de laisser un régiment dans ce dernier endroit, d'en établir un à Mensguth, une brigade à Bischofsburg et une en réserve à Seeburg; je pense que ce mouvement sera terminé avant quatre jours. Je n'ai aucune nouvelle de la position des troupes du prince de Ponte-Corvo, ni de celle du maréchal Soult; j'apprends indirectement que les cuirassiers du général d'Hautpoul ont passé à Neidenburg le 11 du courant, ainsi que la division de cavalerie légère du général Tilly et les dragons aux ordres du général Sahuc, pour se diriger sur Soldau. Ils paraissent se diriger sur la Drewentz vers Gollup et Strasbourg (Pulwieska) et aussi vers Osterode. Le roi de Prusse est bien positivement parti de Kœnigsberg pour Memel le 6 janvier. Le 9 du courant, le corps du lieutenant général de L'Estocq, fort d'environ 9,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, qui était en pleine marche sur Insterburg, a fait halte et est revenu occuper Friedland, Schippenbeil, Barthen, Rossel et Rastenburg. Un second corps d'armée, dont on estime la force à 4,000 hommes, commandé par le général Ruchel, occupe Kœnigsberg par 2 bataillons d'infanterie légère, et par ses avant-postes, Domnau, Preussisch-Eylau, Landsberg, Wormsdil et Holland. Le 10, nous avons attaqué et occupé Schippenbeil; le 11, l'ennemi est venu avec du canon et un bataillon d'infanterie légère, reprendre ce poste. La perte de part et d'autre a été de peu de conséquence, et le soir même un renfort de quelques compagnies d'infanterie nous a permis de réoccuper ce poste important à cause des grandes communications de Kœnigsberg qui y aboutissent. Aujourd'hui nous avons également chassé l'ennemi de Leunenburg et de Langheim, afin de couvrir mon flanc droit et d'être en mesure de repousser toute agression de la part de l'ennemi. Les prisonniers et déserteurs assurent qu'une division de 6,000 Russes marche sur Kœnigsberg, qu'une autre de pareil nombre est placée en arrière de Barthen et de Rastenburg et qu'ils veulent forcer les Prussiens à m'attaquer. Le temps est si changeant, du dégel à la gelée, qu'il est présumable que l'ennemi n'osera rien entreprendre de bien positif. Nous occupons un excellent pays, le soldat y vit abondamment. Je manque de cavalerie sur tous les points, et si j'en avais davantage, elle vivrait non-seulement très-bien, mais pourrait encore se réparer et pourvoir à tous ses besoins. Par ma position actuelle, je couvre non-seulement le flanc gauche du maréchal Soult, mais je forme un double corps d'observation de Thorn à Graudenz. La ligne de la Passarge m'aurait convenu davantage, mais je m'éloignais trop de Wittemberg, quoique l'intervalle pût facilement être rempli par de la cavalerie légère. Si le corps d'armée du prince de Ponte-Corvo doit appuyer sur Dantzig, pour hâter la prise de cette place, que sans doute le maréchal Mortier est chargé de réduire, et qu'en même temps le prince doive bloquer Graudentz par la rive droite de la Vistule, ses derrières

et sa droite seront loin d'être assez couverts par moi. Il faudrait donc que le maréchal Soult pût occuper, par une division d'infanterie, Wittemberg, Ortelsburg et Passenheim. Alors il me serait aisé d'appuyer à gauche, en plaçant ma droite à Guttstadt, et ma gauche à Tœkemitz ou Frichenhaff, et on pourrait laisser quelques escadrons sur l'Alle et les cuirassiers du général d'Hautpoul à Hahestein et Allenstein pour former la réserve. Cette disposition couperait à l'ennemi toute communication par terre avec Graudenz, Dantzig et Colberg, et nous permettrait de laisser reposer les troupes pendant quelques mois : car je ne pense pas que l'ennemi ait assez de monde pour se jeter entre ma droite et la gauche du maréchal Soult et s'aventurer dans un pays où non-seulement les communications sont difficiles, mais qui n'offre que très-peu de ressources pour faire subsister les troupes ; c'est-à-dire, aux environs de Meidenburg, Soldau et Gilgenburg, absolument épuisés. J'irai demain à Schippenbeil et retournerai à Allenstein par Bischoffstein et Seeburg. »

[LIX] Maréchal Ney au général Roguet. — Bartenstein, 14 janvier 1807.

« Au reçu de ma lettre, général, vous donnerez ordre aux trois bataillons du 25e léger d'être réunis demain 15 du courant à Bischolstein, laissant à Seeburg les bagages, les conscrits. Les chefs de bataillon Arné et Delorme, commandant les 1er et 2e bataillons, de voltigeurs occupent Leunenbourg et Wotterkein. Outre les avant-postes que vous aurez dans la direction de Russel vous aurez soin de lier votre gauche avec M. Arné au moyen de patrouilles : seulement *il faut se tenir ensemble lorsque l'ennemi menace d'attaquer*. Le 27e a ordre de venir à Seeburg et vous servira de réserve. Votre retraite, si elle était forcée, serait d'abord *Thegsten*, rive gauche de la Pisse qu'il faudrait défendre avec opiniâtreté et même y attendre des ordres, parce qu'il peut être renforcé par Barbenstein, Heilsberg et Seeburg à la fois en même temps qu'il couvre ces positions. La division de dragons du général Grouchy est en marche et se dirige sur Bischofsburg et Seeburg ; dès qu'il sera à proximité de vous, nous serons tranquilles sur tout ce que l'ennemi oserait entreprendre ; d'ailleurs il est loin d'avoir les forces nécessaires pour nous contraindre à une retraite de quelque importance. Communiquez avec le général Marcognet à Bischofsburg et écrivez-moi sur tout ce qui peut m'intéresser ; faites passer l'incluse au général Gardanne. »

[LX] Ney à Berthier.—26 janvier 1807, à midi et demi.

« D'après la lettre du général Maison, chef d'état-major de Bernadotte, sur l'affaire qui a eu lieu le 25 à Mohrungen, j'ai donné ordre au 27e régiment de partir aujourd'hui de Mulhen avec le général Roguet qui marche à sa tête pour aller prendre poste à Osterode avec ordre de retourner à sa première position aussitôt que votre mouvement rétrograde sur ce point commencera à

s'effectuer : provisoirement je ferai remplacer ce corps par le 6e léger qui est à Gelgenburg. »

[LXI] Ney à Berthier.—Liebstadt, 5 février 1807, 11 heures du soir.

« Parti pour Liebstadt ce matin, conformément aux ordres de l'Empereur, j'ai dû culbuter un corps de 6,000 fantassins et 2,000 cavaliers russes jusqu'à Att-Reichau. Le général Roguet poursuivit seul avec sa brigade les débris de l'ennemi; le reste de mon corps d'armée changea de direction à droite à Att-Reichau pour se diriger sur Liebstadt, le 50e restant à Att-Reichau pour garder les prisonniers. Le général Roguet a ordre de poursuivre vivement jusqu'à Mohrungen, de reposer quelques heures et de me rejoindre sur Liebstadt par Hermenau et Werkellen. »

[LXII] Napoléon à Maret, à Varsovie.— Liebstadt, 20 février 1807.

« Monsieur Maret, je n'ai point reçu de lettre de vous par le dernier courrier. Il est convenable que vous m'instruisiez régulièrement de ce qui se passe. On m'a annoncé 900 Polonais arrivés à Osterode, ce qui m'a fait grand plaisir; je désirerais en avoir plusieurs milliers pour opposer aux Cosaques. Si, par les renseignements que vous donnent mes courriers, le chemin d'Osterode à Varsovie derrière la Wkra est assez sûr et beau, je ne vois pas d'inconvénient que vous vous rendiez à Osterode pour me présenter les signatures. Il faudrait faire ce voyage lestement en traîneau ou calèche du pays, car vous allongeriez beaucoup de venir par Thorn. Concertez-vous avec M. Daru pour renvoyer à Paris tous les auditeurs inutiles et qui perdent ici leur temps; qui, peu accoutumés aux événements de la guerre, écrivent beaucoup de bêtises à Paris. Il est inutile que M. l'archichancelier envoie désormais le travail des ministres par un auditeur. Ce travail peut être apporté par un officier qu'expédiera le ministre Dejean, et ce sera par des officiers d'état-major qui devront rejoindre leurs corps et qui auront d'ailleurs pour instruction d'observer ce qui se passe sur les derrières. Par ce moyen, ce voyage me sera plus utile et plus sûr; écrivez-en au ministre Dejean et à M. l'archichancelier. Le ministre pourra même donner à ces officiers des instructions particulières sur les renseignements qu'ils doivent recueillir; ils pourront même en recevoir du maréchal Kellerman et du général Clarke. »

[LXIII] Napoléon au général Duroc. — Liebstadt, 20 février 1807.

« Je ne reçois qu'aujourd'hui votre lettre du 16. J'ai reçu des nouvelles du combat d'Ostrolenka, mais je n'en ai par reçu de ce qui s'est passé le

17. Je pense que vous pouvez m'écrire directement sans passer par Thorn ; cela abrégera beaucoup la correspondance. L'intendant aura reçu du major-général les dispositions pour les cantonnements de l'armée. J'imagine que les 40,000 Bavarois ne tarderont pas à arriver, ou au moins qu'ils sont en marche. Parlez-en au prince royal de Bavière ; dites que je compte sur lui dans cette circonstance. On me rend compte que 900 Polonais à cheval sont arrivés à Osterode ; ce seront mes Cosaques. S'il pouvait y en avoir 3 ou 4,000, ce serait d'un grand secours pour l'armée. La connaissance du pays et celle de la langue sont aussi d'un grand avantage, cela fera que les Polonais déserteront du camp ennemi. Il a fait un dégel qui a beaucoup contrarié les mouvements que j'ai faits pour reprendre mes cantonnements l'ennemi ne m'a pas suivi. On m'envoie des souliers, et je demande du pain. Qu'avais-je besoin de dix-neuf tonneaux de souliers à la suite de l'armée ? C'est de la folie. Faites-moi connaître quand le maréchal Lannes pourra reprendre le commandement de son corps d'armée ; s'il pourra le reprendre dans la campagne ; quelles sont ses dispositions physiques et morales. J'ai besoin de monde autour de moi, et Savary me manque. Si donc il ne pouvait pas servir de quelque temps, je ne serais pas éloigné de donner à Masséna le commandement de son corps. Voyez avec l'intendant, s'il ne serait pas convenable d'établir tous les vénériens dans une position intermédiaire, comme, par exemple, à Lowiez ; cela diminuerait d'autant les hôpitaux de Varsovie. Il me faudra beaucoup d'hôpitaux du côté de Thorn, puisque, indépendamment des 6,000 blessés de la bataille, je ne tarderai pas à avoir des malades. Donnez-moi des nouvelles de Lemarrois ; sa santé permet-elle de compter de sa part sur quelques services ?

[LXIV] Napoléon au maréchal Soult. — Osterode, 26 février 1807.

« Nous avons trouvé à Elbing 80,000 quintaux de blé et une grande quantité de vin. J'ai beaucoup de biscuits en route de Thorn, et beaucoup de farine à Bromberg. Dans 4 ou 5 jours, nous serons dans une situation respectable. Étudiez le pays pour que, lorsque Klein sera arrivé et reposé et que vos gens auront du pain assuré pour 2 jours, vous puissiez sortir et faire à l'improviste une belle expédition qui puisse vous donner 5 à 600 prisonniers. »

[LXV] Napoléon au roi de Prusse. — Camp impérial d'Osterode, 26 février 1807.

« Monsieur mon frère, j'ai reçu la lettre de Votre Majesté, en date du 17 février, que m'a remise son aide de camp le colonel de Kleist. Je lui ai fait connaître ce que je pensais de la situation actuelle de nos affaires. Je désire mettre un terme aux malheurs de votre maison et de vos peuples, et réorganiser promptement la monarchie prussienne, dont la puissance inter-

médiaire est nécessaire à la tranquillité de toute l'Europe. Je désire la paix avec la Russie, et, si ce gouvernement n'a aucun projet sur la Turquie, il me semble qu'il serait possible de s'entendre. La paix avec l'Angleterre n'est pas moins nécessaire à tous les peuples ; et je n'aurais aucune difficulté à envoyer à Memel un plénipotentiaire pour assister à un congrès tenu entre la France, l'Angleterre, la Prusse et la Porte. Mais Votre Majesté comprendra, comme l'expérience des temps passés l'a prouvé, qu'il serait possible qu'un tel congrès restât plusieurs années en séance ; celui de Westphalie a, je crois, duré dix-huit ans. Cependant la situation de la Prusse ne permet pas cet état précaire et incertain pendant tout le temps qu'il faudrait pour discuter, commenter et concilier de pareils intérêts. Je pense donc que Votre Majesté me fera bientôt connaître qu'elle a adopté le parti le plus simple, le plus expéditif, celui qui est vraiment conforme au bien de ses peuples. Ce que je prie Votre Majesté de tenir pour certain, c'est que je suis dans les dispositions les plus favorables pour le rétablissement de nos anciens rapports ; et même j'ajouterai que je désire un accommodement avec la Russie et l'Angleterre, si elles le veulent véritablement. J'aurais horreur de moi d'être la cause de l'effusion de tout sang ; mais, si l'Angleterre croit cette effusion de sang utile à ses projets et à son monopole, qu'y puis-je ? »

[LXVI] Napoléon à Talleyrand.—Osterode, 27 février 1807.

« Le défaut de subsistances rend ma position médiocre. La ville d'Elbing nous fournit cependant d'assez notables ressources. Veillez à ce qu'on nous fasse du biscuit. Si la Vistule est navigable, expédiez-moi une vingtaine de milliers de quintaux de farine par cette rivière jusqu'à Thorn. Lorsque je les aurai à Osterode, ma position sera améliorée de cent pour cent. »

[LXVII] Ney à Berthier. — 27 février 1807, à 11 heures du matin.

« Le 27e de ligne a changé de direction : il s'établira à Wittegwalde ; j'invite le général Maison à faire éclairer ce poste intermédiaire par les dragons du général Sahuc ; par cette disposition je suis parfaitement lié avec la droite du prince de Ponte-Corvo à Osterode. J'ai deux régiments d'infanterie et deux de dragons en réserve à *Mulhen*, etc., etc. »

[LXVIII] Ney à Berthier. — 27 février 1807, à une heure après midi.

« J'ai évacué Guttstadt ce matin à 4 heures. Le général Roguet qui, avec les 25e et 27e de ligne, devait se rendre à Detterswalde, rétrogradera sur Dexpen et Leiliguelhal. Le général Lasalle avec ses trois brigades de cavalerie se rendra demain dans la même position que le général Roguet occupera à Dexpen pour éclairer les directions d'Elditten, Wolsdorff et Guttstadt.

Les dragons de Grouchy viendront demain de Watrienen à Altenstein. D'après ces dispositions, si l'Empereur ordonne que je reprenne Guttstadt je le ferai, du 1er au 2 mars, en me concentrant sur Quertz. »

[LXIX] Ney à Berthier. — 28 février 1807, 4 heures du matin.

« Le général Roguet, qui était à Wiltgwalde, et qui viendra prendre poste à Kirschftensdorff, par suite du mouvement de concentration à Gilgenberg qui devient nécessaire après le mouvement rétrograde de Bernadotte en arrière d'Osterode à Liebau, m'a rendu compte, cette nuit, qu'il avait entendu une forte canonnade le 27, dans l'après-midi, vers Osterode; le général Maison n'en parle cependant pas dans ses lettres. Le général Roguet me mande de Kirschftensdorff qu'il y a beaucoup de Cosaques et hussards russes à Osterode et qu'ils marchent sur Liebau. »

[LXX] Ney à Berthier.—1er mars 1807.

« La brigade Roguet occupera le 1er Quertz, Aukenau, Leiligenthal avec la cavalerie Lassalle. Les généraux Lassalle et Roguet prendront toutes les mesure possibles pour que l'ennemi ne puisse s'apercevoir du rassemblement des troupes qui s'opère sur Quertz pour les nouveaux cantonnements à établir Ils redoubleront de surveillance dans le service et communiqueront avec les troupes du maréchal Soult. Demain le quartier général sera transporté de Schutt à Dexpen et on recevra de nouveaux ordres. »

[LXXI] Napoléon au roi de Naples.—Osterode, 1er mars 1807.

« Il y a des officiers d'état-major, des colonels et des officiers, qui ne se sont pas déshabillés depuis deux mois, et quelques-uns depuis quatre (j'ai moi-même été quinze jours sans ôter mes bottes) au milieu de la neige et de la boue, sans vin, sans eau-de-vie, sans pain, mangeant des pommes de terre et de la viande et se battant à la baïonnette et sous la mitraille. Au milieu de ces grandes fatigues tout le monde a été plus ou moins malade. Pour moi, je ne me suis jamais trouvé plus fort, et j'ai engraissé. C'est donc une mauvaise plaisanterie que de nous comparer à l'armée de Naples, faisant la guerre dans le beau pays de Naples, où l'on a du vin, de l'huile, du pain, du drap, des draps de lit et de la société. Les levées immenses que je fais en France et en Italie, s'opposent à ce que je vous envoie de l'argent; je viens de dépenser 12,000,000. Une guerre comme celle que je fais use le personnel et le matériel, il faut donc un argent immense pour tout réparer. Voici tous les secours que je puis vous envoyer : 6,000 hommes des dépôts, armés et bien habillés, sont partis pour renforcer vos corps; 3,000 partiront au 15 avril, ce qui vous fera 9,000 hommes; et je vous envoie pendant les mois d'avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre et novembre

500,000 fr. par mois, ce qui fera 4,000,000. L'armée de Naples n'a pas lieu de se plaindre. Dites-leur : « Vous vous plaignez ! demandez au général « Berthier : il vous dira que votre Empereur est pendant des quinze jours, « mangeant des pommes de terre et bivouaquant au milieu des neiges de la « Pologne. Jugez de ce que doivent être les simples officiers : ils ne mangent « que de la viande. »

[LXXII] Napoléon à Duroc.—Osterode, 5 mars 1807.

« Rapp passera tous les jours, à l'heure de midi, les passagers qui doivent être munis d'armes, de cartouches et de vivres jusqu'à Strasbourg, où on leur en donnera jusqu'ici. Comme Rapp, je désire l'avoir ici où il y a des gens qui au premier événement, ne soutiennent plus leur réputation. Mais j'ai besoin de lui à Thorn ; qu'il empêche les traînards et les petits blessés de déserter, et qu'il les renvoie à leur corps. Les bagages et les sortants des hôpitaux du 2e corps, à Thorn ; du 4e, à Bromberg ; du 6e, à Fordon et du 1er à Schwetz ; dépôt général de cavalerie à Culm. L'armée a bien besoin de fusils et de sabres, il y en a à Posen et Thorn. »

[LXXIII] Napoléon à Daru.—Osterode, 6 mars 1807.

« C'est la pénurie des vivres qui enchaîne toutes nos opérations ; farine, biscuit, eau-de-vie, tout est bon. »

[LXXIV] Napoléon à Clarke.—Osterode, 6 mars 1807.

« Pendant la bataille d'Eylau, et sur les derrières de la ligne, on sema une terreur panique; on cria que les cosaques venaient ; aussitôt les traînards et la valetaille prirent la fuite. Il en est qui se sont sauvés au delà de Thorn et qui se dirigent peut-être sur l'Oder. Donnez des ordres pour qu'ils soient arrêtés et qu'on les envoie sur les dépôts des corps qui sont : Schwetz, pour le 1er corps ; Thorn, pour le 3e ; Bromberg, pour le 4e ; Varsovie, pour le 5e ; Fordon, pour le 6e. »

[LXXV] Napoléon à Duroc.—Osterode, 6 mars 1807.

« Rapp dit qu'il y a beaucoup de fuyards sur la rive gauche, qu'il envoie sur les principales routes pour les faire rejoindre ; le mieux serait de les renvoyer comme convalescents sur les dépôts des corps qui sont : 1er, Schwetz ; 2e, Thorn ; 4e, Bromberg, 5e, Varsovie et 6e, Fordon ; la cavalerie à Culm. Rapp mettra, dans chacun d'eux, un commissaire de guerre pour qu'on fournisse ou répare, vivres et effets, et quand leur moral sera rétabli les renvoyer par 100 hommes sur Osterode. Faire de même à Hastrel, à Kustrin et à Mazel, à Posen. Que tous envoient des patrouilles sous un officier de gendarmerie et d'état-major qui, marchant sur Thorn, feront refluer chacun sur son dépôt. »

[LXXVI] **Napoléon à Daru.—Osterode, 8 mars 1807.**

« Je suis fort alarmé de la mauvaise situation des magasins de Bromberg. Je suppose que vous avez pris des mesures pour y faire transporter les 6,000 quintaux de farine qui sont à Posen, et pour faire moudre les 24,000 quintaux de grains qui se trouvent dans cette dernière ville. Il faut avoir, le plus tôt possible, 20,000 quintaux de farine à Bromberg, à Thorn et dans les environs. C'est par là que doit se nourrir l'armée. Tous les convois de Kalisz, de Posen, devaient être dirigés sur Varsovie ; j'imagine que vous leur avez donné la direction de Thorn. »

[LXXVII] **Napoléon à Daru.—Osterode, 8 mars 1807.**

« Si j'avais à Osterode 6,000 quintaux de farine, je serais maître de mes mouvements ; mais ils n'y sont pas, et cela me donne de l'inquiétude. Du district de Plock et des différents points de la Pologne et de la Silésie, dirigez des bœufs sur Thorn et Osterode. »

[LXXVIII] **Napoléon à Talleyrand.—Osterode, 9 mars 1807.**

« Répondez à M. de Vincent que mon plan est de restituer au roi de Prusse son trône et ses états, et de maintenir l'intégrité de la Porte. Quant à la Pologne, cela se trouve contenu dans la première partie de la phrase. La tranquillité de l'Europe ne sera stable que lorsque la France et l'Autriche, ou la France et la Russie, marcheront ensemble. »

[LXXIX] **Napoléon au maréchal.—Osterode, 10 mars 1807.**

« Mon cousin, faites-moi connaître la situation réelle de votre corps. Comment vivez-vous ? Quand pourrez-vous avoir quatre jours de pain à l'avance ? Afin que, si vous marchiez, vous puissiez le faire distribuer à vos troupes. Vos caissons *pourraient* être chargés de quatre autres jours de pain, que je vous ferai fournir des magasins d'Osterode. Faites-moi connaître la situation de votre artillerie et celle de vos transports de la compagnie Breidt ; 28 pièces d'artillerie sont loin d'être suffisantes. Ayant une 3e division, il vous en faut au moins 40 pièces. Sur ce : Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

[LXXX] **Le ministre de la guerre au général Roguet. — 19 mai 1808.**

« Général, l'intention de Sa Majesté est que vous vous rendiez en toute diligence à Breskens, pour prendre le commandement de l'île de Cadzan, 24e division militaire. Vous voudrez bien partir en poste à la réception de cette lettre : à votre passage à Bruxelles, vous prendrez les ordres du général Chambarlhac qui vous remettra vos lettres de service. »

[LXXXI] **Le ministre de la guerre au roi de Hollande. — 19 mai 1808.**

« L'Empereur me charge par son ordre, daté de Bayonne le 15 mai, par courrier extraordinaire, d'informer Sa Majesté des dispositions qu'il a déterminées pour la sûreté de l'escadre de Flessingue qui est menacée par les Anglais. Sa Majesté impériale me charge, en conséquence, de faire connaître à Votre Majesté que son intention est : 1° Que votre Majesté fasse passer, sur-le-champ, dans l'île de Cadzan, douze cents hommes de troupes hollandaises pour se réunir aux troupes françaises qui s'y rassemblent sous les ordres du général Roguet ; 2° Que Votre Majesté fasse venir également, sur-le-champ, dans l'île Walcherau, à portée de l'île de Cadzan, et à une demi-journée de marche au plus de l'escadre, sous le commandement du général de brigade, 3,000 hommes d'infanterie hollandaise avec 400 chevaux et 6 pièces d'artillerie pour se tenir constamment en mesure de se porter rapidement au moindre événement sur la position de l'escadre et passer l'Escaut s'il était nécessaire pour appuyer les troupes réunies dans l'île de Cadzand, si le cas l'exigeait. L'Empereur désire que Votre Majesté ordonne au commandant de ce corps, de correspondre avec le général de division Monnet qui est à Flessingue pour agir de concert suivant les circonstances. L'Empereur m'ordonne de prévenir Votre Majesté que les circonstances exigent que toutes ces troupes soient en mouvement pour se rendre à l'île de Cadzand et dans l'île de Walcherau 14 heures après l'arrivée du courrier, chargé de porter cette dépêche à Votre Majesté par le retour du courrier. Je supplie Votre Majesté de vouloir bien me faire connaître les ordres qu'elle a donnés pour remplir à cet égard les intentions de Sa Majesté l'Empereur et roi. »

[LXXXII] **Le ministre de la guerre au général de division Monnet, commandant à Flessingue.—19 mai 1808.**

« Général, je vous préviens que je viens d'écrire au roi de Hollande, pour lui faire connaître que l'intention de l'Empereur est qu'il fasse réunir, sur-le-champ, dans l'île de Walcherau, sous le commandement d'un général de brigade, un corps de 3,000 hommes d'infanterie hollandaise avec 400 chevaux et 6 pièces d'artillerie. Ce corps doit être placé à portée de l'île de Cadzand, et à une demi-journée de marche au plus de l'escadre, pour le tenir constamment en mesure d'appuyer l'escadre de Sa Majesté ou de se porter dans l'île de Cadzand, dans le cas où l'ennemi dirigerait ses attaques sur la gauche de l'Escaut. Le général commandant ce corps hollandais doit correspondre avec vous pour agir de concert dans tout ce qui peut concourir à la défense du pays et à la sûreté d'escadre de Sa Majesté. Indépendamment du corps qui doit être réuni dans l'île de Walcherau, Sa Majesté le Roi de Hollande doit faire passer dans l'île de Cadzand un régiment de 1,200 hommes de troupes hollandaises pour se renouer aux troupes françaises qui se trouveront employées sous les ordres du général de brigade Roguet. Deux corps

de réserve formant ensemble environ 4,000 hommes sont réunis à une journée de marche de Breskens sous le commandement des généraux Vandamme et Chambarlhac et prêts à se porter au premier signal dans l'île de Cadzand. Toutes ces troupes ont l'ordre de se rendre dans l'île de Walcherau dans le cas où l'ennemi aurait dirigé ses attaques de ce côté et serait parvenu à y opérer un débarquement. Le général Roguet a l'ordre de correspondre avec vous, général, afin que vous agissiez de concert pour repousser l'ennemi en cas d'attaque et protéger par tous les moyens qui sont à votre disposition l'escadre de Sa Majesté. L'Empereur ordonne, général, que vous restiez constamment à Flessingue et que vous donniez tous vos soins pour mettre cette place ainsi que les autres points qui dépendent de votre commandement sur un pied de défense respectable et à l'abri des entreprises de l'ennemi. Rendez-moi compte, général, par un rapport exact et détaillé des dispositions que vous aurez faites pour remplir les intentions de Sa Majesté. »

[LXXXIII] Le général de division Monnet, commandant supérieur de la place de Flessingue et de l'île de Walcheren. — 23 mai 1808.

« J'ai eu l'honneur de recevoir ce jour votre lettre du 19 mai. Je vais m'occuper de suite des dispositions pour le placement de ces troupes suivant les instructions de Sa Majesté. Vous pressentirez, par la lettre du ministre de la guerre hollandais, reçue la nuit dernière, qu'on est peu disposé à exécuter votre ordre et qu'on compte fournies *à compte* les troupes hollandaises qui sont déjà dans l'île de Walcherau en feignant de les mettre à ma disposition, quoiqu'elles y soient depuis un an ; ne m'étant jamais dessaisi du commandement que m'a donné Sa Majesté, je désire me tromper à cet égard. Votre Excellence verra, par une lettre du 18 du même ministre, qu'on élude ma demande de chevaux du train et de cavalerie. On allègue que l'envoi de secours est subordonné à l'arrivée de la division qui est à l'armée d'Allemagne, et cependant on se propose de former des camps de plaisance en Hollande. Je fais partir demain matin le détachement de 200 hommes du 1er régiment prussien pour l'île de Cadzand conformément aux ordres du 12 courant. C'est l'adjudant commandant Chameau qui y commande provisoirement jusqu'à l'arrivée du général Roguet. »

[LXXXIV] Le général Roguet au ministre de la guerre. — Breskens, 1er juin 1808.

« Le 3e bataillon du 9e régiment d'infanterie hollandaise est envoyé aujourd'hui à Breskens en remplacement de 1,200 hommes que Votre Excellence m'a annoncés dans ses instructions : ce bataillon est composé de 18 officiers et de 438 sous-officiers et soldats. Tout est ici très-tranquille. L'ingénieur en chef des ponts et chaussées du département arrive à l'instant : je vais avec lui faire la visite de la côte : il m'a promis de faire travailler

de suite à la réparation des digues, à l'emplacement des batteries. Le directeur d'artillerie à Anvers n'a pas encore envoyé le bois nécessaire à la construction des plates-formes: il paraît qu'il n'a point d'argent pour faire les achats et qu'en outre il attend des constructions. J'ai reçu 400 bombes: les mortiers ne sont pas encore arrivés. Malgré toutes mes démarches les choses vont très-lentement. Il serait essentiel, monseigneur, que toutes les pièces que j'ai eu l'honneur de demander à Votre Excellence soient montées sur affût de côte. »

[LXXXV] Le ministre de la guerre au roi de Hollande. — 3 juin 1808.

« Sa Majesté a bien voulu me faire connaître, par son ministre de la guerre, les ordres qu'elle avait donnés, pour qu'un bataillon d'infanterie hollandaise fût envoyé dans l'île de Cadsand. Mais il paraît, d'après le rapport que je reçois à l'instant, que ce bataillon est fort seulement d'environ 450 hommes au lieu de 1,200 hommes qui devaient être envoyés dans l'île de Cadzand suivant la demande de S. M. l'Empereur. Je supplie, en conséquence, Sa Majesté de vouloir bien me faire connaître si elle a donné des ordres pour compléter ce bataillon à 1,200 hommes ou si d'autres troupes hollandaises doivent être envoyées dans l'île de Cadzand pour compléter ce nombre. »

[LXXXVI] Ensemble des dispositions prises par le général Roguet.—Cadzand, 20 mai au 30 août 1808.

« En face de Flessingue, et à deux mille mètres à gauche de Breskens, où resta établi mon quartier général, l'Escaut a 1,600 toises de large ; à partir de ce point je fis barrer le passage par trois batteries ayant ensemble 52 bouches à feu ; elles étaient espacées entre elles de 650 toises et atteignaient l'espace en mer jusqu'à 1,300 toises. A gauche, du côté du Swin, le port de l'Ecluse conduit à Sluiz, en avant du village de Cadzand ; je fis également établir sur ce point trois batteries de 9 bouches à feu, distantes entre elles de 900 mètres. Trois corps de garde d'infanterie, dont deux à droite et un à gauche, avec une réserve de cavalerie, à 500 toises en arrière de la gauche, appuyaient les premiers systèmes de batterie. Trois corps de garde d'infanterie, avec une réserve de cavalerie à 750 toises en arrière du centre des batteries de gauche, leur servaient d'appui : un sémaphore était au centre de celle-ci pour avertir en mer et à la côte de tout ce qu'on apercevait ; un autre sémaphore était à 1500 toises sur la droite du premier système de batterie. Deux corps de garde d'infanterie protégeaient l'intervalle de 2,500 toises entre ces deux systèmes. La ligne entière des batteries avait une étendue de 4 lieues ; mais les travaux de défense dit d'écluse, d'inondation, s'étendaient sur un développement plus considérable. J'avais fait réparer les digues, les écluses défensives construites en 1784 par les Autrichiens, et ajouté d'autres travaux à cet ancien système de défense. L'ensemble de cette ligne

devait être soutenu, en cas de besoin, par le général Vandamme avec qui je correspondais. Le parc d'artillerie était à 1,400 toises en arrière des batteries, entre les villages de Grœde et de Nieuwletz. A mon arrivée à Paris le ministre me reçut avec la plus grande bienveillance ; en vain je voulus revenir sur tant de difficultés et le manque trop constant des moyens nécessaires, ce sujet ne lui convenait pas. Dans une autre audience, il me donna peut-être plus encore de marques de sa satisfaction ; il voulut tirer mon horoscope : me dit que j'allais être divisionnaire et puis monta si haut que je ne pus m'empêcher de sourire. Plus tard, comme ministre de la restauration il oubliera tout cela. »

[LXXXVII] Service de surveillance le long des côtes, en 1808.

« Pour le service de surveillance d'une étendue de 15 lieues de côtes développées, 9 lieues de largeur en ligne droite, il y avait deux contrôles de douanes. Le premier contrôle sous un contrôleur, 2 lieutenants d'ordres, 13 lieutenants, 14 sous-lieutenants, 60 préposés, 12 marins. Total 102. 15 brigades composées chacune de 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 4 préposés, 2 ou 4 marins, espacées de 126 toises, gardaient les ports de cabotage, les mouillages, les yeupets ou de relâche des bâtiments de pêche, les bouches de petite rivière, les anses, les lieux de passage, les lieux favorables de débarquement et d'embarquement. Il y avait un deuxième contrôle, sous un contrôleur et 1 lieutenant d'ordre, 9 lieutenants, 9 sous-lieutenants, 36 préposés, 6 marins. Total 62. Il fournissait 9 brigades espacées de 1,000 à 1,500 toises l'une de l'autre. Les marins étaient aux lieux principaux d'ancrage aux bouches de rivière, aux ports avec un bateau de visite. Pour surveiller les abords du contrôle il y avait une goëlette de 15 tonneaux commandée par un lieutenant ayant à bord 8 hommes et 3 bateaux. Les brigades fournissaient jour et nuit : 1° en service ordinaire, moitié de leur monde ; 2° en service extraordinaire, pendant les nuits obscures, les deux tiers. Toutes les nuits, chaque poste de brigade fait deux jonctions, dans un lieu désigné, avec les postes voisins de droite et de gauche, Il y a des corps-de-garde au point de faction de chaque ligne, des baraques aux points de jonction. Une brigade ambulante par contrôle ayant deux hommes en service ordinaire et 4 en service extraordinaire parcourent tous les postes du contrôle pour éclairer, soutenir et renforcer, au besoin, le service de la ligne. En temps de guerre ou de troubles intérieurs, le service aurait pu être appuyé par 100 hommes d'infanterie répartis en 10 postes de 7 à 13 hommes ; ces derniers auraient été placés, de 3,000 toises en 3,000 toises, près des lieux favorables à l'embarquement et au débarquement, aux passages fréquentés sur les cours d'eau, au-dessus de leurs anses, surtout quand ces passages sont navigables à haute mer ; autant que possible, ils auraient été à égale distance les uns des autres ; chacun d'eux eût été à portée de seconder 2 ou 3 brigades de douanes, dans les parties les plus saillantes. Le jour, la côte est suffisamment gardée par la douane. Parmi les 10 postes d'infanterie il y a celui du centre

où résident les officiers ; les 10 hommes y sont utiles pour la correspondance des postes, y remplacer les malades; de là, on peut aller et revenir dans tous les autres postes: tous les 15 jours, on y viendrait chercher le prêt et les autres effets nécessaires. Le chiffre 10 permet 3 hommes de service par nuit : ces soldats auront au moins 2 nuits sur 3. Dans le premier contrôle, le service de la troupe est sédentaire, vu que la côte est facile à surveiller et qu'il est nécessaire de ne pas s'éloigner des havres et lieux de débarquement : les trois hommes de service par cantonnement font renforcer, le soir pour toute la nuit, d'un ou deux hommes, les postes de douanes voisins et désignés. Dans le deuxième contrôle, le service de la troupe est celui de patrouille, à cause du grand nombre de baies, anses et havres à surveiller : le parcours du chemin de ronde est réparti entre les cantonnements. En résumé, la côte est observée et défendue par 164 douaniers et 100 fantassins. Total, 264 hommes, sur 15 lieues de développement; il y a 34 postes, presque tous aux endroits favorables au débarquement. Ajoutons à ces moyens de surveillance : 1° 4 brigades de gendarmerie à pied, 20 hommes espacés de deux lieues et demie à une lieue en arrière de la côte; 2° 2 brigades à cheval, 21 hommes, espacées de 5 lieues et à 3 lieues et demie de la côte. Pour l'intervalle de 15 lieues, il y aura 205 à 305 hommes, répartis en 31 à 38 postes. 15 à 20 hommes par lieue formeront 3 chaînes de postes : 1° ceux de douaniers à demi-lieue l'un de l'autre, contre la côte; 2° ceux de gendarmes à pied, à une lieue de la côte et 2 lieues et demie d'intervalle entre eux ; 3° ceux de gendarmes à cheval, à 3 lieues et demie de la côte et à 5 lieues d'intervalle entre eux. En temps de troubles on renforcerait, à l'aide de la troupe de ligne, la première chaîne d'une demi-compagnie, la deuxième ou la troisième, chacune d'une compagnie d'infanterie ou d'un peloton de cavalerie. En temps de guerre, il faudrait en plus, de 9 lieues en 9 lieues, ou pour 15 lieues développées de côte, à trois lieues en arrière de la mer, dans une position centrale, une réserve, de 1 à 4 bataillons, autant d'escadrons et 2 à 4 pièces légères. Les côtes de France ont 1,000 lieues de développement réel dont 500 lieues de développements réduits, savoir : d'après le système indiqué et en supposant, ce qui n'arrivera, jamais, que toutes ces côtes soient également menacées, il faudrait pour la surveillance, 6,560 douaniers, 4,000 fantassins, 3,200 gendarmes à pied, 3,260 gendarmes à cheval. En temps de troubles à l'intérieur, il faudrait de plus : 6,000 fantassins, 2,000 cavaliers. En temps de guerre on devrait encore ajouter : 80 bataillons, 80 escadrons. 120 pièces légères. Total, 60,000 hommes. En arrière des positions les plus menacées, à la distance de mortier des intervalles gardés, il y aurait des corps de réserve de 5 à 25,000 hommes, avec les moyens rapides de correspondance et de transports, peut-être 5 à 6 camps, 45,000 hommes ; en tout 105,000 hommes. »

[LXXXVIII] Défense des côtes du Tenel à Tarente, en 1808.

« Des camps de 15 à 35,000 hommes, moyennement 25,000 hommes ; es-

pacés de 50 à 150 lieues, moyennement 100 lieues, près de grandes positions maritimes, appuyant autant d'escadres de 7 à 18 voiles, moyennement 12 vaisseaux, ayant avec elle des moyens d'embarquement et de transport en vieux bâtiments armés en flûte pour les deux tiers des troupes desdits camps, avec 3 à 6 mois de vivres. Pour l'Empire français, il fallait 12 camps au Tenel, Anvers, Boulogne, Brest, Lorient et Rochefort, Lesenol, Lisbonne, Cadix, Carthagène, Toulon, Reggio, Tarente: 131 vaisseaux et 300,000 hommes. Les forces nécessaires pour bloquer les ports sont les 3/4 des escadres bloquées : des escadres de 10 à 26 vaisseaux moyennement 18, distantes de 120 à 180 lieues en moyenne 150 lieues, bloquent 2 ou 3 ports d'une même mer. Ainsi les Anglais bloquèrent nos côtes à l'aide de 7 escadres, dans la Baltique, les bouches de la Meuse, la Manche, la mer de Gascogne, le détroit de Gibraltar et la mer Méditerranée. Total, 102 vaisseaux. »

[LXXXIX] Forces ennemies à la fin de 1808, en Espagne.

« En octobre 1808, l'armée espagnole comptait ; sur l'Ebre et dans la Biscaye, 145,000 hommes; en Catalogne, 20,000 ; venant de l'Acajon, en Catalogne, 10,000; Grenade, 10,000; Asturies, 18,000 hommes; effectif total, dont moitié de troupes plus ou moins irrégulières, 203,000 hommes. Au milieu de décembre 1808, l'armée de Moore compte 26,000 présents sous les armes, 4,000 hommes aux hôpitaux 1,700 détachés et 66 bouches à feu. En novembre et décembre 1808, les forces plus ou moins régulières des Espagnols comptaient, sous les généraux Palafox, 12,000; Castanos, 18,000 ; Blacke, 20,000 ; Asturies, 5,500 ; de Belvédère, 8,000 ; successivement de Fuels à Tudela, Zermoza, Espinoza et Gemonal ; plus les 5 divisions Saint-Jean, Hendra, la Romana, Ballerteros, Galluzzo, 20,000 hommes dispersés le 30 novembre à Sommo-Sierra, le 7 décembre à Talavera, le 24 à Almaraz, le 29 à Mamilla ; effectif total 83,500 hommes, dont 1/5 de cavalerie et 80 bouches à feu. Autour de ces corps, agissaient accidentellement et avec assez peu d'ensemble cent mille guerillas. »

[XC] Dispositions en arrière de l'armée. — 1807.

Cette note aura rapport aux huit positions différentes de la Grande Armée pendant la campagne de 1807 : 1°, du 18 au 22 décembre 1806, quartier impérial Varsovie ; 2°, du 23 décembre au 1er janvier 1807, combat de Czarnowo, passage du Bug, de l'Ukra et de la Sonna, combat de Pultusk, prise des quartiers d'hiver ; 3°, du 2 au 29 janvier, avant la levée des cantonnements et la

bataille d'Eylau, quartier impérial Varsovie ; 4e, du 7 au 20 février, quartier impérial Eylau ; 5e, du 22 février au 2 avril, quartier impérial Osterode ; 6e, du 3 avril au 7 juin, quartier impérial Finkenstein, sauf le 1er juin, le 30 et 31 mai, où l'Empereur vint devant Dantzig ; 7e, du 8 au 14 juin, passage de la Passarge, bataille de Friedland, poursuite des Russes, quartier impérial Deppen, Guttstat, Heilsberg, Eylau et Friedland ; 8e, du 19 au 9 juillet, jour de la paix, quartier impérial Tilsitt.

Situation générale ; — A la fin de 1806, et au commencement de 1807, la Grande Armée s'était accrue de : 1°, 7 régiments d'infanterie enlevés à l'intérieur et remplacés par les ouvriers enrégimentés des ports, 2 ou 3 divisions de 9 à 12 régiments, 12,000 hommes de cavalerie de ligne venus, sans chevaux, d'Italie, et montés dans les dépôts d'Allemagne. Les régiments, qui ne se trouvaient pas au delà du Rhin ou des Alpes, avaient été campés à Utreck, Boulogne, Saint-Lô, Pontivy, Napoléonville ; des détachements de 6,000 gardes nationales d'élite à Saint-Omer, Ivetot et Bordeaux et la garnison de Paris pouvant appuyer les côtes du nord et de l'est par une réserve d'élite de 6,000 hommes voyageant en poste sur relais organisés, présentaient de 40 en 40 lieues, à 10 lieues de la côte, des centres de résistance de 10 à 15.000 hommes, dont un tiers de garde nationale mobile, total, pour l'intérieur, 61,000 hommes, outre les 20,000 gardes nationales. Le maréchal Kellermann gardait le Rhin avec les 100,000 hommes des bataillons de dépôt de la Grande Armée. Le maréchal Marmont échelonnait quelques troupes vers Raguse : il était prêt à se défendre dans Zara, où a y laisser ses dépôts, afin d'opérer sur les flancs de la Grande Armée avec les 20,000 hommes de son 2e corps. L'armée de Naples, forte de 24,000 combattants, avait à Castellamare un réduit de sûreté ; elle occupait Naples par deux régiments de cavalerie et quelques batteries légères ; échelonnait des détachements vers les Calabres, en face de la Sicile, de manière à pouvoir réunir, en trois marches, un corps considérable, soit au centre de l'insurrection napolitaine, soit dans la capitale, soit au point de débarquement des Anglais, ou à se réunir aux troupes de la haute Italie. Elle pouvait aussi menacer la Sicile par un tiers de ses forces. L'armée d'Italie, sous le prince Eugène, forte de 54,000 hommes, avait deux divisions d'infanterie dans le Frioul, une à Brescia, une autre à Alexandrie, 39 bataillons de dépôts de 1,150 hommes, dont 1/5 du Frioul, était à Palma-Nova et Osopo ; 1/5 en Dalmatie ; 2/5 de Naples à Peschiera, Legnago et Mantoue. Ces places fortifiées formaient, de 30 en 30 lieues, des bases successives, où étaient réunis tous les moyens militaires de la péninsule. Pendant la campagne de 1805, l'armée avait perdu 20,000 hommes ; au commencement de la suivante, un peu moins : Napoléon leva le reste de la classe de 1806 et les 60,000 conscrits de 1807 : ainsi, l'armée qui était de 450,000 hommes en 1805, de 503,000 hommes en 1806, sera, en 1807, de 580,000 hommes, plus 70,000 alliés hollandais ou saxons. La Grande Armée se composait réellement alors de onze corps, de 15 à 20,000 hommes, y compris la garde im-

périale, la réserve de cavalerie, la cavalerie de Murat en une ou deux fractions, et le corps du prince Jérôme avec les troupes auxiliaires ; la moitié de ce dernier effectif se trouvait en avant, sous les ordres directs de Napoléon : à gauche, le corps de Mortier ; à droite, celui de Silésie, protégeaient notre ligne d'opération. Ainsi, la moitié des forces impériales, dont 3/6 en 1re et 2e ligne, 2/6 sur la route d'opérations, 1/6 sur les deux flancs, étaient au delà du Rhin, entre ce fleuve et l'ennemi, 1/4 en Italie et Dalmatie dont 1/3 dépôt, 1/4 sur la rive gauche du Rhin, dont 2/3 sur ce fleuve, 1/3 à l'intérieur.

Ligne d'opérations; — En décembre 1806, on avait organisé de Posen à Varsovie quatre postes, manutentions et magasins principaux, cuisant 50,000 rations par jour. Des généraux gouverneurs ou commandants militaires, étaient déjà établis dans les pays de Minden, d'Hanôvre, d'Erfurt, de Munster, de Brunwick, de Fulde, de Bayreuth, à Cassel, Berlin, Kustrin, Stettin, Thorn et Varsovie ; ils y créaient des établissements militaires de tous genres. En arrière, il y avait les places de dépôt de la ligne d'opérations établies en 1806. Pendant le mois de janvier 1807, des ponts sont établis à Pultusk et à Zegrz. Sur la Vistule sont les dépôts de Marienburg, Thorn, Bromberg, Plock, Wisogrod, Modlin, Sierock, Pultusk, Praga.

Des magasins et des manutentions de dix fours, de 800 rations, pouvant fabriquer 30,000 rations par jour, et nourrir 100,000 hommes. Pendant dix jours, des hôpitaux avec salles d'armes, sont préparés à Bromberg, Sierock, Modlin, Varsovie, Thorn, Posen, Lowicz, Pultusk, mises en état de défense et armées. Indépendamment, les maréchaux pourront avoir plus près d'eux de petites manutentions provisoires pour leurs besoins journaliers. Trois adjudants commandants visitent journellement les avant-postes et les travaux de défense ; l'Empereur envoie fréquemment des personnes de sa maison pour lui rendre compte des hôpitaux, des travaux, des routes, des dépôts et des approvisionnements. Tous les détachements et convois qui arriveront des places de Mayence, Wurtzbourg, Erfurt, Wurtemberg, Hall, par Magdebourg et Berlin, sont dirigés sur Spandau, Kustrin ou Francfort, sur l'Oder, Posen, pour les dépôts des différents corps placés à Stettin, Kustrin, Plock, Thorn, Wisogrod, Varsovie et Culm, ainsi qu'il a été expliqué au commencement de ce chapitre. La plus grande partie des employés, restés à Erfurt, se rendent à la Grande Armée. Le 20 janvier, le général Lamarois réunit 2,000 hommes pour garder les bords de la Narew et du Bug. Cette division sera composée des détachements de cavalerie en passage, de six pièces d'artillerie française, d'un régiment et de quinze bataillons de tous les isolés arrivant de France. Il y aura, en outre, une compagnie d'artillerie française et une polonaise, pour la défense du pont, avec quatre bataillons pour le service de la place, et l'escorte des prisonniers. Du 7 au 20 février, la ligne de communication eut lieu par Posen et Thorn, sans passer à Varsovie ; elle se fit en canaux de Marienburg à Bromberg, en avant des corps qui assiégaient Dantzig et Kolberg. L'Empereur fit étudier deux lignes de route pour l'armée, l'une par Osterode, Marienburg, Dirschau, Neu-Stettin

et Stettin ; l'autre, liant les deux ailes de nos cantonnements, depuis Dirschau où l'on avait jeté un pont, par Bromberg et Varsovie. Il fit reconnaître la Wrka et tracer derrière cette rivière, avec postes échelonnés contre les Cosaques, une route allant directement d'Osterode à Varsovie, par Zakroczgins, où un pont sera jeté, Soldau, Mlawa, Plousk ; en attendant, on passa par celui de Zegrz. On aurait ainsi, en trente heures, des nouvelles du siége de Dantzig. Au milieu de février, l'Empereur fait reconnaître la rivière de la Passarge, depuis les lacs d'Hohenstein, jusqu'à la mer; jeter un pont avec tête fortifiée, du côté de Marienwerder, évacuer les hôpitaux et les dépôts de Plock et de Wyszogrod, sur la rive gauche, et à Posen. Des hôpitaux, des manutentions, des magasins sont établis à Nesen, Lobau, Neumarck, Bromberg, Marienburg, Fordon, Sckwetz, Mewe, Stargard et autres points de la Vistule. Une tête de pont est fortifiée en avant de Thorn. Les commandants d'armes, de Guttstadt, Allenstein, Villemberg, Prasznic, sur la ligne des cantonnements et tous ceux inutiles en Saxe, même celui de Villemberg, sont retirés; on fait rentrer les détachements de canonniers laissés dans les places, excepté un planton pour garder les effets; il y aura des commandants à Lobau, Gollup, à Dirschau et à Marienburg dont les enceintes relevées formeront tête de pont.

Du 22 février, au 2 avril; des magasins, des manutentions, faisant moudre et cuire 20,000 rations par jour, sont établis à Osterode, Strasburg, Deppen, Allenstein, Morungen, Liebstadt, Riesenburg, Finkenstein, Villemberg à proximité des corps d'armée : des têtes de pont sont fortifiées à Dirschau, Spanden, Bransberg et Thorn. A la fin de février, le général Laroche commande le dépôt principal de cavalerie de Culm, Saint-Laurent; celui d'infanterie à Posen. Varsovie, Thorn et Osterode étaient les dépôts que l'Empereur voulait surtout approvisionner : de Posen et d'Elbing, arrivèrent du biscuit, de l'eau-de-vie et des farines dans les magasins de Thorn et d'Osterode. Les magasins de Varsovie approvisionnèrent le grand quartier général à Osterode, Thorn, Pultusk, Makow et Sierok ; c'est-à-dire, les différents corps de l'armée en farine, biscuit, pain et eau-de-vie. Les communications de l'Empereur et des autres corps avec le maréchal Lefebvre, étaient protégées par des postes et des colonnes mobiles de Polonais. Les travaux, les approvisionnements des places, les pays environnants, leurs ressources et les routes, sont fréquemment reconnus. L'Empereur, prévoyant une affaire, fait évacuer les blessés sur Posen, et replier tous les dépôts de la rive droite, sur la rive gauche de la Vistule. Nous avons moins de malades que l'armée russe, cependant au seul hôpital de Thorn, il est entré 7,500 blessés. Au commencement de mars, les bagages et les sortants des hôpitaux, sont envoyés pour les 1er, 3e, 4e, 5e corps ; pour la garde; pour le 6e corps et pour la cavalerie à Schwetz, Thorn, Bromberg, Varsovie, Fordon, Culm. Kellermann continue de diriger tout par Magdebourg, Spandau et Kustrin sur les dépôts des corps d'armée. Au milieu de mars, les chirurgiens et les escortes, qui sont auprès des officiers malades, rejoignent leur corps. Un officier général, chargé de la défense du canal de Bromberg, rendra la com-

munication avec l'Oder sûre, facile et rapide. L'Empereur prescrivit à tous les commandants des corps d'armée, de visiter et de mettre en état de défense leurs cantonnements ; les ponts de Spanden, d'Elditten sur la Passarge, ainsi que les hauteurs de Guttstadt ; ils n'enverront plus les petits malades sur les derrières, mais ils auront pour eux de petits hôpitaux, le 4e corps, à Saalfeld ; le 1er corps, à Christburg ; le général Oudinot et la garde, à Strasburg ; le 3e corps, à Gilgenburg ; et le 6e, à Deppen ; il y sera nommé des commandants militaires. Les hommes disponibles des divisions de cavalerie ont ordre de rejoindre et leurs dépôts seront répartis de suite entre ceux de cavalerie, des différents corps d'armée et de la garde auxquels ils appartiennent, qui sont : pour le 2e corps, à Schwetz ; le 3e, Wraclawiek et Bromberg ; le 6e, à Verden ; les trois divisions de cuirassiers, à Marienwerder ; les dragons à Culm. Mais à dater du 19 mars, les malades du 1er corps iront à Christburg ; 11e. à Morhungen et Saalfeld ; 6e, à Osterode ; 3e, à Gilgenburg. Les plus malades seront évacués : ceux du 1er corps, sur l'hôpital de Mewe ; 3e, à Wraclawiek : 4e à Bromberg ; 6e ; à Fordon, ceux de la garde et d'Oudinot, sur Inawraclaw. A cet effet, il sera établi à Osterode un hôpital de 300 lits et à Strasburg. Les malades de la cavalerie seront envoyés à Culm. Quant aux dépôts des régiments à l'intérieur, leur déplacement, toujours coûteux, ne devait avoir lieu qu'à la paix générale.

Les ponts de Marienburg et de Marienwerder, étant établis, l'Empereur fit établir, le 23 mars, la route de Saalfeld et Finkenstein à Thorn, par Freystadt, Reyden, Culmsée. pour la communication avec son quartier général, qu'il voulait porter à Finkenstein, au commencement d'avril, cette route, organisée par journées d'étapes, ira de Saalfeld et Finkenstein à Thorn, par Freysladt, Reyden et Culmsée. Napoléon maintint les administrations à Riesenburg, et fit reconnaître une position pour une armée de 100,000 hommes, la droite, au lac de Saalfeld et la gauche du côté de Christburg. Le contingent de Saxe-Weimar protégeait, à Warta, les communications entre l'Oder et la Vistule. L'empereur remplaça par des ponts sur pilotis, plus solides et d'un meilleur service, les ponts de bateaux de Modlin, Sierock, Marienburg et Dirschau, détruits par l'inondation, et améliorer ces places. Quelques grands travaux qu'exigent ces entreprises, l'abondance des bois en facilitait le succès. Dans la défense d'un pont et d'une tête de pont, consistait toute notre bonne position. On établit sur la rive droite du Bug une redoute soutenue par les batteries de Sierock qui refoula l'ennemi de Wiskow jusqu'à Brock.

Du 3 avril, au 7 juin ; des hôpitaux, des manutentions de six fours, pouvant confectionner chacune 30,000 rations par jour, furent successivement établis ou augmentés à Neuenburg, 4e corps : Mewe, Marienburg, 1er corps ; Marienwerder, 4e corps ; Thorn, 3e et 6e corps ; Stargard, Dantzig, 10e corps à Friedland ; des ponts sont construits ou réparés à Marienburg et Hagelsberg. Des têtes de pont fortifiées à Pultusk, Marienwerder, Marienburg, Ostrolenka, Ostykol. L'enceinte de Cassel est perfectionnée. Indépendamment du dépôt de cavalerie à Nackel, il y en aura un autre à Dantzig. Les fortifica-

tions, les chemins et les approvisionnements, sont améliorés. Les bateaux du pont de Zegrz, supprimés, serviront à établir un pont sur la Vistule, vis-à-vis Modlin, pour protéger la navigation qui alimente le 5e corps. Ostrolenka, offrant des facilités pour ravitailler le 5e corps, établi sur la rive droite de la Mareu, Sa Majesté prescrivit le 16 mars, de le fortifier par une tête de pont, afin que nos communications avec la Gallicie par Wyszogrod et Brok permissent au maréchal Masséna d'inquiéter l'ennemi sur deux rives, tout en couvrant Varsovie et en appuyant la droite de la Grande Armée. Dantzig capitule le 24 mai. Cette place et Marienburg, donnent à la gauche de l'armée le point d'appui que Varsovie, Sierock, Modlin, Pultusk, lui assurent à droite, et Thorn au centre. L'Empereur ordonne de mettre sans retard cette forteresse et Marienburg en état; de faire un chemin de celle-ci à Christburg, afin d'assurer, malgré les crues, les communications entre Marienburg, Dantzig et le corps de réserve de Lannes, campé à deux lieues au delà Marienburg.

Le 30 mai, le général Brun, organise un grand dépôt à Dantzig, pour agir en cas d'événement. Les cavaliers seront remontés, organisés et disciplinés sans délai. Deux mille chevaux levés à Dantzig et dans la Poméranie, et quatre cent chevaux du Meklenbourg, serviront à cette remonte. Tous les hommes à pied présents dans les différents régiments sont dirigés sur Dantzig pour y être montés.

Le 6 juin, les cantonnements ayant été levés, et le quartier général porté de Finkenstein à Saalfeld, les gros bagages furent dirigés sur Dantzig et les courriers expédiés par la rive gauche de la Vistule. On évacua sur Marienwerder, tout ce qui était à Allenstein, par Marienwerder, Marienburg et Dantzig. Dans le cas où l'ennemi aurait marché sur Domnau, le maréchal Soult se serait assuré de Braudenburg, afin que si la droite de l'Empereur avait été exposée, notre ligne de communication fût au moins en sûreté par la gauche.

Du 8 au 14 juin; des hôpitaux, des manutentions de six fours, cuisant chacun 30,000 rations par jour, sont établis à Teilsberg et Pillau où s'élèvera une batterie croisant ses feux, avec celle établie à la pointe en face; un dépôt de cavalerie est organisé à Elbing; tous les blessés sont évacués sur Marienbourg et la rive gauche de la Vistule. Le parc général de l'armée est envoyé à Kœnisberg, où arriveront tous les détachements et régiments provisoires. On reconnaît les lignes; 1° de Rienber canal, la rivière de Parwe et d'Auer, pour former avec le meilleur de ces filets d'eau, une chaîne d'avant-postes; 2° la Pregel, les deux petites rivières qui se réunissent à Insterbourg, le Bas-Niémen, depuis Tilsitt jusqu'à la mer, et le Niémen où appuiera la droite de l'armée.

« Dans cette campagne, on fit abus des entrées et séjours aux hôpitaux ou dépôts de convalescence; le 11 mars, l'Empereur prescrivit que chaque billet d'entrée serait signé du colonel; tel régiment en avait laissé délivrer 150 par jour. Dès cette époque, on vit quelques chefs ne pas endurer les privations et les fatigues. L'Empereur cacha ces défaillances au pays et à

l'armée elle-même ; il continua de donner l'exemple ; sa nourriture était la plus grossière ; il couchait sur la paille des semaines entières sans se déshabiller ; pendant ce temps, un de ses maréchaux, se plaignait, dans la position la plus douce, d'être réduit à 140,000 francs de traitement.

Aile gauche. — En décembre 1806, des rebelles avaient pris, près de Cassel, un convoi de 20 pièces de canons et des armes déposées dans plusieurs maisons. Avant la fin du mois de janvier, trois régiments d'infanterie, 8,000 hommes de passage permettront au général Lagrange de venger cet affront. Le principal village insurgé sera brûlé ainsi que les petits bourgs révoltés ; 30 chefs seront exécutés ; on ne laissera aucun fusil dans les maisons.

L'aile gauche de la ligne d'opération fut d'abord préservée contre les 14,500 Suédois de Stralsund et les entreprises des Anglais, à 80 lieues en arrière de la grande armée, à 30 lieues de Berlin et de la ligne d'opérations, par les quatre divisions du corps Mortier, sur une étendue de 80 lieues de côte : d'Anklam, ce maréchal dominait les ports, bloquait les Suédois dans Stralsund, occupait les villes anséatiques ; il se tenait en mesure de secourir le général Clarke, gouverneur de Berlin, autour de Spandau, place de sûreté de ce dernier : A la fin de janvier, Clarke dirigea sur Stettein, contre les parties de la garnison de Colberg, 3 régiments de cavalerie, arrivés d'Italie ; plus près de nos cantonnements, les corps devant Graudenz, Colberg, Dantzig, la place d'Elbing et les Polonais, protégeaient notre gauche. Le 12 février, le gouverneur de Berlin a ordre d'arrêter le brigandage des partisans, sur les derrières de l'armée, en faisant patrouiller 200 chevaux entre l'Oder et la Vistule ; Dombrowski le secondera avec ses Polonais. Le 1er mars, l'Empereur prescrivit à Clarke de passer la revue des dépôts de Kustrin et de Stettin. De diriger tous les blessés sur France, et ce qui est en état de servir, sur Thorn, excepté ce qui appartient au 5e corps, qui ira sur Varsovie ; il fera partir des différentes places les hommes qui y seraient restés, et renverra tous les commandants inutiles sur le quartier général. Le contingent douteux de Saxe-Weimar ne restera pas à Stettin ; il protégera, dans les premiers jours d'avril, les communications entre l'Oder et la Vistule. A la fin de février, l'Empereur avait donné ordre au maréchal Lefebvre, de s'emparer de l'île de Nogat, déjà reconnue par la garnison d'Elbing, qui tenait des postes sur la route de Braunsberg à Dantzig ; d'établir ses communications par Marienwerder et Marienburg. Dès qu'il approchera de Dantzig, et qu'un pont aura été établi sur le bas de la Vistule, l'Empereur pourra porter, au besoin, son quartier général à Elbing. Le 10e corps ne fera aucune réquisition sur la rive droite, qui fournit à l'armée ; se nourrira sur la rive gauche et établira, entre Thorn et Dantzig, des magasins qui puissent servir suivant les événements. Au milieu de mars, le maréchal Lefebvre et le général

Loison, investissent Dantzig et Colberg. Au commencement d'avril, l'île de Nogat sera sous les ordres du général Vedel, qui aura un escadron à sa disposition, pour la police. Il correspondra avec le major général. Marienbourg et l'île de Nogat ne fourniront plus rien à aucun corps d'armée. 70 bouches à feu dirigées, au commencement d'avril, de Glogau, Stettin, Kustrin, Varsovie, avec les 24 pièces de 12 devant Dantzig, formeront l'équipage de siége de cette place. Le 4 avril, l'Empereur ordonne au général Belair de porter 300 hommes à Conitz, de chasser les brigands de la forêt, intermédiaire important avec Marienwerder et Stettin, d'y faire construire 4 fours, d'y réunir des magasins de blé et de farine, et d'y étendre ses réquisitions sur tout le pays qui est entre Conitz, Stettin et Colberg. Au milieu de mai, les marins de la garde auront des bâtiments sur la Nogat et la Vistule, de manière à intercepter les bateaux qui viennent à terre, et de prendre les agents sortant de Dantzig. Un général de brigade commandera depuis l'embouchure de la Nogat jusqu'à celle de la Vistule, de manière qu'il y ait des postes partout où peut débarquer l'ennemi : un pont sera gardé par une brigade de dragons, pour qu'on puisse passer des troupes dans la presqu'île qui communique de Pillau avec Dantzig, vers Carlsberg. Le 3 mai, le général Rouyer commença le siége de Graudenz. Stettin réapprovisionnée par les convois de Magdebourg et par ceux de Glogau descendus sur l'Oder, fournira les équipages de siége de Graudenz et de Colberg. Au milieu de juin, le général Rapp envoya de Thorn, 2,500 hommes de toutes armes pour chasser les Prussiens de Nerhung, s'emparer de la pointe en face de Pillau, et y construire une redoute avec des postes et batteries intermédiaires ; il envoya à Elbing, les marins de la garde, pour s'embarquer sur les bateaux armés qui s'y trouvaient et ceux préparés à Dantzig. Des colonnes mobiles assurèrent la route vers l'Oder à partir de Dantzig. Le 29 avril, en prévision d'un débarquement des Anglais, et afin d'avoir sur ses derrières un corps à opposer, sans affaiblir la Grande Armée, à l'Autriche, en Silésie ou en Gallicie, l'Empereur avait placé, sous le commandement du maréchal Brune, l'armée d'observation de l'Elbe, forte de 32,000 hommes ; sa mission était de défendre l'embouchure de l'Ems, du Weser, de l'Elbe ; de tenir en échec la Poméranie ; de garantir Berlin, Hameln, Magdebourg et Stettin contre les Anglais. Le maréchal Mortier devait appuyer ce mouvement et secourir Marienwerder en cas de besoin. En mai, les Suédois ayant passé la Peene, le maréchal Brune inquiéta leur flanc droit, du côté de Rostock, garantit Magdebourg et Hameln, tandis que le maréchal Mortier couvrit Stettin et Berlin en poussant les Suédois de l'autre côté du fleuve. Le 6 juin, 25,000 Espagnols occupèrent, pour nous, le Hanovre et le Mecklembourg.

Polonais. — En janvier, l'armée polonaise sous le général Dombrowski

aurait dû compter 4 brigades, 10 régiments d'infanterie, 2 de cavalerie, 15,000 fantassins, 872 chevaux faisant partie du 10e corps. L'Empereur ordonna qu'une première division, formée des premiers bataillons des 8 premiers régiments, et des premiers escadrons des régiments de cavalerie, total 6,800 hommes, serait dirigée aussitôt qu'elle serait compacte, pour bloquer Graudenz ; le reste des Polonais, encore inconsistant, formait la garnison de Varsovie. Un décret du 14 janvier 1807 organisa en Pologne une commission de gouvernement composée de 7 membres choisissant, dans son sein, son président, en dehors, le secrétaire général et 5 directeurs des services publics : justice, intérieur, guerre, finances et police. Cette commission élaborait les lois préparées par les directeurs. Le pays conserva son ancienne division territoriale en 6 départements : Varsovie, Posen, Kalisch, Bromberg, Plock et Bialystok. A dater du 1er février, les revenus de la Pologne conquise sur la Prusse serviront à l'organisation polonaise et seront perçus par la commission du Gouvernement. Les préposés du receveur général et les intendants cesseront leurs fonctions. En février, l'Empereur recommanda de n'aider ni entraver Kosciusko : les esprits sont bouleversés par trop de légèreté ; il se plaignit des bureaux de la guerre à Varsovie et surtout que, par esprit de rivalité, on avait détruit la légion organisée par Dombrowski. Les régiments sont sans colonel et sans armes, 3,000 cavaliers polonais ont été dissous. Il ordonna d'activer le recrutement de la garde noble et de la diriger sur Osterode, ainsi que 4,000 cavaliers qu'il voulait opposer aux partisans et aux Cosaques en colonnes mobiles, sur la ligne de communication, par une chaîne de postes de Liebstadt à Osterode, de Bromberg à Thorn et de Braunsberg à Dantzig. 400 chevaux polonais sur la rive droite de la Warta, entre Custrin et Posen, couvriront également le pays contre les coureurs prussiens. Le 1er mars, l'Empereur ordonne la formation d'une division de Polonais sous les ordres du général Zayoncheck, composée des régiments qui forment la division que commande ce général et des deux régiments de la première légion qui est à Varsovie ; elle se réunira à Neidenburg et formera un corps d'observation qui liera Osterode à Varsovie, dont la communication se fait par Soldau, Mlawa et Plonsk ; le général Zayoncheck doit protéger cette ligne toujours couverte de convois et d'isolés qui rejoignent l'armée, envoyer des patrouilles sur Passenheim, Ostelsburg, etc., pour éclairer les mouvements de l'ennemi sur la droite de l'Alle. Il aura en avant-garde à Willenberg 500 chevaux et un bataillon, pour pousser des partis sur Myszgniec, Bischofsburg, et éclairera toute cette contrée ; en cas d'événement, elle se retirera sur Meidenburg. Le premier but du corps d'observation polonais est de garantir les flancs de l'armée, depuis Allenstein jusqu'à Neidenburg, et de Neidenburg jusqu'à l'Omulew où s'appuie la gauche du 5e corps qui forme notre droite et que commande le maréchal Masséna à Pultusk. Il laissera, entre Osterode et Neidenburg, quatre postes de six hommes chacun, et en placera aussi entre Neidenburg et Chorzellen, afin de pouvoir correspondre tous les jours avec le major général et avec le maréchal Masséna. L'Empereur favorisait les enrôlements volontaires parmi les Polonais, sol-

dant les troupes que l'on présenterait en état de faire campagne, et recommanda de bien traiter les Polonais dévoués. Tout volontaire ayant levé un régiment de cavalerie devait se rendre à Neidenburg sous les ordres de Zayoncheck, dont l'Empereur voulait porter le corps à 25,000 hommes. Ce général tirait ses subsistances de Plock. L'Empereur fit examiner s'il serait possible de soulever la Volhynie et la Podolie, de confédérer ce pays et d'y faire une diversion ; mécontent du gouvernement de Varsovie et de la désertion, il prescrivit, le 4 avril, de porter la légion Poniatowski à 7,000 hommes qu'il prendrait à sa solde, ainsi que 4 compagnies de 120 chevaux légers pour sa garde. Ce régiment, dont les officiers étaient Français et Polonais, se recruterait dans les bonnes familles du pays et était composé d'hommes déjà aguerris. La légion polonaise du Nord était payée et habillée par le gouvernement de Varsovie. Une levée de 15,000 hommes remplacera les non-valeurs de l'armée nationale. Les 400 lanciers à cheval seront portés à 1200. La légion polonaise, qui n'a que 2,000 hommes, en aura 7,000, les chevaux et les selles seront achetés en Silésie. L'Empereur aurait voulu que le gouvernement national fournît abondamment les blés, avoines, eau-de-vie, et d'après un prix fixé. Au milieu d'avril, l'intention de Napoléon étant, aussitôt après la prise de Dantzig, d'entreprendre le siége de Graudenz et de Colberg, il ordonne au général Lazowski, qui sera chargé de Graudenz, de se rendre avec plusieurs corps devant cette place, pour faire ses préparatifs.

Au milieu de mai, le gouvernement de Pologne est autorisé à disposer des créances du roi de Prusse, hypothéquées sur des terres situées dans les départements, jusqu'à la concurrence de six millions; de domaines royaux, jusqu'à celle de dix-huit millions. Le produit des recouvrements, aliénations ou vente de ces biens, sera employé aux dépenses de l'administration des cinq départements ministériels, à l'entretien des troupes nationales, ainsi qu'au paiement des réquisitions pour les ponts, fortifications et transports, ou autres services de la Grande Armée. L'Empereur se félicite de ne s'être jamais diplomatiquement expliqué sur la Pologne. Le 4 juin il décrète que 20,000,000 serviront à récompenser le dévouement des officiers polonais; les grandes familles recouvreront leurs biens confisqués par le gouvernement prussien.

Le 12 juin, le corps du général Zayoncheck se rend à Guttstadt, et la division polonaise du 8e corps se dirige de Marienwerder sur Saalfeld.

Flanc droit. La droite de la ligne d'opérations était couverte contre l'inquiétante neutralité de l'Autriche et ses 80,000 hommes réunis en Bohême ou en Gallicie : 1° par les 14,000 hommes du prince Jérôme, chargé vers Kalisch, à trente-cinq lieues en arrière et sur le flanc droit de la Grande Armée, d'observer ou d'assiéger les forteresses de Silésie ; 2° à quatre-

vingts lieues en avant du Rhin et à droite de la ligne d'opérations, par la place de Braunau, autour de laquelle étaient 5,000 Français et 15,000 Bavarois. L'effectif des troupes en observation contre l'Autriche, à l'est et au nord, sur cent lieues d'étendue, s'élevait à 34,000 hommes. Le 19 janvier, la Silésie eut un gouverneur général résidant à Breslau qui venait de capituler ainsi que Brieg. Ce fonctionnaire avait la nomination des emplois civils et correspondait avec le major général. Le prince Jérôme poussa les siéges de Kosel et de Schwednitz; chaque arrondissement fut commandé par un général de brigade; chaque place, par un officier supérieur. Un administrateur général dirigea les finances, ayant sous ses ordres un intendant dans chaque arrondissement et des commissaires dans les places.

En janvier, le prince Jérôme envoie de la Silésie à la Grande Armée, par Brieg, Pétrikau, Kalisch, en convois bien organisés, avec ordre de route, 1,000,000 des contributions; 20,000 quintaux de farine; 3,000,000 de rations d'eau-de-vie; une grande quantité de biscuits, de bœufs. 70 pièces de 12, de Brieg, armeront les têtes de pont de la Vistule. Il fait démolir Breslau, Schwednitz et Brieg, et réunir tout le matériel à Glogau approvisionné en prévision d'un siége, comme Stettin, Kustrin, Magdebourg, Hameln; établir en Silésie de grands magasins et confectionner quantité d'habillements; réunir des fusils dont le besoin devenait urgent.

L'Empereur, voulant réunir son armée près de Willemberg, le 1er février, ordonna au prince Jérôme de tenir la moitié de ses troupes prêtes à marcher sur Varsovie, tandis que les 16,000 soldats restants garderaient Glogau; de diriger à l'avenir les convois sur Thorn, et non sur Varsovie. Des troupes seront opposées à Krassen, contre la droite des partisans sur l'Oder. En avril, 30,000 pintes d'eau-de-vie et 1,500,000 fr. sont envoyés de Breslau à Varsovie, sur les contributions. Neisse capitula le 4 juin. L'Empereur fit mettre en état de défense cette place où l'on avait trouvé 300 canons et 300 milliers de poudre, et assiéger Glatz et Silberger. Kosel capitula le 24 juin.

Vivres. A l'aide de contributions extraordinaires, doubles de celles ordinairement prélevées sur les populations, Napoléon essaya de faire vivre l'armée chaque soir, sur le pays occupé, par des réquisitions payées, s'étendant de manière à pouvoir subsister, pas assez pour être exposé à des échecs; le difficile était l'application.

Au milieu de décembre 1806, la Pologne prussienne devait fournir, à prix convenu, 250,000 quintaux de grains; 500,000 boisseaux d'avoine; 40 livres de viande par quintal de grains; 1 quintal de foin par 10 boisseaux d'avoine. Les réquisitions à faire en argent ou en nature égaleront les contributions foncières de l'année. On prendra en nature le blé et l'avoine, le 1/3 de la viande en grande partie venue de Silésie ou de Prusse, le 1/4 des fourrages. La moitié de tout ce qui sera consommé près de Var-

sovie viendra de Gallicie à cause de la facilité des transports. Afin d'assurer les subsistances, l'Empereur avait à Varsovie une manutention pouvant, chaque jour, fabriquer, avec 30 fours et 200 boulangers, 100,000 rations de pain, savoir : 50,000 rations pour la consommation journalière ; 20,000 rations de pain biscuité, pour porter l'approvisionnement à 300,000 ; 10,000 de biscuits équivalant pour les fours à 20,000 rations de pain. Il y avait de vastes magasins de blé, pommes de terre, vin, bière, eau-de-vie, viande et fourrages approvisionnés par Breslau et les contrées agricoles de la Pologne prussienne. Les garnisons recevaient chaque jour des vivres-pain ; par semaine, 4 rations d'eau-de-vie et 4 rations de bière. Des manutentions de 10 fours, fabriquant 30,000 rations par jour, et pouvant préparer, en 2/3 de mois, 4 jours de biscuit de réserve, furent établis à Sierock, Modlin, Thorn, Posen, Lowicz, et ces places pourvues de magasins pouvant nourrir 100,000 hommes pendant 1/3 de mois, et recevoir 300,000 boisseaux d'avoine. Les administrations et les dépôts furent centralisés à Plock pour alimenter le corps du maréchal Soult ; aussitôt que les manutentions pourraient lui livrer le pain, on fabriquerait quotidiennement 30,000 rations de biscuit jusqu'à concurrence d'un approvisionnement de huit jours. Pultusk alimentait ainsi le corps de Davoust ; Modlin et Viszogrod, celui du maréchal Augereau ; Varsovie, la garde ; Sierock, le corps de Lannes ; et Thorn, le maréchal Ney. Il y avait 8,000,000 de rations de vin et eau-de-vie à Stettin, 1,000,000 à Kustrin à diriger successivement sur les deux ailes de l'armée. Sierock fonctionnait pour les malades, les prisonniers et les isolés ; il y existait 25,000 rations d'approvisionnement ; 145,000 quintaux de grains étaient en réserve à Spandau, Kustrin et Vyszogrod. Prasznitz, devenu centre d'opérations, fut approvisionné à cinq jours de vivres, pour les passages ou les mouvements en retraite.

La forme carrée adoptée pour la fabrication du biscuit fut abandonnée pour la forme ronde, plus facile pour le transport et l'encaissement en tonneaux, en grand nombre et à bas prix dans le pays L'Empereur fit reconnaître combien de temps le pain biscuité durerait sans moisir et quelles améliorations on pouvait espérer à ce sujet. Au milieu de janvier, les productions du pays ne permettaient point de crainte pour l'avenir, quoique l'incomplet des magasins de Varsovie et l'impossibilité d'y réunir en peu de temps une grande quantité de grains rendissent les vivres rares. Les plus utiles projets furent quelquefois entravés par l'impossibilité d'avoir quatre jours de réserve, pour la concentration et un premier mouvement ; néanmoins, la Pologne, riche en blé, en avoine, en fourrages, en bestiaux, en pommes de terre, fournissait à nos magasins. On fit arriver de Kalisch les farines réunies à Glogau.

Le 27 janvier, pour les mouvements qui précédèrent la bataille d'Eylau, on put diriger de Varsovie 150,000 rations en grains, farine ou pain biscuité, et 500 bœufs vers le centre et la droite des positions où l'armée allait se concentrer. Chaque corps emporta quatre jours de vivres, la viande sur pied ; ses caissons ou traîneaux, autant ; la garde reçut 1/4 en plus; elle

avait 38 caissons à la suite du quartier général ; 600 quintaux de farine et une réserve de vivres étaient, autant que possible, transportés sur 100 caissons Breidt, savoir : 75,000 rations de biscuit, sur 75 caissons ; 300,000 d'eau-de-vie sur 30 caissons, le tout à distribuer, s'il y avait lieu, par l'ordre de Berthier ; les corps et l'administration générale prirent à leurs magasins et manutentions, approvisionnés à l'aide des ressources environnantes, par une répartition faite à chacun d'eux de 10 à 15,000 quintaux de grains. Le parc du génie, avec 8.000 outils, des constructeurs de fours et des boulangers français pouvant construire 5 fours en vingt-quatre heures et les servir, suivit le quartier général, sur lequel Varsovie dirigea tous les jours, en traîneaux ou voitures du pays, 40,000 rations de pain, par les derrières de la Wrka dont l'état-major fit tracer la route. Le défaut de transports était grand ; et les corps n'eurent souvent que les vivres emportés par eux. L'Empereur exerçait une surveillance incessante sur les comptables civils et les fournisseurs de l'armée. Il prescrivit à ses lieutenants de visiter les magasins, de faire expertiser les livraisons et traduire devant une commission militaire tout coupable de fraude au préjudice de l'armée.

Le 9 février, on expédia de Posen et de Glogau, sur Thorn, les magasins de Bromberg et tout ce qui arrivait en biscuit ou en farines. Custrin et Stettin cuisaient sans désemparer pour cette place, où se fabriquaient chaque jour 50,000 rations ; les blessés et prisonniers y furent évacués. Thorn, secouru par Posen et Bromberg, nourrissait l'armée. Des deux rives de la Vistule partirent alors d'Elbing, de Thorn, de Pultusk et de Varsovie, pour Osterode, du blé, du pain, du biscuit et de l'eau-de-vie ; jusqu'à ce que l'arrivée des convois venus du Rhin, de la Warta ou de l'Oder, eussent constitué à Osterode, où s'élevait une manutention de 10 fours pouvant confectionner 30,000 rations, une réserve en farine pour 1,000,000 de rations de pain et 500,000 rations de biscuit. Rien n'était arrivé de ce qu'on avait envoyé à l'armée, parce qu'elle ne s'était pas arrêtée ; au lieu que si tout avait pu partir en même temps, elle eût été abondamment pourvue. L'intendant général cessa, dès ce moment, ses envois aux corps d'armée et emmagasina la fabrication de Varsovie de manière à pouvoir distribuer au premier ordre 1,000,000 de rations de biscuit. A Marienburg on construisit une manutention et des magasins pour nourrir 2,000 hommes pendant un mois. A Liebstadt, où le maréchal Soult avait du blé et des moulins, on faisait de la farine, et plusieurs fois ce corps reçut, des dépôts voisins, du pain et du vin ; les établissements de la rive gauche de la basse Vistule étaient approvisionnés par Elbing ; l'Empereur pouvait peut-être espérer avoir enfin partout où besoin serait, des réserves et des moyens de fabrication qui lui permissent de manœuvrer plus librement. Au milieu de février, Varsovie dirigea sur l'armée un convoi considérable d'eau-de-vie et, par jour, 30,000 rations de pain en suivant la route derrière la Wrka par Neumark ; le corps du maréchal Lefebvre s'alimente par Marienwerder. A la fin de février, nous trouvons à Elbing 80,000 quintaux de blé et quantité de vin. L'Empereur ordonna de délivrer 4,500 bouteilles de bordeaux et 250 pintes d'eau-de-vie,

à l'état-major de la garde et du corps du général Oudinot. L'armée reçoit de Thorn 30,000 rations de pain ou biscuit par jour, et un convoi de 100,000 rations d'eau-de-vie. Tous les caissons arrivés à Thorn repartirent chargés de blé pour Osterode. Les convois dirigés de Varsovie, de Bromberg, de Posen, chargés de subsistances, passeront outre. Dans quelques jours, notre situation deviendra respectable.

L'intendant général donne, au commencement de mars, une nouvelle direction aux fournitures de Bromberg, en les réunissant à Mewe et Thorn. Il ne désapprovisionnera pas trop Stettin et Kustrin, et fera moudre. Il y avait, autour du village de Freimarkt, de quoi nourrir la cavalerie pendant trois semaines. L'Empereur rentre dans ses cantonnements ; dans peu de jours les vivres paraîtront assurés et la saison assez avancée pour manœuvrer avec avantage. Néanmoins, l'armée vit encore médiocrement, grâce à Elbing, Brunsberg et Marienbourg, dont les ressources seront bientôt épuisées. Il y a peu de farines à Osterode. On fait venir du biscuit, du pain, de la farine, de l'eau-de-vie, un chariot de la Silésie, de la Pologne et de l'île de Nogat. L'Empereur, inquiet de la mauvaise situation des magasins de Bromberg et de Thorn, qui vont approvisionner l'armée, ordonne d'y réunir, moudre et cuire des grains ; tous les convois de grains ou de bœufs de Kalisch, de Silésie, Plock et de Posen, précédemment dirigés sur Varsovie, prendront la direction de Thorn et d'Osterode.

Au milieu de mars, l'Empereur fit diriger des magasins de Varsovie, approvisionnés par Posen et la Silésie : 1° sur Osterode, 560,000 rations en farine, biscuit, pain et 17,000 pintes d'eau-de-vie ; 2° sur Thorn, 960,000 rations en blé et 17,000 pintes d'eau-de-vie ; de Varsovie, Makow et Lenczyca, 12,000 pintes d'eau-de-vie et 400,000 rations ; 3° de Varsovie sur Pultusk et Prazsnitz, pour Masséna, 430,000 rations de pain, de biscuit ou de farine, et 4,000 pintes d'eau-de-vie. Le 5e corps fait cuire à Pultusk, Makow, Prazsnitz, Ciechanow et Willemberg, pour y avoir, avant le 22 mars, 80,000 rations en réserve, afin de pouvoir donner 4 rations pour un jour de rassemblement, et 4 d'opérations. Davoust et les autres maréchaux reçoivent des instructions analogues.

300,000 bouteilles de bordeaux et 1,000 pintes d'eau-de-vie avaient été trouvées à Elbing ; l'Empereur les paye au commerce ; il passe un marché pour 100,000 bouteilles de bière ; il fait venir aussi, de Varsovie, 30,000 bouteilles de vin et 20,000 pintes de rhum ; de Silésie, 30,000 pintes d'eau-de-vie et 14,000 bouteilles de bière par jour pour les soldats ; 120,000 litres de bordeaux pour les officiers, pendant un mois, seront distribués, ainsi que le rhum. A la fin de mars, tous les ravitaillements qui, de Thorn, allaient à Osterode, arriveront désormais sur Finkenstein. Les convois par eau qui prennent à Thorn 440,000 rations en biscuit ou farine et 100,000 rations d'eau-de-vie seront dirigés sur Marienwerder, à dix lieues du quartier général. La manutention d'Osterode continue de nourrir les 3e, 4e et 6e corps.

Les principaux magasins de l'armée sont sur trois lignes : Première,

Osterode, Finkenstein, Elbing et Praxnitz; deuxième, Marienwerder et Pultusk; troisième, Varsovie, Thorn, Bromberg et Mewe. Il y aura constamment à Osterode 900,000 rations en pain biscuité, biscuit, farine ou blé et 300,000 d'eau-de-vie. Cette place fournira 34,000 rations de pain au passage et aux 3e, 6e, 4e corps. Il fallait donc 500 quintaux de farine au magasin d'Osterode, constamment alimenté par Thorn, Bromberg, Varsovie et Elbing. La consommation de l'eau-de-vie était de 1,600 pintes par jour; Thorn, Varsovie, Elbing, y subvenaient. Il y aura à Elbing une réserve de 100,000 rations de pain biscuité, et la ville enverra du blé à Mewe. Les 300,000 rations en biscuit ou farine nécessaires au magasin de Finkenstein seront fournies par Thorn, Varsovie et Elbing.

Dès le commencement d'avril, Marienburg et l'île de Nogat ne fourniront plus rien aux corps d'armée, ni même au 10e. L'armée étant réunie de ce côté, il faudra que le maréchal Lefebvre se nourrisse par la gauche. Il y aura 12 fours à Finkenstein et Riensenburg, cuisant 45,000 rations par jour; l'approvisionnement doit y être porté à 600,000 rations de pain ou biscuit et d'eau-de-vie; les environs de Finkenstein sont abondants en fourrages. Les fours d'Osterode, faute de farine, ne cuisaient pas depuis trois jours; il n'y restait qu'une réserve de 100,000 rations de biscuit, et la consommation journalière était de 25,000; l'Empereur ordonna que Pultusk, Sierock et Villemberg fussent approvisionnés pour 10 jours, que Varsovie eût en farine de quoi alimenter pendant 10 jours sa manutention, et, en blé, pendant 20, ses moulins. On pouvait, à l'improviste, avoir besoin de 3 millions de rations de biscuit.

L'Empereur prescrivit d'envoyer, à Marienwerder, 200,000 boisseaux d'avoine par le canal de Bromberg, et de faire, à Marienburg, une réserve de 100,000 rations de biscuit. Tous les envois de farine venant de Varsovie à Thorn continueront à être dirigés sur Osterode pour le compléter à 150,000 rations; le surplus ira à Finkenstein. Le 23 avril, les approvisionnements si essentiels de Thorn et Bromberg étaient diminués; l'Empereur, inquiet, ordonna d'y diriger, par des réquisitions faites en Prusse et en Silésie, tout ce que l'on pourrait s'y procurer.

Jusqu'au 24 mai, époque où la reddition de Dantzig fit tomber entre nos mains d'immenses approvisionnements, Sa Majesté avait été très-préoccupée des subsistances. Indépendamment des magasins particuliers, on trouva dans cette place 500,000 quintaux de blé ou farine, 4 millions de bouteilles de vin et une quantité considérable d'eau-de-vie, de rhum, de draps, cuirs et autres objets utiles à l'armée. L'Empereur fit aussitôt diriger, de Dantzig sur Elbing, 20,000 quintaux de blé, 20,000 pintes d'eau-de-vie, autant de rhum et 500,000 litres de vin, sur lesquels une bouteille fut donnée à chaque soldat de l'armée assiégeante. 3 fours seront ajoutés aux 3 de la manutention de Dantzig, de manière à cuire 40,000 rations par jour; on fit moudre 50,000 quintaux de farine, pour avoir à Dantzig 40 jours de vivres et une réserve de 200,000 rations de biscuit. Les voies fluviales, rendues partout navigables, améliorèrent la position par le Bug, le Narew et la Vistule.

Le 23 mai, l'Empereur prescrivit de presser l'arrivée de tous les vivres en chargement sur le canal de Bromberg, d'activer les envois de Kustrin et de tirer, par eau, des subsistances de Wraclawieck ; Varsovie expédia 58,000 quintaux sur Marienwerder et Thorn, 8,000 sur Neuenbourg et Elbing. A la fin de mai, les maréchaux Bernadotte, Soult et Lannes envoyèrent prendre chacun 100,000 rations de biscuit à Marienwerder, afin qu'en cas de mouvement ils eussent 4 jours de vivres. L'Empereur autorise l'intendant général à prélever sur les contributions de la Silésie l'argent nécessaire pour acheter les subsistances qui doivent remplacer celles tirées des derrières de l'armée. Il ordonne que 500,000 pintes de vin et 24,500 de rhum soient envoyées de Dantzig à Elbing, pour être distribuées à raison de 15 pintes de vin et 3 de rhum par officier, ce qui assurera ces denrées pour le mois de juin, à raison d'une demi-ration par jour. Il sera donné également d'Elbing une ration entière de bière par jour, à la réserve de cavalerie et à celle d'infanterie ; une ration entière tirée de Dantzig, pour le 8e corps et la garnison de cette place.

Au commencement de juin, l'Empereur combina les 800,000 quintaux d'approvisionnement de l'armée pendant 8 mois, sur 3 points qui, l'hiver, n'avaient point de communication entre eux ; la droite irait de Varsovie à Wraclawieck, elle aurait les arrondissements de Varsovie et de Kralitz, 240,000 quintaux. Le centre de Wraclawieck à Graudenz comprendrait les arrondissements de Posen et de Bromberg ; Thorn, Wraclawieck, Bromberg, 320,000 quintaux. La gauche de Marienwerder à la mer aurait la Poméranie, Dantzig, Marienwerder, Marienburg, Elbing, Dirschau, Mewe et Neuenbourg, 240,000 quintaux. Cet approvisionnement assuré, à compter du 1er juin, conduirait aux glaces; alors on pourrait faire des versements d'un point sur un autre. Dans chacun de ces arrondissements, il y aura des magasins en rapport avec la consommation sur les points les plus faciles pour la réunion. Ce qui existe au 1er juin; le versement à effectuer par chacun des arrondissements polonais; ce que la Poméranie sera appelée à fournir ; ce qui arrivera des magasins existants sur les derrières de l'armée; le produit des achats sur les marchés passés et à passer, constitueront les ressources. L'Empereur indiqua les mesures à prendre pour acquérir des grains sans subir des prix exorbitants; il recommanda de faire un inventaire de séquestre des magasins particuliers et de s'en emparer en indemnisant.

Le 4 juin, Napoléon ordonna de former à Elbing, Marienwerder et Osterode, des approvisionnements pour distribuer à chaque régiment 100 livres de tabac à fumer par semaine. Le gouverneur de Dantzig approvisionnait cette place par la section de Marienwerder. Il fit filer, sur Marienburg, 10,000 quintaux de farine, et, sur Elbing, des vivres plus à proximité de l'armée. L'Empereur prescrivit au gouverneur de Thorn d'expédier de fortes quantités de vivres sur Marienwerder, et se plaignit de ce que les convois, expédiés de Thorn et de Bromberg, restaient entre Fordon et Graudenz. Le 4 juin, Marienwerder et les dépôts de la Grande Armée étaient déjà dépourvus, l'Empereur ordonne au général Victor d'arrêter à Graudenz les vivres destinés

pour l'armée. Le 5 juin, l'Empereur prescrit aux maréchaux de se tenir prêts, le 10, à faire un mouvement, de se munir de cartouches, de 10 jours de vivres en biscuit, eau-de-vie et riz, de réparer les armes. Indépendamment, 1,200,000 rations de biscuit, d'eau-de-vie, de riz, seront données au moment du départ. Les corps d'armée les transporteront et les conserveront comme réserve ; dans le cas où il ne se ferait pas de mouvement, Marienburg, Marienwerder et Elbing seront approvisionnées chacune à 800,000 rations de biscuit, d'eau-de-vie, afin que de ces trois points il puisse partir des convois pour l'armée. Osterode fournira 30,000 rations par jour, réparties à Finkenstein, Riesenburg, Marienwerder, Dirschau, Mewe, Neuenbourg et Elbing. Le 4e corps sera alimenté par les convois de farine dirigés sur Liebstadt. Plock enverra également des vivres sur Osterode.

Le 12 juin, l'Empereur fit construire 6 fours pour les postes intermédiaires qui assiégeaient Pillau, ordonna de faire venir par le Haff, de Marienwerder, Thorn et Welhau à Tilsit, tout le biscuit de ces places qui pouvait s'y gâter.

Le 17 juin, le maréchal Soult trouve dans Kœnigsberg des richesses immenses, le port contient 200 bâtiments chargés de denrées. Le 5 juillet, l'Empereur ordonna de diriger sur Elbing tous les vivres et objets utiles pris dans la ville et le port de Kœnigsberg, jusqu'à concurrence de 4 millions de contributions à exiger.

Après la paix, Dantzig, Varsovie, Thorn, Posen et Bromberg devant être les dernières places à évacuer, l'Empereur prescrivit d'y emmagasiner 40 millions de rations. Magdebourg et la Westphalie devaient être fournis par les dépôts évacués, et ce qui ne pourrait pas entrer dans leurs magasins serait vendu. Le vin, le tabac et les harengs trouvés à Kœnigsberg furent distribués régulièrement.

Le 22 juillet, l'Empereur fit inspecter secrètement Berlin, Hambourg et Kustrin pour connaître les dilapidations commises dans les fournitures, savoir où étaient les magasins de marchandises anglaises, et quels dégâts avaient été commis. Le 20 août, le maréchal Brune trouve dans Stralsund 400 bouches à feu et des approvisionnements considérables.

Détails relatifs aux dépôts. — Le 14 janvier, le maréchal Ney ordonna de réunir l'état-major dans la résidence de chaque régiment, ainsi qu'une ambulance pour les malades qui ne pouvaient être soignés à domicile ; les effets et médicaments seraient requis dans le pays et payés ; il fit établir des ateliers de réparations et de confections, pour que chaque soldat eût trois paires de souliers. Les baillis fourniraient les draps et les cuirs, en déduction des contributions imposées.

Des gouverneurs ou commandants militaires, mis à l'ordre de l'armée, commandaient chaque place, avec mission d'en augmenter successivement

toutes les ressources militaires, de faire battre le blé, moudre le grain et cuire, de réparer et fortifier les ponts, relever les enceintes, les armer, établir des hôpitaux avec salles d'armes et ateliers de réparations. Les édifices des villes étaient convertis en hôpitaux pour les plus malades, dans les places fortes plus en arrière ; pour les autres, dans celles moins éloignées. Les places les plus rapprochées de l'armée recevaient aussi les malingres des corps ; ainsi, ces dernières catégories d'indisponibles pouvaient assez promptement rentrer en ligne. Le gouverneur visite lui-même tous les jours la manutention, les magasins de toute nature, les arsenaux, les hôpitaux, surtout les blessés. Il n'y aura pas d'hôpitaux en dehors des places fortes. Il passera tous les jours la parade à midi, fera manœuvrer une fois par semaine la garnison, verra les corps provisoires de marche en séjour, les complétera en hommes, chevaux, effets, munitions et vivres, empêchera les traînards et petits blessés de déserter, les renverra à leur corps, arrêtera aux ponts ou aux portes les isolés ou détachements qui voudraient rétrograder, les réunira dans un certain nombre de casernes, par corps d'armée, formant compagnie ou bataillon sous les ordres d'un officier. Le commandant d'armes en sous-ordre les passera en revue tous les jours, pour les compléter en effets, à 50 cartouches, et ordonnera les réparations nécessaires. Dès qu'il y aura 2,000 hommes en état de marcher, on les dirigera sur leur corps d'armée par détachements constitués de 500 hommes. L'Empereur défend aux commandants, aux gouverneurs de province, de même qu'aux chefs de corps d'armée, de retenir aucun détachement sous quelque prétexte que ce soit. Il faut faire filer les convois sur leur destination ; renvoyer à l'armée, chargés d'approvisionnements, ceux qui ont conduit les blessés ou prisonniers ; correspondre, soit de place à place, soit avec le ministre de la guerre, et le major général ; adresser tous les jours à ce dernier la situation des magasins et des subsistances par corps d'armée et des convois passés ou dirigés ; correspondre avec les postes voisins par signaux, courriers ou bateaux. Des généraux inspecteurs seront désignés pour visiter les dépôts. Le 18 janvier 1807, malgré les ordres de l'Empereur, il y avait cependant encore, dans chaque dépôt de corps d'armée, 2 à 300 hommes appartenant à d'autres corps.

A la fin de janvier, avant Eylau, tous les hommes des détachements des 1er, 4e, 6e et 7e corps, destinés à l'armée, sont retenus à Posen, jusqu'à ce qu'ils forment une colonne de 1,200 hommes qu'on dirigera sur Thorn. A dater du 1er février, aucun détachement ou homme isolé ne passera sur le pont de Varsovie, dont le dépôt général est sous les ordres de l'aide de camp Lemarois. On mettra en état les 6,000 fusils qui arriveront dans le mois. Ce dépôt, fort de 2,000 hommes, formait une colonne mobile destinée au besoin à se porter sur les derrières de l'armée, à surveiller le Bug et la Narew jusqu'à Sierock, tandis que sa cavalerie prendrait position à Pultusk. Il ne fera aucun service; celui de la ville sera confié aux 6 bataillons de la légion polonaise.

Le 26 février, Duroc et Rapp vont à Thorn ; le deuxième, pour prendre le

commandement de la ville et avoir la haute main sur l'administration civile et militaire, évacuer les blessés sur Bromberg, Posen et la rive gauche, envoyer les officiers généraux à leur poste, réparer le pont et hâter les convois de subsistances sur Osterode. Il n'épargnera pas l'argent pour les transports ; les caissons de la compagnie Breidt reviendront, par la rive gauche de la Vistule, chargés de subsistances. Tous les dépôts de la rive droite rétrograderont sur la rive gauche ; des gendarmes sur le pont ne laisseront passer que des hommes bien portants. Il fera battre par des Polonais les chemins par où les fuyards ont passé et renverra les isolés à l'armée. Le 6 mars, l'Empereur établit à Varsovie autant de dépôts qu'il y avait de corps d'armée ; il ordonna de faire refluer sur ces dépôts les fuyards ramenés par la gendarmerie, d'armer, d'habiller et de diriger, par détachements de 200 hommes, les sortants des hôpitaux. Tous les cavaliers isolés devront être dirigés sur Culm, dépôt général de la cavalerie, qui enverra à Osterode les hommes en état de faire la guerre par détachements constitués de 400 hommes. Lemarois fera évacuer des hôpitaux de Varsovie les blessés hors de service sur Breslau, Kalisch et Glogau. Il visitera tous les deux jours les 4,000 malingres de la garnison de Varsovie. Les hommes des 1er, 3e, 4e, 6e corps seront envoyés, bien organisés, par détachement de 600, à Osterode.

A dater du 17 mars, le dépôt du 3e corps qui était à Thorn, et tous ses isolés, se rendront à Wraclawiek sur la Vistule, où ils seront mieux. 10 hommes convalescents de chaque dépôt remplaceront les escortes des bagages, qui rejoindront immédiatement leurs corps. Les quartiers-maîtres ou officiers payeurs des régiments se tiendront aux dépôts desdits corps.

Au commencement d'avril, dans chaque dépôt des corps d'armée, un hôpital pour les galeux est établi. L'Empereur ordonne la formation d'une 7e compagnie appelée compagnie de dépôt, dans chacun des quatre régiments d'artillerie à cheval qui sont en France. Le 23 avril, les dépôts de cavalerie de Culm se dirigent sur Bromberg où seront placés tous les ateliers. Le général Laroche, commandant le dépôt de cavalerie à Nakel, répartira tous les chevaux de Polnisch-Krone à Bromberg et Schwetz; il laissera 600 cavaliers à Culm, de ceux qui seront le plus promptement en état de rejoindre leurs corps, et il se procurera 500 autres chevaux. Les dépôts d'infanterie des 1er, 6e et 8e corps qui sont à Schwetz, Nackel, et tout ce qui existerait en arrière, se rendront à Dantzig, sous l'inspection du général Mirbaud. Les dépôts de cavalerie sont placés, le 25 juin, à Elbing.

Hôpitaux. — En décembre 1806, il avait été établi quatre hôpitaux intermédiaires de Posen à Varsovie, de 25 en 25 lieues ; on en prépara d'autres installés à moitié, pour les positions différentes que pourrait prendre l'armée, afin que les malades eussent le moins de chemin à faire. Les 5/6 des agents français, restés au-delà de l'Oder, furent appelés ; chaque hôpital eut un

chapelain polonais, un planton, une sentinelle, et on défendit d'évacuer sans ordre. A Varsovie il y avait 5 dépôts de 500 convalescents pour autant de corps d'armée. L'Empereur fit confectionner, pour ces hôpitaux, en arrière et en Silésie, des matelas, paillasses, draps, pantalons et chemises de toile ; pour l'armée, des souliers et des chemises.

Au commencement de janvier, indépendamment des hôpitaux de Varsovie et de Praga, destinés aux malades et blessés de la Grande Armée, l'Empereur fit construire à Thorn, Sierock et Modlin des hôpitaux pouvant recevoir et traiter, en outre des besoins de ces villes, les évacués des corps d'armée ; toutes les places importantes de la Silésie et de la Pologne prussienne étaient pourvues d'ambulances constamment visitées et améliorées. L'Empereur insista pour que ces établissements fussent toujours approvisionnés de bon vin que l'on paya de suite ; les chirurgiens polonais furent utilisés.

Le 28 janvier, avant Eylau, on dirigea sur Stettin une partie des malades de Varsovie et de l'armée, afin d'être en mesure pour les évacuations qu'on pourrait avoir à faire sur cette place. Le 12 février, les 6,000 blessés et prisonniers d'Eylau furent évacués sur Thorn ; mais cet hôpital ne pouvant recevoir que 2,000 malades, on traita le surplus dans les hôpitaux établis récemment à Bromberg, Gnessen et Posen. L'effectif à Varsovie dut être ramené, par des sorties, à 2,000 malades. Le 26, l'Empereur prescrivit l'érection d'un hôpital de 500 lits à Marienburg, qui évacuerait ses blessés sur Mewe, où s'élevait un établissement de même importance. On établit un hôpital à Stargard à l'usage des passagers.

Le 3 mars, le général Duroc visita tous ses blessés ; il remit au nom de l'Empereur un napoléon aux soldats et 5 aux officiers. Des isolés avaient dépassé Thorn ; on veilla mieux à ce que les traînards et les petits blessés rejoignissent leurs corps à la sortie des hôpitaux. Les billets d'entrée étaient délivrés légèrement ; à l'avenir ils seront visés par les colonels. Le général Lemarois fit évacuer de Varsovie sur Breslau tous les blessés hors d'état de servir. On dirigera sur Osterode, Erfurth, Wittemberg et Wurtzbourg tout le personnel qui n'y est pas indispensable, afin de rendre à l'armée les chirurgiens et les agents faisant défaut. Le 17 mars, sachant que tous les hôpitaux manquaient de quina et que la saison rendait ce fébrifuge indispensable, S. M. ordonna d'en pourvoir les hôpitaux, de ne pas épargner l'argent pour les médicaments et le vin. Les convalescents, à leur sortie, devaient être placés dans des dépôts de convalescence, commandés par un officier, être exercés tous les jours, bien nourris, armés et habillés, et ne revenir à leurs corps que complétement rétablis, par petits détachements. Le 30 mars, l'Empereur fit faire des établissements espacés entre Breslau et Glogau, ainsi qu'un hôpital de 600 lits à Nakel en vue des maladies que pouvait développer la concentration des malades. Il fallait aussi éviter la contagion des pestiférés russes, et l'on avait établi dans ce but des hôpitaux à leur usage en dehors de Varsovie et de Bromberg.

En avril, les malades polonais sont évacués de Mewe et Neuenbourg sur les établissements sanitaires de Posen mieux établis. Les hôpitaux, destinés

aux corps de la Grande Armée, manquaient encore de vin et surtout de quina, alors que les fièvres sévissaient ; l'Empereur écrivit de nouveau pour qu'on s'en procurât. Il ordonna que ces établissements ainsi que ceux de convalescence seraient visités tous les huit jours par un officier d'état-major ou un commissaire des guerres, et qu'un rapport serait adressé par eux aux commandants des corps d'armée. Un établissement spécial fut créé dans chaque dépôt des corps d'armée en première ligne pour le traitement des galeux.

Les situations de l'état-major au 10 mai portaient 45,000 hommes aux hôpitaux, tandis que l'intendance n'en déclarait que 19,500. Pour s'expliquer cette différence de 25,000 hommes, l'Empereur demanda un état indiquant, 1° les hommes aux hôpitaux en France ; 2° en Bavière ou Autriche ; 3° en Prusse depuis l'entrée en Saxe ; 4° les militaires aux hôpitaux et qui y sont encore depuis le 1er novembre 1806. Dans chaque corps d'armée, une revue de rigueur établit la situation des absents. La prise de Dantzig ayant donné à Marienburg de l'importance, l'Empereur y établit, le 27 mai, deux hôpitaux de 600 lits chacun. Quatre établissements semblables furent organisés à Dantzig comme ceux de Thorn et de Marienburg pour les Français ou les étrangers de la garnison.

Le 5 juin, l'Empereur ordonna de réunir dans un bâtiment spécial, à 4 heures de Dantzig, les malades russes et prussiens et d'évacuer sur Dantzig, Marienburg, Marienwerder et Elbing, tous les blessés. Les isolés et les blessés des derniers combats furent provisoirement réunis à Friedland, où l'on organisa des établissements sanitaires.

Moyens de transports. — A l'aide de 2 caissons par bataillon, 1 par escadron, 500 voitures, 1,500 hommes du train des équipages, 2,600 chevaux, y compris ce qui était nécessaire au mouvement des malades et des blessés, l'armée active aurait dû traîner après elle du pain pour plusieurs jours : cet approvisionnement, ménagé en route, renouvelé en station, à l'aide des magasins et manutentions des places de la ligne d'opérations, aurait servi pour les cas de concentration avant et après les batailles. Les transports étaient exécutés par la compagnie Breidt, louant à l'État les caissons attelés ; défense était faite de détourner ces voitures de leur usage. Au commencement de janvier, l'Empereur prescrivit de punir ceux qui arrêtaient des voitures destinées aux magasins généraux de Varsovie ; ordre fut donné de réunir les caissons et chevaux d'équipages militaires Breidt à la suite de chaque division, sous la surveillance des agents de l'entreprise et l'autorité des commissaires ordonnateurs des corps d'armée. A la fin de janvier, avant Eylau, l'Empereur ordonne de réunir à Varsovie les 400 caissons de la compagnie Breidt, lesquels portent chacun 15 quintaux de farine pour 1,000

rations de pain. Il expédie des vivres à Sierock, Pultusk, Praznitz. Les 449 voitures des fourrages sont chargées d'eau-de-vie. On ne gardera pas plus d'un jour à Varsovie les caissons des corps, venus pour chercher du pain ; à défaut de celui-ci, on les chargera de farine et non de blé. Le parc d'artillerie était réduit à 480 voitures; il en fallait 400. L'Empereur fit mobiliser tous les caissons d'infanterie. 400 voitures portant 1,600,000 cartouches, 8 voitures chargées de 7,000 coups de canon arrivèrent, le 7 février, à Varsovie et à Lenczyca, pour être expédiés suivant de nouveaux ordres.

Au commencement de février, l'Empereur ordonne qu'on ne dirige pas sur le quartier général les caissons des différents corps, mais de les renvoyer remplis de pain aux maréchaux. Au milieu de février, sur les réclamations de Breslau, il prescrivit que les farines ne seraient pas transportées au corps par les voitures de ce pays. Celle-ci quittant ses positions, toutes les voitures des corps furent employées à transporter les malades, les bagages et les parcs de réserve; les communications, depuis Magdebourg jusqu'à Bromberg, se feront par canaux ; tous les convois passeront par Thorn, ce qui évitera 40 lieues de route. A la fin de février, le général Rapp, gouverneur de Thorn, reçut ordre de ne rien épargner pour les transports sur Osterode, d'y employer tous les caissons Breidt et tous les véhicules du pays. Le 40e bataillon du train était arrivé en Silésie ; le prince Jérôme lui fit donner des chevaux et des harnais, et, à mesure qu'une compagnie fut montée, il la fit atteler à des voitures de munitions de guerre et diriger sur Thorn.

Au commencement de mars, l'Empereur, mécontent de la compagnie Breidt, qui fournissait 700 caissons, alors qu'il en aurait fallu 3,000, prescrivit d'organiser le service des équipages militaires, de manière à avoir sous la direction d'un chef de brigade 10 bataillons de transport pourvus d'un conseil d'administration, commandés par un agent du rang de capitaine et divisés en 6 compagnies de 32 caissons. Dix bataillons donneront 1920 caissons attelés de 7,680 chevaux, conduits par 3,840 hommes. Chaque compagnie aurait une forge de campagne, une voiture de rechange, de harnais et d'approvisionnements de réparation ; chaque bataillon, son quartier-maître, trois masses pour l'entretien des caissons, le harnachement et l'achat des chevaux. Les caissons doivent être légers, solides et construits de bois sec. Chaque mois, on enverrait à l'armée une compagnie organisée, tout en maintenant le service Breidt ; une compagnie de 32 voitures faite ainsi par mois à Sampigny réparerait le déficit. Il avait été perdu une centaine de caissons Breidt dont 20 pris par les Cosaques. « Nos moyens de transports sont si « faibles, écrivait alors l'Empereur au maréchal Ney, qu'ils s'opposent à ce « que je vous envoie une soixantaine de milliers de rations d'eau-de-vie à « Deppen, pour les distribuer quand cela est nécessaire. Il faut encore un « peu de patience; les vivres sont prêts ici pour votre corps; les transports « nous gênent. Il faut gagner quelques jours ; mes magasins seront alors « organisés à Osterode, et nous serons maîtres de nos mouvements. »

Au milieu de mars, Elbing pouvait fournir 80,000 quintaux de blé, mais on y manquait de voitures. L'Empereur demanda que si la Vistule était

navigable, on lui en expédiât jusqu'à Thorn par cette rivière. Durec organisa la navigation du canal de Bromberg, afin de lier la communication avec l'Oder, pour faire venir de ce côté tout ce qui sera nécessaire. L'Empereur fit ramasser des bateaux sur la Vistule et le Bug, pour transporter des vivres à Osterode, les caissons Breidt faisant défaut. Il n'était pas impossible de trouver quelques bateaux ou radeaux, et de les charger de subsistances pour le quartier général. L'artillerie prenait toujours beaucoup de transports ; l'Empereur ordonna de nouveau qu'ayant des moyens à sa disposition, elle laissât les voitures et caissons pour le service des vivres. *La question d'aujourd'hui*, disait-il, *était plutôt de vivres que militaire*. L'Empereur annula les sous-traités faits par la compagnie Breidt ; tous les caissons seront réparés aux frais du trésor ; les voitures dont la négligence des employés aura motivé la perte ne seront pas remboursées ; les agents qui resteront plus de 4 jours pour venir de Thorn à Osterode seront mis en prison. Nous reprenons la rive droite de la Vistule, route la plus courte, tant pour les envois que pour les troupes. A la fin de mars, l'Empereur ordonne qu'aussitôt que la rive gauche de la Vistule sera reconnue, on lui propose une route pour ses courriers et pour les troupes de Marienwerder à Stettin. Il recommande de renvoyer les 405 voitures de Breslau, sans quoi le prince Jérôme ne pourra plus rien expédier, et que pour le voyage d'Osterode à Thorn, les voituriers soient contents et largement payés. Pour les convois d'argent on devait prendre les routes les plus sûres, avec de bonnes escortes. Les envois de France étaient toujours convoyés par des transports militaires.

A la fin d'avril, l'Empereur se plaignit que le ministre, au lieu d'organiser les bataillons de transports, avait remplacé la compagnie Breidt par une autre. Il ne voulait pas des compagnies, mais 300 caissons militaires dans le plus bref délai.

Au milieu de mai, il sera organisé des transports pour le service des approvisionnements de l'armée, dans chacune des places de Varsovie, Plock, Vraclawieck, Thorn, Bromberg, Schwetz, Marienwerder, Marienburg et Elbing. On y attachera un commissaire des guerres, un officier de gendarmerie et un directeur, chargés de surveiller le service. Chaque brigade, numérotée par place et composée de 25 voitures, aura un employé des transports, un gendarme français et une escouade, composée d'un officier et de 5 cavaliers polonais. Le commissaire des guerres payera les transports, inspectera les convois à leur départ et les annoncera ; 2,350 brigades seront attachées à ces 9 places. Des 46 brigades de Varsovie, 42 auront le service pour Osterode et quatre pour Praesnitz. Deux des brigades de Plock feront les transports sur Allenstein ; les autres sur Willemberg ; celles de Thorn et Vraclawieck, sur Osterode ; celles de Schwetz, Bromberg et Marienwerder, sur Niesenbourg, Finkenstein et Saalfeld ; deux brigades de Marienwerder seront réservées pour les transports du parc à la place. Celles de Marienburg et d'Elbing les feront sur Holland et Lippstadt. Les commissaires des guerres se procureront le nombre de voitures nécessaire, et les paieront suivant les

quintaux que chacune portera. L'intendant général et le commissaire ordonnateur en chef de l'armée correspondront avec les commissaires chargés du service des transports dans ces 9 places, pour l'approvisionnement des différents magasins. Ces commissaires arrêteront, chaque semaine, le décompte de ce qui sera dû aux entrepreneurs. Les voitures en retour évacueront des malades et les blessés ; les commandants des dépôts des 1er, 3e, 4e et 5e corps profiteront du départ des convois pour les faire escorter par des détachements des hommes en état de marcher. Le numéro de la brigade sera écrit sur le chapeau des voituriers ; il y a défense, sous les peines les plus sévères, de porter obstacle au service de ces transports, ou d'en disposer pour un autre objet. Il sera en outre organisé des convois par eau, payés suivant tarifs, de Varsovie à Ostrolenka, à Marienwerder et à Marienburg, de Posen et de Custrin à Bromberg et à Thorn. La saison, ayant rendu tous les fleuves navigables, a simplifié le service des transports. Le Bug, la Narew, la Vistule et le canal de Bromberg, désormais convoieront des vivres sur les grands magasins et aux cinq corps d'armée. Osterode et le corps du maréchal Masséna auront seuls recours à la voie de terre. A la fin de mai, le commandant de la garde réunira tous les marins à Dantzig, excepté un détachement de 40 hommes à Elbing, pour garder les bâtiments. Il sera requis à Dantzig 50 chariots pour les transports militaires.

Administration. — En décembre 1806, l'Empereur avait déjà distribué 74,000 capotes sur les 126,000 requises à Magdebourg, Posen, Leipsikc, Berlin, Hambourg, Mezeritz, Lubek, Varsovie, Glogau, Stettin, Kustrin et Francfort ; il réunit à Magdebourg, Hameln, Wasel, toute l'artillerie trouvée dans le Meklembourg.

Au commencement de janvier, une indemnité de 500 à 400 francs fut accordée aux colonels ou officiers en Pologne ; les maréchaux, généraux de division et de brigade recevront 40,000 fr., 3,000 fr. et 1,500 fr. par mois. 20 à 30 jours de novembre seront soldés à la cavalerie ou à l'infanterie, moitié aux officiers. D'après ce qui a été payé à l'armée, pour octobre, novembre et décembre 1806, on jugera ce qu'on peut solder sur les 5,300,000 fr. restant en caisse. Le ministre avait prescrit que les dépôts en France n'envoient rien aux corps, dont plusieurs sont complétement dépourvus. Ils expédieront à ceux qui ont besoin, surtout des souliers. Le plus important était d'avoir, pour la campagne prochaine, 30,000 fusils.

Au milieu de janvier, les conseils d'administration versèrent aux payeurs d'armée les sommes provenant de la vente ou du rachat des draps accordés aux régiments pour les capotes. L'Empereur, ayant appliqué aux services administratifs de l'armée et au paiement des gratifications une somme de 2,000,000 fr., consacra à la solde 3,500,000 fr. restant en caisse.

40,000,000 venant de Posen et de Kustrin devaient parer aux besoins futurs. Une gratification de 200,000 fr., accordée aux troupes qui avaient assiégé Breslau, d'autres moindres furent payées au milieu de janvier, et appliquées aux réparations de l'habillement et du harnachement. 960,000 fr. de gratifications, déjà accordés, furent payés à l'armée ; 400,000 fr. servirent à améliorer les masses ; 800,000 fr. furent consacrés aux services administratifs; total 2,160,000 fr. L'Empereur ordonna que, sur les 14,300,000 fr. de caisse de l'armée, la solde des mois d'octobre, de novembre, de décembre 1806, et janvier 1807, total 7,037,000 fr., fût payée avant le 6 février, ainsi que la gratification extraordinaire pour les officiers, les 400,000 fr. de secours aux masses des corps, et ce qu'il y avait de plus urgent dans les 800,000 fr. dus pour l'administration.

L'Empereur pressa l'arrivée des convois d'habillement et d'équipement, en commençant par les objets les plus indispensables. A Hambourg, et dans tous les centres industriels, on ouvrit de vastes ateliers, on requit des ouvriers, on passa des marchés afin de confectionner, dans le plus court délai, quantité de souliers, bottes, capotes, manteaux et selles. Les ministres et intendants recevaient ordres sur ordres d'envoyer de quoi vêtir et équiper, et de veiller à ce que les capotes ne fussent pas trop étroites : il y eut injonction de ne diriger de France que des hommes valides ayant trois paires de souliers dans le sac et une aux pieds, cinquante cartouches et une bonne capote. *Un soldat ou un cavalier mal équipé*, répétait Napoléon, *est un zéro à l'effectif et un embarras.* La Silésie, frappée d'une contribution, dut fournir à Varsovie 80,000 habillements complets d'infanterie, et, dès le 27, on distribua des capotes et des fusils aux plus nécessiteux. Les matières premières et la confection des fournitures étaient mauvaises ; surtout ce qui venait de Berlin ; Napoléon appela l'attention des généraux et des intendants sur ce point, mais on ne put de longtemps y remédier.

L'Empereur fit établir à Varsovie un atelier de réparations d'armes, les ouvriers de la ville y travaillèrent. Les fusils manquaient ; on en fit venir un grand nombre, sans s'arrêter à la provenance. Un officier fut chargé de visiter les hôpitaux, de s'assurer si des salles d'armes convenablement tenues y existaient. Le 28, avant Eylau, Napoléon voulait de suite quatre millions de cartouches, deux mille coups de canon, et approvisionner les quatre-vingts pièces prises aux Russes. Ces munitions, préparées à Brieg et Breslau, furent envoyées à Varsovie.

Au commencement de février, la ligne de communication étant par Thorn, l'Empereur arrêta sur Kustrin et Posen les convois d'argent qui n'auraient pas passé. Il ordonna, au milieu de février, de diriger les effets d'habillement sur Posen, de garder les cartouches à Varsovie, pour le cas où la guerre se rapprocherait de ce côté, et d'envoyer, de la seconde ligne à Thorn, des munitions de guerre. On supprima, en Saxe, tous les commandants d'armes, et l'artillerie rappela ses détachements disséminés dans les places.

Au commencement de mars, l'Empereur compléta l'armement de la

garde. Une bataille fait perdre 42,000 fusils, de grandes marches en coûtent aussi. Depuis deux ans, on en avait perdu 60,000 remplacés par ceux trouvés à Vienne ou en Saxe. La France aurait dû en fournir davantage, l'Empereur fait venir 30,000 fusils de Thorn. Les effets de la garde impériale, avec l'habillement et le harnachement de la cavalerie, ainsi que les deux mille selles et bottes qui devaient être prêtes au 1er et 30 mars, seront dirigés par Magdebourg sur les caissons de la compagnie Breidt. Tous les dépôts enverront à leurs corps, par Magdebourg, des effets d'équipement et de harnachement, et les conscrits qui arrivent seront promptement habillés. L'Empereur assura la solde et les dépenses des services administratifs jusqu'à la fin de mars, à l'aide de ses ressources, en argent à Varsovie, Thorn, Breslau, Kustrin et Berlin. A la fin de mars, 43 caissons apportaient les effets de la garde impériale. On confectionnait à Paris 90,000 paires de souliers et 50,000 à Berlin ; Osterode reçut 20,000 paires et Marienbourg 30,000. L'Empereur prescrivit de diriger au fur et à mesure de la confection, les selles, les bottes et les souliers, au moyen de caissons militaires, sur Magdebourg, où ils trouveront de nouveaux ordres. Les fusils étaient le plus difficiles à se procurer, 3,000 hommes manquaient encore d'armes ; les ateliers suffisaient à peine aux réparations et, malgré des demandes réitérées, il n'arriva en mars que 1,000 fusils à Osterode.

Au commencement d'avril, la solde de février, ainsi que l'indemnité accordée aux officiers en Pologne, est payée sur les fonds provenant des pays conquis ; mises à la disposition du ministre de la guerre pour la Grande Armée, les contributions, dont le payeur général n'avait pas l'emploi, seront dirigées par Thorn sur Finkenstein en convois bien escortés et il ne devait y avoir à Berlin que peu d'argent. Un grand nombre d'employés avaient quitté ou restaient à Varsovie ; ils ne furent point payés. 50,000 fr. sont mis à la disposition du maréchal Kellermann, pour les frais de poste des officiers en mission et des à-compte qu'il jugerait convenable de donner sur des dépenses pressées. Le général Clarke est invité à prendre des mesures pour que les convois d'argent ne courent point de hasards ; il les dirigera sur Kustrin et Posen. Tout ce qui viendra des gouvernements de Brunswick, de Minden, de Cassel, de Fulde et de Minster, rétrogradera sur Mayence. Il expédiera de la poudre, continuera ses convois sur Dantzig, et veillera à ce que les réserves et convois du maréchal Mortier soient en lieu de sûreté. Sur 130,000 paires de souliers parvenues aux dépôts rapprochés, 50,000 avaient déjà été distribuées ; 80,000 arrivèrent par eau à Marienwerder, par terre à Osterode ; 1,000 paires furent réservées à Thorn, pour les passants. La Silésie ne pouvant payer la contribution en argent, on y fit confectionner 100,000 chemises à expédier sur Thorn. Il y a ordre de prendre des sabres à Posen, faire des casques à Elbing, des bottes à Marienwerder et Elbing, pour les hommes des dépôts de l'armée qui en manquent complétement. Les conscrits ne devaient pas rester aux dépôts de France sans être habillés. Au milieu d'avril, l'Empereur accorde 140,000 chemises à l'armée en première ligne ; il fait venir 26,000 paires de souliers dirigées de Thorn à Marienwerder, moitié pour la

garde, moitié pour les corps qui en auront le plus besoin. L'armée ayant fait une grande consommation de chaussures, l'Empereur ordonne d'envoyer à Thorn, de France et de Silésie, 200,000 paires de souliers et 100,000 chemises, chaque soldat devant avoir une paire de souliers aux pieds et deux dans le sac. Les effets de linge et chaussure dont l'envoi était urgent devaient être dirigés sur l'armée par convois civils d'au moins 60 caissons bien escortés, sinon, ils n'arriveraient pas. Le 18 avril, l'Empereur demande des armes pour remonter les hommes qui rentrent aux corps et ordonne d'en envoyer pour les troupes du prince Jérôme. Les ateliers d'Elbing ont équipé et harnaché les nombreuses remontes de l'île de Nogat ; les dépôts de Culm sont dirigés sur Bromberg où l'on installera des ateliers.

Au commencement de mai, l'armée se prépare et s'exerce dans de bons cantonnements. L'Empereur ordonne qu'il y ait, auprès du major général, un ordonnateur en chef et quatre ordonnateurs ou commissaires des guerres de 1re classe; l'un sera chargé des subsistances, le second des hôpitaux, le troisième du relais des transports, le quatrième des fourrages et de l'habillement. Au milieu de mai, il est accordé aux troupes du roi de Wurtemberg une paire de souliers par homme et alloué à chaque régiment 12,000 fr. pour les masses; 12,000 paires de souliers, de Marienwerder, sont distribuées à l'armée. A la fin de mai, l'Empereur arrête les dépenses faites depuis l'entrée en campagne jusqu'au 1er mai, pour acquitter la solde et les frais d'administration, ainsi que l'état des contributions dues et les versements sur le montant de cette contribution, en numéraire ou en fournitures. On organise, à Dantzig, des ateliers pour confectionner 2,000 selles et harnachements complets et autant de capotes, manteaux et bottes. L'Empereur ordonne que les dépôts des régiments ne retiennent pas ces effets, sous prétexte d'économie. Le soldat doit être habillé le mieux et le plus tôt possible ; on avait donné à quelques troupes des habits blancs, l'Empereur blâme cette innovation et ordonne de reprendre le drap bleu. Sur les 80,000 paires de souliers qui sont à Marienwerder, 40,000 seront distribuées à l'armée et aux officiers. Il accorde au 72e, 3,000 fr. pour ses effets de campement. Hambourg pouvait être attaqué par les Anglais, l'argent et les effets confectionnés rétrogradent sur Magdebourg. Les selles et les harnachements sont dirigés sur Postdam à la disposition de Bourcier, inspecteur général des dépôts de cavalerie. Deux millions de cartouches et trois cent mille livres de poudre sont envoyées à Dantzig au cas où la ville aurait à soutenir un siége. Il sera établi dans cette place un grand atelier d'habillement où la légion du Nord confectionnera 20,000 habits, 20,000 vestes et autant de culottes; sur cette quantité, il lui sera donné 2,000 vêtements complets, afin qu'elle soit entièrement habillée en juin. Sur le fer qui est à Dantzig, il sera donné de quoi faire 24,000 fers pour la cavalerie.

Le receveur général a recouvré ou recouvrera 200,000,000 fr. de contribution, plus les prises anglaises. Le payeur général a reçu 44,000,000 fr. dont 1/3 du receveur général, 1/3 du trésor public à lui remboursés. Il a payé sur ces sommes : 1° pour solde des quatre premiers mois et des trois der-

niers de 1806, et pour solde des trois premiers mois de 1807, 7,000,000 ; 2° traitement des administrations et frais de table des officiers, 900,000 fr. ; 3° secours aux masses, 3,000,000 ; 4° mis à la disposition du ministre la plus grande partie de 17,300,000. Total, 28,200,000. Il lui reste à payer : 1° la solde, les secours aux masses, les frais de table jusqu'au 1er mai 1807, 3,000,000 ; 2° à rembourser au trésor public, 16,000,000. Total, 47,000,000. Son déficit sera remboursé par le receveur général.

Revues. — Des inspections passées en dehors du commandement sont indispensables pour maintenir les troupes en campagne.

En janvier, l'Empereur fit tous les jours défiler, lui-même, la parade devant le palais de Varsovie, et passa successivement en revue les différents corps de l'armée, ainsi que les détachements et les conscrits venant de France, et dont on compléta l'équipement.

Au milieu de février, un officier général inspecta les dépôts pour accorder la retraite ou pension aux hommes hors d'état de servir, et diriger sur la Grande Armée tous les militaires des dépôts de Custrin et de Stettin, en état de faire la guerre à la fin de février ; il prescrivit aux commandants des corps d'armée d'utiliser le repos des troupes pour la réparation des armes et des effets, de passer de fréquentes revues, de faire des appels rigoureux et de rétablir la discipline.

Au milieu de mars, l'Empereur se plaignit des abus d'autorité de certains colonels et de l'absence de toute comptabilité dans un grand nombre de régiments. Il ordonna qu'il serait passé des revues de rigueur pour constater que les masses étaient bien administrées, que le soldat payait chaque objet à sa valeur, et qu'il n'était fait aucune retenue sur les premières mises des conscrits ; divers excès étaient commis contre ceux-ci à leur arrivée au corps, l'Empereur ordonna de sévir et de mettre fin à ces abus. Les inspecteurs aux revues furent invités à porter de sévères investigations sur ce service, l'Empereur étant décidé à réprimer les abus par un rigoureux exemple. A la suite des revues précédentes, 1,800 aigles de la Légion d'honneur furent accordées, pour services rendus dans la campagne, aux militaires de la Grande Armée. Tout officier titulaire, en temps de guerre, devra être à son corps pour y commander sa troupe ; il ne pourra être employé hors de son régiment, soit comme aide de camp, soit comme officier d'ordonnance, sans être remplacé.

Au commencement d'avril, les maréchaux inspectèrent leurs corps d'armée, et rendirent compte à l'Empereur, qui, lui-même, pendant son séjour à Finkenstein, passa quotidiennement des revues et des parades. Le maréchal Bessières partit pour Marienwerder, visita les magasins et les travaux du pont, et inspecta les dépôts de cuirassiers qui se trouvaient à Marienbourg et aux environs, y compris les deux compagnies de gendarmes d'ordonnance.

En avril, les maréchaux campaient par divisions dans des positions salubres, où ils faisaient exercer leurs troupes, et réparer l'habillement et l'armement. Le général Junot passa en revue tous les dépôts ; *c'est l'œil du chef*, lui disait l'Empereur, *qui lève tous les obstacles*.

Au commencement de mai, le maréchal Bessières inspecta la cavalerie à Bischofswarder et Strasburg, pour faire connaître à l'Empereur la situation des dépôts et leur emplacement en Silésie, à Potsdam et sur la Vistule. On emploiera, désormais, des paysans et non des soldats pour panser les chevaux malades. Un homme soignera trois chevaux. Le système de l'Empereur était de ne jamais changer l'emplacement des dépôts, d'y laisser peu de monde, de diriger sur les corps d'armée des détachements, des hommes qui pouvaient rentrer en ligne, montés et équipés.

Au milieu de mai, la Grande Armée comptait 80,000 absents, dont 45,000 aux hôpitaux de France, de Bavière, d'Autriche ou de Prusse ; 10,000 aux petits dépôts des corps d'armée, et 25,000 portés aux hôpitaux, depuis le départ de Boulogne, mais n'y étant plus. Les situations, au 10 mai, mettaient 10,000 hommes dans les petits dépôts : ainsi, chaque corps d'armée accusait 2,500 soldats, tandis qu'à son dépôt, il n'y en avait que 1,700. L'Empereur fit passer, par l'inspecteur aux revues, une revue dans les corps d'armée, hôpitaux ou dépôts, afin de connaître exactement la situation numérique des absents.

A la fin de mai, le général Pannetier se rendit à Dantzig, pour inspecter la légion du Nord et la division polonaise.

Renforts. — Il y avait 64 régiments d'infanterie, à la Grande Armée ; 12, au camp de Boulogne ; 6, à Paris. A l'aide de 24,000 recrues, ils furent portés à 2 bataillons de guerre, les compagnies ayant un effectif de 140 soldats. Celles d'élite du 3e bataillon, sous le général Oudinot, manœuvrèrent avec la garde. Les compagnies du centre du 3e bataillon, ayant ensemble un effectif de 180 hommes, restèrent provisoirement à l'armée jusqu'à ce qu'ils fussent renvoyés prendre de nouvelles recrues. Ces 69 régiments présentaient un effectif de 182,000 soldats. En 1806, 6 colonnes, faisant ensemble 8,000 hommes, arrivent au milieu de décembre à Berlin. Clarke les fait séjourner, les passe en revue, les complète en effets ; les plus fatigués restent huit jours dans le dépôt de convalescence, les autres sont dirigés sur l'armée. Il y avait déjà 4 régiments provisoires, dont le 1er et le 2e, à Magdebourg ; le 3e, à Cassel ; le 4e à Mayence. L'Empereur donne ordre, le 2 janvier 1807, au maréchal Kellermann, d'en former quatre nouveaux, nos 5, 6, 7 et 8 ; de diriger sur Magdebourg, les 3e, 6e, 7e et 8e ; sur Berlin, les 1er et 2e ; sur Cassel, le 5e. Il ne devait rester à Magdebourg, Berlin et Custrin, que les garnisons de ces places. Le régiment de fusiliers-grenadiers séjournera à Magdebourg pour réparer son armement, recevoir des

capotes; il se rendra ensuite à Berlin. Le général Clarke fera passer à Custrin le régiment bavarois qui se trouve à Berlin, aussitôt que le commandant de Custrin pourra envoyer à l'armée les détachements en état de combattre.

En janvier, 6,000 chevaux avaient déjà été levés par Clarke; l'Empereur voulait que tous les cavaliers fussent montés. Dans le cas où les contingents auraient permis d'avoir 8,000 cavaliers de plus, il n'aurait pas hésité à dépenser quelques millions pour les monter et compléter son effectif à 80,000 chevaux, sans augmenter les cadres. L'Empereur recommanda d'acheter, principalement en Silésie et Mecklenbourg, des chevaux de 5 à 6 ans, déjà prêts. *A la guerre*, disait-il, *le moment est tout !* A la fin de janvier, un régiment de cavalerie et d'infanterie, venus de l'intérieur, permettent de pousser en avant jusqu'à Stettin le même effectif successivement remplacé à Mayence, Magdebourg et Berlin. Un mois plus tard, cet effectif avance d'échelon en échelon jusqu'à Thorn.

Au milieu de février, l'Empereur prescrit au prince Jérôme d'envoyer 10,000 hommes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie bavaroises sur Varsovie. Les 3,000 Hollandais, envoyés à Cassel, furent dirigés sur Hambourg. A la fin de février, Clarke envoie à Thorn les quatre régiments provisoires sous ses ordres; Kellermann hâtera le mouvement des 6e, 7e et 8e pour remplacer les quatre premiers. Clarke fait partir le régiment de fusiliers pour Thorn. Le 15e de chasseurs, au lieu d'arriver à Berlin, était encore en Hanovre. Clarke hâte sa marche, le 34e léger arrive à Magdebourg. Il séjournera à Berlin pour réparer son armement, son habillement, prendre des souliers et avancera ensuite vers Thorn. Le prince Eugène dirige sur Augsbourg, pour la Grande Armée, le 4e régiment de ligne italien, complété à 2,000 hommes, et un régiment de chasseurs italiens porté à 600 chevaux. Par des mouvements de côté entre la tête de l'armée, la Silésie à droite, Clarke et Mortier à gauche, soit en arrière, soit en avant, l'Empereur renforçait ainsi, selon les nécessités, ses corps de flanc, afin d'imposer aux populations hostiles, ou son armée pour une bataille.

Une revue générale des dépôts de la garde fut passée à Paris ; les hommes pouvant faire campagne partirent pour Mayence. Kellermann et tous les commandants de grands dépôts nous envoyèrent des détachements armés, équipés et organisés en régiments provisoires. Napoléon pressa ce maréchal d'équiper les conscrits dont il avait besoin, et le loua d'avoir organisé les détachements en régiments provisoires : on espérait que cette mesure introduirait la discipline parmi ces conscrits. Le 3e régiment de ligne est en marche de Brannau pour rejoindre la Grande Armée. Indépendamment des 5e, 6e, 7e et 8e régiments provisoires, Kellermann envoie de gros détachements de conscrits habillés et armés par Magdebourg pour renforcer les cadres. Aussitôt que les troisièmes bataillons des 17e et 21e de ligne seront à 1,000 hommes, il les formera à 6 compagnies, chacune de 150 hommes, et les dirigera sur Berlin, ainsi que le 15e, 19e, 23, 65e de ligne et le 26e régiment de chasseurs à cheval qui était à Mayence.

Les bataillons de dépôt de la ligne du Rhin, d'un effectif de 1,000 soldats, les dépôts des régiments de cavalerie portés à 700 hommes, mobilisaient successivement ainsi d'après les ordres de l'Empereur, et sous la direction du maréchal Kellermann, le tiers de leur effectif, en une ou plusieurs compagnies ou escadrons provisoires de marche. Réunis sur leur route, et aussitôt que possible, par les chefs des différents échelons, dans les places de dépôt, en bataillon et en régiment provisoires de marche de 1,200 hommes d'effectif, ces fractions étaient passées en revue, complétées, ravitaillées, exercées et organisées. Ces corps assuraient ainsi les derrières de l'armée active, jusqu'à ce qu'arrivés en ligne, ils fussent dissous ; les officiers conducteurs retournaient en poste chercher d'autres recrues au Rhin. Ces sages prescriptions ne furent pas toujours et partout observées, pendant cette rude campagne, avec l'intelligence et le zèle que le nombre, l'importance ou la précipitation des mouvements auraient exigés : l'on doit voir ici l'origine d'un mal qui, plus tard, minera nos armées: l'affaiblissement de l'élément régimentaire et de la discipline.

Au commencement de mars, les 1er et 2e bataillons du 15e de ligne avanceront sur Mayence ; les quatre premiers régiments provisoires, qui étaient à Berlin, seront dissous et renvoyés à leurs corps aussitôt leur arrivée à Thorn. A la fin de mars, le maréchal Kellermann formera à Mayence huit nouveaux corps provisoires d'infanterie, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16 à l'aide de tous les hommes disponibles des dépôts de France envoyés à Mayence; l'excédant des bataillons de Boulogne, réglés à 600 hommes, formera un de ces régiments et sera dirigé sur Magdebourg par Wesel. L'Empereur ordonne au maréchal Kellermann de former 5 régiments provisoires de cavalerie, composés de 5 compagnies de 120 hommes chacune, à l'aide des dépôts des régiments de cavalerie, total par corps 600 hommes. Ces corps partiront successivement de Mayence pour Postdam entièrement équipés.

L'Empereur dirigea, sur Postdam, 8 régiments provisoires dont 4 de cavalerie, fournis par les dépôts, et donna ordre de faire partir tout ce qui était disponible des dépôts de la garde ; il ordonna d'envoyer l'habillement et l'argent des premières mises dans les dépôts, afin de ne pas retarder le départ des détachements. Les régiments de cavalerie se plaignaient du nombre d'hommes laissés sans monture dans les dépôts. L'Empereur voulait qu'il y eût autant de chevaux que de cavaliers, que le harnachement fût au complet et envoya dans ce but l'argent nécessaire aux dépôts de cavalerie. Ordre avait été donné de former les 5es escadrons dans les 64 régiments de dragons, chasseurs et hussards, et de diriger le 4e escadron de France aux armées ; le 5 janvier, l'Empereur, voulant avoir 13,000 chevaux en Italie, porte à 1,000 hommes l'effectif des 13 régiments qui y resteront après le départ des 5 régiments de chasseurs envoyés à la Grande Armée.

Au milieu de mars, la situation générale présentait un chiffre de 80,000 chevaux, dont 13,000 manquants. La Grande Armée figurait pour 55,700 chevaux. L'Empereur envoya 12,900,000 fr. au ministre pour mettre

l'effectif au complet de 80,000 chevaux, en commençant par les corps de la Grande Armée. La remonte s'exécutait mollement; plusieurs États, entre autres celui de Meklenbourg, n'avaient pas complété leur contingent. Le général Bourcier pressa les livraisons. Les chevaux des contrées environnantes étaient réunis dans les dépôts; les régiments de cavalerie rappelés d'Italie, et les jeunes cavaliers, traversaient ces places pour s'y compléter en chevaux valides; un vaste dépôt de cavalerie était organisé à Postdam, sous le canon de Spandau, pour réunir les escadrons provisoires de marche, en régiments également provisoires, pour compléter leur instruction et leur équipement; Clarke les dirigeait ensuite sur l'armée : les ouvriers de Berlin y étaient employés à des travaux de sellerie et de charronnage. Ce dépôt pouvait mobiliser 1,000 chevaux pour disperser les partis ennemis aux environs. Il imposait à la population de Berlin, dont la police était confiée à 1,600 gardes nationaux disposant de 800 fusils seulement. En cas de révolte dans cette capitale, le gouverneur Clarke devait se replier sur Spandau et se rallier au maréchal Mortier. Sa Majesté recommanda de nouveau de remonter activement toute la cavalerie française et de la lui envoyer par détachements complétement en état.

Les 5e, 6e, 7e et 8e régiments provisoires seront réunis : trois à Stettin, un à Custrin. Le maréchal Kellermann dirigera les 9e, 10e, 11e et 12e sur Berlin. 1,200 chevaux tirés des dépôts d'Italie, des quatre régiments de cuirassiers et des cinq régiments de chasseurs, récemment venus à l'armée, se dirigent par Augsbourg sur Postdam. Tout ce qui est monté et équipé des détachements de dragons, de hussards et de carabiniers, doit également partir, Kellermann les fera entrer dans la formation des régiments de cavalerie provisoires. 400 hommes des dépôts des tirailleurs corses et des tirailleurs du Pô iront recruter leurs corps. Les 3 bataillons des 7e, 16e et 25e léger, du 24e de ligne, qui sont à l'armée, ne formeront que 2 bataillons. Les soldats appartenant au 3e bataillon seront incorporés dans les deux premiers; le cadre du 3e bataillon rejoindra le 4e.

A la fin de mars, les 3e, 4e et 5e corps seront renforcés d'un, deux ou trois nouveaux régiments d'infanterie (65e, 22e, 3e, 15e, 19e de ligne et 31e léger). Les trois derniers formeront, avec dix pièces d'artillerie, la 3e division du 6e corps. Un commissaire reçoit les 10,000 Espagnols qui seront dirigés sur Mayence, et traités comme les troupes françaises; tout leur sera fourni au compte de notre trésor, excepté la solde. Le maréchal Mortier envoie à l'armée tous les détachements des 65e, 22e et 12e léger. L'Empereur ordonne d'incorporer des conscrits dans 13 régiments d'infanterie, 5e, 9e, 11e, 13e, 23e, 35e, 53e, 60e, 79e, 81e, 84e, 106e et 18e léger et dans les quatorze dépôts de l'armée de Naples, pour les porter au grand complet de 140 hommes par compagnie, 72 bataillons de 930 hommes à l'effectif, 800 présents; on en formera 3 divisions provisoires à l'effectif; total de 66,900 et de 57,500 présents.

Au commencement d'avril, le prince Jérôme s'occupait activement de remonter la cavalerie de l'armée; il fournit 4,600 chevaux à l'Empereur, qui

l'avait prévenu qu'il y aurait à monter 45,000 cavaliers. Mortier expédie de Stettin seize bouches à feu pour le siége de Colberg. Ce maréchal a déjà beaucoup de pièces de 12 de campagne et des obusiers. Clarke réunit le 15e de ligne et les 3e, 5e, 6e, 7e et 8e régiments provisoires afin de renforcer ce même corps qui, en laissant ce qui est nécessaire pour contenir Colberg, a ordre de se concentrer auprès de Stettin.

Le 13e régiment d'infanterie légère, arrivé à Marienwerder le 6 avril, sera placé sous les ordres du général Oudinot. Le maréchal Ney, qui a reçu le 31e léger, enverra les compagnies de grenadiers et voltigeurs des 25e et 50e régiments à ce corps d'élite. Le régiment de la garde de Paris, fort de 930 hommes, parti le 25 mars de Stettin, se dirigera sur Dantzig. On envoie à la Grande Armée 8 compagnies d'artillerie à pied, dont 2 d'Italie, 6 de France; les compagnies seront complétées à 120 présents, ce qui produira 960 hommes de renfort indépendamment de ce que les dépôts fourniront aux compagnies existantes.

Il sera formé, à l'aide des dépôts des corps d'armée, un régiment provisoire de garnison de Magdebourg, composé de 2 bataillons, 18 compagnies; total, 3,000 hommes. Au milieu d'avril, la division Boudet à Vérone, et la division Molitor à Brescia, partiront chacune avec 10 pièces d'artillerie, pour arriver le 30 à Augsbourg, en passant, la première par Ala, l'autre, par la Rocca-d'Anfo. Le 4e de ligne italien, fort de 2,000 hommes, et les 600 chasseurs royaux à cheval arriveront à Augsbourg, ainsi que 800 recrues italiens pour renforcer cette division. Un corps d'observation de 20,000 hommes sera réuni sur l'Elbe à la fin d'avril sous Brune.

Il avait été distribué en Allemagne, pour les divers corps, 16,000 chevaux; l'Empereur envoya 20,000 francs à chaque régiment de cavalerie pour tenir son effectif complet; ces mesures assurèrent 80,000 chevaux en dehors des pertes de l'armée et 12,000 chevaux à répartir entre les dépôts. Là où 1,500 hommes pouvaient servir, il y avait 800 chevaux qui ne seraient prêts que dans un mois. L'île de Nogat et la Silésie ont fourni à la cavalerie de bonnes et nombreuses remontes. Celles de Meklenbourg ne seront livrées qu'à la fin de juin. La cavalerie légère de chaque corps d'armée envoie une compagnie provisoire de remonte de 60 hommes chercher des chevaux à Breslau, s'y équiper et armer. Le grand-duc de Berg dirige dans le même but, sur Breslau, un escadron provisoire de 170 chasseurs ou hussards, un de 285 cuirassiers, un régiment provisoire de 750 dragons. On envoie pour Wesel et Postdam, des 16e, 24e et 25e divisions militaires, tous les détachements de cavalerie montés.

Le maréchal Kellermann avait, au milieu d'avril, une réserve de 25,000 hommes, au moyen de laquelle il organisait des bataillons provisoires de garnisons dans les places en arrière de l'armée. L'Empereur, qui trouvait dans cette organisation des ressources pour remplir les vides de ses corps d'armée, espérait que les bataillons provisoires de garnison seraient une économie pour le trésor, une défense pour ses places et une réserve en cas d'urgence. 10,000 conscrits de 1808 répartis dans les dépôts de la Grande Armée furent mis en état de faire campagne.

Le 12e léger à Dirschau partira pour Dantzig ; Clarke gardera pour la garnison de Berlin le 12e provisoire et enverra au 8e corps les troupes de Nassau, excepté un dépôt d'une compagnie de non valides. Le 14e régiment provisoire tiendra garnison à Settin, et fera partie du 8e corps, où se rend le régiment du grand-duc de Berg; les 13e et 14e provisoires tiendront garnison à Magdebourg.

A la fin d'avril, l'Empereur dirigea 4 régiments provisoires sur Thorn et Marienwerder ; deux sur Stettin et Kustrin ; deux sur la Grande Armée, et ordonna de pousser sur la Vistule tous ces corps, afin de réparer ses pertes.

Le ministre de la guerre forma un bataillon provisoire de 1,200 hommes, des 59e et 69e, en détachant de chacun quatre compagnies complétées à 180 hommes, et en y comprenant, s'ils ne sont pas à la Grande Armée, les grenadiers et voltigeurs de ces deux 3e bataillons. Il l'enverra sur Berlin. Le maréchal Mortier dirige les 3e et 72e régiments de ligne sur Dantzig ainsi que le 23e de chasseurs, tous les détachements d'infanterie ou de cavalerie, et tous les régiments provisoires, par le plus court chemin, sur Thorn, Marienwerder, Dantzig. Dès que les Suédois auront ratifié l'armistice, ce maréchal s'occupera de la formation des équipages du siége de Colberg. Au commencement de mai, l'Empereur réunit, à Dirschau, le 6e régiment provisoire, précédemment à Stettin. Les 4e et 7e régiments provisoires à Thorn et à Marienwerder, après avoir été passés en revue, seront dissous et chaque détachement rejoindra son corps.

La réserve de la Grande Armée, que commande le maréchal Lannes, sera composée : 1° de la division Oudinot, formée à quatre brigades avec quinze pièces; 2° de la division Verdier, composée des 2e léger, 3e et 72e de ligne, et du régiment de Paris ; elle aura 12 pièces d'artillerie; le 3e et le 72e arriveront à Marienwerder avant le milieu de mars. Le 2e léger et le régiment de Paris se joindront à la division Verdier, après la prise de Dantzig ; 3° une 3e division italienne sera réunie au corps de réserve, porté à 20,000 hommes; le 8e corps lui fournira 12 pièces d'artillerie. Le camp de Saint-Lô dirige le 5e de ligne par Paris, Mayence, Berlin et Thorn où il arrivera à la fin de juin.

Le régiment de chasseurs royaux italiens marchera avec la réserve du grand-duc de Berg. Le 4e régiment de ligne italien se rendra à Colberg, pour faire partie de la division italienne. Tous les détachements de cuirassiers et de chasseurs venus avec la division Molitor sont réunis à Postdam. Les divisions Boudet et Molitor seront soldées sur le pied de guerre à dater du 1er avril. La première restera cantonnée à Magdebourg.

Au milieu de mai, le 1er régiment provisoire de cavalerie arrive à Thorn, les 5e, 6e et 11e provisoires d'infanterie viendront à Finkenstein, le 8e provisoire d'infanterie de Marienwerder à Marienbourg, excepté les détachements des 34e, 40e, 88e, 100e, 103e, 17e et 21e léger qui se rendront à Willemberg. Le 8e régiment provisoire sera dissous, chaque fraction se rendra à son corps d'armée; les détachements des 8e de ligne, 27e léger, 45e, 51e, 94e et 95e de ligne, formeront un *bataillon provisoire du* 8e et se rendront à Elbing le 16 mai.

Le 9 mai, une réquisition de 2,000 chevaux avait été frappée sur la Chambre de Marienbourg et répartie immédiatement. A la fin de mai, il sera fait dans la ville de Dantzig et dans la partie de la Poméranie qui n'a point été comprise dans la répartition d'Elbing, une levée de 2,000 chevaux immédiatement envoyés aux corps. L'Empereur recommande de se procurer des montures, soit par achat, soit par réquisition, d'en avoir plus que d'hommes dans les dépôts : on donnerait ainsi aux détachements trois chevaux pour deux hommes, qui feraient une réserve pour les régiments. Les hussards et les chasseurs tiraient leurs chevaux de Croatie et de Dalmatie. Les dépôts de cavalerie d'Italie avaient beaucoup de chevaux ; l'Empereur ordonna de former un régiment provisoire que l'on dirigerait sur Mayence. Il fit envoyer à Postdam 400 cavaliers à pied de chacun des régiments d'Italie pour y être montés. Le général Delaroche, commandant le dépôt de cavalerie de Nackel, reçut 50,000 fr. afin d'acheter 500 chevaux pour la remonte de son dépôt. Les gouverneurs de Munster, de Cassel, de Brunswick, d'Erfurt, de Minden, de Hanovre et de Bayreuth, monteront et équiperont les 1,100 cavaliers qu'ils ont reçus. Au commencement de juin, le régiment de dragons de la reine italien se dirigera de Posen sur Thorn et Strasburg, à la division Grouchy.

Le 14e régiment provisoire d'infanterie arrivé à Stettin se rendra à Dantzig ; le général Clarke y dirigera également les 15e, 16e, 17e, 18e provisoires et tous les autres corps de même nature s'ils n'ont pu passer l'Oder pour Thorn ou Finkenstein. Le gouvernement de Thorn activera la marche des régiments provisoires et des détachements sur la route de Posen.

Au milieu de juin, le 17e provisoire se rend à Marienbourg pour la défense de la ville. Tout ce qui arrivera à Thorn doit s'y arrêter et augmenter la garnison de la place avec le 3e bataillon du 21e de ligne, non incorporé. A la fin de juin, les dépôts de cavalerie s'établissent à Elbing, Marienbourg ; les blessés français sont échelonnés d'Elbing, Marienwerder à Dantzig ; les régiments provisoires non dissous se réunissent à Kœnigsberg.

Évacuation. — En juillet, après la paix, les malades russes sont laissés aux soins des Prussiens. On évacua sur la Prusse tous ceux qui se trouvaient dans le duché de Varsovie et en Westphalie. Les grands blessés prussiens ou russes devaient être réunis à Kœnigsberg, lorsque l'on rendrait cette place. Tous les malades de la gauche de l'armée furent évacués sur Thorn, Bromberg, Kustrin et Dantzig ; ceux de la droite, sur Varsovie et les hôpitaux du duché. Le 8 juillet, l'Empereur ordonna que les généraux et officiers russes, prisonniers en France, formés en régiments provisoires, seraient réarmés, habillés et dirigés sur Mayence, où un commissaire russe les recevrait. Tous les prisonniers, échelonnés de Kœnigsberg à Mayence, suivraient la route de l'armée de Berlin sur Marienbourg, Kœnigsberg et

Tilsit ; ceux sortant des hôpitaux seraient dirigés sur Tilsit après avoir été reçus à Kœnigsberg par un commissaire russe. Les prisonniers français se rendirent à Dantzig pour rejoindre, après avoir été habillés. La remise eut lieu aux premiers postes, sur la route de Tilsit à Marienbourg.

En juillet, les contributions dues par la Prusse s'élevaient à 150 millions à acquitter : 15 millions en espèces, avant l'évacuation ; 90 millions en lettres de change, payables en quinze mois, et 45 millions en domaines situés dans la Silésie et la province de Magdebourg et destinés à former des majorats pour l'armée. L'Empereur recommanda de recevoir le plus possible en numéraire et de n'admettre, en déduction, que les fournitures faites en vertu de décrets, mais de n'y pas comprendre celles pour nourrir l'armée à ses différents passages. Il y avait à Hambourg pour 16 millions de marchandises anglaises dont Sa Majesté exigea la remise. L'intention de l'Empereur était que les frais d'administration et la solde de l'armée, d'octobre 1806 à juillet 1807, fussent portés sur les revenus des pays conquis de manière à ne rien coûter au trésor public ; toutefois, ces dépenses devaient être ordonnées, puis acquittées au trésor, et rester en réserve dans ses caisses. Le payeur général dirigera son encaisse métallique sur Mayence.

On avait trouvé à Kœnigsberg 30,000 aunes de draps ; 2,000 furent données aux officiers, et les selles distribuées aux régiments. L'Empereur fit réunir à Magdebourg tout ce qui se trouvait en effets, armes et équipements sur les rives droites de l'Oder et de l'Elbe ; on forma des magasins à Bromberg, pour Varsovie, de manière à ne rien laisser en Prusse.

Aux termes de la convention de *Kœnigsberg*, la Silésie et toute la Prusse jusqu'à l'Elbe devaient être évacuées le 1er octobre, sous la condition que les contributions dues seraient acquittées ou garanties. Toutefois *Magdebourg* restait à l'Empereur, *Kustrin* ne devait être rendu que sur une *lettre close* de Sa Majesté au maréchal Soult ; jusqu'à la paix avec l'Angleterre, il resterait 12,000 hommes à *Dantzig*, 6,000 à *Stettin* et des garnisons en Westphalie.

Le 12 juillet, l'Empereur divisa l'armée en quatre commandements ainsi répartis : 1° maréchal Davoust, duché de Varsovie ; 2° maréchal Soult, la Vieille-Prusse, jusqu'à l'Oder ; 3° maréchal Mortier, haute et basse Silésie ; 4° maréchal Brune, la Poméranie.

Le corps du maréchal Brune, renforcé de la réserve et de la cavalerie, avait 38,000 hommes devant *Stralsund* dont l'Empereur voulait hâter la prise et qu'il ordonna à cet effet d'attaquer par trois côtés à la fois.

Glatz ayant capitulé le 1er juillet, *Silberberg* était la seule place de Silésie qui tint encore.

La garde se rendit à *Berlin*, ainsi que les parcs du génie et de l'artillerie, dont les chevaux devaient vivre sur le pays. Les mouvements d'évacuation se firent sur trois lignes : 1° sur la Vistule ; 2° sur l'Oder ; 3° sur Have près Berlin.

Sa Majesté remit, le 13 juillet, le commandement de l'armée au major général qui devait rester à *Kœnigsberg*, jusqu'à ce que les troupes fussent en

marche, et laisser ensuite l'exécution des clauses du traité de paix aux soins de l'intendant général en résidence au quartier du maréchal Soult.

Voulant récompenser le dévouement de l'armée, l'Empereur ordonna qu'il serait prélevé sur les domaines royaux du Hanovre jusqu'à concurrence d'une valeur de 30 millions pour être répartis ainsi que 3,470 aigles d'argent entre les plus méritants. Il suspendit les travaux du génie sur tous les points ; fit fortifier et approvisionner Corfou, que le traité donnait à la France ; visiter les places de la Hollande. Sa Majesté prescrivit d'organiser secrètement au moyen des dépôts de Naples une expédition sur *Livourne* pour y confisquer les marchandises anglaises et de renforcer dans un but analogue les garnisons d'*Ancône* et de *Civita-Vecchia*. Dès *le 29 juillet*, l'organisation d'un corps de 20,000 hommes, avec quarante pièces d'artillerie, destiné à agir en Portugal, fut préparée.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome troisième; concordance entre les articles du texte et les pièces justificatives.

N^os des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
	CHAPITRE QUATORZIÈME.	
	Camp de Boulogne, 1804.	
I	Politique extérieure du Premier consul	9
II	Il prépare nos armées	18
III	Camps, travaux et exercices des troupes, [1], [2], [3], [4], [5], [6]	23
IV	Nécessité d'officiers généraux expérimentés et instruits.	28
V	Jamais camps n'existèrent avec de tels moyens d'instruction	31
VI	Le général Ney exerçait son corps d'armée dans un esprit pratique	35
VII	Détails relatifs à nos camps, [7], [14], [16] . .	40
VIII	Conspiration de Georges Cadoudal	47
IX	Napoléon I^er^, Empereur, [13]	50
X	Voyage de l'Empereur à Boulogne et sur le Rhin; il n'a détrôné que l'anarchie, [20]	58
	LIVRE II^e^. — EMPIRE.	
	CHAPITRE QUINZIÈME.	
	Troisième coalition.— Allemagne, campagnes de 1805.	
XI	Ce que l'Empereur a déjà accompli.	69
XII	Création des grands dignitaires et des grands-croix.	82
XIII	Service des camps, [8], [9]	87
XIV	Chaque jour l'Empereur trouve à reprendre et à sévir, [10], [11], [12], [15]	93

N°s des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
XV	Forces belligérantes pour la campagne qui va s'ouvrir.	101
XVI	Départ des camps pour la Grande Armée d'Allemagne, [17], [18], [19], [21], [22], [23], [24], [25].	107
XVII	Mouvement du 6e corps, du 22 septembre au 13 octobre, [19], [24].	113
XVIII	Elchingen, [26]	121
XIX	Capitulation d'Ulm, [27], [28], [29].	130
XX	Le 6e corps entre en Tyrol.	135
XXI	Le général Roguet prend à revers le fort de Leutasch	140
XXII	*Idem*, celui de Scharnitz.	149
XXIII	Entrée à Inspruck ; le général Roguet pousse jusqu'à Prunecken, [30], [31]	153
XXIV	Affaires d'Italie.	157
XXV	Le 6e corps entre à Bautzen.	159
XXVI	Jonction avec l'armée d'Italie ; le 6e corps prend ses quartiers dans le pays de Saltzbourg . . .	163
XXVII	Napoléon, en vue d'une campagne contre les Russes, rétablit son armée.	165
XXVIII	Dispositions tactiques pour la bataille d'Austerlitz.	172
XXIX	Austerlitz.	177
XXX	L'empereur d'Allemagne vient, au bivouac de Napoléon, demander la paix.	180
XXXI	Communications et dépôts pendant cette campagne.	184

CHAPITRE SEIZIÈME.

Quatrième coalition. — Campagne de 1806. — *Allemagne.*

XXXII	Résultats de la paix de Presbourg	193
XXXIII	Cantonnements de la Grande Armée en Allemagne.—Confédération du Rhin.	195
XXXIV	Le roi de Prusse dissimule ses projets	198
XXXV	Organisation et position des armées prussiennes.	206

N°s des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
XXXVI	Situation de nos forces à la même époque, [32], [56]	208
XXXVII	Quatrième coalition	210
XXXVIII	L'armée française s'approche des rives de la Saale, [37], [38]	213
XXXIX	Napoléon et Davoust, en présence des deux fractions de l'armée autrichienne, à Iéna et à Auerstadt	216
XL	Bataille d'Iéna, [41]	218
XLI	Bataille d'Auerstadt	221
XLII	Résultats de ces deux victoires	223
XLIII	Le maréchal Ney prend Erfurt et Magdebourg, [45], [46], [47], [49], [50], [51], [53], [55]	227
XLIV	Le général Roguet conduit les prisonniers à Mayence, [43]	232
XLV	Situation du roi de Prusse. — Opérations ultérieures, [52]	237
XLVI	Situation de nos forces à la fin de 1806	243
XLVII	L'armée russe marche vers Varsovie	246
XLVIII	L'armée française passe la Vistule	251
XLIX	Ligne d'opérations, en 1806, [33], [34], [35], [36], [39], [40], [42], [43], [44], [48], [54]	257
L	Observations	267

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Quatrième coalition.—Campagne de 1807.*— Pologne.*

LI	La Grande Armée prend ses quartiers d'hiver, [57]	275
LII	Cantonnements provisoires, pris par le 6e corps.	280
LIII	La brigade Roguet soutien de l'avant-garde Colbert	282
LIV	Le général Roguet prévient que l'armée russe se met en marche	287
LV	Premières dispositions du maréchal Ney, [58], [59]	290
LVI	Le 6e corps rentre dans les cantonnements assignés	295

N^os des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
LVII	Combat de Mohrungen, [60]	300
LVIII	Dispositions en attendant que le mouvement des Russes soit plus décidé	303
LIX	Le maréchal Ney bat un corps à Liebstadt, et en fait poursuivre les débris par le général Roguet, [61]	311
LX	Bataille d'Eylau, [64]	316
LXI	L'armée prend des cantonnements provisoires.	322
LXII	Bataille d'Ostrolenka	326
LXIII	Cantonnements définitifs de l'armée. — Pénurie des subsistances, [62], [63], [66]	328
LXIV	Le 6^e corps évacue Gutsttadt, [64], [67], [68], [69]	334
LXV	Le général Roguet chargé de la reprise de Gutsttadt [70]	340
LXVI	La misère est extrême; le maréchal Ney passe en revue son corps d'armée, [66], [71], [72], [73], [74], [75], [79]	346
LXVII	Utilité des détails sur le service des avant-postes du 6^e corps	357
LXVIII	Le général Bennigsen attaque les cantonnements du 6^e corps; affaire de Gutsttadt, où le général Roguet est blessé et pris, 5 juin 1807.	358
LXIX	L'armée russe attaque une seconde fois, à Queetz, le 6^e corps, 6 juin	364
LXX	Nouvelles attaques contre le maréchal Ney, à Altkirch	368
LXXI	Bataille de Friedland	370
LXXII	Paix de Tilsitt.—Premières préoccupations pour les affaires d'Espagne, [65], [78]	374
LXXIII	Ligne d'opérations, en 1807, [63], [66], [72], [73], [74], [75], [76], [77], [90]	378
LXXIV	Le général Roguet rentre en France	381
LXXV	Le général Roguet commande l'infanterie de la 1^re division militaire, et inspecte des bataillons provisoires pour l'armée d'Espagne	384
LXXVI	Dotations et titres accordés par Napoléon	386

N^os des articles.	Sommaires des articles.	Pages.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Cinquième coalition.—Paris, Cadzand.—Campagne d'Espagne, de 1808.

LXXVII	L'Empereur et son armée, grandes parades. . .	393
LXXVIII	Après Tilsitt, Napoléon pouvait-il désarmer ? .	397
LXXIX	Première série des événements d'Espagne. — Nous évacuons Madrid et le Portugal. — Entrevue d'Erfurt.	400
LXXX	Avant son entrée en Espagne, sous les ordres du maréchal Lefebvre, le général Roguet met l'île de Cadzand en état de défense contre les Anglais, [80], [81], [82], [83], [84], [85], [86], [87], [88].	405
LXXXI	Les maréchaux Lefebvre et Victor forment notre droite en Espagne.—Lefebvre repoussé Blake à Durango.—L'Empereur débouche de Vittoria avec le centre, [89].	434
LXXXII	Le maréchal Lefebvre repousse Blake, à Güenes, le 7 novembre, se concerte le lendemain avec Victor, qui bat le corps espagnol, le 10, à Espinosa ; le 11, Lefebvre poursuivit Blake, à Villarcajo ; le centre de l'armée française occupe Burgos.	440
LXXXIII	Le maréchal Lefebvre et le général Sébastiani. .	443
LXXXIV	Bataille de Tudela, Napoléon marche sur Madrid avec Lefebvre, Victor, la garde et la réserve d'infanterie. Le corps du général Junot remplace Lefebvre dans les Asturies ; Madrid capitule ; le général Saint-Cyr bat les Espagnols et débloque Barcelonne.	449
LXXXV	Victor reste à Madrid, les armées de Palafox, de Castanos, d'Estramadure et de Blake, sont refoulées.—L'armée anglaise débarque à la Corogne et s'avance contre Soult, l'Empereur la force à rétrograder.	453

N^os des articles. Sommaires des articles. Pages.

LXXXVI Réflexions sur cette première campagne, en Espagne. 457

APPENDICE DU TOME TROISIÈME.

ARTICLES AUXQUELS SE RAPPORTENT LES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

[1] Reprise, à la fin de 1803, des préparatifs de descente en Angleterre.—III. 467
[2] Construction de la flottille.—III. 468
[3] Armement et chargement des bâtiments.—III 468
[4] Manœuvre de la flottille. — III. 470
[5] Dispositions de défense le long des côtes.—III. . . . 470
[6] Chances de traversée.—III. 472
[7] Ordre du jour de l'armée pour les embarquements et débarquements. 26 janvier 1804.—VII. 473
[8] Etat de la flottille en septembre 1804.—XIII. 475
[9] Programme de la Saint-Napoléon, au camp de Boulogne.—XIII. 475
[10] Note sur l'instruction publique, 1805.—XIV 477
[11] Instruction pour l'embarquement du 6^e corps. 15 et 20 mars 1805.—XIV. 478
[12] Ordre pour le service de l'Empereur pendant le voyage en Italie. 30 mars 1805.—XIV 479
[13] Adresses du camp Boulogne au Premier consul. Mai 1805.—IX. 479
[14] Le général Loison aux généraux de brigade de sa division. 22 mai 1805.—VII. 480
[15] Observations de Berthier aux maréchaux, sur l'avancement. 31 mai 1805.—XIV. 480
[16] Le maréchal Ney à son corps d'armée. 2 juillet 1805. — VII 481
[17] Ordre d'embarquement pour un grand mouvement d'armée, des troupes stationnées à Zeist, Ostende, Calais, Boulogne, Ambleteuse. 27 août 1805.—XVI. 482
[18] Ordre de marche du 6^e corps. 30 août 1805. —XVI. 483

N^os des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
[19]	Résumé des ordres donnés pour la marche d'Étaples à Lauterbourg. 30 août au 27 septembre 1805. — XVI, XVII.	483
[20]	But de l'Empereur dans la création de la flottille de Boulogne. 13 septembre 1805.—X.	484
[21]	Composition de la Grande Armée. 31 août 1805. — XVI	485
[22]	Forces belligérantes, en 1805.—XVI.	486
[23]	Ordre pour le service pendant l'absence de l'Empereur à la Grande Armée. 23 septembre 1805.—XVI.	486
[24]	Le chef d'état-major, général du 6^e corps, au général de division Loison. Lauterbourg, 26 septembre 1805. —XVI, XVII.	487
[25]	Ordre du jour du 6^e corps. 28 septembre 1805. — XVI	487
[26]	Extrait de l'ordre du jour de la Grande Armée. Elchingen, 20 octobre 1805.—XVIII.	488
[27]	Ordre du jour de la Grande Armée. Augsbourg, 21 octobre 1805.—XIX	488
[28]	Extraits des 5^e, 9^e et 10^e bulletins de la Grande Armée.—XIX.	488
[29]	Décret impérial. Elchingen, 21 octobre 1805.—XIX.	489
[30]	Ordre du jour de la 3^e division. Inspruck, 10 novembre 1805.—XXIII	489
[31]	Ordre du jour du 6^e corps. Inspruck, 28 novembre 1805. — XXIII.	490
[32]	Force, composition, emplacement de l'armée française au commencement de 1806.—XXXVI	490
[33]	Berthier aux maréchaux. Munich, 15 septembre 1806.—XLIX.	491
[34]	Ordre pour les transports. 2 octobre 1806.—XLIX.	492
[35]	Ordre du jour de la Grande Armée. Wurtzburg, 3 octobre 1806.—XLIX	492
[36]	Le général Dutaillis au général Marchand. Nuremberg, 4 octobre 1806.—XLIX.	494
[37]	Dispositions particulières à observer par l'infanterie du 6^e corps. 5 octobre 1806.—XXXVIII.	494
[38]	Ordre du jour de la Grande Armée. Bamberg, 6 octobre 1806.—XXXVIII.	496

N^os des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
[39]	Ordre du jour de la Grande Armée. Bamberg, 7 octobre 1806.—XLIX.	496
[40]	Ordre pour les postes. 7 et 11 octobre 1806.—XLIX.	497
[41]	Ordre du jour ; dispositions de l'ordre de bataille. Iéna, 14 octobre 1806.—XL	497
[42]	Ordre du jour de la Grande Armée. 17 octobre 1806. — XLIX	498
[43]	Ordre du jour de la Grande Armée. 17 octobre 1806. — XLIV, XLIX	498
[44]	Ordre du jour de la Grande Armée. Wittemberg, 23 octobre 1806.—XLIX.	499
[45]	Le maréchal Soult au maréchal Ney. Gros-Wauzleben, 21 octobre 1806.—XLIII	499
[46]	Soult au maréchal Ney. Holen-Wauzleben, 22 octobre 1806.—XLIII.	500
[47]	Le maréchal Soult au maréchal Ney. Holen-Wauzleben, 23 octobre 1806.—XLIII.	501
[48]	Ordre du jour de la Grande Armée. Charlottenberg, 27 octobre 1806.—XLIX.	502
[49]	Le général Fouderweid au maréchal Ney. 29 octobre 1806.—XLIII.	503
[50]	Le général Clarke, gouverneur d'Erfurt, au maréchal Ney. Erfurt, 30 octobre 1806.—XLIII.	503
[51]	Le général Vendamme au maréchal Ney. Elveustadt, 30 octobre 1806.—XLIII.	503
[52]	Le général Colberg au maréchal Ney. Gommern, 31 octobre 1806.—XLV.	504
[53]	Le général Marchand au maréchal Ney. Bonnickenberg, 2 novembre 1806.—XLIII	504
[54]	Ordre du jour de la Grande Armée. Berlin, 4 novembre 1806.—XLIX.	505
[55]	Berthier au maréchal Ney. Berlin, 5 novembre 1806. —XLIII.	505
[56]	Défense des côtes, en 1806 et 1807, par les corps ci-dessous désignés.—XXXVI.	506
[57]	Berthier au maréchal Ney. Varsovie, 4 janvier 1807. —LI	506